

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

JUDÉO-CHRISTIANISME

I. NATURE ET SOURCES

B. Gerhardsson — M. Simon

O. Cullmann — W.D. Davies — R.A. Kraft

II. HISTOIRE ET INFLUENCE

R.M. Grant — W. Rordorf

H.J. Schoeps — G. Quispel — B. Bagatti



COMITÉ DE DIRECTION

Joseph MOINGT, Directeur. — M. DE CERTEAU. —
J. GUILLET. — H. DE LAVALETTE. — X. LÉON-DUFOUR.

CONSEIL DE RÉDACTION

P. BEAUCHAMP, Doyen Fac. Théol. Fourvière-Lyon. —
Cardinal J. DANÉLOU (Orig. Chrét.) — J.-C. GUY, dir.
Rev. Hist. de la Spir. — C. KANNENGIESSER (Th.
Patrist.). — R. MARLÉ (Th. Protest.). — M. RÉGNIER,
dir. Arch. de Phil. — B. SESBOÛÉ (Th. dogmat.). —
R. SIMON (Morale). — P. VALLIN (Histoire de l'Eglise).

REVUE TRIMESTRIELLE

TARIF D'ABONNEMENT

*Les lecteurs qui n'auraient pas encore réglé leur
abonnement pour l'année 1972 sont priés de le faire,
sans attendre de rappel, dès réception de ce numéro.
Les fascicules suivants ne seront servis qu'une fois
ce règlement effectué.*

France	45 F.
<i>Le numéro</i>	12 F.
Union Postale	50 F (10 \$)
<i>Le numéro</i>	13,50 F (2,70 \$)

Compte Chèques Postaux : RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE
Paris 8372.61

RECHERCHES
DE
SCIENCE RELIGIEUSE

RECHERCHES
DE
SCIENCE RELIGIEUSE

Πάντα δοκιμάζετε, τὸ καλὸν κατέχετε

Tome 60 — Année 1972

Revue paraissant tous les trois mois

PARIS-VII^e
AUX BUREAUX DE LA REVUE
15, rue Monsieur, 15

JUDÉO-CHRISTIANISME

**Recherches historiques et théologiques
offertes en hommage**

au

CARDINAL JEAN DANIÉLOU

AVANT-PROPOS

Voici un peu plus de trente ans, en 1940, le Père Jean Daniélou signait son premier article dans les Recherches de Science Religieuse, « L'apocatastase chez saint Grégoire de Nysse ». L'an dernier, nommé Cardinal depuis peu, il signait son vingt-cinquième Bulletin d'Histoire des Origines Chrétiennes. Il en avait recueilli l'héritage, en 1946, du Père Jules Lebreton, titulaire de ce Bulletin depuis 1921, à qui il avait aussi succédé trois ans plus tôt dans la chaire qui porte le même nom à l'Institut Catholique de Paris. Aux services rendus à l'Eglise et reconnus par elle, à l'initiation de plusieurs générations d'étudiants à l'étude critique des sources chrétiennes, à de nombreuses publications qui avaient acquis une juste notoriété dans le monde savant, ce Bulletin ajoutait, année après année, un travail plus humble et plus pénible mais combien utile, un véritable service scientifique : plus de cinq cents livres de valeur patiemment recensés et discutés dans le détail, avec un art qui excellait à créer le dialogue entre historiens et théologiens et à faire apprécier même aux non spécialistes l'intérêt de ces recherches érudites.

Tels sont les anniversaires et les occurrences, tels sont les mérites que la direction de la Revue a décidé de célébrer par la composition de ce volume d'hommages. Elle a voulu, pour honorer une carrière scientifique, faire œuvre de science.



L'intérêt du Père Daniélou pour le Judéo-christianisme est aussi ancien que son Bulletin. Rendant compte en 1947 d'ouvrages de théologie sacramentaire (d'O. Cullmann, de B. Reicke et d'autres), il notait déjà avec curiosité l'influence de l'apocalyptique juive sur les rites, les symboles et les représentations du christianisme commençant.

En 1949 il crée la rubrique « Judaïsme et Christianisme » et il y recense, en particulier, des livres de H.J. Schoeps et de M. Simon. Il explique à ce propos la double importance qu'il attache à l'étude du Judéo-christianisme : parce qu'elle éclaire « les tout premiers commencements du christianisme et la manière dont celui-ci s'est détaché du judaïsme », et à cause du « problème, plus que jamais actuel, des rapports entre juifs et chrétiens ».

C'est donc à cette jointure de la culture et de la foi, des recherches historiques et des contacts humains et œcuméniques que se nouait l'unité de vie du savant, tourné vers le passé, et du prêtre universitaire, attiré par tous les grands problèmes contemporains de son pays et de son Eglise.

De « consommateur », en la matière, le Père Daniélou n'allait pas tarder à devenir producteur. En 1958, il publie sa Théologie du Judéo-christianisme, qui regroupe systématiquement, dans un vaste panorama, les résultats de ses recherches passées sur les sources, le milieu intellectuel, les doctrines et les institutions du Judéo-christianisme. L'intérêt qu'il y porte ne cesse dès lors de s'accroître ; il s'étend de plus en plus aux relations complexes que le « christianisme d'expression sémitique » entretient avec le bas-judaïsme et avec le gnosticisme. Jusqu'à cette date, sur 193 titres recensés dans ces Bulletins, 33 traitaient de ces questions. De 1959 à 1969, 82 titres sur 282 prennent place dans des rubriques créées tout exprès : « Autour du Judéo-christianisme », « Judéo-christianisme et Gnosticisme », ou encore « Judaïsme, Judéo-christianisme, Gnose ». Depuis deux ans enfin, pour mieux scruter ces liaisons historiques et littéraires, ce Bulletin s'est consacré exclusivement, sans diminuer de volume, à la théologie des deux premiers siècles.

Voilà pourquoi, désireux d'honorer l'œuvre savante, aux curiosités variées, du Cardinal Daniélou, nous avons choisi de réserver ce volume d'hommages à un seul sujet, celui qui nous a paru exercer sur ses recherches l'attraction la plus constante et la plus féconde, le Judéo-christianisme.

Notre ambition a été de faire de cette publication un « acte scientifique », en un sens très précis.

En 1949 paraissait à Tübingen le livre de H.J. Schoeps, Theologie und Geschichte des Judenchristentums, dans lequel le Père Daniélou saluait aussitôt « un ouvrage d'ensemble où tous les éléments concernant la question sont rassemblés et qui sera désormais l'instrument de travail indispensable ». Lui-même à son tour, en 1958, dans l'Avant-propos de sa Théologie du Judéo-christianisme, déclarait son intention de « rassembler les données éparées de cette théologie », et réussissait à en faire, comme en témoignent les contributions ici recueillies, un ouvrage classique de référence. Après un nouvel intervalle d'une dizaine d'années, ce volume collectif voudrait présenter un nouvel inventaire de nos connaissances sur le Judéo-christianisme, une exploration des pistes ouvertes à la recherche à la suite des premiers défrichements, une évaluation critique des hypothèses de base et des vues générales, et servir ainsi, pour les chercheurs actuels et futurs, d'instrument de travail, non moins que d'incitation au travail.

L'intérêt de cet ouvrage est d'abord de réunir des noms qui comptent parmi les plus compétents dans le domaine où il s'inscrit. Il est aussi de constituer, en quelque sorte, une réunion de famille qui met face à face, mais en situation retournée, le critique et ses auteurs, puisque presque tous les collaborateurs de ce volume ont écrit des livres qui ont été recensés dans les Bulletins du Père Daniélou et que tous ont été cités ou discutés dans l'un ou l'autre de ses propres écrits.

La Revue s'estime très honorée de publier les contributions de ces savants et les remercie de s'être associés, avec une flatteuse spontanéité, à l'hommage qu'elle rend par ce livre à son très ancien et éminent rédacteur.



C'est une tradition bien connue de notre Revue, depuis sa fondation en 1910, de s'attacher à l'étude historique des origines du christianisme. Cet intérêt pour le passé

ne la détourne pas de l'actualité théologique bien comprise, à une époque où, par des voies diverses et parfois ambiguës, mais toujours dans l'intention de se renouveler, la théologie opère un peu partout un vaste mouvement de « retour aux sources », en même temps qu'elle cherche à reconnaître son unité dans la riche et souple diversité de ses figures historiques.

La théologie judéo-chrétienne, écrivait le Père Daniélou en 1958, « peut prêter aujourd'hui encore à certains ressourcements », en tant qu'elle découvre « un visage inconnu de l'Eglise primitive ». La possibilité de se reconnaître, avec un regard étonné, dans un passé lointain et différent est pour la pensée théologique la chance, toujours offerte mais trop rarement saisie, de se donner un visage rajeuni dans un monde nouveau.

L'acte scientifique provoque ici à l'acte théologique, et c'est le sens, tourné vers l'avenir, de l'hommage ici rendu à la science du passé.

Joseph Moingt S.J.

directeur des

Recherches de Science Religieuse

BIBLIOGRAPHIE

des travaux du Cardinal J. DANÉLOU
sur le Judéo-Christianisme

I. LIVRES

- Sacramentum Futuri*. Essai sur les origines de la théologie biblique
Paris, Beauchesne, 1950, 265 pp.
- Les Manuscrits de la Mer Morte et les origines du christianisme*
Paris, L'Orante, 1957, 126 pp.
- Théologie du Judéo-Christianisme*. Histoire des doctrines chré-
tiennes avant Nicée, I. Paris, Desclée & Cie, 1958, 457 pp.
En trad. angl. :
- The Theology of Jewish-Christianity*
London, Darton, Langonann and Todd, 1964, 446 pp.
- Les Symboles chrétiens primitifs*
Paris, Le Seuil, 1961, 159 pp.
- Nouvelle Histoire de l'Eglise*. I. *Des Origines à Grégoire le Grand*
En coll. avec H.I. Marrou. Paris, Le Seuil, 1963, 615 pp.
- Etudes d'exégèse judéo-chrétienne : les Testimonia*
Paris, Beauchesne, 1966, 186 pp.
- Das Judenchristentum und die Anfänge der Kirche*. (Arbeitsge-
meinschaft für Forschung des Landes Nordschein-Westfalen.
Geisteswissenschaften Heft 121.) Köln, 1964, 37 pp.

II. ARTICLES ET CONTRIBUTIONS

- La typologie millénariste de la semaine dans le christianisme
primitif
Vig. Christ. 2 (1948) 1-16.
- La communauté de la Mer Morte et l'organisation de l'Eglise
ancienne
RHPR 1 (1955) 104-116.

- Eschatologie sadocite et eschatologie chrétienne
Les Manuscrits de la Mer Morte (Colloque de Strasbourg 1953)
 Paris, PUF, 1957, pp. 111-125.
- Les traditions secrètes des Apôtres
Eranos-Jahrb. 31 (1962) 199-215.
- Judéo-Christianisme et Gnose
Aspects du Judéo-Christianisme (Colloque de Strasbourg 1964)
 Paris, PUF, 1965, pp. 139-166.
- Pierre dans le Judéo-Christianisme hétérodoxe
San Pietro (XIX Settimana biblica italiana)
 Brescia, Paideia, 1967, pp. 443-458.
- Le mauvais gouvernement du monde d'après le gnosticisme
Le origini dello Gnosticismo (Colloquio di Messina 1966)
 Leiden, Brill, 1967, pp. 448-460.
- Une vision nouvelle des origines chrétiennes: le Judéo-Christianisme
Etudes 327 (1967) 595-608.
- Christianity as a Jewish Sect
The Crucible of Christianity, ed. by Arnold Toynbee
 London, Thames and Hudson, 1969, pp. 261-283.
- Judeo-Christian Patristic Literature
The Pelican Guide for Modern Theology 2
 Harmondsworth, Penguin Books, 1969, pp. 33-43.
- La littérature latine avant Tertullien
REL 48 (1970) 357-375.
- Le traité De Centesima, sexagesima et tricesima et le judéo-christianisme latin avant Tertullien
Vig. Christ. 25 (1971) 171-180.

III. RECENSIONS

publiées dans les Recherches de Science Religieuse

1. Judaïsme

- R. WISCHNITZER. *The Messianic theme in the paintings of the Dura Synagogue*, 36 (1949) 612.
- G. KISCH. *Pseudo Philo's Liber antiquitatum judaïcarum*, 37 (1950) 592.
- F.M. ABEL. *Histoire de la Palestine*, II, 41 (1953) 538.
- E.R. GOODENOUGH. *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, 45 (1957) 571.

- H. THYEN. *Der Stil der jüdisch-hellenistischen Homilie*, 45 (1957) 586.
- PHILON D'ALEXANDRIE, *La migration d'Abraham*, 45 (1957) 588.
- P. DALBERT. *Die Theologie der hellenistisch-jüdischen Missionsliteratur unter Ausschluss von Philo und Josephus*, 45 (1957) 589.
- M. TESTUZ. *Les idées religieuses du Livre des Jubilés*, 48 (1960) 588.
- E.R. GOODENOUGH. *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, VII-VIII, 48 (1960) 598.
- A. PELLETIER. *Flavius Josèphe adaptateur de la Lettre d'Aristée*, 51 (1963) 112.
- FLAVIUS JOSÈPHE. *Autobiographie*, éd. trad. A. Pelletier, 51 (1963) 113.
- Les textes de Qumrân*, éd. trad. J. Carmignac et P. Guilbert, 51 (1963) 114.
- H.J. LÉON. *The Jews of the Ancient Rome*, 51 (1963) 114.
- G. SCHOLEM, *Jewish Gnosticism, Merkabah Mysticism and Talmudic Tradition*, 51 (1963) 115.
- A. JAUBERT. *La notion d'alliance dans le Judaïsme aux abords de l'ère chrétienne*, 53 (1963) 121.
- R. LE DÉAULT. *La nuit pascale*, 53 (1965) 127.
- G. VERMÈS. *Scripture and Tradition in Judaism*, 53 (1965) 129.
- A. KROPP. *Der Lobpreis des Erzengels Michael*, 55 (1967) 102.
- G. DELLING. *Jüdische Lehre und Frömmigkeit in den Paralipomena Jeremiae*, 56 (1968) 118.
- P. PRIGENT. *La fin de Jérusalem*, 58 (1970) 115.
- PHILON D'ALEXANDRIE. *De aeternitate mundi*, éd. R. Arnaldez, trad. J. Pouilloux, 58 (1970) 117.
- H. SCHRECKENBERG. *Bibliographie zu Flavius Josephus*, 58 (1970) 119.
- K.H. RENGSTORF. *A Complete concordance to Flavius Josephus. Supplément I. Namenwörterbuch*, von A. Schalit, 58 (1970) 120.
- M. PHILONENKO, ETC. *Pseudépigraphes de l'Ancien Testament et manuscrits de la Mer Morte*, 1^{re} série, 58 (1970) 120.
- Apocalypse de Baruch*, éd. trad. P. Bogaert, 58 (1970) 121.
- Testamentum Jobi*, ed. by S.P. Brook, 58 (1970) 123.
- Apocalypsis Baruch graeci*, éd. J.C. Picard, 58 (1970) 124.
- A.M. DENIS. *Introduction aux pseudépigraphes grecs d'Ancien Testament*, 59 (1971) 37.

- Le Testament de Moïse*, éd. trad. E.M. Laperrousaz, 59 (1971) 40.
Joseph et Aseneth, éd. trad. M. Philonenko, 59 (1971) 42.
 A. MADDALENA. *Filone Alessandrino*, 59 (1971) 45.
 R.A. BAER. *Philo's Use of the Categories Male and Female*, 59 (1971) 45.

2. Judéo-Christianisme

- O. CULLMANN. *Urschrententum und Gottesdienst*, 34 (1947) 369.
 B. REICKE. *The disobedient Spirits and christian Baptism*, 34 (1947) 372.
 H.J. SCHOEPS. *Theologie und Geschichte des Judenchrententums*, 36 (1949) 604.
 H.J. SCHOEPS. *Die Tempelzerstörung des Jahres 70 in der jüdischen Religionsgeschichte*, 36 (1949) 608.
 M. SIMON. *Verus Israël. Etudes sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain*, 36 (1949) 608.
 K. THIEME. *Kirche und Synagoge*, 36 (1949) 611.
 H.J. SCHOEPS. *Aus frühchristlicher Zeit*, 37 (1950) 587.
 W. BIEDER. *Die Vorstellung von der Höllenfahrt Jesu Christi*, 37 (1950) 594.
 E. MASSAUX. *Influence de l'évangile de s. Matthieu sur la littérature chrétienne avant s. Irénée*, 37 (1950) 600.
 B. REICKE. *Diakonie, Festfreude und Zelos*, 38 (1951) 282.
 S.G.F. BRANDON. *The Fall of Jerusalem and the Christian Church*, 41 (1953) 560.
 G. DIX. *Jew and Greek. A study in the primitive Church*, 43 (1955) 557.
 L. GOPPELT. *Chrententum und Judentum im ersten und zweiten Jahrhundert*, 43 (1955) 560.
 M. DE JONGE. *The Testaments of the Twelve Patriarchs*, 43 (1955) 563.
 C. EDLUND. *Das Auge der Einfalt*, 43 (1955) 567.
 A. VAILLANT. *Le Livre des secrets d'Hénoch*, 43 (1955) 569.
Die Pseudo-Klementinen. I. Homilien, hrsg. von B. Rehm, 43 (1955) 572.
 G. KRETSCHMAR. *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie*, 44 (1956) 576.
 H.J. SCHOEPS. *Urgemeinde, Judenchrententum, Gnosis*, 44 (1956) 579.

- H.E.W. TURNER. *The Pattern of Christian Thought*, 44 (1956) 592.
- H. KÖSTER. *Synoptische Ueberlieferung bei den Apostolischen Vätern*, 47 (1959) 63.
- J.P. AUDET. *La Didachè, Instructions des Apôtres*, 47 (1959) 66.
- Der Hirt des Hermas*, hrsg. von M. Whittaker, 47 (1959) 73.
- HERMAS. *Le Pasteur*, éd. trad. R. Joly, 47 (1959) 74.
- H. VON CAMPENHAUSEN. *Bearbeitungen und interpolationen des Polycarpmartyriums*, 47 (1959) 75.
- A. STREIBER. *Refrigerium Interim. Die Vorstellung vom Zwischenzustand und die frühchristliche Grabeskunst*, 47 (1959) 80.
- E. PETERSON. *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, 47 (1959) 570.
- E. HENNECKE. *Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Uebersetzung. I. Evangelien*, 47 (1959) 572.
- U. WILCKENS. *Weisheit und Torheit*, 47 (1959) 574.
- G. STRECKER. *Das Judenchristentum in den Pseudo-Klementinen*, 47 (1959) 576.
- J. VAN GOUDOEVER. *Biblical Calendars*, 48 (1960) 590.
- M. PHILONENKO. *Les interpolations chrétiennes des Testaments des Douze Patriarches et les manuscrits de Qumrân*, 48 (1960) 595.
- M.A. CHEVALLIER. *L'Esprit et le Messie dans le Bas-Judaïsme et le Nouveau Testament*, 48 (1960) 598.
- F.M. BRAUN. *Jean le Théologien et son Evangile dans l'Eglise ancienne*, 48 (1960) 606.
- P.E. TESTA. *Il Simbolismo dei Giudeo-Christiani*, 51 (1963) 117.
- P. PRIGENT. *Les Testimonia dans le christianisme primitif. L'Épître de Barnabé I-XVI et ses sources*, 51 (1963) 121.
- H.J. SCHOEPS. *Studien zur unbekanntenen Religions- und Geistesgeschichte*, 52 (1964) 101.
- M. SIMON. *Recherches d'histoire judéo-chrétienne*, 52 (1964) 103.
- S. GIET. *Hermas et les Pasteurs*, 52 (1964) 103.
- G.T. ARMSTRONG. *Die Genesis in den Alten Kirche*, 52 (1964) 107.
- C.A.M. OEYEN. *Las Potencias de Dios en los primeros siglos cristianos*, 52 (1964) 107.
- A. REICHEIS. *Engel, Tod und Seelenreisen*, 52 (1964) 110.
- W. RORDORF. *Der Sonntag*, 52 (1964) 114.
- W.D. DAVIES. *The Setting of the Sermon on the Mount*, 53 (1965) 124.
- Testamenta XII Patriarcharum*, ed. by M. De Jonge, 53 (1965) 132.
- H.J. SCHOEPS. *Das Judenchristentum*, 53 (1965) 132.

- M. SIMON. *Verus Israël* (réimpr. et Post-Scriptum), 53 (1965) 133.
- W. BAUER. *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum* (2. Aufl. mit Nachtrag von G. Strecker), 53 (1965) 135.
- O. KNOCH. *Eigenart und Bedeutung der Eschatologie im theologischen Aufriss des ersten Clemensbriefes*, 54 (1966) 273.
- K. BEYSCHLAG. *Clemens Romanus und der Frühkatholizismus*, 54 (1966) 276.
- Barnabas and the Didache*, transl. and comment. by R.A. Kraft, 54 (1966) 280.
- M. HORNSCHUH. *Studien zur Epistula Apostolorum*, 54 (1966) 283.
- A.J. BERKELMANS. *Martyrerkrantz. Eine Symbolgeschichtliche Untersuchung in frühchristlichen Schriftum*, 54 (1966) 330.
- Aspects du Judéo-Christianisme. Colloque de Strasbourg 1964*, 55 (1967) 88.
- B. BAGATTI. *L'Eglise de la Circoncision*, 55 (1967) 92.
- S. PINES. *The Jewish-Christians of the early centuries of Christianity, according to a new source*, 55 (1967) 96.
- L. CLERICI. *Einsammlung der Zerstreuten*, 55 (1967) 99.
- Abraham unser Vater*, Festchr. f. O. Michel, 55 (1967) 101.
- G. JOSSA. *La teologia della Storia nel pensiero cristiano del secondo secolo*, 55 (1967) 126.
- H. BRAUN. *Qumran und das Neue Testament*, 56 (1968) 110.
- S.G.F. BRANDON. *Jesus and the Zealots*, 56 (1968) 115.
- E. TESTA. *L'huile de la foi*, 56 (1968) 119.
- R.M. GRANT. *After the New Testament. Studies on Early Christian Literature and Theology*, 57 (1969) 75.
- M. SIMON - A. BENOIT. *Le judaïsme et le christianisme antique*, 58 (1970) 114.
- J. AMSTUTZ. *Haplotès. Ein begriffsgeschichtliche Studie zum jüdisch-christlichen Griechisch*, 58 (1970) 139.
- J.P. LEWIS. *A study of interpretation of Noah and the Flood in Jewish and Christian Literature*, 58 (1970) 142.
- I. MANCINI. *Le scoperte archeologiche sui Giudeo-Christiani*, 58 (1970) 143.
- D. VAN DAMME. *Pseudo-Cyprian's Adversus Judaeos*, 58 (1970) 145.
- R. WILLIAMSON. *Philo and the Epistle to Hebrews*, 59 (1971) 47.
- O. HOFIUS. *Katapausis. Die Vorstellung vom endzeitlichen Ruheort im Hebräerbrief*, 59 (1971) 49.
- B. MONDIN. *Filone e Clemente*, 59 (1971) 52.

3. Gnosticisme

- F.M. SAGNARD. *La Gnose valentinienne et le témoignage de s. Irénée*, 36 (1949) 613.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE. *Extraits de Théodote*, éd. trad. F.-M. Sagnard, 36 (1949) 615.
- PTOLÉMÉE. *Lettre à Flora*, éd. trad. G. Quispel, 36 (1949) 615.
- E.C. BLACKMAN. *Marcion and his influence*, 36 (1949) 616.
- A. ORBE. *Los primeros herejes ante la persecución*, 44 (1956) 585.
- E. SEGELBERG. *Masbûtâ, Studies in the ritual of the Mandaean Baptism*, 47 (1959) 76.
- A. ADAM. *Die Psalmen des Thomas und das Perlenlied als Zeugnisse vorchristlicher Gnosis*, 47 (1949) 579.
- H.M. SCHENKE. *Die Herkunft des sogenannten Evangelium Veritatis*, 47 (1959) 582.
- A. ORBE. *Hacia la primera teología de la Procesión del Verbo*, 47 (1959) 583.
- R.M. GRANT. *Gnosticism and Early Christianity*, 48 (1960) 603.
- R.McL. WILSON. *The Gnostic Problem*, 48 (1960) 610.
- W.C. VAN UNNIK. *Evangelien aus dem Nilsand*, 48 (1960) 611.
- R.M. GRANT. *The Secret Sayings of Jesus according to the Gospel of Thomas*, 48 (1960) 611.
- L'Évangile selon Thomas*, éd. trad. A. Guillaumont, H.C. Puech, G. Quispel, W. Till et Y. Abd Al Masih, 48 (1960) 612.
- K.M. RUDOLPH. *Die Mandäer. I. Das Mandäerproblem*, 48 (1960) 612.
- R.McL. WILSON. *Studies on the Gospel of Thomas*, 49 (1961) 585.
- E. HAENCHEN. *Die Botschaft des Thomas-Evangeliums*, 49 (1961) 587.
- R. KASSER. *L'Évangile selon Thomas*, 49 (1961) 588.
- B. GÄRTNER. *The Theology of the Gospel of Thomas*, 49 (1961) 589.
- K.M. RUDOLPH. *Die Mandäer. II. Der Kult*, 51 (1963) 125.
- H.M. SCHENKE. *Der Gott Mensch in der Gnosis*, 51 (1963) 128.
- J.-E. MÉNARD. *L'Évangile de Vérité, rétrovers. gr. et comment.*, 52 (1964) 118.
- R.McL. WILSON. *The Gospel of Philip*, 52 (1964) 119.
- W.C. TILL. *Das Evangelium nach Philippos*, 52 (1964) 122.
- Koptisch-Gnostische Apokalypsen aus Codex V von Nag Hammadi*, hrsg. übersetzt von A. Böhlig u. P. Labib, 54 (1966) 285.

- S. ARAI. *Die Christologie des Evangeliums Veritatis*, 54 (1966) 293.
- W. SCHRAGE. *Das Verhältnis des Thomas-Evangeliums zur synoptischen Tradition und zu den koptischen Evangelienübersetzungen*, 54 (1966) 294.
- A. DE SANTOS OTERO. *Das Kirchenslavische Evangelium des Thomas*, 56 (1968) 120.
- A. ORBE. *La Teología del Espíritu Santo*, 56 (1968) 121.
- H. LANGERBECK. *Aufsätze zur Gnosis*, 56 (1968) 133.
- N. BROX. *Offenbarung, Gnosis und gnostische Mythos bei Irenäus von Lyon*, 57 (1969) 88.
- L'Évangile selon Philippe*, éd. trad. J.E. Ménard, 57 (1969) 89.
- Le origini dello Gnosticismo*. Colloquio di Messina 1966, 58 (1970) 126.
- G. VAN GRONINGEN. *First Century Gnosticism*, 58 (1970) 131.
- R.McL. WILSON. *Gnosis and the New Testament*, 58 (1970) 133.
- Christentum und Gnosis*, hrsg. von W. Eltester, 58 (1970) 134.
- J. FRICKEL. *Die Apophasis Megalè in Hippolyt's Refutation VI, 9-18*, 58 (1970) 136.
- J.M.A. SALLES DABADIE. *Recherches sur Simon le Mage. I. L'Apophasis Megalè*, 58 (1970) 137.
- G.W. MACRAE, W.C. ROBINSON JR, ETC. *Essays on the Coptic Gnostic Library*, 59 (1971) 53.
- A.R.A. BULLARD. *The Hypostasis of the Archons*, 59 (1971) 55.
- A. HENRICHs - L. KÖENEN. *Ein griechischer Mani Codex*, 59 (1971) 57.

JUDÉO-CHRISTIANISME

I

NATURE ET SOURCES

B. Gerhardsson. — Du Judéo-christianisme à Jésus par le *Shema*'

Le récit de la tentation de Jésus au désert apparaît structuré d'après les exigences primordiales du *Shema*'. Le récit de la crucifixion chez Matthieu reçoit un éclairage semblable. La parabole, centrale, du Semeur s'inspire, elle aussi, du *Shema*' pour examiner l'attitude des israélites envers la parole de Dieu en Jésus. Ces trois exemples montrent l'intérêt d'une recherche sur la confession de foi récitée par Jésus en vue d'atteindre son enseignement historique.

The narrative of the temptation of Jesus in the desert seems to draw its structure from the principal demands of the Shema'. The narrative of the crucifixion according to Matthew is viewed in the same light. The parable of the Sower, central as it is, gets its inspiration as well from the Shema' in order to examine the reactions of the Israelites to the word of God in Jesus. These three examples are enough to show how rewarding is the research on the profession of faith taken up by Jesus, in order to reach his historical teaching.

M. Simon. — La migration à Pella. Légende ou réalité ?

L'historicité, récemment mise en cause (J. Munck, G. Strecker, S.G.F. Brandon), de la migration à Pella de la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem, lors de l'insurrection de 66-70, est confirmée par une confrontation minutieuse de nos sources (les *Recognitions* pseudo-clémentines, Josèphe, Epiphane, Eusèbe). Les objections tombent si on rattache cette fuite au martyre de Jacques en 62 et si on tient compte des contaminations de la communauté par des sectes hétérodoxes établies dans la région de Pella.

A recent challenge (J. Munck, G. Strecker, S.G.F. Brandon) to the historical nature of the migration to Pella of the Jewish Christian community from Jerusalem, during the insurrection in 66-70, is met by a detailed scrutiny of its sources (Pseudo-clementine Recognitions, Josephus, Epiphanius, Eusebius). Objections cannot stand if this flight is linked to the martyrdom of James in 62, and if contamination of the community by heterodox sects, settled around Pella, are taken into account.

O. Cullmann. — Courants multiples dans la communauté primitive. A propos du martyre de Jacques fils de Zébédée

Des scissions se sont produites très tôt dans les communautés judéo-chrétiennes par suite de la « jalousie » entre frères, et même entre dirigeants. Cette jalousie, dont Pierre et Paul eurent à souffrir, pourrait expliquer le silence du livre des Actes sur le martyre de l'un et de l'autre, et semblablement la brièveté de sa mention du martyre de Jacques fils

de Zébédée (peut-être décapité pour crime de zélotisme). C'est l'indice que le judéo-christianisme primitif était divisé par une grande variété de tendances doctrinales opposées, analogues à celles du judaïsme tardif.

Splits happened very early in jewish-christian communities, as a consequence of « jealousy » among brethren, and even among leaders. This jealousy, from which Peter and Paul had to suffer, might explain the silence of the book of Acts on the martyrdom of both and the very short notice it gives to the martyrdom of James son of Zebedee (perhaps beheaded for crime of zealotism). This is an evidence showing that primitive jewish christianism was split by a great number of opposed doctrinal tendencies, analogous to those of late judaism.

W.D. Davies. — Paul and Jewish Christianity according to Cardinal Daniélou : a suggestion

L'œuvre de J. Daniélou peut conduire à une appréciation meilleure du rôle de Paul dans le christianisme primitif : Paul a-t-il élaboré une théologie hellénistique, complexe et subtile, à partir d'un Evangile palestinien simple et sobre, — ou n'est-il pas plutôt parti d'une apocalyptique juive, compliquée et ésotérique, qu'il a contrôlée et simplifiée ?

J. Daniélou's works may lead to a better understanding of Paul's role in primitive christianity: Did Paul work out a complex and sophisticated hellenistic theology from a simple and plain palestinian Gospel, or did he not rather start from a complicated and esoteric jewish apocalyptic, which he both controled and simplified ?

R.A. Kraft. — In search of « Jewish Christianity » and its « Theology ». Problems of definition and methodology

On peut se demander si la présentation du judéo-christianisme par J. Daniélou n'est pas trop dépendante, parfois, de présupposés insuffisamment critiqués et de méthodes contestables. Peut-on parler, par exemple, de la théologie du judéo-christianisme ? Les critères utilisés sont-ils adéquats pour déterminer de quelles sources attendre la plus juste image de cette théologie ? Il n'empêche que les travaux de Daniélou ont apporté une contribution significative à la connaissance de l'apocalyptique juive et de son influence sur le christianisme primitif.

It might be asked wether J. Danielou's exposition of jewish christianity does not derive at times too much from inadequately critical presuppositions and from questionable methods. Is it right, for example, to speak of the theology of jewish christianity? Are the criteria used adequate to determine from which sources the best image of this theology can be expected? Daniélou's works have nevertheless brought a valuable contribution to the knowledge of jewish apocalyptic and its influence on primitive christianity.

DU JUDEO-CHRISTIANISME A JÉSUS PAR LE SHEMA'

par B. GERHARDSSON

Université de Lund

Les travaux sur les évangiles ont suivi depuis deux siècles une évolution qui est bien connue. Peu à peu, en s'affranchissant de l'autorité de l'Eglise, on s'est donné à tâche de reconsidérer en pleine liberté l'interprétation de Jésus de Nazareth que toute la tradition chrétienne occidentale avait tenue pour la seule exacte. Cette évolution, d'ailleurs, a pris des formes diverses dans les diverses parties du monde chrétien, mais je n'ai pas à m'y attarder ici.

La situation actuelle mérite néanmoins qu'on y réfléchisse. Les matériaux historiques concernant Jésus de Nazareth se sont révélés difficiles à expliquer d'une manière qui puisse s'imposer. Au cours du xx^e siècle, l'idée s'est fait jour que les sources principales — les évangiles synoptiques — sont composées d'une masse d'éléments traditionnels qui peuvent et doivent être traités à part, au lieu de rester attachés au contexte qui les encadre actuellement, et dès lors les reconstitutions proposées ont présenté toutes sortes de différences. Les éléments de la tradition, pris à part, peuvent être interprétés différemment. Ils peuvent être recomposés de façons différentes, de sorte que la mosaïque offre des dessins différents. Le noyau central peut être situé en différents points. Les thèmes peuvent être mis en valeur de différentes manières. La conception qu'on se fait des niveaux rédactionnels, de ce qui est primitif ou tardif, peut différer. Et ainsi de suite.

Pour le moment il est presque impossible de tracer une image synthétique qui représenterait l'état actuel des recherches. Nous constatons que les chercheurs ne sont pas du tout d'accord sur ce que fut dans l'histoire Jésus de Nazareth, sur ce qu'il a voulu, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. Des spécialistes

éminents soulignent volontiers que nous *savons* très peu de chose avec pleine certitude sur ce Jésus qui termina sa vie terrestre en croix, sous les murs de Jérusalem, aux alentours de l'an 30. En revanche nous en savons d'autant plus sur la prédication de la jeune Eglise au sujet du Seigneur Jésus-Christ ressuscité et glorifié.

La situation est déroutante. Lorsque les spécialistes déclarent que les sources ne nous offrent que fort peu d'indications sûres, le champ est ouvert aux suppositions. Tout le monde est capable de se livrer à des suppositions, et, comme le cas de Jésus jouit dans les pays chrétiens d'une particulière attirance, il n'y a pas à s'étonner que tous les amateurs saisissent l'occasion de publier des études fracassantes sur ce que Jésus a été réellement. Ils se croient en droit d'être pris au sérieux. Puisque les experts affirment que personne ne peut être certain de ce qu'il avance, tout peut se contester, tout peut se défendre. Quel amateur ne tenterait sa chance de faire sensation ?

En une telle situation on voudrait formuler à l'adresse des chercheurs deux souhaits : 1) qu'ils signalent plus clairement qu'on ne le fait d'ordinaire les marges d'incertitude, de sorte qu'on voie plus clairement quel consensus peut s'esquisser à l'intérieur de certaines limites, et que les propositions aventureuses ne puissent éviter d'être confrontées avec les recherches sérieuses ; — 2) qu'ils s'emploient plus énergiquement, par tous les moyens, à creuser le message, l'enseignement post-pascal du Christianisme primitif, afin de remonter de là à l'enseignement et à la vie terrestre de Jésus lui-même. Ce que j'entrevois ici, ce n'est pas, bien entendu, une version rajeunie de l'opposition entre le « Jésus de l'histoire » et le Christ de la foi. Je pense, simplement, qu'il est nécessaire de compléter notre connaissance historique, si contestée de nos jours, du maître incomparable de Nazareth. Nous pouvons être d'avis différents sur la valeur religieuse et théologique d'un tel travail, mais nous sommes tous unis sous un rapport : les chercheurs d'une même discipline sont tous solidairement responsables de la « masse de connaissance ».

Le contexte historique de l'enseignement de Jésus

Il serait difficile de réduire le désaccord sur le personnage historique de Jésus autrement qu'en remettant en valeur le contexte original où il a vécu, et qui encadre ses conceptions,

ses convictions, ses jugements de valeur. Les recherches en cours nous laissent espérer que la part de l'incertitude peut diminuer, qu'au moins certaines données de base peuvent être fixées. Durant les dernières décennies on a beaucoup étudié soit le judéo-christianisme, soit plus encore le milieu juif très différencié, avec sa tradition, dont dépendaient Jésus et ses premiers disciples. Il doit devenir un jour possible, au point de convergence de ces études, de voir en quoi Jésus assume des valeurs anciennes, en quoi il est original. Le présent article est dédié à un maître respecté, auquel sont dus plusieurs des travaux les plus marquants dans le domaine difficile à définir de ce que nous avons pris l'habitude de nommer le judéo-christianisme. L'étude du substrat juif du Nouveau Testament — surtout le lien avec les textes de l'Ancien Testament, et la tradition des targums et midrash qui s'est tissée autour d'eux — a été, ces dernières décennies, aussi intensive qu'extensive. Un peu partout dans le monde, ceux qui travaillent sur les évangiles sont, de toute évidence, en train de se dégager des positions construites vers les années 1920 par les pionniers de la critique des formes.

Les innombrables monographies et études de ces vingt ou trente dernières années sur l'arrière-plan paléotestamentaire ou simplement juif de ce que nous transmettent les évangiles ont été composées, pour la plupart, dans une perspective d'histoire du salut, en recourant à des catégories telles que l'accomplissement des prophéties. On a tenté avec pénétration et succès de déterminer la position de Jésus et du christianisme primitif envers l'Ancien Testament comme *prophétie*. On a accordé beaucoup moins d'intérêt à leur position à l'égard de l'Ancien Testament comme *loi*, de la Tora comme norme de conduite. Sur ce point je pense qu'on peut acquérir quelques certitudes importantes, si l'on parvient à mettre au clair à quelles exigences et normes antérieures Jésus et le christianisme s'estimaient soumis, se liant ainsi à leur milieu d'une façon déterminable. Pour des raisons qui sautent aux yeux, c'est ici le judéo-christianisme, le plus ancien judéo-christianisme, qui présente un intérêt particulier.

Dans les pages qui suivent, je tente une rapide esquisse du chemin que j'ai suivi moi-même depuis plusieurs années et qui me paraît ramener du judéo-christianisme à Jésus. Il s'agit de la confession de foi que Jésus comme tant d'autres a réci-

tée chaque soir et chaque matin : le Shema'. Pour ne pas surcharger inutilement ce court article, je vais me borner à quatre sections des évangiles, sans donner d'exégèse détaillée, sans même discuter l'histoire de la tradition ou présenter une comparaison synoptique¹. Je ne vise qu'à attirer l'attention sur certaines convictions et normes fondamentales qui structurent le contenu des textes, afin de poser la question : finalement, ces convictions et ces normes ne nous font-elles pas remonter à Jésus lui-même ?

Jésus examiné au début de son activité en Israël

Les évangiles synoptiques montrent tous les trois que l'activité de Jésus a commencé chez Jean-Baptiste. Cela semble bien être un fait historique. Mais aucun des trois ne se contente d'une notice historique sur ce fait. Tous trois, lorsqu'ils racontent l'inauguration de l'œuvre humaine de Jésus, commencent par une sorte de prologue interprétatif, le double récit du baptême et de la tentation (Mc 1,9-11, 12-13 ; Mt 3,13-17 ; 4,1-11 ; Lc 3,21-22 ; 4,1-13), lequel révèle à l'auditeur de l'évangile qui est Jésus et quelle action il entreprend en Israël.

Le récit du baptême a été récemment analysé par le Dr F. Lentzen-Deis. Grâce à des parallèles juifs puisés surtout dans la tradition targumique, celui-ci est parvenu, si je ne me trompe, à déterminer avec grande précision le genre littéraire du récit et ses intentions quant au contenu. La vision inter-

1. Ma façon de raisonner dans cet article repose sur plusieurs analyses antérieures auxquelles je renvoie celui qui s'y intéresserait : *The Testing of God's Son* (Matt. 4:1-11 & Par), fasc. 1 (Lund, 1966), et fasc. 2 en préparation ; « The Parable of the Sower and its Interpretation », dans *New Test. St.*, 14 (1967-68), 165-193 ; « Jésus livré et abandonné », dans *Revue Biblique*, 76 (1969), 206-227 ; « De sju liknelserna i Matteus 13 », dans *Svensk Exegetisk Årsbok*, 34 (1969), 77-106, ou en une version anglaise révisée, « The Seven Parables in Matthew XIII », à paraître dans *New Test. St.*, 18 (1971-72) ; « Ur Matteusevangeliet » (commentaire des ch. 1-2, 5-7, 26-28), dans L. HARTMAN (éd.), *Ur Nya Testamentet* (Lund, 1970), 113-206 ; « Einige Bemerkungen zu Apg 4,32 », dans *Studia Theol.*, 24 (1970), 142-149 ; « Bibelns ethos », dans G. WINGREN (éd.), *Etik och kristen tro* (Lund, 1971), 13-92 ; « Geistiger Opferdienst nach Matth 6, 1-6.16-21 », dans *Neues Testament und Geschichte*, Festschrift für O. CULLMANN (Zürich, 1972), 69-78. — Ces tentatives pour cerner le contenu central de la tradition sur Jésus ont pour but de compléter les recherches sur les techniques de tradition.

prétative (*Deute-Vision*) introduite dans le passage par le narrateur chrétien manifeste aux auditeurs de l'évangile que l'homme qui sort de l'eau après le baptême de Jean est le Fils de Dieu, aimé et choisi par le Père céleste, doté de l'Esprit, en vue du rôle qu'il jouera vis-à-vis d'Israël, peuple de Dieu².

Le récit de la tentation, qui fait suite à celui-là, complète l'identification de Jésus. La filiation divine et les dons de l'Esprit comportaient des aspects multiples. Les Juifs connaissaient d'après les textes anciens plusieurs espèces de pneumatiques, par exemple le roi, oint et empli de l'Esprit, libre de faire « ce que l'occasion lui offre » (1 S 10,7 ; cf. 1 Ch 17,2). L'identité de Jésus et son attitude à l'égard du Père, en qualité de Fils doté de l'Esprit, se trouve précisée dans le récit de la tentation. Sa filiation divine est mise à l'épreuve et comme examinée (*πειράζειν* pourrait se traduire par « tester »³). Je n'étudie pas ici la notice très brève et obscure de Marc ; je préfère concentrer l'attention sur celle des deux autres et plus précisément de Matthieu : il me paraît hors de doute que cette dernière est la meilleure, tandis que celle de Luc a été altérée par quelques modifications.

Le narrateur fait de l'authenticité de la filiation divine de Jésus l'objet d'un contrôle. Cette authenticité doit se manifester dans la justesse de la relation de Jésus au Père céleste. Les deux premières questions du « test » commencent ainsi : « Si tu es fils de Dieu... » Le récit montre que Jésus surmonte la triple épreuve. Chaque fois il tire sa réponse du livre de l'alliance, de la Loi (Dt 8,3 ; 6,16 ; 6,13). Ainsi présenté, le Fils de Dieu n'est donc pas un pneumatique qui peut librement faire « ce que l'occasion lui offre », mais un fils de l'alliance, soumis à la Tora, et qui satisfait aux trois conditions de l'épreuve. Il a *écouté* les paroles qui sont sorties de la bouche de Dieu, il en a *saisi* le sens, il les *fait*.

2. F. LENTZEN-DEIS, *Die Taufe Jesu nach den Synoptikern* (Frankfurt a.M., 1970).

3. Les études des cinquante dernières années sur le récit de la tentation ont très souvent souffert de deux faiblesses dont la persistance étonne. On a compris le texte comme si Jésus était tenté en sa qualité de Messie, et on a entendu *πειράζειν* au sens d'« inciter au mal ». Cependant le récit montre Jésus tenté en tant que Fils de Dieu, et des raisons très fortes font penser que le verbe a le sens biblique classique d'« éprouver ».

Or la mise à l'épreuve du Fils de Dieu ne s'engage pas sur trois points pris au hasard. A l'aide de ce que nous savons aujourd'hui du contenu et de la technique de la tradition midrashique, j'ai tenté ailleurs de montrer que les trois épreuves, en fait, ont pour but d'examiner si Jésus, le Fils de Dieu, aime le Père céleste de tout son cœur (1^{re} tentation), de toute son âme (2^e tentation), de toute sa puissance-*mamon* (3^e tentation). Ce qui est vérifié en cette triple épreuve initiale, c'est la fidélité au noyau central de la loi (comparer avec la pensée sous-jacente à Heb 4,15). Le récit est structuré d'après les exigences primordiales du *Shema'*, telles que les formulaient les scribes les plus écoutés en se servant des mots *cœur*, *âme* et *puissance*⁴.

Cette version longue appartient à un genre dérivé du midrash haggadique. Le narrateur entend assurément écrire une histoire, une « histoire sainte », mais il reste en droit d'y introduire un élément d'interprétation. Le mystère de Jésus doit être révélé aux auditeurs de l'évangile : c'est à cette fin que le narrateur use de la représentation traditionnelle de la mise à l'épreuve. Le récit reçoit de cet artifice une dimension « supra-historique » remarquable. Ce qui est dépeint à nos yeux n'est pas une suite d'incidents de ce monde, de malheurs « éprouvants » qui tombent sur Jésus ou dont l'accablent des ennemis terrestres. Le récit met en scène une expérimentation faite de trois épreuves méthodiquement agencées et que met à exécution le « tentateur » attitré de Dieu, ὁ πειράζων, ׀ַשׁוּׁה.

Jésus examiné à la fin de son activité en Israël

Pour simplifier les choses, je me dispense ici de montrer comment Jésus est encore éprouvé au long de sa vie active, et je vais tout droit au récit où l'œuvre de Jésus en Israël atteint son terme, celui de la crucifixion, Mt 27,33-50(-56).

Ce récit n'est pas un récit de tentation. A première vue, il raconte un atroce épisode d'histoire humaine : Jésus de Nazareth, condamné à mort par le procurateur romain à l'instigation des chefs juifs, est maintenant exécuté sur une croix. La signification théologique du récit est que le Fils de Dieu est immolé par un monde hostile, et en même temps s'offre

4. Voir *The Testing...*, où l'interprétation rabbinique du *Shema'* est exposée aux pp. 71-76.

lui-même en sacrifice pour « une multitude ». Cette pensée est celle de Matthieu sur la crucifixion, des passages antérieurs le montrent. Jésus est nommé « celui qui sauvera son peuple de ses péchés » (1,21) ; il est venu « pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (20,28) ; selon le récit de l'institution eucharistique, son sang « va être répandu pour une multitude en rémission de leurs péchés » (26,28). De ces deux dernières formules, la première est tout entière, la seconde est au moins en partie empruntée à la tradition, mais toutes deux traduisent une interprétation de Jésus que Matthieu fait sienne.

Le récit du Calvaire n'est donc pas un récit de tentation, et pourtant nous pouvons voir, dans la version de Matthieu, — je n'ai pas à apprécier ici celle de Marc —, que la perspective d'une épreuve a pénétré dans le récit, dans le dessein évident d'expliquer et démontrer aux auditeurs certaines choses qui concernent le condamné. En ce récit où prend fin l'œuvre humaine de Jésus en Israël, le narrateur montre Jésus soumis jusqu'à son dernier souffle aux conditions exigeantes de l'épreuve. Moyennant de légères retouches introduites dans le matériel dont il disposait, — s'il n'est pas possible d'admettre simplement que Matthieu seul maintienne une nuance primitive négligée par les autres —, le narrateur montre Jésus subissant au cours de sa passion une épreuve essentiellement semblable à celle qu'il a subie au début de son activité publique. Cet éclairage est projeté sur le récit de manière à y faire mieux apparaître, dans le sacrifice de Jésus au Calvaire, quelque reflet du mystère du Fils de Dieu.

Dans ce récit, apparemment assez fragmenté, les trois thèmes de l'épreuve ont été marqués par des procédés fort discrets :

a) 27,33-34 : Jésus manque de tout ce qui s'appelle manger et boire, il n'a même pas une coupe d'eau fraîche pour étancher sa soif, sauf ce qu'on lui offre par moquerie. Tout comme dans l'épreuve initiale (4,2-4), il est requis maintenant de lui que le « mauvais penchant » de son *cœur* ne l'amène pas à murmurer et se révolter contre Dieu.

b) 27,35-37 : Jésus a perdu tout ce qui s'appelle puissance et possession. Même le minimum élémentaire de *mamon* que sont les vêtements lui est retiré. Même le minimum élémentaire de puissance, la disposition de son corps, lui est retiré : il est

cloué à la croix et gardé à vue. Tout comme dans l'épreuve initiale (4,8-10), il est requis maintenant de lui de n'être pas attaché à la puissance et à la possession (*mamon*) au point de résister à la volonté de Dieu.

c) 27,38-50 : Voici Jésus livré et abandonné, il n'est ni défendu, ni sauvé de la mort violente. Il est exécuté dans l'avalissement et le sarcasme, sans aide de personne et hors d'état de s'aider lui-même. Tout comme dans l'épreuve initiale (4,5-7), il est requis maintenant de lui qu'il accepte la volonté de Dieu, sans exiger que Dieu garde sa vie (son *âme*) de la mort. C'est le moment suprême et décisif de l'épreuve finale. La grande question, au Calvaire, est là : Jésus est-il disposé à donner sa vie (son *âme*) sans révolte ni désobéissance, sans protestation, sans *péché*, par amour débordant et docile envers le Père qui éprouve son Fils en le livrant et en l'abandonnant ?

Jésus s'humilie sous la volonté du Père. Il n'ouvre pas la bouche pour injurier Dieu (cf. Job 1,22 ; 2,10b). Il ne cherche pas à « sauver sa vie (son *âme*) » en descendant de la croix (cf. Mt 16,25 a)⁵. Le seul cri qu'articulent ses lèvres est le premier verset d'un psaume de lamentation et de confiance tiré des Écritures, une parole sainte qu'il a « écoutée » et « saisie » avant de la réaliser, de la « faire », dans la mort.

Dans ce récit où l'activité terrestre de Jésus en Israël trouve sa conclusion, Matthieu n'a donc pas introduit une épreuve particulière, expérimentale, confiée à Satan. Ce qui est raconté se déroule dans le monde des hommes, c'est une suite d'événements durs et éprouvants, d'actions dues à des hommes de chair et de sang. Ce sont cette fois des bouches humaines qui l'éprouvent : « Si tu es fils de Dieu... » Et cependant Matthieu, par sa manière de présenter les événements à ses auditeurs — aussi bien peut-être des amis qui aiment que des ennemis qui résistent —, a voulu révéler que le sacrifice de Jésus au Calvaire est un holocauste parfait et sans défaut. Il est parfait, dès lors que le Fils de Dieu Jésus, jusque dans la mort, aime son Père céleste de tout son cœur, de toute son *âme*, de toute sa puissance (*mamon*). Celui qui sera déclaré, dans la conclusion de l'évangile (28,18-20), élevé à la droite du Père,

5. C'est l'une des pensées maîtresses du récit de la passion que Jésus accomplit le précepte « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... de toute ton *âme* ». Voir *Ur Matteusevangeliet*, 168-206 ; *Jésus livré...*, 215-225.

doté de toute puissance au ciel et sur la terre, c'est celui qui d'abord s'est humilié et a été obéissant, parfaitement obéissant, jusqu'à la mort, la mort en croix ⁶.

Le critère de l'examen : la confession de foi d'Israël

Sur ce thème essentiel il y aurait beaucoup à dire, mais mon propos est limité. Je veux attirer l'attention sur une seule circonstance notable. L'homme, les hommes qui sont responsables de l'évangile de Matthieu, — puisque je m'en tiens à celui-là, pour des raisons pratiques —, n'ont pas seulement connu et transmis certaines parties de l'enseignement de Jésus et certains épisodes de son activité. Ils ont eu une vision globale de sa personne et de son œuvre, et ils l'ont mise en valeur surtout en certains endroits, tels que l'introduction et la conclusion. D'après cette vision, il était assuré que Jésus avait été fidèle aux exigences fondamentales de l'alliance telles que les résume le *Shema'*. Ces interprètes de Jésus ont été d'un bout à l'autre persuadés que lui, qui avait proclamé le message « Le royaume des cieux est proche », n'avait pas le moins du monde, pour sa part, rejeté « le joug du royaume ». Il l'avait porté, au contraire, jusque dans la mort, par amour parfait pour Dieu, qui est le Seigneur du royaume des cieux. Pour ceux qui parlent ainsi de Jésus, le *Shema'* a gardé un rôle actuel de *fondement*. Il n'est pas un texte important, parmi bien d'autres, de la Loi et des Prophètes, encore moins, tout bonnement, un texte usé par la récitation liturgique. Il est le premier et le plus grand commandement de la Loi de Dieu. Il continue de véhiculer des données permanentes et centrales des « mystères du royaume des cieux ».

Il me paraît incontestable que nous avons là affaire à des conceptions et convictions qui nous mènent tout près de Jésus tel qu'il a vécu en Israël, à des éléments centraux de la foi du judéo-christianisme ancien, originel, inspiré par des scribes très vénérés et influents. La question qui demeure est celle-ci : cette façon d'entendre et d'exprimer le mystère de l'action de Jésus n'est-elle pas, malgré tout, plus tardive et secondaire ? Ces scribes juifs, convaincus que Jésus était Fils de Dieu et Seigneur, n'ont-ils pas, en dépit de leurs bonnes intentions,

6. *Ur Matteusevangeliet*, 168-206 ; *Jésus livré...*, 219-227.

réinterprété et déformé Jésus en le faisant entrer dans un système qui lui était étranger ? Qu'une systématisation aussi rigoureuse et cohérente ait entraîné une atténuation de certains éléments, une réinterprétation de certains autres, cela paraît historiquement inévitable. Mais la vraie question touche le point principal : le scribe responsable de notre Matthieu, avec ceux qui l'entourent, ont-ils eu, de l'essence de l'enseignement de Jésus, une vue assez claire pour percevoir exactement et présenter en parfaite fidélité les convictions et normes qui étaient *fondamentales* pour le maître de Nazareth ?

Israël examiné par Jésus

La question posée en ces termes, il faudrait faire appel à une foule de données des évangiles pour y apporter une réponse exhaustive. Mais cela demande des analyses qui pour une bonne part n'ont pas encore été faites. Je me contente de signaler ici les deux péripécies les plus importantes du point de vue qui est le nôtre.

La première est celle du plus grand commandement, Mc 12,28-34 ; Mt 22,34-40 ; cf. Lc 10,25-28. Voilà un cas où la tradition rapporte expressément que Jésus, d'accord avec un scribe pharisien, a déclaré que le premier, le plus grand commandement de la loi de Dieu, celui où se concentre le mieux le contenu décisif de cette loi, est constitué par les premières lignes du *Shema'*. La péripécie pose des problèmes difficiles quant à la critique des formes et des traditions, et je ne vais pas les discuter. De notre point de vue, le tout premier problème est que la version la plus ancienne, celle de Marc, est évidemment une version vulgarisée, qui reproduit le *Shema'* avec une singulière négligence : elle émane certainement de milieu « pagano-chrétiens » où le *Shema'* n'était pas d'usage quotidien⁷. Un autre problème est que le dernier rédacteur de la version de Matthieu a préféré, pour le troisième terme, δίανοια à λογός, ce qui répondrait à מאר (מִיּוֹן). Il a dû vouloir

7. Dans quelle mesure la jeune Eglise chrétienne a-t-elle gardé la pratique, héritée du judaïsme, de la récitation quotidienne du *Shema'* ? La question n'est pas claire. Le faisait-on dans toute la chrétienté, même dans les communautés d'origine païenne, ou bien dans le seul judéo-christianisme tout entier, ou seulement en certains de ses milieux ? Pour l'instant je m'abstiens de toute réponse précise à cette question.

ainsi retenir la faculté de l'homme dont relèvent la puissance et la possession, mais cette option ne nous aide pas à reconnaître sans hésitation que le troisième terme concerne en réalité la puissance-*mamon*⁸.

Le texte décisif pour notre question n'est pourtant pas celui-là. C'est la parabole du champ aux quatre emblavures, Mt 13,3-9.18-23, et les parallèles de Mc 4 et Lc 8. Dans un travail antérieur⁹ j'ai tenté de montrer que ce texte est, en fait, un examen de la manière dont le peuple de Dieu écoute la parole sur le royaume des cieux. Quand Jésus annonce cette parole, Israël, peuple de l'alliance, se divise, d'après ce texte, en deux grandes catégories : A) ceux qui n'accueillent pas la parole, B) ceux qui l'accueillent. En outre la première catégorie se subdivise en trois groupes : a) les hommes du chemin ; b) les hommes de la pierraille ; c) les hommes des épines. L'explication détaillée de la parabole, aux vv. 18-23, montre concrètement ce qui manque à ces trois groupes d'auditeurs. Mais tout cela pourrait s'entendre d'un renvoi général et abstrait à la confession de foi d'Israël, car ce sont les exigences du *Shema* qui commandent la répartition des israélites écoutant la parole de Dieu. Ceux qui n'accueillent pas la prédication de Jésus sur le royaume sont : a) ceux qui n'aiment pas Dieu de tout leur cœur, b) ceux qui ne l'aiment pas de toute leur âme, c) ceux qui ne l'aiment pas de toute leur puissance-*mamon*.

La parabole s'occupe donc en premier lieu des israélites qui refusent l'accomplissement advenu en Jésus (=A). Mais il est intéressant de constater que ceux qui l'acceptent (=B) se subdivisent, eux aussi, en trois groupes : a) les uns, ceux qui produisent du fruit à cent pour un, b) les autres, à soixante pour un, c) les autres, à trente. La parabole n'est pas bâtie de manière à les décrire en détail, elle vise directement les israélites qui rejettent Jésus. Mais les trois catégories sont

8. Voir *The Parable of the Sower...*, 168-170 ; *Bibelns ethos*, 41 s.

9. Voir *The Parable of the Sower...*, et cf. *Bibelns ethos*, 34-37. Que le texte de la parabole soit authentique, mais que l'interprétation qui la suit soit secondaire et mal adaptée, c'est une conception très répandue mais insoutenable. Le *Shema* nous permet de voir que la parabole et son explication se correspondent comme la main et le gant. Si la parabole est authentique, il faut que l'explication (tout au moins quant au fond) le soit aussi. Si l'explication est secondaire, la parabole doit l'être également.

néanmoins indiquées. En fait, la construction serrée et nette de la parabole permet d'évaluer avec quelque certitude ce que contiennent ces indications. Portent du fruit à cent pour un ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur et sacrifient pour lui toute leur possession (*mamon*) et leur vie (leur âme), les martyrs. Portent du fruit à soixante pour un ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur et sacrifient toute leur possession, mais ne se trouvent pas dans le cas d'avoir à donner leur vie pour lui. Portent du fruit à trente pour un ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, mais ne sont pas dans le cas d'avoir à sacrifier pour lui ni leur vie ni toute leur possession.

Cette énumération expresse n'est pas donnée dans l'évangile, il est vrai. Mais ce qui s'y trouve explicitement est assez clair : ceux que l'épreuve trouve suffisants sont ceux qui *écoutent* la parole, la *saisissent* (Mt a συνιέναι, Mc παραδέχεσθαι, plus vague) et agissent selon elle (la *font*) en portant du fruit (13,23). En ces termes est dépeint le véritable israélite, le vrai citoyen du royaume des cieux. Et comment celui qui a accepté cet idéal pourrait-il manquer de le voir personnifié en Jésus ? Il me semble clair que celui qui a mis en forme le récit de la tentation initiale et celui qui a retouché le récit de la crucifixion ont pris leurs critères, non pas dans le *Shema'* pris à part, mais dans le *Shema'* joint à la parabole des quatre emblavures. L'attitude de Jésus lui-même a été examinée à la lumière de sa propre prédication centrale.

Dans les évangiles synoptiques cette parabole occupe de toute évidence une position-clef et jouit d'une importance hors de pair. Un regard sur l'évangile de Matthieu montre qu'elle est au centre de la composition. Ch.H. Lohr a même montré dans son analyse, à l'aide de raisons plausibles, que le chapitre 13, qui traite des mystères du royaume des cieux (τὰ μυστήρια τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν, 13,11), est exactement la section médiane du premier évangile¹⁰. Si nous en examinons de plus près le contenu, nous observons que la première parabole commande les autres, auxquelles elle introduit. Elle reçoit d'abord un commentaire général pénétrant, vv. 10-17, puis une explication détaillée, vv. 18-23 ; elle semble même rester sous-jacente aux six paraboles qui la suivent, vv. 24-52¹¹.

10. « Oral Techniques in the Gospel of Matthew », dans *The Cath. Bibl. Quart.*, 23 (1961), 403-435.

11. Voir *De sju liknelserna...*, 79-91.

Chez Marc et Luc aussi, nous nous rendons compte que cette parabole est fondamentale, qu'elle est *la* parabole par excellence (voir d'ailleurs Mc 4,13). Tous deux ont gardé la parabole et son explication avec assez de soin pour que nous reconnaissons la présence du *Shema'* à l'arrière-plan. Mais c'est Matthieu qui a le mieux gardé la conscience du mystère sous-jacent à la parabole, jusque dans l'ultime mise par écrit : pas le moindre détail chez lui qui soit étranger au modèle suivi.

Je compte en une autre occasion discuter de nouveau si la parabole des quatre emblavures a été formulée par Jésus en personne, ou si ce texte dont le poids est manifestement si grand peut n'être que « secondaire », et alors être une interprétation chrétienne de la réaction d'Israël à la prédication de Jésus. Pour l'instant je laisse la question ouverte.

Une hypothèse de travail

Sur la base des observations et réflexions que je viens de rappeler en cette esquisse, brève et incomplète, j'estime qu'on serait fondé à tenter d'éclairer la prédication et toute l'activité de Jésus au moyen d'une hypothèse que je formulerais ainsi : Jésus de Nazareth a pris au sérieux la confession de ses lèvres.

Nous savons qu'Israël avait — et a encore — une confession de foi que les Juifs pieux, dès avant le temps de Jésus, récitaient chaque soir et chaque matin : le *Shema'*. Nous savons par les recherches récentes sur la tradition midrashique juive comment cette confession condensée était, dès l'époque du Nouveau Testament, expliquée par les scribes influents (les variations entre eux sont ici à laisser de côté). Et nous pouvons voir dans la tradition évangélique, surtout dans ses parties élaborées par les milieux judéo-chrétiens, que le *Shema'* a joué aussi un rôle important dans la jeune Eglise. L'évangile de Matthieu en particulier nous en fournit de nombreux indices, dont j'ai relevé seulement quelques exemples. Cela nous autorise à proposer notre hypothèse de travail, à donner toute son importance au fait que chaque soir et chaque matin Jésus s'engageait à écouter la parole de Dieu, à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa puissance, à placer ces paroles dans son cœur, à y penser, à l'enseigner à ses fils

(à ses disciples), à les redire aussi bien assis dans sa maison que marchant sur la route, et le reste (Dt 6,4-9).

Si nous partons de cette hypothèse que Jésus a pris sa confession au sérieux, qu'il l'a méditée et enseignée, nombre de logia et de paraboles de la tradition évangélique s'éclairent d'une lumière bien définie. On peut les classer et les coordonner, non pas peut-être en un système, mais du moins en une unité organique autour d'un centre qui leur donne une cohésion et une structure fermes¹². Le message de Jésus sur la proximité du royaume des cieux est éclairé par le chapitre des paraboles, avec ce qu'elles disent des mystères de ce royaume. Ce que nous ont appris de patients travaux sur les perspectives de l'histoire du salut (les prophéties et leur accomplissement, l'eschatologie) peut être complété, voire corrigé, par ce que nous apprenons d'autre part sur l'attitude de Jésus envers les requêtes essentielles de la Tora.

Ce programme ne prétend naturellement pas éliminer d'autres méthodes d'approche du mystère de Jésus. Il est certain que la laborieuse analyse rétrospective du matériel de la tradition doit se poursuivre, ainsi que les efforts pour remonter des différentes couches de ce matériel à leur forme primitive. Mais l'hypothèse ici avancée permet de compléter cette analyse régressive par une analyse progressive, à partir de ce que, jusqu'à nouvel avis, nous devons admettre par hypothèse comme *fons et origo* de tout le processus de la tradition : ce que Jésus lui-même mettait au centre de ses convictions. Je n'ignore pas que ces derniers mots rendent un son trop assuré et prétentieux, qu'on ne peut les prononcer qu'avec toutes les réserves voulues. Mais l'objet en cause vaut bien que nous unissions tous nos efforts.

Tout ce qui réussira à réduire l'insécurité présente de nos travaux sur l'homme incomparable qui fut mis en croix pour nous au Calvaire, tout cela mérite qu'on se donne de la peine, si risquée que l'entreprise paraisse tant à celui qui sait déjà qu'à celui qui pense que nous ne saurons jamais.

12. J'ai tenté d'organiser une bonne partie du matériel matthéen à l'aide du *Shema'* et de la parabole des quatre emblavures dans *Bibels ethos*, 34-54.

LA MIGRATION À PELLA

Légende ou réalité ?

par M. SIMON

Université de Strasbourg II

Selon une tradition consignée par Eusèbe¹ et, en termes assez analogues, par Epiphane² la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem quitta la Ville Sainte, à la suite d'un avertissement céleste, au moment de l'insurrection juive de 66 et s'installa dans la cité transjordanienne de Pella. L'historicité de cette migration était assez généralement reconnue jusqu'à une date récente. Mais au cours des dernières décennies des voix se sont élevées pour la révoquer en doute et reléguer l'épisode au rang des légendes. L'histoire des premiers développements du christianisme palestinien se présente sous un jour sensiblement différent selon qu'on accepte ou non la réalité du fait. Il peut en conséquence n'être pas inutile de tenter un bilan de la question.

Objections contre l'historicité de la tradition

Trois savants en particulier se sont inscrits en faux, avec des arguments d'ailleurs très divers, contre la notice d'Eusèbe : J. Munck, G. Strecker et S.G.F. Brandon. Pour Munck³, l'épisode de la migration à Pella n'est qu'une histoire édifiante, destinée à montrer que les Juifs ont été frappés par la colère

1. *Hist. Eccl.*, 3,5,2-3.

2. *Haer.*, 29,7,7, et 30,2,7 ; de *Mens. et Pond.*, 15.

3. « Jewish Christianity in Post-Apostolic Times », *New Testament Studies*, VI, 1959-60, pp. 103-104.

divine seulement après que les Judéo-Chrétiens se furent échappés. Si l'on en admet la réalité, il peut contribuer à expliquer l'existence du judéo-christianisme au-delà du Jourdain à une date plus tardive. Mais cette fuite n'a pas nécessairement été définitive ; elle a pu tout aussi bien être de courte durée et s'achever par un retour au point de départ. C'est là une argumentation assez mince. Le propos essentiel de Munck est d'ailleurs de prouver qu'il n'y a pas de continuité entre le judéo-christianisme initial de la communauté jérusalémite et les formes hérétiques de judéo-christianisme que l'on trouve par la suite implantées à la périphérie palestinienne : la catastrophe de 70 a fait disparaître à jamais, pense l'auteur, la communauté primitive, et les sectaires judéo-chrétiens des siècles suivants ne peuvent à aucun titre se présenter comme ses descendants authentiques. Pareille affirmation demanderait à être étayée de preuves que Munck ne fournit pas. C'est un point sur lequel je reviendrai plus tard.

L'argumentation de Strecker est sensiblement différente. Elle est formulée à l'occasion d'une étude critique des Pseudo-Clémentines et de leurs sources et plus précisément d'un passage des *Recognitions* qui apporte un écho parfaitement clair de la tradition recueillie ultérieurement par Eusèbe⁴. « La Sagesse divine », y est-il dit, « rassembla les croyants en un lieu sûr du pays pour qu'ils fussent épargnés par la guerre, tandis que les infidèles (c'est-à-dire les Juifs) furent précipités à leur perte » ; et encore : « Comme preuve de l'envoi du Prophète annoncé par Moïse il arrivera que quiconque croira en lui et sera baptisé en son nom sera préservé de la destruction que la guerre fera peser sur le peuple infidèle et sur le Lieu ; les infidèles en revanche seront chassés de chez eux pour qu'ils reconnaissent bon gré mal gré la volonté de Dieu et s'y soumettent⁵ ».

On sera assez enclin à suivre Strecker lorsqu'il admet qu'Epiphane dépend d'Eusèbe et non point d'Hégésippe et ne représente donc pas une tradition originale, et aussi lors-

4. *Das Judenchristentum in den Pseudoklementinen*, Berlin, 1958, pp. 229-231 ; cf. l'appendice que Strecker a rédigé pour la réédition de W. BAUER, *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum*, Tübingen, 1964, p. 246, n. 2.

5. *Recogn.*, I, 37 et 39.

qu'il suggère que c'est peut-être d'Ariston de Pella qu'Eusèbe lui-même tient ses données. Il a certainement raison de penser que c'est bien de Pella qu'il s'agit dans le passage cité à l'instant, encore qu'aucun nom de lieu n'y apparaisse. En revanche les raisons qu'il fait valoir pour nier l'historicité de l'épisode me paraissent fragiles. La tradition relative à Pella était, dit-il, inconnue d'Hégésippe. Une affirmation aussi catégorique — que l'on retrouve d'ailleurs chez Brandon⁶ — repose en définitive uniquement sur le fait qu'Eusèbe, assez prompt à se réclamer d'Hégésippe chaque fois qu'il le peut, ne le fait pas en l'occurrence. L'argument *e silentio* peut n'apparaître pas décisif, même lorsqu'il se renforce de la constatation qu'Eusèbe ne mentionne qu'une seule fois la migration à Pella.

Deux autres arguments avancés par Strecker ont, à première vue, plus de poids. D'une part la liste d'évêques de Jérusalem donnée par Eusèbe pour la période qui sépare les deux guerres juives⁷ fait apparaître que la communauté chrétienne de la ville a continué d'exister après 70, ce qui exclut, nous dit-on, une migration au moment du siège. D'autre part, la tradition relative à Pella est sans point d'appui dans les Évangiles. Luc a rapporté certains éléments de l'apocalypse de Marc à la destruction de Jérusalem, sans mentionner la migration, dont visiblement il ne savait rien⁸.

Réserveons pour le moment le premier point. Pour ce qui est du second, l'argumentation de Strecker ne me semble pas inattaquable. Luc ne fait pas, certes, explicitement mention d'un exode de la communauté chrétienne. Il est clair cependant qu'à ses yeux les calamités qui doivent frapper Jérusalem sont destinées à « ce peuple », c'est-à-dire aux Juifs non-chrétiens⁹. Le conseil donné aux habitants de fuir la ville et aux populations des alentours de ne pas y pénétrer s'éclaire à la lumière du contexte. Il vient après l'annonce des sévices dont les disciples de Jésus seront l'objet, même de la part de leurs proches, et après la promesse qu'il ne se perdra pas un cheveu

6. *The Fall of Jerusalem and the Christian Church*, Londres, 1951, p. 169 ; *Jesus and the Zealots*, Manchester, 1967, pp. 210-211.

7. *Hist. Eccl.*, 4,5,1-4.

8. Luc, 21,20 ss ; cf. Marc, 13,7 ss.

9. Luc, 21,23.

de leur tête¹⁰. Ceci veut dire, selon toute apparence, à la fois que les maux qui s'abatront sur le pays « aux jours de la vengeance » seront le châtement de ceux qui persécutent l'Église et aussi que les persécutés eux-mêmes, comme il est normal, y échapperont. Une fuite des Chrétiens hors de Jérusalem, point d'application majeur de la colère divine, semble bien postulée par ce passage, même si elle n'est pas explicitement mentionnée. Le texte évangélique, correctement interprété, renforce, me semble-t-il, plutôt qu'il n'infirmes l'hypothèse de l'historicité de la fuite à Pella.

Si l'on admet ces conclusions, les arguments supplémentaires avancés par Strecker apparaîtront insuffisants pour imposer sa thèse. Le fait que les Pseudo-Clémentines ne distinguent pas entre le premier et le second siège de Jérusalem et antedatent, en paraissant l'attribuer à Vespasien, l'édit d'Hadrien interdisant aux Juifs l'accès de la ville ne prouve pas grand-chose. Il ne manque pas d'exemples d'une confusion ou d'une simplification analogues, plaçant en 70 le moment de la dispersion finale des Juifs. Sans même parler de certains historiens modernes, il n'est que de consulter Eusèbe, qui écrit, à propos de la première guerre : « La justice de Dieu poursuit donc alors les Juifs, parce qu'ils avaient accompli de telles iniquités contre le Christ et ses apôtres, faisant complètement disparaître d'entre les hommes cette race d'impies¹¹. » Au demeurant, le texte des *Recognitions* fait état non pas d'une décision impériale officielle, mais simplement du fait qu'au lendemain des événements de 70 les Juifs se trouvèrent éliminés de la Ville par sa destruction même. On ne voit pas, par ailleurs, comment les parallèles, invoqués par Strecker, que l'histoire juive de l'époque pouvait offrir à une migration de l'Église jérusalémite à Pella — fuite à Damas du groupe essénien, fuite dans le désert de l'agitateur Theudas et de ses partisans¹² — autoriseraient à nier l'historicité de l'épisode. Les mêmes causes, en l'occurrence une persécution ou une menace de persécution, entraînant assez normalement les mêmes effets, il n'y a pas plus de raison de rejeter comme

10. Luc, 21,12-18. L'indication du verset 16 (« on fera mourir plusieurs d'entre vous ») pourrait bien se rapporter au martyre de Jacques.

11. *Hist. Eccl.*, 3,5,3.

12. *Document de Damas*, 6,1; 8,6; JOSÉPHE, *Ant. Jud.*, 20,97.

légendaire la migration à Pella qu'il n'y en aurait de rejeter l'une ou l'autre des deux autres migrations dont elle ne représenterait qu'une transposition entièrement fictive. Strecker pense pouvoir trouver parmi les judéo-chrétiens de Pella, soucieux de se présenter, face aux gnostiques et aux Chrétiens de la Grande Eglise, comme les héritiers de la communauté primitive, l'origine de cette tradition. Je pense en effet qu'il faut chercher dans cette direction, mais le caractère légendaire de l'épisode n'est pas démontré pour autant : cette prétention à l'apostolicité pourrait bien au contraire reposer sur un fait historique.

La question, sommairement réglée par Munck et par Strecker, a été examinée de façon beaucoup plus approfondie par Brandon qui, avec des arguments différents, aboutit à la même conclusion : la migration à Pella est une légende¹³. Son essai de démonstration s'inscrit dans le cadre d'une thèse : celle d'une collusion étroite entre l'Eglise naissante et le mouvement zélate d'où naquit l'insurrection de 66-70. Si les premiers Chrétiens sont, comme il le pense, des nationalistes juifs, il est évident qu'ils n'ont pas pu se désolidariser de leur peuple au moment de la guerre de libération. Je n'ai pas à discuter ici cette interprétation particulière du christianisme primitif. Je me bornerai à constater que, dans une telle perspective, c'est une nécessité interne de la thèse que la communauté chrétienne de Jérusalem reste dans la ville jusqu'à la victoire romaine. Au demeurant, ce qui importe à notre propos, ce ne sont pas les motivations profondes qui ont amené Brandon à nier la réalité de l'épisode, mais les arguments positifs dont il appuie cette négation. Bien que d'inégale valeur, ils sont d'ensemble plus impressionnants que ceux de Munck et de Strecker.

Le premier de ces arguments cependant ne résiste guère à l'examen. La ville de Pella, qui pourrait bien remonter à une fondation d'Alexandre le Grand, était grecque de tradition et, pour l'essentiel, de peuplement. Il est par conséquent, nous dit-on, très invraisemblable a priori que des Juifs pieux comme l'étaient les Chrétiens de Jérusalem aient choisi comme refuge un centre aussi foncièrement païen. A quoi il est aisé de répondre que si, comme nous avons toutes raisons de le croire, l'Eglise jérusalémite était, malgré sa piété, en butte à l'hosti-

13. *The Fall of Jerusalem*, pp. 168-173 ; *Jesus and the Zealots*, pp. 208-217.

lité et avait à redouter les sévices de l'autorité religieuse juive, le meilleur moyen d'y échapper était précisément de chercher asile parmi les Gentils. Le précédent, déjà mentionné, de la fuite à Damas de la secte essénienne, inquiétée et persécutée par certains princes hasmonéens, offre à cet égard un parallèle très éclairant.

Cependant, l'essentiel de l'argumentation de Brandon repose sur les difficultés matérielles supposées d'une migration à Pella. Celles-ci se présentent différemment selon la date que l'on assigne à l'épisode. Nous savons en effet par Josèphe qu'à la suite du massacre des Juifs de Césarée, au début de l'insurrection, par la population païenne de la ville, une vaste campagne de représailles fut lancée contre un certain nombre de villes, peuplées essentiellement de Grecs, entre autres Pella, qui furent mises à sac¹⁴. Si l'on situe la migration de la communauté de Jérusalem avant cet épisode, il apparaît impossible, estime Brandon, que les judéo-chrétiens aient survécu à la vengeance de leurs compatriotes. La placer après soulève des difficultés tout aussi graves : il est invraisemblable que la communauté ait cherché refuge dans une ville dévastée, où par surcroît les survivants païens du raid de représailles auraient fait à des Juifs, quelle qu'ait été leur position religieuse précise, un accueil qu'il est difficile de supposer amical.

Je suis prêt à suivre Brandon sur ce dernier point. Il me paraît en outre, comme à lui, peu vraisemblable que les judéo-chrétiens se soient, comme l'a supposé Schoeps¹⁵, installés dans une ville entièrement désertée par ses habitants païens : car l'expédition punitive faite par Vespasien dans la région en 68¹⁶ n'aurait probablement pas épargné un groupe de Juifs installés sur les lieux dans de telles circonstances. En définitive, estime Brandon, il apparaît qu'à aucun moment entre 66 et 70 un groupe important et sans défense, se déplaçant lentement et en corps, avec vieillards, femmes et enfants, n'aurait pu traverser impunément un théâtre d'opérations effectives ou

14. *Bell. Jud.*, 2, 457.

15. Dans un compte rendu de *Fall of Jerusalem*, *Journal of Ecclesiastical History*, III, 1952, p. 102.

16. *Bell. Jud.*, 4, 413-439. Il est vrai que le fait d'avoir quitté Jérusalem et de s'être ainsi désolidarisé des insurgés aurait pu valoir au groupe judéo-chrétien l'indulgence des Romains.

possibles, tromper la vigilance des défenseurs de Jérusalem, parcourir sans être inquiété des territoires contrôlés soit par les insurgés, soit par les Romains, franchir le Jourdain, s'installer à Pella et y conserver l'impunité¹⁷.

Date de l'épisode

Il ne faut pas minimiser la force de ces objections. Elles méritent bien plutôt un examen approfondi. On doit, me semble-t-il, concéder à Brandon qu'une migration entreprise une fois les hostilités véritablement engagées apparaît difficile, voire impossible. Mais il est bon de noter à ce propos que, des deux auteurs qui font mention de l'épisode, seul le plus tardif et le moins sûr, Epiphane, le met en rapport avec le siège de Jérusalem : l'avertissement céleste fut adressé aux judéo-chrétiens au moment où la ville allait être prise d'assaut. Cette indication figure, sous des formes très analogues, dans les deux passages où Epiphane parle de Pella¹⁸. Elle peut cependant avoir un sens moins précis qu'il ne paraît au premier abord. Elle ne signifie pas nécessairement que le siège est à la veille de commencer, ni à plus forte raison qu'il est déjà engagé et sur le point d'aboutir. Elle peut s'entendre de toute la période des hostilités, dont le siège ne représente que le dénouement, voire même des préliminaires de la guerre. Il n'est pas interdit de penser qu'Epiphane, qui écrit trois siècles après les événements, a des choses une vue globale. « Lorsque la ville allait être assiégée » peut fort bien ne signifier rien de plus, sous sa plume, que « lorsque la guerre allait éclater¹⁹ ». Le verbe μέλλω, qu'il emploie à trois reprises dans ce contexte, indique un avenir certes rapproché, mais non pas nécessaire-

17. On pourrait, il est vrai, supposer que la migration ne s'est pas nécessairement opérée en une fois, en une seule colonne compacte et vulnérable, mais par petits groupes successifs, plus difficiles à intercepter. Il est plus normal cependant d'admettre qu'elle est antérieure au début de la guerre.

18. *Haer.*, 29,7 ; *de Mens. et Pond.*, 15 ; la première indication est moins précise que la seconde, puisqu'elle parle non pas de l'assaut final, mais simplement du siège.

19. Il est intéressant de noter qu'Eusèbe, lui aussi, simplifie les données chronologiques, lorsqu'il dit que « même les Juifs raisonnables virent dans le martyre de Jacques la cause du siège de Jérusalem qui le suivit immédiatement » (τῆς παραχρῆμα μετὰ τὸ μαρτύριον αὐτοῦ πολιορκίας), *Hist. Eccl.* 2,23,19.

ment imminent, et cette proximité peut n'être pas d'une rigoureuse précision. Si cependant on admet qu'elle l'est et que pour Epiphane la migration se situe bien au début ou au cours même du siège, avant l'assaut final, on pourra en conclure simplement qu'il a accentué, par rapport à Eusèbe, le caractère quasi miraculeux de l'épisode, en grossissant les difficultés au milieu desquelles il s'opéra.

A quelque interprétation qu'on se rallie, il est essentiel de noter qu'Epiphane s'écarte sur ce point d'Eusèbe. Celui-ci nous apprend en effet que l'Eglise de Jérusalem reçut l'ordre de quitter la ville « avant la guerre » (πρὸ τοῦ πολέμου). Si, donnant à l'indication fournie par Epiphane son sens le plus précis, on estime que les deux témoignages sont inconciliables, on n'hésitera guère à retenir celui d'Eusèbe.

Eusèbe, il est vrai, confère lui aussi à l'événement valeur de prodige : c'est pour échapper à la catastrophe imminente que les judéo-chrétiens sont invités, par une révélation céleste, à fuir la ville. Leur migration est donc motivée, à ses yeux, par ce qui va suivre : l'effet précède la cause. Mais notre auteur vient aussi, immédiatement auparavant, de rappeler les crimes dont les Juifs se sont rendus coupables envers l'Eglise naissante : martyres d'Etienne, de Jacques frère de Jean et surtout de Jacques frère du Seigneur. Il voit dans ces forfaits le motif de la colère divine s'abattant sur le peuple juif. L'historien moderne, lui, est en droit d'y voir, sans faire intervenir les événements subséquents, la cause directe de la fuite à Pella. Celle-ci trouve une justification suffisante, indépendamment de la guerre à venir, dans le climat d'insécurité qu'une politique de plus en plus intolérante de la part des autorités juives faisait peser sur l'Eglise de Jérusalem. On peut penser en particulier que la mise à mort de Jacques frère du Seigneur, que sa piété d'observant exemplaire n'avait pas suffi à protéger, a dû apparaître aux fidèles comme un sérieux coup de semonce annonciateur de nouveaux dangers, même si elle est imputable, comme le dit Josèphe²⁰, au seul grand prêtre Ananias, blâmé même par les Pharisiens et destitué ensuite sur leur demande par Agrippa. Il semble assuré que la prédication subversive de Paul entraîna du côté juif un durcissement

20. *Ant. Jud.*, 20, 197-200.

vis-à-vis de toutes les nuances de christianisme et qu'une solidarité, assez involontaire, avec son rival l'Apôtre des Gentils contribua à la perte de Jacques. Hégésippe, cité par Eusèbe, le dit explicitement et attribue à l'opinion juive la mesure que Josèphe attribue au grand prêtre : « Paul en avait appelé à César, et Festus l'avait envoyé à Rome : ainsi fut trompé l'espoir des Juifs et rendue vaine l'embûche qu'ils avaient dressée contre l'apôtre. Ils tournèrent alors leur fureur contre Jacques et devant tout le peuple lui demandèrent de renoncer à sa foi au Christ ²¹ ».

Que l'on suive Josèphe ou Eusèbe, on trouvera naturel que les Chrétiens de Jérusalem, impressionnés par le martyre de leur chef, aient estimé nécessaire de mettre quelque distance entre eux et les dirigeants juifs. On songera ici, une fois de plus, à la migration à Damas du groupe essénien. Le choix d'une cité de la Décapole, en majorité païenne, comme lieu de refuge, est alors amplement justifié. Vu sous cet angle, l'épisode de la fuite à Pella n'a rien que de vraisemblable. Il est plausible de le situer, suivant l'indication même fournie par Eusèbe, entre la mort de Jacques en 62 et le début de l'insurrection en 66. Dès lors, l'objection relative aux difficultés d'une migration au cours même des hostilités tombe.

Reste celle que Brandon tire du destin de la ville de Pella, mise à sac par les Juifs lors de leur action de représailles pour le massacre de Césarée. Si l'on admet la datation que je propose, c'est dans une cité encore florissante et non pas sur ses ruines que les judéo-chrétiens se sont installés. Le problème est alors de savoir si, pour reprendre les termes de Brandon, « ce groupe de renégats a pu survivre à la vengeance de leurs féroces compatriotes ²² ».

Il est certain que même dans les villes réputées païennes il existait des minorités juives plus ou moins importantes : l'exemple de Césarée où, si nous en croyons Josèphe, plus de 20.000 personnes furent massacrées en une heure, est à cet égard très éloquent. Sans doute la situation de Pella n'était-elle pas fondamentalement différente. On peut penser dans ces conditions que lors du raid dont la ville fut l'objet, les assail-

21. *Hist. Eccl.*, 2,23,1.

22. *Fall of Jerusalem*, p. 170.

lants s'en prirent exclusivement aux païens, sans se préoccuper de savoir si parmi les Juifs il y avait des dissidents et des renégats. Il est peu vraisemblable qu'au cours de cette opération, menée certainement de façon très rapide, ses initiateurs aient pris le soin de se renseigner sur la position religieuse précise des Juifs fixés dans la ville, à supposer qu'ils en aient eu le temps. La qualité de Juif, même quand il s'agissait de judéo-chrétiens, suffisait probablement à conférer l'impunité.

Nous ignorons au demeurant quelle fut l'ampleur exacte du raid. La formulation de Josèphe incite à ne pas l'exagérer. Des bandes de Juifs, dit-il, « saccagèrent (ἐπόρθουν) les villages des Syriens et les territoires des villes voisines, Philadelphie, Hesbon, Gerasa, Pella et Scythopolis. Ils se ruèrent ensuite contre Gadara, Hippos et la Gaulanitide, détruisant et incendiant tout sur leur passage, et s'avancèrent jusqu'à Kedasa... et Césarée. Ni Sebaste, ni Ascalon ne résistèrent à leur élan. Ils brûlèrent ces villes puis rasèrent Anthédon et Gaza. Sur le territoire de chacune de ces cités force villages furent pillés, une quantité prodigieuse d'hommes pris et égorgés²³ ». Théodore Reinach, dans une note sur ce passage, suggère que « ils brûlèrent ces villes » doit s'entendre plutôt des villages de leurs banlieues ; de toutes les villes énumérées, ajoute-t-il, « il semble que les Juifs n'aient réellement *pris* que Gaza et Anthédon²⁴ ». Il est en effet possible, voire plausible que Josèphe ait donné de cette action punitive une vue quelque peu simplifiée et qu'effectivement la plupart des villes, dont Pella, protégées peut-être par des remparts, n'aient pas été directement touchées. Même si l'on refuse de suivre Reinach dans son interprétation, il reste qu'une extension aux judéo-chrétiens des mesures de violence prises contre les païens est fort peu vraisemblable.

Il ne faut pas oublier, à cet égard, que le judaïsme n'était pas encore unifié à l'époque sur la base des conceptions pharisiennes, devenues par la suite la norme de l'orthodoxie synagogale. L'autorité unificatrice du Sanhédrin, elle-même considérablement réduite d'ailleurs par la lutte d'influences, au sein

23. *Bell. Jud.*, 2, 457.

24. *Œuvres Complètes* de FLAVIUS JOSÈPHE, traduites en français sous la direction de Th. REINACH, V, Paris 1912, p. 215, n. 4.

de cette assemblée, des Sadducéens et des Pharisiens, ne s'exerçait sans doute de façon vraiment efficace qu'à Jérusalem et à la périphérie immédiate. Au-delà de cette zone assez limitée, la vie religieuse juive pouvait revêtir des formes diverses, parfois assez aberrantes par rapport aux critères jérusalémite officiels. Les régions transjordanienues en particulier semblent avoir été à l'époque et être restées par la suite la terre d'élection de multiples sectes. Rien n'autorise à penser que les initiateurs de la révolte de 66 aient été particulièrement pointilleux en matière de doctrine, dès lors qu'on adhère à leur credo nationaliste ou même simplement qu'on ne s'y opposait pas.

Vu sous cet angle, le judéo-christianisme de la communauté jérusalémite réfugiée à Pella ne représentait peut-être qu'une variété entre beaucoup d'autres d'un judaïsme marginal et sectaire qui était chez lui dans la région. Ses positions n'étaient sans doute pas plus scandaleuses que celles de telle secte juive non-chrétienne en regard d'un mouvement qui, à la différence de la révolte de Bar Cochba, ne se présentait pas comme un mouvement messianiste. Il y a quelque raison de penser que l'Évangile judéo-chrétien a trouvé dans ces milieux périphériques un accueil assez bienveillant, mais aussi qu'il s'est infléchi à leur contact dans des directions nouvelles. C'est le moment de revenir sur l'affirmation de Munck qui, niant tout lien de filiation entre le judéo-christianisme des Jérusalémite et celui dont on constate la présence au-delà du Jourdain aux siècles suivants, en vient par voie de conséquence à nier la réalité de la migration à Pella. Pareille conception procède d'une vue trop statique des choses et méconnaît le contexte religieux dans lequel la communauté jérusalémite, une fois franchies les frontières de la Judée, s'est trouvée transplantée.

Nazaréens et Ebionites

Epiphane met très explicitement en rapport avec la migration à Pella, et présente comme une de ses conséquences, l'apparition de deux sectes judéo-chrétiennes, celle des Nazaréens et celle des Ebionites²⁵. Les premiers sont des judéo-chrétiens du type qu'on peut appeler classique, caractérisés

25. *Haer.*, 29,7,7, et 30,2,7.

essentiellement par leur tenace attachement à l'observance juive. S'ils sont devenus hérétiques aux yeux de la Grande Eglise, c'est simplement parce qu'ils se sont figés sur des positions dépassées. Ils semblent bien représenter, encore qu'Epiphane se refuse énergiquement à l'admettre, les descendants en ligne assez directe de la communauté primitive, dont notre auteur sait d'ailleurs qu'elle était elle aussi désignée par les Juifs sous le nom de Nazaréens²⁶. Quant à ceux qu'il appelle Ebionites, ils constituent une nuance très particulière de judéo-christianisme, celle-là même qui s'exprime à travers la littérature pseudo-clémentine. Ils se caractérisent par des positions doctrinales très originales, sur lesquelles il est inutile d'insister ici, et qui les opposent aussi bien à l'orthodoxie ecclésiastique qu'à celle de la Synagogue pharisienne²⁷.

Epiphane localise les deux groupements dans les régions transjordanienues, Décapole, Basanitide, Batanée : ils y sont nés après l'installation des fidèles jérusalémites à Pella, dont le nom est mentionné à propos de l'un et de l'autre. Si les Nazaréens semblent avoir simplement perpétué le légalisme de la communauté primitive, la secte ébionite en revanche paraît être le résultat d'une confluence entre le judéo-christianisme initial et une secte juive préchrétienne, également décrite par Epiphane et localisée par lui exactement dans les mêmes régions, celle des Nasaréens, qu'il prend bien soin de distinguer des Nazaréens²⁸. Une comparaison entre les deux notices qu'Epiphane consacre respectivement aux Nasaréens préchrétiens et aux Ebionites fait en effet apparaître une identité de croyances frappante, la seule différence résidant dans la foi chrétienne professée par les seconds. Il semble légitime, dans ces conditions, d'admettre que les Ebionites du type pseudo-clémentin représentent la forme christianisée du groupe nasa-

26. *Haer.*, 29,1 et 29,6.

27. Sur le judéo-christianisme ébionite de type pseudo-clémentin, cf. en particulier, parmi la littérature récente, H.J. SCHOEPS, *Theologie und Geschichte des Judenchristentums*, Tübingen, 1949, et l'ouvrage déjà cité de G. Strecker. Il me paraît impossible d'attribuer, comme le fait Schoeps, à la communauté jérusalémite elle-même les doctrines très particulières professées par les Ebionites des Pseudo-Clémentines.

28. *Haer.*, 1,18. Les deux termes *Νασαραῖτοι* et *Ναζωραῖτοι* remontent peut-être à une étymologie unique, cf. M. SIMON, *Les sectes juives au temps de Jésus*, Paris, 1960, pp. 89-92.

réen et que cette christianisation est née de contacts avec des éléments judéo-chrétiens implantés dans le pays, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, avec la communauté jérusalémite émigrée.

Celle-ci, ayant fait accepter des Nasaréens, qui répudiaient le culte sacrificiel, la foi en Jésus Messie, aura du même coup, acceptant l'interprétation qu'ils donnaient de la ruine du Temple, adopté les particularités doctrinales du groupe auquel elle s'intégrait et basculé ainsi dans l'hérésie. Le groupement nouveau ainsi constitué peut donc bien, contrairement à l'affirmation de Munck, se réclamer d'une filiation jérusalémite, même s'il professe des vues qui s'écartent très sensiblement de celles que les premiers disciples avaient professées à Jérusalem même²⁹.

Il paraît assuré, comme le pense Strecker³⁰, que la source, dite *Anabathmoi Iakôbou II*, utilisée par les *Recognitions* pseudo-clémentines et où figure une allusion très claire à la migration des Jérusalémites, a été rédigée à Pella ou dans son voisinage immédiat, probablement dans la seconde moitié du II^e siècle. On saisit mal, dans ces conditions, pourquoi Strecker croit pouvoir contester tout fondement à la tradition de la migration et l'expliquer par le seul souci, de la part des judéo-chrétiens de la région, de se créer des quartiers de noblesse apostolique. Brandon, conscient de la difficulté que crée pour sa thèse et celle de Strecker la mention précise de Pella, admet qu'il y a là, présenté dans une gangue légendaire, un noyau historique. Il est raisonnable de penser, estime-t-il, que des Chrétiens venus d'une ou plusieurs Eglises du voisinage, peut-être de Galilée, à un moment quelconque au cours de l'insurrection, ou peu après, ont cherché refuge à Pella³¹. Cette communauté, devenue par la suite florissante, en serait arri-

29. Epiphane, *Haer.* 30, 2,7 souligne d'ailleurs qu'il y avait entre Ebionites et Nazaréens des interférences et une contamination réciproque. Si l'on se souvient que le terme de Nazaréens désigne à l'origine tous les chrétiens, et en particulier les fidèles de Jérusalem, et n'en est venu que progressivement à qualifier, en un sens restrictif, une secte vivant en marge de la Grande Eglise, cette affirmation équivaut à constater que la communauté jérusalémite, réfugiée à Pella, s'est laissée gagner par les doctrines dites ébionites du type pseudo-clémentin.

30. *Op. cit.*, pp. 231 et 253.

31. *Fall of Jerusalem*, p. 172; *Jesus and the Zealots*, pp. 213-215.

vée assez naturellement à se présenter comme la descendante de l'Eglise-mère de Jérusalem. Plutôt que de corriger ainsi, sans arguments vraiment décisifs, les indications d'Eusèbe et d'Epiphane, il me paraît plus normal de les accepter telles qu'elles sont. Si l'on admet qu'il y a effectivement, aux origines de la communauté, hérétique, de Pella une migration de tout ou partie de l'Eglise de Jérusalem, l'ensemble du dossier de la question s'éclaire d'un jour fort plausible.

Strecker invoque contre l'historicité de l'épisode le fait qu'Eusèbe ne le mentionne qu'une seule fois³². Il fait état en outre, nous l'avons vu, de la liste épiscopale jérusalémite, donnée par Eusèbe pour la période qui va des origines jusqu'à la révolte de Bar Cochba, et en tire argument contre la réalité de la migration³³. Ces deux données pourraient bien traduire l'embarras d'Eusèbe devant le caractère hétérodoxe de la chrétienté de Pella. La migration à Pella de l'Eglise jérusalémite était sans doute trop solidement attestée pour qu'il pût la passer sous silence ; sans doute aussi ne le voulait-il pas, puisqu'elle s'accordait au demeurant avec sa propre interprétation des événements et expliquait comment les disciples avaient échappé à la catastrophe venue frapper le peuple infidèle. Mais une fois enregistré ce fait d'histoire, Eusèbe n'a peut-être pas voulu y insister trop, pour ce qui est des développements ultérieurs du christianisme palestinien : à coup sûr, les sectes de Pella et de la région tiraient leur origine de cette migration, mais elles ne conservaient pas, pour autant, l'esprit authentique de l'Eglise primitive ; c'est bien plutôt, passée la tourmente, à Jérusalem même que celui-ci s'était maintenu ou avait revécu.

Tel paraît être le point de vue d'Eusèbe, inscrit comme en filigrane dans les développements assez embarrassés qu'il consacre à l'histoire de la communauté de Jérusalem entre les deux guerres juives. Il n'a pas, dit-il, trouvé par écrit les dates des divers évêques de la Ville Sainte. La tradition rapporte qu'ils eurent tous une vie très courte. Il sait toutefois par des documents écrits qu'il y en eut quinze jusqu'à Hadrien, et il en donne la liste nominative : ils étaient tous « Hébreux

32. *Op. cit.*, pp. 229-230.

33. *Op. cit.*, p. 230.

de vieille souche et ayant reçu d'une manière authentique la connaissance du Christ... L'Eglise entière de Jérusalem était alors composée d'Hébreux fidèles³⁴ ». Il n'y eut plus par la suite, dit-il encore, d'évêques de la Circoncision. Issus désormais de la Gentilité, ils furent de nouveau quinze depuis Hadrien jusqu'au début du III^e siècle³⁵. On notera le caractère peu assuré de ces renseignements, que n'étaient aucune donnée chronologique précise et qui reposent pour l'essentiel sur « une tradition » assez incertaine semble-t-il. L'affirmation touchant l'orthodoxie des premiers évêques jérusalémites, qui ont tous « reçu d'une manière authentique la connaissance du Christ » vise peut-être à réfuter les objections ou dissiper les soupçons formulés soit par des fidèles venus de la Gentilité et méfiants vis-à-vis de toute forme de judéo-christianisme, soit par les sectaires de Pella qui revendiquaient pour eux-mêmes l'héritage doctrinal inaltéré de l'Eglise primitive.

Ces renseignements sont à rapprocher de ceux qu'Eusèbe fournit dans un autre passage de son *Histoire Ecclésiastique*. Il y relate que, « après le martyre de Jacques et la destruction de Jérusalem qui arriva en ce temps là, les apôtres et les disciples du Seigneur qui étaient encore en vie s'assemblèrent de partout, à ce que l'on raconte, et se réunirent aux parents du Seigneur selon la chair, — un grand nombre d'entre eux, en effet, étaient encore en vie —, et tous ensemble tinrent conseil pour examiner qui il fallait juger digne de la succession de Jacques ». C'est Siméon, fils de Clopas et cousin du Sauveur, qui fut désigné à l'unanimité³⁶.

Il faut, ici encore, noter le caractère incertain de cette tradition, qui repose sur « ce que l'on raconte ». Peut-être est-elle née du souci d'établir contre toute contestation l'apostolicité de la chrétienté jérusalémite des siècles suivants. Si la réunion en question, ramenée à ses justes proportions, a une réalité, et se situe effectivement après la destruction de Jérusalem, un intervalle d'une dizaine d'années la sépare de la mort de Jacques en 62. Il faut alors admettre que pendant ce laps de temps la communauté s'est trouvée désorganisée et disloquée, ce qui s'accorderait bien avec l'hypothèse de la migration à

34. *Hist. Eccl.*, 4,5,1-4.

35. *Hist. Eccl.*, 5,12,1-2.

36. *Hist. Eccl.*, 3,11.

Pella et ce que suggère, dans le texte lui-même, cette indication que les apôtres et les disciples s'assemblèrent de partout. « De partout » est à entendre sans doute en un sens très large : apôtres et disciples, engagés dans l'œuvre missionnaire, sont, dans la perspective d'Eusèbe, dispersés jusqu'aux confins de l'univers. Leur rassemblement revêt de ce fait une portée exceptionnelle : c'est une décision vraiment « œcuménique » qui élève Siméon à l'épiscopat ; l'accord des apôtres et des disciples d'une part, comme représentants de l'universalisme chrétien, des parents du Seigneur d'autre part, tenants du judéo-christianisme originel, authentique de façon particulièrement solennelle cette élection. On entrevoit, ici encore, une pointe polémique à l'adresse d'esprits méfiants ou critiques.

Une fois faite la part de l'apologétique, il reste que cette élection, quels qu'en aient été les circonstances exactes et le lieu — car Eusèbe ne la situe pas explicitement à Jérusalem — vient au terme d'une période de confusion et de désarroi, voire d'une véritable parenthèse, dans la vie de la communauté jérusalémite. Si l'on rapproche les unes des autres les diverses indications d'Eusèbe, on sera tenté d'en proposer l'interprétation suivante. A un moment qu'il est impossible de fixer avec une parfaite précision, mais qui est consécutif au martyre de Jacques et antérieur, selon toute vraisemblance, au début de la guerre en 66, la communauté chrétienne quitta Jérusalem pour Pella. Au lendemain de la guerre, une partie du groupe se retrouva et se réorganisa en Judée, soit qu'elle y soit revenue après la fin des hostilités, soit et peut-être plus vraisemblablement qu'elle ne s'en soit jamais éloignée. Il n'est pas assuré en effet que la communauté ait gagné Pella dans sa totalité. Peut-être certains de ses éléments, partis avec l'ensemble du groupe d'une ville où la situation apparaissait, au lendemain du martyre de Jacques, grosse de dangers, se sont-ils installés dans la campagne palestinienne, tandis que d'autres franchissaient le Jourdain pour s'établir en Décapole. Il est parfaitement concevable qu'un regroupement se soit opéré, une fois passée la tourmente de 70, et ait affecté non seulement ceux qui étaient restés à proximité de la Ville Sainte, mais peut-être même certains des émigrés de Pella, ramenés en Judée soit par le mal du pays, soit par le prestige persistant de Sion, même après la catastrophe, et par la conviction que c'est là qu'il fallait attendre les événements ultimes et

l'instauration du Royaume, soit encore par des raisons doctrinales plus précises, du fait d'un désaccord fondamental avec l'orientation prise par le groupe au contact du judaïsme hétérodoxe de Transjordanie : Epiphane mentionne explicitement le retour à Jérusalem des descendants des réfugiés de Pella³⁷. L'Eglise de Jérusalem se serait ainsi reconstituée, à proximité de Jérusalem plutôt que dans la ville même, dont Josèphe nous dit qu'elle fut complètement détruite par Titus, à la seule exception des tours de l'enceinte³⁸. Ce n'est, semble-t-il, qu'après la construction, sur le site de Sion, sous Hadrien, d'une ville païenne, qu'une Eglise composée désormais de Gentils s'y implanta de nouveau. Elle ne bénéficia pas cependant au cours des siècles suivants, Brandon le note fort justement³⁹, du prestige auquel elle aurait pu prétendre comme héritière de l'Eglise-mère : jusqu'au v^e siècle le siège épiscopal de Jérusalem était suffragant de celui de Césarée. Pour ce qui est de Pella, ce n'est que vers la même époque que l'existence d'un évêché — orthodoxe — y est attestée⁴⁰. Si la chrétienté locale, en dépit de ses origines illustres, n'a jamais joué un rôle de quelque importance dans l'histoire de l'Eglise ancienne, c'est probablement du fait de l'orientation doctrinale prise par elle très tôt après la migration et considérée comme hétérodoxe même par le rameau majeur du judéo-christianisme et à plus forte raison par l'Eglise des Gentils. Quant à l'Eglise reconstituée à ou près de Jérusalem, son prestige semble avoir pâti de la situation très troublée qui fut celle de la Palestine jusqu'à Hadrien, de la coupure introduite dans son existence par la seconde guerre et par le changement qu'elle entraîna dans son recrutement, mais peut-être aussi, — c'est ce qui paraît ressortir de l'insistance d'Eusèbe à en souligner l'apostolicité et l'orthodoxie —, des soupçons que faisait peser sur elle sa parenté originelle avec ce groupe de Pella tombé dans la dissidence et l'hérésie.

En définitive, tout bien considéré, il ne semble pas qu'on puisse reléguer au rang des légendes la migration à Pella. Elle soulève à coup sûr certaines difficultés. Aucune cependant n'est

37. *De Mens. et Pond.*, 15.

38. *Bell. Jud.*, 6, 413.

39. *Jesus and the Zealots*, p. 216.

40. BRANDON, *Jesus and the Zealots*, pp. 215, n. 3 et 216, n. 1.

insurmontable. Et par ailleurs le fait même que le nom de Pella ait été retenu par la tradition chrétienne doit bien reposer sur quelque chose. S'il avait été mis en avant par quelque groupement sectaire installé sur place et se donnant abusivement comme issu de la communauté jérusalémite, on voit mal pourquoi Eusèbe n'aurait pas réfuté cette prétention. Nier l'historicité de l'épisode, c'est, me semble-t-il, poser plus de problèmes qu'on n'en résout.

COURANTS MULTIPLES DANS LA COMMUNAUTÉ PRIMITIVE

A propos du martyre de Jacques fils de Zébédée

par O. CULLMANN

Universités de Bâle et de Paris

La *Théologie du Judéo-Christianisme* de Jean Daniélou a mis à nu un aspect insoupçonné du christianisme primitif. Nous sommes loin aujourd'hui du schéma de l'Ecole de Tubingue qui avait enfermé toute la diversité des premières ébauches de la théologie chrétienne dans les catégories d'un judéo-christianisme et d'un pagano-christianisme envisagés très unilatéralement sous l'angle de leur attitude à l'égard de la loi. Dans ce schéma, le judéo-christianisme apparaissait sous une forme simplifiée qui n'avait pas tenu suffisamment compte de la multiplicité des ramifications à travers lesquelles J. Daniélou a reconstitué une pensée théologique commune qui se rattache au judaïsme tardif (« Spätjudentum »). Elle présente une richesse d'aspects qui correspond à celle de ce judaïsme lui-même.

En effet, d'après les découvertes et les études récentes, celui-ci a été lui-même beaucoup plus nuancé qu'on ne l'avait pensé autrefois en opposant simplement le judaïsme de la Palestine à celui de la diaspora. Nous savons aujourd'hui, surtout depuis les travaux sur les mouvements judéo-baptistes à tendance syncrétiste et depuis la découverte des manuscrits de Qumran, que le judaïsme de l'époque du Nouveau Testament se distingue par une très grande diversité.

Il y a plus de quarante ans, j'avais essayé, dans mon premier livre, consacré aux Pseudo-Clémentines¹, de montrer

1. *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin. Etude sur le rapport entre le judéo-christianisme et le gnosticisme*, Alcan, Paris 1930.

comment le judéo-christianisme hérétique se rattache à un mouvement d'idées que j'avais appelé « gnosticisme juif » et qu'il vaudrait peut-être mieux désigner par un terme soulevant moins de problèmes : « judaïsme non-conformiste ». En même temps, j'avais essayé de retrouver au-delà du judéo-christianisme hérétique certaines formes de judéo-christianisme orthodoxe qui me paraissent se rattacher à des courants juifs existant en marge du judaïsme officiel. Sur une base plus large, englobant toute la littérature chrétienne jusqu'au milieu du deuxième siècle, J. Daniélou, tout en se servant entre autres aussi des sources du judéo-christianisme hétérodoxe, a suivi les traces d'une théologie orthodoxe de structure sémitique pendant la période intermédiaire entre le Nouveau Testament et les débuts d'une théologie hellénistique.

Ici, je voudrais essayer de remonter plus haut que cette période jusqu'à l'époque du Nouveau Testament pour mettre en évidence le rapport entre les origines mêmes du christianisme et ce judaïsme tardif aux aspects si multiples. L'Évangile du Christ, dans sa grande richesse, renferme les germes qui aboutissent à la fois à différentes expressions judéo-chrétiennes et à son expression hellénistique. Cette évolution est devenue possible, historiquement parlant, parce que le berceau même du christianisme naissant, le judaïsme palestinien, n'est nullement caractérisé par cette uniformité qu'on lui prêtait autrefois en faisant intervenir surtout la divergence existant entre Pharisiens et Sadducéens. Le judaïsme palestinien renferme en même temps des éléments marqués par un certain syncrétisme hellénistique, et il ne faut pas croire que les membres de la première communauté chrétienne se soient recrutés uniquement parmi les tenants d'un seul courant de ce judaïsme si varié.

Il est a priori probable que toute l'échelle depuis le judaïsme officiel, à travers des expressions plutôt marginales, mais tolérées du judaïsme, jusqu'aux formations de communautés et de sectes séparées se retrouve en germe dans le christianisme de la première heure. C'est là ce que nous constatons effectivement en étudiant les livres du Nouveau Testament.

Diversité et tensions entre différents groupes

L'Évangile du Christ étant le grand ferment d'unité, le lien entre les différents courants est, au début, plus fort que dans

le judaïsme, bien que les écrits du Nouveau Testament nous attestent déjà la formation de partis et l'apparition d'idées théologiques combattues par S. Paul et incompatibles avec le noyau de l'Évangile, et bien que les premières hérésies, de caractère nettement judéo-chrétien, qui aboutiront au docétisme et à l'ébionitisme, s'annoncent déjà.

La vision d'ensemble inattendue que J. Daniélou a cru pouvoir tirer des sources comme « théologie judéo-chrétienne » présuppose une diversité existant déjà au moment où les premiers convertis au Christ ont essayé de penser leur foi dans les cadres de leurs croyances juives particulières. Bien qu'il ne soit pas possible de faire remonter chaque élément de cette théologie judéo-chrétienne à l'un ou l'autre des courants particuliers de la communauté primitive, il me paraît important, pour comprendre l'évolution ultérieure, de constater simplement l'existence *historique* d'une grande diversité dans les premières communautés judéo-chrétiennes en Palestine et en particulier à Jérusalem.

Cette diversité est le signe de la richesse spirituelle de ce christianisme primitif, et ce que l'apôtre Paul dit des membres individuels de l'Église (1 Cor. 12, 4 ss.) peut, en principe, s'appliquer aux expressions particulières de la foi caractéristiques des différents *groupes*. L'unité créée par le Saint-Esprit, d'après le Nouveau Testament, n'est pas l'uniformité, mais l'unité des charismes. Ce n'est pas la diversité qui est la cause des scissions qui, de bonne heure, menacent l'unité de l'Église, mais ce que la première Épître de Clément appelle le ζῆλος, la jalousie², ce vice qui risque de surgir partout où des hommes se groupent et dont l'auteur de cette épître donne des exemples tirés de l'Ancien Testament et des événements qui se sont passés du temps des apôtres. Ainsi ce que la communauté chrétienne considère comme le plus grand don de l'Esprit, le charisme, donne lieu à la discorde. La divergence mène alors à la scission. Toutefois l'unité est encore sauvegardée. Mais la jalousie que l'apôtre Paul déplore dans l'Épître aux Philippiens (chap. 1, 15 ss.) s'annonce déjà dans certaines tensions, dans la formation de partis. Au moment des persécutions, la solidarité ne se manifesta pas d'une manière parfaite.

2. 1 Clém., surtout chap. 3-6.

J'ai montré ailleurs³ que les premières persécutions qui se sont abattues sur des membres de la communauté de Jérusalem, nous révèlent l'existence de la diversité, donc la grande variété de ce judéo-christianisme, d'autre part précisément la menace du ζῆλος, de tensions qui apparaissent à ce moment-là. Car chaque fois un seul groupe est persécuté alors que le reste de la communauté est épargné, ce qui, sans impliquer nécessairement déjà un manque de solidarité face aux persécuteurs, rompt cependant effectivement la solidarité dans la souffrance. D'un autre côté, les persécutions font progresser chaque fois la cause du groupe persécuté qui, expulsé et dispersé, répand son type particulier de christianisme en dehors de la sphère de la communauté primitive.

Dans les premiers temps, nous pouvons distinguer à ce sujet surtout deux étapes : d'abord la persécution dirigée contre les « Hellénistes » de Jérusalem d'Actes 6-8. Tout en s'appelant « Hellénistes » ils sont, en réalité, des judéo-chrétiens d'une tendance particulière. A l'intérieur de la communauté primitive de Jérusalem, ils représentent un groupe particulier qui se rattache précisément à ce judaïsme non-conformiste et qui, selon des recherches récentes, présente une certaine parenté avec la religion samaritaine⁴. M. Simon a relevé avec raison des parallèles entre le discours d'Etienne (Actes 7) et l'ébionitisme des Pseudo-Clémentines⁵. La persécution chassa ces membres de l'Eglise primitive de Jérusalem qui allèrent prêcher l'Evangile en Samarie, alors que les douze pouvaient rester à Jérusalem (Actes 8,1). Cela prouve que l'ensemble de la communauté ne partageait pas les idées très particulières et très hardies de ce groupe, telles que nous pouvons les reconstruire d'après l'aperçu sur l'histoire d'Israël contenu dans le discours d'Etienne. Dispersés, ces Hellénistes prêchaient l'évangile en Samarie.

3. Voir « Dissensions Within the Early Church », dans *Union Seminary Quarterly Review* 1967, p. 83 ss.

4. Voir mon article « La Samarie et les origines chrétiennes » qui paraîtra prochainement dans les *Mélanges* offerts à W. Seston.

5. M. SIMON, *St. Stephen and the Hellenists in the Primitive Church*, 1958, p. 113 ss. Il les explique par une influence de ces Hellénistes sur les Ebionites. Je les considère plutôt comme la conséquence d'un enracinement commun dans le judaïsme non-conformiste.

Plus tard, la persécution d'Hérode Agrippa I^{er} frappa Jacques fils de Zébédée et Pierre (Actes 12, 1 ss.). L'un fut tué, l'autre, délivré de la prison de Jérusalem, dut quitter cette ville et répandit l'évangile dans d'autres régions, alors que Jacques frère du Christ pouvait *rester* à Jérusalem. Nous allons nous occuper précisément de cette persécution⁶.

Elle me paraît prouver que la diversité des points de vue parmi les chrétiens de la Palestine était plus grande encore qu'on ne l'admet généralement. Déjà les Hellénistes de Jérusalem se distinguaient des Hébreux non seulement par leur attitude à l'égard du culte du Temple, mais ils avaient, — ce qu'une analyse détaillée du discours d'Etienne prouve —, une conception différente de l'histoire du salut du peuple d'Israël à laquelle ils étaient pourtant fortement attachés.

E. Lohmeyer a essayé de distinguer la théologie galiléenne et la théologie judéenne des premiers chrétiens⁷, et des études plus récentes ont essayé d'approfondir cette question, bien que, étant donné l'état des sources, elles doivent recourir nécessairement à une argumentation plutôt indirecte⁸.

Divergences entre dirigeants

Les divergences vont cependant plus loin. Elles peuvent être constatées jusque dans le cercle des « colonnes », des *στυλοι* qui sont à la tête même de l'Eglise de Jérusalem. Cela n'est pas étonnant. Car déjà la tradition évangélique sur les disciples appelés par Jésus nous fait connaître de grandes différences sociales et politiques qui existent entre eux. Cela con-

6. On pourrait mentionner comme troisième étape le procès intenté plus tard contre l'apôtre Paul lors de son dernier séjour à Jérusalem et au cours duquel la solidarité des membres de la communauté, même d'après le livre des Actes, n'a en tout cas pas été parfaite. D'ailleurs l'apôtre Paul en se rendant à Jérusalem pour y remettre la collecte, signe de l'unité, est fort anxieux et compte en principe avec la possibilité que la collecte puisse être refusée (« priez pour qu'elle soit acceptée ! » Rom. 15,30 ss.), ce qui aurait équivalu à son exclusion. Jacques frère de Jésus se voit lui-même obligé d'avertir l'apôtre Paul à son arrivée de l'hostilité d'un groupe judéo-chrétien (Actes 21,18 ss.).

7. E. LOHMEYER, *Galiläa und Jerusalem*, 1936.

8. Cf. W. GRUNDMANN, *Jesus der Galiläer und das Judentum*, 1940, et H.R. BALZ, *Methodische Probleme der neutestamentlichen Christologie*, 1967, surtout p. 171 ss.

cerne à la fois le groupe restreint des douze et le cercle plus large des disciples.

Une partie des douze, sûrement l'un d'entre eux (Simon le « Cananéen » = « zélotes »), probablement d'autres encore⁹, se recrutaient dans le parti de résistance des Zélotes auquel ils avaient appartenu avant d'avoir suivi Jésus. Un autre, Lévi-Matthieu, avait été, au contraire, publicain, profession absolument interdite aux Zélotes, les grands adversaires de tous les « collaborateurs ».

L'évangile johannique doit provenir d'un milieu social encore fort différent, et il nous fait connaître des disciples intimes du Christ appartenant à ce milieu. D'ailleurs une partie en tout cas des « Hellénistes », mentionnés tout à l'heure, que nous trouvons, dès la première heure, dans l'Église jérusalémitique doivent avoir suivi Jésus déjà au cours de son ministère. La première communauté ne se composait donc pas uniquement de pêcheurs galiléens¹⁰.

Certaines divergences même théologiques doivent donc avoir existé déjà dans le premier groupe. D'une façon trop schématique, on a l'habitude d'admettre dans le cercle des dirigeants de Jérusalem, — qui serait pour le reste, dans cette perspective, parfaitement homogène —, seulement un antagonisme entre les apôtres Paul et Pierre. Mais précisément entre ces deux-là il ne paraît pas y avoir eu opposition proprement dite. Abstraction faite d'une fausse interprétation du récit paulinien sur l'incident d'Antioche (Gal. 2, 11 ss.) qui, loin de prouver une différence *doctrinale* entre les deux apôtres, affirme en réalité au contraire leur accord de principe, on a subi, sous ce rapport, inconsciemment d'une part l'influence de la littérature ébionite, d'autre part celle du marcionisme. Non seulement pour la question de l'universalisme, mais aussi au point de vue christologique, Pierre était très proche de Paul.¹¹

9. Voir mon livre *Dieu et César*, Delachaux et Niestlé, Paris 1956 (maintenant dans le recueil *Études de Théologie Biblique*, *ibid.* 1968, p. 81 ss.) et mon article « Le douzième apôtre » dans *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1962, p. 133 ss.

10. D'autre part, il ne faut pas se représenter les pêcheurs galiléens comme étant sans aucune culture théologique, malgré Actes 4, 13.

11. Luc a certainement conservé un souvenir exact lorsque, dans les discours de Pierre, celui-ci appelle Jésus « ebed » = παῖς. Voir mon livre sur *Saint Pierre, Disciple, Apôtre, Martyr*, Delachaux et Niestlé, Paris 1952, p. 58 ss.

C'est encore une *persécution*, celle déjà mentionnée d'Hérode Agrippa I^{er}, qui nous permet de deviner qu'il y avait différence du reste des dirigeants par rapport à Pierre, et surtout par rapport à *Jacques* fils de Zébédée.

La notice du livre des Actes sur le martyre de Jacques est singulièrement brève. Sept mots seulement sont consacrés à un événement qui pourtant a dû bouleverser la communauté de Jérusalem : « (Hérode) tua Jacques le frère de Jean avec le glaive » (chap. 12, 2). Les commentaires relèvent, en passant, le silence de l'auteur sur les circonstances de ce martyre, mais sans s'y arrêter longtemps. Il est vrai que E. Haenchen¹² essaye de l'expliquer : l'auteur aurait voulu arriver le plus vite possible à l'histoire édifiante de la délivrance de Pierre. C'est pour cette raison qu'il aurait été si laconique sur la mort de Jacques. Je ne crois pas cette explication suffisante. Comment Luc, après s'être étendu si longuement sur le martyre de l'Helléniste Etienne, a-t-il pu passer si rapidement sur celui de Jacques fils de Zébédée ? Il s'agit pourtant, non seulement de l'un des disciples les plus intimes de Jésus, d'après la tradition suivie par Luc comme par les autres synoptiques, mais surtout Jacques est le premier des Douze qui ait subi le martyre ! Il est impossible de penser que l'auteur n'ait pas disposé de renseignements ou de sources sur cet important événement.

*La persécution d'Agrippa I^{er}
à la lumière des martyres de Pierre et de Paul*

Le rapprochement s'impose avec un silence analogue du livre des Actes sur d'autres événements. Depuis longtemps, on a été frappé qu'après avoir raconté toutes les péripéties des voyages missionnaires de l'apôtre Paul, il ne nous dise rien sur sa mort, et bien des hypothèses ont été émises pour expliquer ce fait. Il est tout aussi étonnant que nous n'apprenions rien sur la mort de l'apôtre Pierre dont la délivrance miraculeuse de la prison est rapportée, avec tous les détails, au chap. 12. Bien que la mort de Jacques fils de Zébédée ne soit pas passée complètement sous silence, il y a tout de même analogie, car absolument rien n'est dit sur les circonstances, et cela me paraît même plus anormal que si son martyre

12. *Die Apostelgeschichte* (Krit.-exeg. Kommentar über das N. T.), 5^e éd., Vandenhoeck et Ruprecht, Göttingen 1965, p. 332.

n'avait pas été mentionné du tout, comme c'est le cas pour celui des apôtres Pierre et Paul.

Quant au martyr de ces deux derniers, j'ai proposé une hypothèse¹³ : Luc, qui a écrit son deuxième livre pour montrer comment le *Saint-Esprit* a poussé les apôtres à rendre témoignage au Christ « depuis Jérusalem, la Judée et la Samarie jusqu'aux confins du monde » (Actes 1, 8), a raconté les événements dans lesquels il a vu ce Saint-Esprit à l'œuvre. C'est ce but qui l'a guidé. Ainsi sans avoir directement défiguré la vérité, il a cependant minimisé ou passé sous silence d'autres faits provenant d'autres esprits qui n'ont rien de commun avec le Saint-Esprit. Nous pouvons nous en rendre compte lorsque nous comparons la manière dont lui-même et l'apôtre Paul rapportent le même déroulement de l'histoire de l'Eglise primitive. Déjà en partant de là la question se pose de savoir si les circonstances dans lesquelles Pierre et Paul ont subi le martyre n'auraient pas été conformes au but d'édification que Luc se proposait.

Mais ce n'est pas là une simple hypothèse. L'auteur de la première Epître de Clément est le premier à parler de la mort des deux apôtres (chap. 5). Il ne le fait pas dans un intérêt historique, mais pour convaincre les Corinthiens, désunis par la jalousie de quelques membres de l'Eglise, que la jalousie entre frères a toujours des conséquences néfastes et qu'elle entraîne souvent la mort, voire même qu'elle met la communauté, dans laquelle elle se manifeste, en péril de la part des païens (persécuteurs) (chap. 47, 7). D'autre part l'apôtre Paul lui-même nous dit dans l'Epître aux Philippiens (1, 15-17) que certains membres de l'Eglise, qui prêchent l'Evangile dans un esprit « de jalousie et de discorde », pensent lui faire des difficultés dans la prison où il se trouve. Si cette captivité est celle de Rome (les raisons invoquées contre cette opinion traditionnelle ne me paraissent pas suffisantes), cela s'accorde parfaitement avec ce que Clément nous dit implicitement d'une jalousie qui aurait divisé la communauté de cette ville lorsque l'apôtre Paul y subit le martyre. Il peut se contenter d'une allusion. Les faits devaient être connus, et il est, en tout cas, certain que la jalousie (ζήλος) est indiquée comme la cause du martyre de l'apôtre Paul.

13. « Les causes de la mort de Pierre et de Paul d'après le témoignage de Clément Romain », dans *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1930, p. 294 ss., et *Saint Pierre, Disciple, Apôtre, Martyr*, p. 79 ss.

Quant à l'apôtre Pierre, ce n'est pas aussi évident. Le texte dit : « ... Pierre qui, à cause d'une *jalousie* injuste, a enduré non pas une ni deux, mais plusieurs souffrances, et après avoir rendu ainsi témoignage s'en est allé au lieu de la gloire qui lui était dû. » Le martyr est manifestement visé à la fin de la phrase. Clément ne dit pas explicitement ici qu'il ait été provoqué par la jalousie comme les souffrances mentionnées auparavant. Cependant le contexte le suggère manifestement. D'ailleurs il est très probable que la mort de Pierre se rapporte comme celle de Paul à la persécution de Néron, puisque l'exemple suivant (chap. 6, 1) qui fait allusion à « la grande foule d'élus » doit être rapproché de la « *multitudo ingens* » dont parle Tacite à propos des supplices infligés aux chrétiens à ce moment-là (*Annales*, 15, 44), et que leur cas est expressément assimilé par Clément à celui de Pierre et de Paul : « à ces hommes fut associée la grande foule d'élus ». Le martyr de Pierre doit donc avoir eu lieu dans les mêmes circonstances caractérisées par le terme de ζῆλος.

Mais le silence du livre des Actes sur le martyr de Jacques, avant le récit de l'emprisonnement de Pierre sur l'ordre d'Hérode Agrippa I^{er}, doit nous inciter à prêter attention à ce que Clément dit, non seulement du *martyre* de l'apôtre Pierre, mais aussi des *nombreuses souffrances* qu'il a dû endurer « à la suite d'une injuste jalousie » dès *avant* d'« être allé au lieu de la gloire ». Nous connaissons les souffrances qui ont envenimé tout le ministère de l'apôtre Paul, poursuivi constamment et partout par la jalousie des judaïstes. Nous ne savons rien de précis sur les souffrances de Pierre, victime de la jalousie d'après Clément. Tout au plus apprenons-nous, dans Gal. 2, 12, qu'il avait à craindre « ceux de la circoncision » au moment où arrivèrent à Antioche « quelques gens de l'entourage de Jacques ». S'il était théologiquement proche de Paul, comme je l'ai dit, nous devinons que, malgré l'incident d'Antioche, il était aussi solidaire des souffrances que leur valut la jalousie des mêmes adversaires.

Il n'est pas possible de tirer du douzième chapitre du livre des Actes des indications plus précises sur ces souffrances de l'apôtre Pierre causées par la jalousie. Tout au plus pouvons-nous supposer qu'il n'a pas été soutenu jusqu'au bout par tous les dirigeants de l'Eglise de Jérusalem. En effet, la persécution par Hérode Agrippa n'a frappé que Jacques et Pierre

et quelques *τινες* (chap. 12, 1) qui certainement ne doivent pas être cherchés parmi les autres chefs de la communauté. Car Luc n'aurait pas manqué de les nommer. Dans ce cas, l'argument « e silentio » doit absolument être pris en considération. Pour cette raison, la thèse, émise autrefois par E. Schwartz¹⁴ et suivie par d'autres¹⁵, selon laquelle le frère de Jacques, Jean fils de Zébédée, aurait subi le martyre en même temps manque de fondement. Le principal argument qu'on a invoqué n'est nullement convaincant : la prédiction du martyre adressée par Jésus aux deux frères dans Mc 10, 38 serait une « prophétie ex eventu ». Même si l'expression *βάπτισμα βαπτισθῆναι* doit être interprétée dans le sens de « mourir »¹⁶, il est plus probable que cette parole a donné, au contraire, naissance à la tradition sur le martyre de l'apôtre Jean, rapportée par Ph. Sidetes (v^e siècle) et G. Hamartolos (ix^e siècle) et se réclamant de Papias, mais contredite par Irénée (*Adv. Haer.* II, 23, 3 s)¹⁷.

En réalité, Jacques et Pierre étaient parmi les Douze les seules victimes de la persécution d'Hérode Agrippa I^{er}. Les autres apôtres, et surtout Jacques frère de Jésus, en furent épargnés.

Ne voyons-nous pas se répéter ici, *mutatis mutandis*, ce qui s'était passé au temps de la persécution qui a suivi le martyre d'Étienne, lorsque les Douze pouvaient rester à Jérusalem alors que les Hellénistes, membres de la même communauté, furent dispersés ? Certes, nos sources ne nous permettent pas de parler déjà ici de *ζῆλος*, mais en tout cas les deux apôtres arrêtés doivent avoir eu une attitude et sans doute avoir préconisé des idées considérées comme plus subversives par le judaïsme officiel que celles des autres « colonnes » qui étaient

14. *Ueber den Tod der Söhne Zebedaei*. Abh. der Ges. Wiss. VII, 5, Göttingen 1904.

15. Par ex. M. GOGUEL, *La naissance du Christianisme*, Payot, Paris 1946, p. 503 s.

16. Ce qui me paraît probable, mais a pu être contesté avec des arguments sérieux par G. DELLING, *Novum Testamentum*, 1957, p. 112, et avant lui par O. KUSS, « Zur Frage einer vorpaulinischen Todesstrafe », *Münchener Theol. Zeitschr.*, 1953, p. 1 ss.

17. La légende, rapportée d'après les *Hypotyp.* (VII) de Clément d'Alexandrie par Eusèbe (*H. E.* II, 9, 1-3), selon laquelle celui qui avait accompagné Jacques au supplice, en confessant lui-même sa foi en Jésus-Christ, aurait subi le martyre avec lui, pourrait être, à côté de Mc 10, 38, une deuxième racine de cette tradition.

à la tête de l'Eglise. La persécution de Pierre, d'Actes 12, ne serait-elle pas une de ces « souffrances » que Clément met en rapport avec la « jalousie » ?

Jacques ayant été tué dès le début, on est tenté de le considérer comme celui des deux qui paraissait le plus dangereux à Hérode. Quoi qu'il en soit, cet apôtre dont le rôle dans la communauté primitive nous est si peu connu doit avoir été une personnalité très marquée, proche de Pierre et différente des autres chefs.

Le martyre de Jacques

Le silence si extraordinaire du livre des Actes sur les circonstances du martyre de Jacques ne serait-il pas dû à cette divergence ? Lorsqu'on tient compte de la tendance signalée de Luc à minimiser ou à taire les tensions et même les divergences entre les membres de la communauté primitive, il ne sera pas trop hasardeux d'avancer cette hypothèse. Cela paraît confirmé par le fait que Pierre abandonne la direction de l'Eglise à Jacques frère de Jésus, qui déjà auparavant et dès le début paraît avoir occupé à côté de Pierre et des Douze une place mal définie. Peut-être est-il exagéré de parler de tensions, mais en tout cas les divergences dans la communauté primitive s'étendaient même au cercle des chefs, jusque dans celui des Douze qui formaient sans doute, eux aussi, un groupe moins homogène qu'on ne se le représente d'habitude ; et cela explique mieux qu'un judéo-christianisme aux aspects si multiples ait pu partir de là, bien que, évidemment, des influences étrangères aient joué un certain rôle dans l'évolution ultérieure.

Mais il reste à se demander si, dans le cas de Jacques fils de Zébédée, nous pouvons identifier certains traits caractéristiques, un certain type de christianisme, comme nous avons pu le faire pour Etienne et pour Pierre. Pouvons-nous le rattacher à un courant juif déterminé ? La réponse à cette question est difficile et ne peut être tentée qu'avec une grande prudence, puisque nous n'avons aucune source ancienne, comme nous l'avons vu, sur l'activité de Jacques fils de Zébédée dans l'Eglise primitive.

Nous sommes mieux renseignés sur le rôle qu'il a joué du vivant de Jésus. Les synoptiques en parlent, tandis que l'évangile johannique (à part le chap. 21, 2 qui est une addition)

ne le mentionne pas du tout. Avec son frère, il demande à Jésus, empêché par les Samaritains d'entrer dans l'un de leurs villages, de faire pleuvoir le feu du ciel sur ses habitants (Luc 9, 54 ss.). On peut en conclure que les deux frères avaient un caractère impétueux, et le surnom « boanerges » (fils du tonnerre) que Jésus leur a donné, d'après Marc 3, 17, pourrait le confirmer, bien que les surnoms se rapportent généralement à une fonction. La demande qu'ils adressent à Jésus d'être assis dans le Royaume à sa droite et à sa gauche pourrait faire penser aux aspirations des Zélotes. Faut-il prêter à Jacques des tendances zélotes ?

Mais d'abord il faut se demander quel a été le motif de cette première condamnation à mort d'un apôtre, si toutefois il faut admettre qu'il y a eu un verdict. Ed. Schwartz¹⁸ et A. Loisy¹⁹ pensaient que la décision, favorable à la mission paulinienne (Gal. 2, 6 ss.), prise à la conférence de Jérusalem par les « colonnes », aurait déterminé le roi, sur la demande des Phariséens, à sévir contre Jacques et Pierre. Mais on fait remarquer avec raison que, dans ce cas, on ne s'expliquerait pas que Jacques frère de Jésus, qui avait pris part lui aussi à cette conférence, fût épargné²⁰.

Le mode de l'exécution de Jacques « par le glaive », mentionnée dans la brève notice des Actes relative à son martyre, pourrait nous permettre de préciser le motif de la condamnation à mort, si la situation juridique du temps d'Hérode Agrippa I^{er} était parfaitement claire. Malheureusement, elle ne l'est pas. D'une part, la question se pose de savoir si Hérode avait le *jus gladii* ; d'autre part, si l'exécution par le glaive était une peine romaine ou bien si elle pouvait être pratiquée aussi à la suite d'une condamnation juive. E. Haenchen²¹ et après lui J. Dauvillier²² prétendent que le roi Hérode Agrippa I^{er} avait le *jus gladii*. Il y a bien un texte qui peut être invoqué en faveur de cette supposition que Luc paraît admettre (Jos. Ant. 19, 7, 1). Toutefois J. Blinzler²³, après avoir étudié à fond

18. « Noch einmal : Der Tod der Söhne Zebedaei », ZNW. 1910, p. 89 ss.

19. *Les Actes des Apôtres*, Nourry, Paris 1920, p. 480 ss.

20. Ainsi avec raison E. HAENCHEN, *op. cit.*, p. 325, n. 1.

21. *Op. cit.*, p. 325.

22. *Les Temps Apostoliques*, Sirey, Paris 1970, p. 657 ss.

23. « Zur Hinrichtung des Zebedaeiden Jacobus », *Novum Testamentum*, 1962, p. 191 ss.

l'ensemble des passages de Josèphe susceptibles de jeter quelque lumière sur cette question juridique, croit devoir conclure, avec J. Juster²⁴, que seul le Sanhédrin, et non le roi, était autorisé à prononcer la condamnation à mort. Luc aurait voulu en rendre responsable le roi, afin de pouvoir mieux expliquer ainsi sa mort douloureuse et subite comme une punition pour la persécution des chrétiens. Toutefois la question ne peut probablement pas être tranchée d'une manière sûre.

Il en est de même pour le mode de l'exécution. Déjà Billerbeck²⁵ a examiné deux passages de la Mischna, *Sanh.* 7,3a et 9,1, qui parlent de décapitation par le glaive, exécution réservée d'une part aux meurtriers, d'autre part aux habitants d'une ville dont la majorité s'est laissée entraîner à l'apostasie. Ni l'un ni l'autre cas ne pouvant s'appliquer à Jacques, Billerbeck conclut que la mise à mort de l'apôtre par le glaive n'eut pas lieu selon les règles établies par la Mischna²⁶.

Dans ces conditions, j'inclinerais plutôt à penser que Jacques fut condamné par Hérode pour un crime politique commis contre l'empereur²⁷, disons pour zélotisme. La peine aurait donc plutôt été romaine, la décapitation, la peine juive pour blasphème étant la lapidation. Certainement, Hérode pouvait être sûr de plaire ainsi en même temps au Sanhédrin. Nous

24. *Les Juifs dans l'Empire Romain*, II, Paris 1914, p. 127 s.

25. STRACK-BILLERBECK, *Kommentar z.N.T. aus Talmud und Midrasch*, T. II, Beck, München 1928, p. 706.

26. J. Blinzler, *op. cit.*, se base sur Deut. 13,13-19 qui condamne à mort tous les habitants d'une ville entraînés dans l'apostasie par une prédication visant non pas un particulier mais la collectivité. Mais la Mischna prévoyant dans ce cas la lapidation, J. Blinzler est obligé d'admettre que, dans le cas de Jacques, ce n'est pas la législation pharisienne de la Mischna, mais la législation sadducéenne qui fut appliquée. Celle-ci s'en tenait au texte de l'Ancien Testament prévoyant la mise à mort « par le tranchant du glaive », dont cependant il est dit seulement qu'elle frapperait les habitants de la ville, sans que le prédicateur séducteur soit expressément mentionné. J. Blinzler émet donc l'hypothèse que, dans la pratique, la peine n'aurait été appliquée qu'à celui-ci et non à toute la ville. En plus, la mise à mort « par le tranchant du glaive » n'aurait pas eu lieu par décapitation, mais par coups administrés par le glaive. On voit que la démonstration de Blinzler, quelque minutieuse qu'elle soit, est basée sur trop d'hypothèses pour qu'elle puisse entraîner la conviction.

27. Tel est aussi l'avis de J. DAUVILLIER, *op. cit.*, p. 627 ss.

savons par Josèphe qu'Hérode cherchait à la fois la faveur de l'empereur et la popularité parmi les Juifs²⁸.

Nous avons parlé plus haut du tempérament impétueux des fils de Zébédée et de leur désir d'être assis à la droite et à la gauche de Jésus dans le Royaume. Il n'est pas possible d'en conclure *avec certitude* que Jacques ait eu des tendances zélotes. Nous savons que Jésus fut condamné comme ayant aspiré, à la manière des zélotes, à la royauté politique. Mais c'était là, juridiquement parlant, une erreur judiciaire puisque Jésus avait toujours refusé d'être zélateur²⁹. En fut-il de même pour la condamnation de Jacques fils de Zébédée ? Dans ce cas, nous devrions admettre que la particularité de sa prédication et des idées théologiques qui étaient à sa base concernait l'eschatologie.

Nous ne pouvons pas en dire plus. Toutefois le silence du livre des Actes sur les circonstances de sa condamnation, le fait que les autres chefs de la communauté, à part Pierre, furent épargnés par la persécution sous Hérode Agrippa I^{er}, et en troisième lieu peut-être le mode d'exécution, me paraissent confirmer qu'une grande divergence d'opinions régnait dans la communauté primitive, non seulement entre « Hellénistes » judéo-chrétiens de Jérusalem et Hébreux, mais à l'intérieur même du cercle des Douze. Cette variété correspondait à celle du judaïsme tardif (Spätjudentum) auquel se rattachent les origines chrétiennes.

La jalousie dont nous parlent à la fois l'apôtre Paul et Clément me paraît s'être emparée, au début, seulement d'un certain nombre d'extrémistes, les « faux frères » (Gal. 2,4) qui, tout en se réclamant de certains chefs de l'Eglise, préparaient le terrain à l'hérésie. Mais les chefs eux-mêmes, préoccupés de sauvegarder l'unité malgré certaines tensions, savaient éviter la scission en respectant les particularités des différentes tendances. Tant que celles-ci étaient considérées comme des charismes, elles ne provoquaient pas de conflit. Ainsi la même communauté, jusque dans son noyau d'« Hébreux », a-t-elle pu donner naissance d'une part à un judéo-christianisme hérétique, d'autre part à une théologie judéo-chrétienne orthodoxe.

28. *Ant.* XIX, 5, 1 ss ; 6, 1-3 ; 7, 3 ; 8, 2.

29. *Jésus et les Révolutionnaires de son temps*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris 1970, p. 49 ss.

PAUL AND JEWISH CHRISTIANITY ACCORDING TO CARDINAL DANIÉLOU : A SUGGESTION

by W. D. DAVIES
Duke University

As a token of my gratitude for all that I have learned from the one to whom this volume is dedicated, and in recognition of his kindness, I had hoped to write an extensive examination of his work on Jewish-Christianity. Circumstances, unfortunately, made this impossible, and I have to limit myself to a very brief statement of one important and extremely interesting possibility which, it seems to me, the results of that work raise. It is the possibility that it demands a re-assessment of one aspect of the role of Paul in primitive Christianity.

Significance and spread of Jewish Christianity

Daniélou distinguishes three possible ways in which the term Jewish-Christianity can be used: first, as designating those « *Jews who acknowledge Christ as a prophet or a Messiah, but not as the Son of God* and thus form a separate class, half-way between Jews and Christians¹ ». The Ebionites are the best known of this group. The second possible reference for the term Jewish-Christianity is to the Christian community at Jerusalem under the leadership of James and those who were influenced by him². This community dominated the Church, so many have held, until after 70 A.D. And, thirdly, Jewish-

1. *The Theology of Jewish Christianity*, English translation by J. A. Baker, London, 1964, p. 7. Author's italics.

2. *Op. cit.*, p. 8.

Christianity can stand for « a type of Christian thought expressing itself in terms borrowed from Judaism³ ».

Daniélou favors the adoption of this third connotation. This connotation not only includes the other two possibilities mentioned, but much else. Indeed, it can connote « men who had broken completely with the Jewish world but who continued to think in its terms⁴ ». « Thus », writes Daniélou, « the Apostle Paul, though by no means a Jewish-Christian in the second of the three senses (mentioned above), was certainly one in this third sense⁵ ». Moreover, not only converts to Christianity from Judaism are indicated by the term Jewish-Christianity in this third sense, but Gentiles, proselytes and many who had formerly been loosely associated with the Synagogue, even though they had not taken the final step of circumcision, who had joined the Church. Such would be familiar with the thought-forms of Judaism. One is reminded of Munck's⁶ insistence that among Gentile converts to Christianity there was a kind of enthusiasm for the forms of thought and practice of Israel which was sometimes extreme⁷. Over-conversion is a familiar phenomenon⁸. This made it possible for Munck to regard even the Judaizers, who shadow Paul and dog his footsteps throughout his career, as Gentile converts.

The third definition enables Daniélou to ascribe to Jewish-Christianity an extraordinary influence in primitive Christianity. We summarize his conclusions very roughly⁹. First,

3. *Op. cit.*, p. 9.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. J. MUNCK, *Paulus und die Heilsgeschichte*, Acta Jutlandica, Copenhagen, 1954. The important chapter is the one on « Die judaistischen Heidenchristen ».

7. MUNCK, *op. cit.*, gives two reasons for the emergence of the Judaizing movement, in his view on extra-Palestinian soil; first, Paul himself had given such a sympathetic picture to Gentile Christians of the primitive Palestinian Churches that some of his Gentile converts desired to imitate it, and, secondly, the LXX, which the Gentile Christians in the Pauline Churches used, was easily understood to affirm that Israel after the flesh was the object of God's special favour, and, therefore, the desire to be like Israel after the flesh became natural. See my review for a criticism of Munck's work in *N.T.S.*, Vol. 2, No. 1, 1955, p. 196.

8. See *The Joy of Study*, ed. S. E. JOHNSON, New York, 1951, « A reconversion in Paul's Churches », by St. J. CADBURY, p. 43.

9. There is here — it is to be emphasized — no attempt to summarize Daniélou's position in detail, but merely to indicate the main thrust of his argument in *The Theology of Jewish Christianity*.

Jewish-Christians, understood in these broad terms, were very widely scattered. There were Jews throughout the Graeco-Roman world. Thus Paul discovered Jewish-Christians wherever he went. They opposed him bitterly in Galatia, Corinth, Colossae, Rome. Two Roman historians, Suetonius and Tacitus, took Christians at Rome to be a Jewish sect. Papias, Bishop of Hierapolis in Asia Minor (A.D. 60-130), testifies that there were Jewish-Christians in Phrygia, and it has been argued that it was such Christians who spread the faith to Alexandria in Egypt.

Even more important, Jewish-Christianity spread through the Aramaic-speaking areas in the East. Peoples in such areas would naturally draw the Hebrews of Jerusalem, who understood and spoke their language. It has been customary to claim that Jewish-Christians at Pella, isolated from Judaism and from the main stream of the Christian movement in the West, gradually petrified and died into insignificance. But they produced an apologist for the faith in the second century — Aristo, and they may have been joined by other Jewish-Christian refugees after the year A.D. 140. They developed into the sect of the Nazarenes who observed the Sabbath and practiced circumcision. They brought forth their own gospel in Hebrew. Fragments of this have come down to us in the works of St. Jerome, and it was current throughout the area of the Jewish-Christian mission.

There were other groups of Jewish-Christians in Transjordan and Syria. Irenaeus, Bishop of Lyons, mentions the Ebionites, strict Jewish-Christians who took daily baths for purification, and used unleavened bread and water for the Eucharist. They believed, among other things, that Christ was a prophet helped by an archangel. There were other forms of Jewish-Christianity in the East, and in the North East, near Edessa, there flourished certain ascetic Jewish-Christian communities.

What shall we conclude from all this? Although the New Testament does not directly tell us much about the significance and spread of Jewish-Christians, they must have been a very strong, widespread element in the earliest days of the Church.

Everywhere, especially in the East of the Roman Empire, there would be Jewish-Christians whose outward way of life would not be markedly different from that of Jews. They took for granted that the gospel was continuous with Judaism; for

them the new covenant, which Jesus had set up at the Last Supper with his disciples and sealed by his death, did not mean that the covenant made between God and Israel was no longer in force. They still observed the feasts of Passover, Pentecost and Tabernacles ; they also continued to be circumcized, to keep the weekly Sabbath and the Mosaic regulations concerning food. According to some scholars, they must have been so strong that right up to the fall of Jerusalem in A.D. 70 they were the dominant element in the Christian movement.

But there is another aspect to Jewish-Christianity. It was not only geographically widespread but profoundly influential in the realm of thought. We must recognize how much of the literature of the early Christian movement bears the marks of Jewish thinking. First, much of the orthodox literature, that is, literature which came to be received by the main stream of Christianity, the Great Church, which triumphed over heresies of all kinds in later Christian history, is so marked. We name here only certain texts like the Didache, the Odes of Solomon, the Epistle of Barnabas, The Shepherd of Hermas, all of which show affinities with the ideas found in the Qumran Scrolls. Compare, for example, Didache 1:1 with I QS:3. The way of thinking of the Christian document is based upon the twofold-way of the document from Qumran. But, secondly, in addition, the various Jewish-Christian sects, outside what became the main stream of Christianity, interpreted the gospel in many writings. We have already referred to an apologist called Aristo in Pella and to the Gospel of the Nazarenes. The Ebionites also had their own form of a gospel, and the recently discovered *Gospel of Thomas*, *The Song of the Pearl* contained in the *Acts of Thomas* have been traced back to Jewish-Christians in Edessa at the end of the first century. Much of the literature discovered in Nag Hammadi, Egypt, can be similarly connected with Jewish-Christian influences. It is difficult to think of any early literature in the Church which does not reveal a Jewish world of thought.

Jewish world of thought

Can we enter into that world? As we saw, long habit has made us think of Jewish-Christians as rather simple people who understood Jesus as a prophet or a Messiah, but often,

as in the case of the Ebionites, not as the Son of God. We regarded their interpretation of the Gospel as a superficial one which had failed to cast off naive Jewish ways of thought. This habit of thinking about Jewish-Christianity we must now discard. There never was a « simple » Gospel. Jewish-Christians were, in fact, rooted in a long Apocalyptic tradition of thinking and writing. Ever since the second century B.C. at least, there had been groups in Judaism who concerned themselves with the secrets of the universe, who claimed, through revelations and visions, to have knowledge of the places where unseen forces, angels and the demons and the souls of men dwelt, who had unutterable experiences of the unseen world. They claimed also to know the secrets of history, the course of events in the future which had been prepared by God beforehand.

We may illustrate from visions described in 1 Enoch, which we may now take to be pre-Christian.

And in those days a whirlwind carried me off from the earth
 And set me down at the end of the heavens.
 And there I saw another vision, the dwelling places of the holy,
 And the resting places of the righteous.
 Here mine eyes saw their dwellings with his righteous angels,
 And their resting places with the holy...
 And in that place mine eyes saw the Elect One of righteousness...
 And I saw his dwelling place under the wings of the Lord of
 Spirits. And here my eyes saw all those who sleep not : they
 stand before him and bless him...
 and my face was changed ;
 for I could no longer behold...
 And after that I saw the secrets of the heavens,
 and how the kingdom is divided,
 and how the actions of men are weighed in the balance.
 And there I saw mansions of the elect...
 and mine eyes saw there all the sinners being driven
 from hence which deny the Name of the Lord of Spirits,
 and being dragged off.

Fantasy and insight, imaginative horror and felicity are all found in this Apocalyptic, as well as stern, relentless logic, as in passages in *The Manual of Discipline* from Qumran, which give a philosophy or interpretation of history which we summarize in the following tabular form :

The God of Knowledge

(Source of all that is or will be)

1. *The designs of all things*
(These and all things cannot be changed)
2. *Man created to have dominion over all.*

The Spirit of Truth

(comes from the abode of Light = the Prince of Lights = the Angel of Truth)

The Spirit of Error

(comes from the source of darkness = Angel of Darkness)

*Both Spirits are in the heart of man**Counsels of Spirit of Truth*

(Humility, compassion, etc.)

Counsels of Spirit of Error

(Greed, Pride, falsehood, etc.)

Rewards for the Sons of Truth

(Healing, peace, joy, glory)

Punishments for Sons of Error

(Afflictions, eternal)

3. *The war of the two Spirits in Man*

But

4. *A Period of Ruin for Error is set by God*

The truth of the world will emerge

Man will be purified of evil spirit :

Man will be sprinkled with the Spirit of Truth

Man will have wisdom, knowledge from God and the Sons of Heaven.

5. THE NEW WILL COME.

For the apocalyptists history is a struggle between the good and the bad forces allowed to exist by God. They took an exceedingly gloomy view of the present world and rested their hope in a terrible and a glorious future when God Himself would rule. One characteristic of the future, as these seers and visionaries thought, was that it would be like the beginning of the universe: the End would be as the Beginning — this was a kind of slogan of their thinking. For example, the author of IV Ezra, an apocalyptic work written just after A.D. 70, wrote of the End as follows: « And the world shall return to its first silence seven days, as it was at the beginning so that no man is left. »

Jewish-Christians shared in this way of thinking not only through their reading of the Old Testament, but through such groups as the sectarians at Qumran, the Essenes. And they understood the gospel in these terms. What was the signifi-

cance of Jesus? For Jewish-Christians it was that he alone had entered into the secrets of God and opened them up to men who bore his Name, and would lead them into that paradise which was at the beginning and Would be at the End: he was Alpha and Omega, the Beginning and the End. For them saving faith was the knowledge that there was in all things a wisdom from God, a purpose which controlled all the universe and all history within it, and that this wisdom was in Christ, who was not only the Lord of the individual soul but of all things in heaven and on earth and under the earth. This is a far cry from the extreme simplicity which was once ascribed to Jewish-Christianity.

And in two other spheres the influence of Jewish-Christianity was deep. First in the sphere of moral teaching. Alongside such theological concepts as we have indicated above, which included all mankind and all the universe in their scope, Jewish-Christianity also insisted on a pattern of moral instruction, on two ways — a good and a bad — which men could choose, on the two great commandments of love to God and to the neighbour, on the Angel of Light and the Prince of Darkness, on the spirits of virtues and the demons of vices, on the need for steadfastness and commitment.

And there is a second practical sphere where Jewish-Christians left their mark. All readers of the history of the Church and of the New Testament must have asked one very obvious question. How did the later Catholic Church organized under Bishops, in a hierarchical system, develop from what seems to have been in the early days a simple society of believers? Broadly speaking there have been two classic answers to this question. Protestants have tended to think of the earliest Christian community as a loosely knit fellowship of the Spirit, a kind of glorified company of enthusiasts, which was filled with ardour but had little sense of order. From this early purity and freedom and spirituality it fell into the rigid, legalistic « clerical » Church of the second century. The community became an organization instead of remaining a living organism. On the other hand, Catholics, Roman and other, have always maintained that order as well as ardour co-existed from the very beginning, that the Church was « organized » from the start. Perhaps Jewish-Christianity, which was much influenced by the Essenes, may help us at this point. For example, was

it from Jewish-Christianity, with its Essene affinities, that the figure of the Bishop comes? Or, again, is celibacy to be traced back to the same source? And are the white vestments used by catechumens in later Catholicism a mark of its borrowing from Jewish-Christian practice which rested on Essene practice? These questions cannot certainly be answered. But it is very probable that the growth of the institutional aspects of Christianity, like its theology and moral teaching, owes much to Jewish-Christianity and through it to the apocalyptic sects of Judaism.

First phase of Christian theology

The above, then, was the earliest form of Christianity. It was expressed in terms and forms rooted in the apocalyptic-Essene and synagogal tradition of Judaism. It lay behind most if not all interpreters of the Gospel in the early Church. It was not confined simply to Jewish-Christians in the strict sense but even informed the minds and ways of men who had no direct connection with Jewish apocalyptic groups.

Such, then, is Daniélou's emphasis on the Jewish-Christianity, which for him formed the substructure of Christian thought and, indeed, constituted the first phase of Christian theology which was expressed in Jewish-Semitic terms. It was Jewish-Christianity in this sense which informed the mind of Paul, however much it be emphasized that he was born into the Hellenistic wing of the Church¹⁰.

10. This emphasis has a long history and is recently most forcefully expressed by R. BULTMANN in *New Testament Theology*, Vol. 1. But it is becoming increasingly evident that distinctions such as «Hellenistic» and «Jewish», as applied to the life of the primitive church, have to be very carefully scrutinized. For example, O. CULLMANN, *Journal of Biblical Literature*, Vol. LXXIV Pt. IV, Dec. 1955, pp. 213, found it possible to connect the Hellenists of Acts with the Sectarrians of Qumran. I once thought such a connection exceedingly unlikely, because it seemed too paradoxical to connect the «universalist» element in primitive Christianity in any way with a particularistic group such as the Sectarrians. But recent work, especially a brilliant article by A. JAUBERT, in *Revue Biblique*, Vol. LXV, 1958, pp. 214-248 on «Le Pays de Damas» has caused me to be more open to Cullmann's suggestion in the light of the cross currents in pre-Christian Judaism. A. Jaubert's article is not without importance indirectly also for Daniélou's thesis: it shows how very widespread were the geographic interests of the Sectarrians and, therefore, of their ideas.

The use of the phrase — in the Hellenistic wing of the Church — recalls us to more traditional ways of thinking of primitive Christianity. It serves to raise the question whether Daniélou's definition of Jewish-Christianity is so wide that, at the very least, it ignores distinctions in emphasis in primitive Christianity which make the violence of the conflicts within it extremely difficult to understand¹¹. Munck, indeed, partly under the impact of his concern to regard Judaizers as Gentile converts, was led to deny that there were any deep conflicts and different parties revealed in the Pauline epistles¹². Doubtless, it may plausibly be argued that Daniélou has not sufficiently recognized and emphasized the peculiarities of different groups in early Christianity.

But even if this be admitted and his definition of Jewish-Christianity be regarded as so wide as to become a catch-all, Daniélou has drawn attention in a signal manner to the depth and dispersion of the ideas which he perhaps too loosely lumps together as Jewish-Christian. At first sight, he might seem to be open to the criticism levelled against Bultmann for his isolation of what he called « Pre-Pauline Hellenistic Christianity » which he was only able to construct by drawing upon sources widely separated from Paul in time¹³. But there is a difference. Although Daniélou, like Bultmann, casts his net very widely chronologically and geographically, the content of the ideas to which he appeals are indoubitably pre-Christian, well established in pre-Christian Judaism in the Apocalyptic tradition. Schweitzer and, more recently, Käsemann have long taught us to regard that Apocalyptic as the matrix of early Christian theology. But it is Daniélou's contribution that has made us far more aware of the fecundity or richness of that Apocalyptic, as we have already indicated. Whether the term

11. Many have felt that his third definition is so loose as to be meaningless, but M. SIMON, *Recherches d'Histoire Judéo-Chrétienne*, Paris, 1962, p. 7, seems to accept it.

12. *Op. cit.*, chapter 5: « Die Gemeinde ohne Parteien ». According to Munck in 1 Cor. not the parties in the Church, but the whole Church was the object of Paul's attack: there were no parties and no Judaizers. Compare H. KOESTER, *Harvard Theological Review*, vol. 58, 1965, p. 311, n. 95.

13. Compare H. J. SCHOEFS, *Paulus. Die Theologie des Apostels in Lichte der jüdischen Religionsgeschichte*, Tübingen, 1959: English Translation, 1961, pp. 61 f.

Jewish-Christianity can be as widely used as by Daniélou or not, he has pointed directly to widespread currents or a vastly complex world of ideas in Apocalyptic which formed the stock-in-trade of the Christians with whom Paul had to deal whether they were Hellenistic or Jewish.

But to recognize this must influence the way in which we think of Paul. The Apostle has variously been approached in modern scholarship along certain well-marked avenues — those of the Old Testament, Hellenism, Hellenistic-Judaism, Rabbinic Judaism and Apocalyptic. Each of these avenues has been fruitful and has illumined, in varying degrees, our understanding of the significance of Paul. Of particular interest to us was the way in which, formerly, emphasis on the Hellenistic influences upon Paul governed our understanding of him. Older scholars used to picture a Paul who confronted the vast complexity of the Graeco-Roman world with its many religious and philosophic currents with a comparatively simple Palestinian Gospel. This simple Palestinian Gospel he had to reinterpret to the Hellenistic world, and thereby he complicated it. From Dean Inge to Bultmann, Paul, the Hellenizer, has been pictured as the one who changed the simple into the complex.

This understanding of Paul has long been suspect. Schweitzer and Käsemann, as we mentioned, found the complexity of Apocalyptic behind Paul. But it is Daniélou who has driven this fact home to us through his re-examination of Jewish-Christianity. The result of his work is to raise the question: Was Paul not so much the sophisticated Hellenistic Christian, who reinterpreted a Palestinian simplicity to transform it into a subtle theology, as the sober and, we would add, Rabbinic-Christian who standing within a lush, complicated, esoteric Apocalyptic tradition controlled it and simplified it? To put the matter in other words: did he restrain the Apocalyptic subtleties and secrets of the earliest Christians in the direction of sobriety? Daniélou's revelation of the richness of the Semitic element in primitive Christian thought implies, in short, that we must no longer think primarily of Paul as having been an agent of theological subtlety and complication in the early Church as the filter through which much Apocalyptic speculation was diluted, simplified and purified in the interests of sober common sense. Paul did not so much spur theological developments as control them: he did not so much

complicate the early faith as simplify it. To examine this suggestion here is not possible. I trust that to point to it may, however inadequately, serve to indicate how provocative and stimulating has been Cardinal Daniélou's work. In the light of it the question must now be raised how far Paul was a « reductionist »? Certainly a case could be made for this in his treatment of eschatology. May his treatment of the End be understood not only, and perhaps not primarily, as an exercise in the Hellenization¹⁴ of the simple eschatology of Palestinian Christians, as in its gradual denuding¹⁵? Nor do Paul's references to the organization of the Churches reveal any less reductionist an attitude when, for example, we contrast the organization of his Churches with that of the Sectarials at Qumran. And in moral teaching also, though perhaps — surprisingly? — not to the same degree, the same attitude may be detected. Was Paul, in Cardinal Daniélou's perspective, not at least as much the end of Semitic complexity as the beginning of Hellenistic complexity in Christianity?

14. Reitzenstein, Loisy, Lake come to mind. But Bousset ascribes to Paul in relation to Hellenistic religion the same function *mutatis mutandis* as we suggest might be ascribed to him in relation to Jewish-Christianity. Bousset sees Paul « not so much as the Hellenizer of Christianity as the cleansing filter through which the waters of the Christian faith which have been muddied by Hellenism pass » (SCHWEITZER, *Mystik*, p. 31: cited by SCHOEFS, *Op. cit.*, p. 19).

15. Contrast, for example, Cerfaux on 1 Cor. 15:28, which he regards as the final Hellenization of Paul's thought. On our view it might be regarded as the final stage in a simplification of such eschatological thinking.

IN SEARCH OF "JEWISH CHRISTIANITY" AND ITS "THEOLOGY"

Problems of definition and methodology

by R.A. KRAFT

University of Pennsylvania

Cardinal Daniélou's volume on *The Theology of Jewish Christianity*¹ has played an extremely important role in the formation and development of my own interests and work as a student of Christian origins. While still a neophyte doctoral student at Harvard, I was given the assignment of preparing a detailed report on that book as a means not only of learning more about Christian origins and about current approaches to that subject, but also as my first real introduction to French literature. A direct result of that assignment was my first publication—a brief review of Daniélou's book². Indeed, it was largely because of what Daniélou wrote about « Jewish Christian exegesis » that I decided to examine the use of Jewish sources in the *Epistle of Barnabas* as the sub-

1. *Théologie du Judéo-Christianisme* (Paris : Desclée, 1958) ; English edition and translation (including some revision by author) by J.A.Baker (Chicago : Regnery / London : Darton-Longman-Todd, 1964). For the series title, see below, n. 4. Page numbers will be cited by giving first the page of the original French (if the material is present in the French) marked by an asterisk (*), followed by the equivalent page number of the English translation (= *ET*). The English wording used herein is not necessarily taken from the *ET*, but may be the author's own translation. I would like to thank Mr. Harold Remus for his many valuable suggestions regarding the final form of this essay.

2. *Journal of Biblical Literature* 79 (1960), 91-94. Approximately 50 reviews or notices of the volume are listed in the bibliographies to *Biblica*. It would be a valuable project to synthesize the comments of the reviewers, but that has not been attempted here.

ject of my doctoral dissertation³. Thus I have a profound respect for the wealth of information contained in Daniélou's investigation, and for the stimulating manner in which he synthesizes and presents the material. It is a book that I regularly recommend to my graduate students as basic reading for their work in Christian origins.

Nevertheless, I continue to have serious reservations about the central focus of Daniélou's book as I understand it—his « theology » of « Jewish Christianity ». On the one hand, I find myself questioning the very concrete manner in which he speaks of « *the* theology » of Jewish Christianity. Is it historically accurate to suggest that anything so neat and seemingly homogeneous ever existed among early Christians? I have no doubts that there was at work in certain Jewish circles during the hellenistic period a somewhat intangible *Zeitgeist* that clearly included many factors and ideas treated by Daniélou under the heading « Jewish Christian theology »—a spirit of the times into which Christianity was born and in which many early Christians continued to exist for a long period. But to me, there is a vast difference between often heterogeneous (sometimes even competing!) yet typical factors at work in a particular cultural milieu at a particular time, and a concrete homogeneous « theology » of the sort that Daniélou seems to be proposing.

On the other hand, I sometimes find myself uncomfortable about the *methods* employed by Daniélou in seeking to identify and isolate elements that he feels were part of this « Jewish Christian theology ». Does his search for a « theology of Jewish Christianity » arise inductively from clues provided by the ancient sources themselves? Are there adequate criteria for determining which sources can be expected most closely to reflect this « theology »? Are the various sources analyzed in a consistent manner in the attempt to draw relevant information from them? Admittedly, historical investigation must by its very nature frequently involve circularity of argument, but what « controls » exist by which to regulate the argument as adequately as possible? It is to such issues as these that I

3. *The Epistle of Barnabas: its Quotations and their Sources* (Harvard University, 1961); a précis appeared in *Harvard Theological Review* 54 (1961), 300. The dissertation is available in microfilm from the Harvard University Library.

wish to turn my attention in this critical appreciation of, and attempt to contribute to, the ongoing work of Cardinal Daniélou.

The Context of Discussion: Definitions and Presuppositions

At the outset, it should be recognized that Daniélou's treatment of « Jewish Christian theology » is the first part of a larger project in which he intends to deal with the « history of Christian doctrine(s) before Nicea »⁴. Volume two appeared in 1961 under the title « Gospel Message and Hellenistic Culture in the 2nd and 3rd Centuries », focusing on the « Greek milieu » (especially Justin, Irenaeus, Clement, Hippolytus, Origen, and Methodius⁵). A third volume on Latin theology in the same period has been promised⁶. This helps to explain the opening words of the English version of volume one :

Three worlds went to the making of the Christian Church, three cultures, three visions and expressions of truth—the Jewish⁷, the Hellenistic and the Latin; and each of them produced its own distinctive Theology [p. 1 *ET*].

But exactly what Daniélou's reasons are for this seemingly arbitrary division of the (theological) world into three parts on the basis of cultural-ideological-linguistic criteria is not explained. Whether the evidence contained in the various witnesses from each « world » would support such a division requires close, systematic scrutiny and cannot be pursued here. But a feeling of artificiality and arbitrariness is left at the outset by this procedural presupposition in Daniélou's treatment of pre-Nicene theology.

In the same vein, Daniélou states that volume one will deal with the earliest stage of Christian theology, up to the mid-second century (pre-Justin, so it seems). But the reasons for this chronological division are not sufficiently clarified. Doubtless it has something to do with the way in which

4. Bibliothèque de Théologie: Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée.

5. *Message Evangélique et Culture Hellénistique aux II^e et III^e siècles* (1961). An English translation has been promised for the near future.

6. See the opening paragraph of volume 2.

7. Probably it would be more accurate to read here « Jewish-Semitic »; see below.

« conventional courses of instruction on the history of Christian doctrine » have tended to begin with second century Christianity and examine its relationships to Greek philosophical thought (cf. Harnack)⁸. Daniélou wishes to examine what preceded that sort of « Greek » development and to deal with the earliest stage of Christian theology. Thus he states, without any argumentation beyond a reference to the work of L. Goppelt⁹, that « Christianity which had spread throughout the entire Mediterranean basin, remained Jewish in structure until the mid-second century » (19* = 9 ET). Again, when discussing criteria for identifying « Jewish Christian » writings, he states that « the Jewish Christian period extends from the origin of Christianity to around the mid-second century » (21* = 11 ET). Why so? Daniélou admits that « Jewish Christian theology » survived to some degree in later Syrian Christianity, and also indicates the presence of « Jewish Christian » ideas in « heterodox » persons and movements that continued to exist beyond the second century (e.g. Ebionism and certain « gnostic » groups; see below). He claims not to be interested in heterodox « Jewish Christian » groups *per se*, but only as they shed light on « orthodox » Jewish Christian ideas. This delimitation of content, with its focus on « orthodox » Jewish Christianity, also may provide a concealed clue as to the chronological assumptions behind Daniélou's presentation. Apparently « orthodox » Jewish Christianity must be in some sort of direct continuity with the « orthodox » Christian theology (theologies? Hellenistic and Latin!) of the second and third centuries, and thus is treated within the chronological limitations noted above. But if one concentrates on the conceptual similarities between various early Christian writings and movements, without attempting to impose on them (later) theological judgments regarding « orthodoxy » or « heterodoxy, » the approximate limit of mid-second century would seem to be

8. See p. 1* = 2 ET: « Harnack, for example, regarded theology as born from the union of the gospel message and Greek philosophy; and in his *History of Dogma*, a Jewish Christian theology finds no place simply because he never suspected its existence. »

9. *Christentum und Judentum im ersten und zweiten Jahrhundert: ein Aufriss der Urgeschichte der Kirche* (Gütersloh: Bertelsmann, 1954); English translation of the first part in *Jesus, Paul and Judaism* (1964). Daniélou's reference to Goppelt's work is general and rather vague.

quite arbitrary. On the other hand, it also needs to be asked whether significant alternatives to Daniélou's « Jewish Christian theology » might not have existed already in first century Christianity — whether all Christianity was, in fact, « Jewish in structure until the mid-second century » (19* = 9 *ET*). Daniélou seems to admit that the « biblical theology » of the New Testament writings « has points of contact and affinities with extra-canonical theology... of both Hellenistic and Jewish Christian type » (p. 1 *ET*; cf. 433*); does this not suggest the possible existence of a theological orientation which was « hellenistic » and non-Jewish-Christian (by Daniélou's definition; see below) in « orthodox » circles prior to the middle of the second century? But more of this problem of diversity below.

Another difficulty relating to the context in which Daniélou's discussion is presented and the presuppositions behind his presentation has to do with the meaning of the term « theology » as it is used in the phrase « the theology of Jewish Christianity » or in the above-mentioned idea that each of the « three worlds » of early Christianity « produced its own distinctive Theology. » By « theology », Daniélou claims to indicate « an attempt to construct an overall view based on the foundation provided by the divine events of the incarnation and resurrection of the Word » (433* = 1 *ET*). By definition, this would be « orthodox » theology as over against approaches to Christianity in which incarnation and resurrection are not focal. At one point Daniélou seems to be making a contrast between the sort of « theology » for which he is searching and the particular theological positions of individual representatives of early Christianity:

Our concern is not to describe and analyze theologians, but a *Theology*. None of the great writers of the early Church belongs wholly to one tradition, to one alone of the three worlds mentioned earlier... It may not be out of order to warn the reader that a complete portrait of any particular Christian theologian of the first two, or even three, centuries will not be found either in this volume or in the second, each taken by itself. ...The principal subject remains *the world of belief* and not its outstanding exponents. In so far as the conceptions of individuals are represented here, it is rather those of the *nameless thousands of believers* who did not move between the worlds, but worshipped God through the eyes, and served him through the ordinances of their Jewish forefathers » [pp. 3-4 *ET*, italics mine].

Even Paul, who for Daniélou qualifies as « Jewish Christian » (19* = 9 *ET*), apparently does not represent a purely « Jewish Christian » theological position but also stands between the Semitic-Jewish and the hellenistic-Greek thought worlds (see 433* = 1 *ET*).

In one sense, then, Daniélou's « theology of Jewish Christianity » (as also his « hellenistic Christian theology ») seems to be an idealistic abstraction—a purified and systematized distillation of various ideas drawn from a variety of sources, without special regard for the question of whether any *actual* person or group of persons ever consciously adhered to such a « theology ». This « Jewish Christian theology » would be related to actual early Christians as the Platonic world of ideas is thought to be related to the empirical world. Yet, Daniélou also suggests that there were « nameless thousands of believers » who actually adhered to such a « Jewish Christian theology » — believers whose ideas are reflected in the variety of sources from which Daniélou has collected the data by which he reconstructs « the theology of Jewish Christianity ». Unfortunately, the elusiveness of this group makes it difficult to measure their precise relationship to Daniélou's « Jewish Christian theology ».

I must admit that such an approach in which concrete historical evidence seems subservient to principles accepted on other grounds, makes me very uncomfortable¹⁰. For myself, I prefer to investigate history and the ideas of people in history inductively, avoiding *a priori* judgments whenever possible. I do not find it objectionable to speak of the ideas and theological orientation of particular individuals (e.g. the « theology » of Paul), while recognizing that not every such individual consciously attempted to achieve some sort of consistent overview that could be called a theological « system ». Indeed, I am willing to admit that certain theological ideas can even be *implicit* in what a person says or believes, without the person being fully conscious of his « theology » at every point. And certainly a given group or community can be said to have a selfconscious theological position (e.g. Marcionite theo-

10. I am similarly uncomfortable with terms such as « biblical theology » or « New Testament theology » or even « theology of the Apostolic Fathers, » all of which relegate the ideas of individual authors to a synthetic abstraction based on an *a priori* judgment or assumption regarding the « unity » of the particular collection of writings.

logy) even though not every member of the group necessarily possessed a theological awareness of the details of the group position. But in each instance an identifiable historical entity (person or group) had existed and can be examined by means of critical historical methodology. It seems to me legitimate to ask whether any historically identifiable and selfconscious entity (person or group) ever existed behind Daniélou's « Jewish Christian theology »? Is there any way of breaking through the circularity of argument whereby the reconstructed « theology » provides the primary evidence for the existence of « Jewish Christianity » as an entity, while the supposed existence of Jewish Christianity as an entity is the rationale for reconstructing Jewish Christian theology? It is true that in Daniélou's presentation, his (orthodox) Jewish Christianity gains a semblance of concreteness by being contrasted with identifiable brands of « heterodox » Jewish Christianity (e.g. Ebionites, Elkesaites, certain « gnostic » groups), but this does not solve the problem in a convincing manner; rather, it simply serves to further change the focus of the discussion from the meaning of « theology » for Daniélou to the meaning of « Jewish Christianity » itself.

Defining « Jewish Christianity »

For Daniélou, « Jewish Christianity » does *not* refer to a particular selfconscious group but is an umbrella term used to designate a type of Christian outlook—the expression of Christianity in thought forms borrowed from « *Spätjudentum* » (see 19* = 9f *ET*). It includes two other groupings sometimes referred to as « Jewish Christian » in modern discussions: (1) « Ebionite » and related « heterodox » groups for which Jesus is prophet or messiah, but not son of God (although Daniélou does not wish to focus on this sort of Jewish Christianity as such); and (2) the « orthodox » Christianity represented by the earliest community at Jerusalem, led by James and his successors (sometimes later called « Nazarenes »), for whom Jesus' messiahship implied divinity. It also includes every other early Christian or group for whom characteristically Jewish thought forms were basic, regardless of whether such Christians had any direct connection (including genealogical) with any Jewish community or with the Jewish world

at large¹¹. It should be noted that Daniélou simply presents this definition of « Jewish Christianity » as the way in which he chooses to use the term¹²; no attempt is made to derive the idea of such « Jewish Christianity » inductively by means of careful analysis of ancient references to particular individuals (e.g. James, Paul, Cerinthus) or groups (e.g. « Hebrews » vs. « Hellenists », « circumcision party », « Ebionites ») described in ancient sources as being closely associated with Judaism in one way or another. Indeed, the definition seems to presuppose the results of Daniélou's investigation, that a body of characteristically Jewish thought underlies most of the earliest Christian sources.

For Daniélou, « *Spätjudentum* » means the various sorts of Judaism in existence at the beginning of the common era, although for reasons not sufficiently explicated, he chooses to exclude Philo's Judaism from his investigation of Jewish Christianity and thus to concentrate on the Jewish-Semitic thought world¹³. He sees in the development of heterodox Jewish Christian groups a continuation of the varieties of « heterodox » Judaism: Ebionism derives from an Essenic Jewish heterodoxy which emphasized the break with the « official » Jewish cult (cf. 76*, 82* = 64, 69 ET); Cerinthus represents a development of zealot messianism (82* = 69 ET); Carpocrates reflects heterodox Jewish gnosis (98* = 85 ET); etc. But even « orthodox » Jewish Christianity, with its more acceptable christology, existed in a variety of forms related to the varieties in *Spätjudentum* (19* = 10 ET).

Daniélou claims that despite the « diverse streams » within Jewish Christianity, « there was a common mentality »: « a first form of Christian theology, Semitic-Jewish in expression » (20* = 10 ET), an « overall view » (433* = 1 ET), a « common basis » (1* = 3 ET), a « doctrinal system...Semitic in struc-

11. Apparently the reference to « their Jewish forefathers » on p. 4 ET either is not intended to be genealogical, or the « nameless thousands » pictured in that context (see above) are to be considered as only part of the total « Jewish Christian » group.

12. Here, Daniélou makes another passing reference to Goppelt's work noted above, n. 9.

13. See p. 20* = 10 n. 18 ET: « The influence of Philo is not included here, since it belongs to a type of Judaism expressed in the forms of Greek philosophy, and will therefore be of more direct concern in the study of hellenistic Christianity » (see e.g. volume 2, pp. 297-302).

ture and expression » (4 *ET*). But it must be asked, was there any conscious awareness of this « common » bond on the part of these « Jewish Christians »? Presumably both Paul and his « superapostle » opponents at Corinth (see 2 Cor 11) would qualify as « Jewish Christian. » They would both probably even be considered christologically « orthodox » by Daniélou's standards! But that cannot change the fact that they seem to have had radically different outlooks on the basic point (to Paul, at least) of what constituted the heart of the « gospel ». Should not the descriptive categories for our study of men and movements in history derive from the historical situations themselves—from the selfconsciousness of the participants? How can Daniélou's abstraction « Jewish Christianity » help me to understand what was happening among early Christians? Does it not, in fact, tend to blind me to the problems of which the historical participants were conscious in their own times, by viewing them from later perspectives quite foreign to them (e.g. Semitic-Jewish, hellenistic, Latin)?

Probing the Sources: the Problem of Methodology

In all fairness, it must be acknowledged that Daniélou does not claim to be pursuing his subject by means of inductive historical description. Rather, he is attempting to establish a thesis which is stated at the beginning of the volume: that there was in earliest Christianity a common mentality (« Jewish Christianity ») characterized by the use of techniques and ideas derived from *Spätjudentum*. In an attempt to identify early Christian materials that derive directly from this supposed Jewish Christian outlook, Daniélou proposes three criteria: (1) a date prior to the last half of the 2nd century; (2) use of literary genres popular in *Spätjudentum*; and (3) presence of ideas characteristic of *Spätjudentum*, especially the use of apocalyptic imagery. But Daniélou does not think it necessary that each particular writing under consideration must meet all three requirements in order to qualify as « Jewish Christian » (21* = 11 *ET*). The arbitrary nature of the chronological criterion has already been mentioned above. The matter of literary genre is not discussed with any precision by Daniélou, but seems to be of most significance for his first category of allegedly Jewish Christian writings, namely pseudepigraphical

works like *Ascension of Isaiah*, *2 Enoch* (Slavonic), and *Testaments of the Twelve Patriarchs*. The statement that apocalyptic is « the dominant Jewish thought form of the period » ($2^* = 4 ET$; see also $21^* = 11 ET$) requires further comment since it is of such central importance to Daniélou's thesis.

Daniélou offers no evidence in support of his claim about the dominance of apocalyptic in *Spätjudentum*. Certainly not every witness preserved from *Spätjudentum* was apocalyptically oriented, and certainly other interests such as ethical and philosophical wisdom, cult and calendar, history and legend were also characteristic of some Jewish sources and representatives. Even Daniélou's quick dismissal of Philo (and presumably any other such « hellenistic » Jewish witnesses) as relevant evidence for « Jewish Christianity » does not leave *Spätjudentum* without non-apocalyptic currents of thought. But if streams of Judaism existed in which apocalyptic was not particularly central, is it not possible that a similarly non-apocalyptic outlook was included among the earliest (« orthodox ») Christian theological positions? Must there be but a *single* theological position in earliest Christianity? Even if Philo is dismissed as « hellenistic, » does that not leave open the possibility that an early Christian « hellenistic theology » (to use Daniélou's terms) might also have existed from the earliest period? Perhaps detailed, inductive investigation would reveal that in the earliest decades of Christian existence there were several *competing* (or at least selfconsciously different and distinguishable) theologies of « hellenistic » as well as of « Jewish » coloring, even within early Christianity of a christologically « orthodox » sort (by Daniélou's definition).

The need for adequate controls becomes most evident when Daniélou applies his criteria to the extant non-canonical literature from early Christianity. His thesis is that in earliest Christianity there is a common mentality with pronouncedly apocalyptic features. One criterion for identifying extant sources is the apocalyptic imagery. It is no surprise that the sources support the thesis! It is to be expected that the sources will show a common mentality of some sort, since they are identified primarily with respect to the kind of thought world they represent. It is not difficult to find *something* in common between *any* series of writings from approximately the same period of history. The problem is whether the method

of investigation is adequate to identify what are the most significant and characteristic features of the materials, from the viewpoint of what their ancient authors and editors intended to convey. More careful and consistent attention to the methodological problems is desirable at the outset of such an investigation.

Nevertheless, Daniélou's approach has proved fruitful in a variety of ways. Some very significant patterns of thought are seen to be common to several of the allegedly Jewish Christian sources—e.g. angelology pervades documents such as *Ascension of Isaiah*, *2 Enoch*, *Testaments of the Twelve Patriarchs*, *Shepherd of Hermas*, *Apocalypse of Peter*, *Epistle of the Apostles*; the « theology of the cross » is important in *Ignatius*, *Gospel of Peter*, *Odes of Solomon*, *Epistle of the Apostles*, and perhaps elsewhere; ecclesiastical interest is obvious in *Ascension of Isaiah*, *Ignatius*, *Shepherd of Hermas*, *2 Clement*, and *Odes of Solomon*. Unfortunately, no single « doctrine » or pattern of doctrines is common to all of the sources examined, nor is there a really close unity between the particular ways in which each document expresses a particular doctrine—e.g. there is not *one* angelology common to all the angel-oriented sources, but several angelologies; similarly there are *several* ideas concerning millennium, redemption, incarnation, the cross, etc. The « common mentality, » then, applies not to details of doctrine, but primarily to general areas of thought represented in various ways in the various sources. Unity is achieved by a process of theological abstraction; it is not obvious in the study of the particular documents and traditions themselves.

Summary and Conclusions

It is the farthest thing from my intention to leave the impression that Daniélou's study entitled « The Theology of Jewish Christianity » has not made any significant or positive contribution to the study of early Christian history and thought. He has gathered together a wealth of evidence from various early Christian sources to suggest that Jewish ideas and interests were of great influence among early Christians. Even if the framework of his presentation appears to be overly dependent on what seem to be unexamined presuppositions,

and even though his method of approach may lack sufficient controls at points (all of which is simply another way of saying that I would not have approached the subject in the same manner!), the result of his labors is an impressive description of the apocalyptic Jewish atmosphere breathed by many early Christians. Whether it is helpful to call this sort of atmosphere or *Zeitgeist* a « theology » in the rather specific manner employed by Daniélou must be left to the individual reader to decide. But whatever one wishes to call it, the material in Cardinal Daniélou's « Theology of Jewish Christianity » recaptures an aspect of early Christian thought that the student of Christian origins cannot afford to neglect. For the reasons outlined in this essay, it is probable that the rigid historical inductivist could not have produced such a bold and convenient synthesis of materials. In that instance we would all be poorer. Despite the above-mentioned difficulties, I am convinced that our understanding of early Christianity has been advanced in an important manner by Daniélou's « Theology of Jewish Christianity » with its excellent overview of the Jewish apocalyptic thought world(s) of earliest Christianity.

JUDÉO-CHRISTIANISME

II

HISTOIRE ET INFLUENCE

R.M. Grant. — Jewish Christianity at Antioch in the second century

En suivant à la trace l'influence de quelques témoins comme Ignace, Saturnin, Théophile, on aboutit à la conclusion que de nombreux aspects importants de l'histoire chrétienne et gnostique à Antioche au second siècle peuvent s'expliquer par la présence du judéo-christianisme. Les Juifs chrétiens d'Antioche auraient apporté à l'Eglise, non seulement leur nombre, mais encore des éléments apologétiques, historiques, liturgiques et théologiques, que l'on retrouve dans l'œuvre de Théophile.

In trying to trace the influence of some witnesses as Ignatius, Saturninus, Theophilus, it may be shown that many important aspects of the Christian and Gnostic history at Antioch in the second century can be explained in relation to the presence of Jewish Christianity there. The Christian Jews of Antioch would have brought to the church not merely numerical strength but also the apologetic, historical, liturgical and theological insights which we find in Theophilus' work.

W. Rordorf. — Un chapitre d'éthique judéo-chétienne : les deux voies

C'est sous l'influence d'une tradition essénienne dualiste que semble être né l'enseignement éthique connu sous le nom de *duae viae*, qui couvre l'essentiel des cinq premiers chapitres de la *Didaché*. Ce texte aurait été destiné à des prosélytes en milieu juif, et à des convertis du paganisme en milieu chrétien où il avait sa place dans un enseignement prébaptismal. Puis ce *Sitz-im-Leben* s'est ensuite déplacé au cours de l'histoire : le *duae viae* a été progressivement utilisé à l'intention de chrétiens « parfaits », rattachés à une tradition monastique, et quand, au VI^e siècle, il est intégré à la Règle monastique, il a cessé d'exister en dehors d'elle.

The ethical teaching known by the name of duae viae, which runs through most of the first five chapters of the Didache, seems to have been born under the influence of a dualistic essenian tradition. This text may have been composed for proselytes in jewish surroundings and for converts from paganism in christian surroundings, where it fitted into prebaptismal teaching. This Sitz-im-Leben changed then through the course of history: the duae viae theme was more and more meant for « perfect » christians, tied to a monastic tradition, so that when, by the VIth century, it became part of the monastic Rule, it had no more separate existence.

H.J. Schoeps. — Der Ursprung des Bösen und Das Problem der Theodizee in pseudoklementinischen Roman

Un exposé précis de l'origine du Mal, dans les Homélie pseudo-clémentines, de sa fonction dans le plan de Dieu créateur, et de sa

transformation finale en Bien (apocatastase) est suivi d'une comparaison de cette position avec celle des autres théodicées juives, gnostiques ou païennes environnantes. Le principe dualiste est relativisé et inséré dans le monothéisme juif, de telle sorte que l'on pourrait parler d'un « dualisme subordinatianiste », dans la ligne de la pensée proprement juive et en nette opposition aux courants religieux tant iraniens que gnostiques.

A precise exposition of the origin of Evil, in the pseudo-clementine Novel, of its function in the design of God as creator, and of its final transformation in Good (apocatastasis) is followed by a comparison of this position with that of other surrounding theodicies — jewish, gnostic or pagan. The dualistic principle is relativised and set into jewish monotheism, so that one might rightly speak of « subordinatian dualism » following the track of proper jewish thought, and in contradistinction with iranian religious thought or gnostic trends as well.

G. Quispel. — Mani et la tradition évangélique des judéo-chrétiens

Plusieurs exemples prouvent que les manichéens d'Afrique du Nord utilisaient une version latine retouchée du Diatessaron, et que cela est aussi arrivé à Augustin. D'autres citations bibliques d'Adimantus trahissent l'influence de la tradition judéo-chrétienne. Ce n'est pas étonnant, puisque Mani avait connu cette tradition et que Tatien lui a vraisemblablement fait des emprunts. Tout en rejetant le judéo-christianisme, Mani n'a pas évité d'en subir l'influence sur plusieurs points.

Several examples prove that north-african manicheans made use of a latin version corrected from the Diatessaron, and that Augustine used it as well. Other biblical quotations by Adimantus show the influence of the jewish christian tradition. No wonder, as Mani knew this tradition, and as Tatian most likely borrowed from it. Though rejecting jewish christianity, Mani was at the same time influenced by it on many points.

B. Bagatti. — I giudeo-cristiani e l'anello di Salomone

Après avoir établi la réalité et le sens des pratiques judéo-chrétiennes liées au sanctuaire où était conservé l'anneau de Salomon (piscine probatique), l'article montre le changement opéré avec le transfert de cet anneau au Saint-Sépulcre par les pagano-chrétiens du IV^e siècle.

First showing the reality and meaning of judeo-christian practices, connected with the sanctuary where Solomon's ring was kept (probatric pool), this paper points then to the changes brought about with the transfer of this ring to the Holy Sepulchre by the gentile christians of the IVth century.

JEWISH CHRISTIANITY AT ANTIOCH IN THE SECOND CENTURY

by R.M. GRANT

Divinity School, University of Chicago

In various studies of Jewish Christianity — especially, of course, in the *Théologie du Judéo-Christianisme* — Cardinal Daniélou has conclusively shown that many aspects of the thought of Antiochene Christians were developed as they were because of the strong influence of Jewish Christianity in the city of Antioch. In part this influence was due to, and reinforced by, the presence of an important Jewish community in the city, as Carl Kraeling demonstrated forty years ago¹. We now endeavor, in offering this essay in honor of the Cardinal's thirty years of association with RSR, to trace Jewish Christian influences at Antioch from the end of the first century to the beginning of the third. We hope to see how the influence of Jewish Christianity was combined with other factors and to find out a little more about the obscure history of the church at Antioch.

Menander

Our first witness is the Samaritan Gnostic Menander, who according to Justin came from the village of Kaparattaia and taught at Antioch². His dates are difficult to determine. Justin calls him a disciple of the early Samaritan heretic Simon, who presumably lived in the apostolic age; Irenaeus makes him Simon's successor³. Perhaps he lived at the end of the first century, perhaps early in the second. Anti-heretical writers

1. *Journal of Biblical Literature* 51 (1932), 130-60.

2. *Apol.* I, 26, 4.

3. IRENAEUS, *Adv. haer.* I, 23, 5 (I, 195, HARVEY).

are fond of treating one Gnostic as the successor of another, partly so that they can trace error back to a single (Simonian) source. Thus Menander was supposedly followed by Saturninus and Basilides — and according to Clement of Alexandria, Basilides taught under Hadrian, and even into the reign of Antoninus Pius ⁴.

The « system » of Menander seems to have been rather simple. A first Dynamis, unknown to all, created or, more probably, emitted a group of invisible Aeons ; one of them was his Ennoia, who in turn emitted the angels who made the universe. They were hostile toward the supreme Dynamis and toward men ; the invisible Aeons sent Menander himself to save men and give them power to overcome the angels. He gave them power by means of Gnosis and the rite of baptism « into » himself. In consequence of the baptism, they could not die or grow old, for they were now immortal ⁵.

Obviously this was not the whole story. Given Menander's monistic starting point, the system must have contained an explanation of why Ennoia emitted the world-creating angels and why they were hostile toward the Dynamis and used death as a weapon against men. The Simonian system, which both Justin and Irenaeus regarded as antecedent to that of Menander, explains these points. Ennoia produced the angels because her father willed that she should do so. They were hostile toward the powers above them because they wanted to be regarded as autonomous, toward men because they desired to enslave them.

What seems to lie behind the common view of both Simon and Menander is a modestly speculative form of Jewish Christianity, in which one would hear of the Creator who through his Sophia made the universe ; he may have been assisted by his angels. To save men he sent Christ into the world. They are saved by faith and by baptism into him — the last point underlying not Simon's view but Menander's. What may have happened is that once the optimism provided by apocalyptic or prophetic eschatology waned, at least two consequences resulted. (1) The Creator God venerated by Jews and Christians seemed to be neither supreme nor good, and fringe

4. *Str.* VII, 106, 4.

5. IRENAEUS, *loc. cit.*

groups on the borders of Judaism and Christianity⁶ regarded him as simply one of the angels who made the world⁷. Along with them he promulgated the « law of death » which had been regarded as the law given by the Creator. (2) Since it was impossible to look forward to this God's victory in the future, adherents of these groups hoped only to overcome the angels by means of Gnosis and the baptismal rite which protected them from death.

It is possible that Irenaeus unduly literalized Menander's language about the effects of his baptism ; but since his movement seems to have lost impetus around the time when old age actually affected his adherents, the literalism may well have belonged to Menander or his followers or both. For similar language, though not meant strictly literally, we may compare what Ignatius, also of Antioch, says about the eucharistic bread as « the medicine of immortality, the antidote which results in not dying but living forever in Jesus Christ⁸. » Is this, as critics once suggested, a Christian answer to Menander's claim ?

In the system of Menander we find nothing explicitly Christian. Indeed, there is nothing specifically Jewish. All we can claim is that *possibly* it was developed in opposition to both Christianity and Judaism, or *perhaps* in opposition to Jewish Christianity, at Antioch. The primary reason for viewing it as a Christian heresy is that both Justin and Irenaeus so viewed it. In addition, whether Hegesippus was right or not, he certainly regarded it as having Jewish-Christian roots⁹.

When we come to the letters of Ignatius, our oldest direct witness to Antiochene Christianity, we find themes and ideas which, as Daniélou has shown, are definitely Jewish-Christian in origin¹⁰. On the other hand, he clearly rejected the Jewish-Christian views and practices which seemed to minimize the uniqueness of Christianity.

6. On this point see the comments of H. JONAS, in *Le origini dello gnosticismo : Colloquio di Messina 13-18 aprile 1966* (ed. U. BIANCHI, Leiden, 1967), 105.

7. GRANT, *ibid.*, 141-57 ; DANIELOU, *ibid.*, 448-59 ; S. PÉTREMENT, *ibid.*, 460-87.

8. *Eph.* 20, 2.

9. EUSEBIUS, *H. E.* IV 22, 5 (372, 1 SCHWARTZ).

10. *Théologie du judéo-christianisme* (Tournai, 1958), 49-53.

Judaizers

He describes — rather sketchily, to be sure — the attitudes of « Judaizers » in his letters to the Christians of Magnesia and Philadelphia in Asia. He also claims that he does not know that any members of these churches actually hold such a position¹¹, and Virginia Corwin has suggested that his statements should perhaps be taken literally; his knowledge of Judaizers would then be derived from conflicts at Antioch alone¹². He makes similar statements, however, about potential opponents at Ephesus, Tralles, and Smyrna¹³, and it therefore seems certain that there were « Judaizers » at Magnesia and Philadelphia — as well as at Antioch.

The opponents at Magnesia seem to regard Christianity as necessarily based on Judaism and involving a life « in conformity with Judaism¹⁴. » They have a high regard for the Old Testament prophets and may be keeping the Sabbath¹⁵. Against them, Ignatius insists that Jesus Christ is the only teacher of Christians; *χριστιανισμός* is different from *Ἰουδαϊσμός* and superior to it, for it is based on the revelation of Jesus Christ, not on antiquated myths¹⁶.

Those at Philadelphia seem to be gentile Judaizers, for they do not practice circumcision. They seem to avoid the common meal of the church. They make much of the Old Testament patriarchs, prophets, and priests, as does Ignatius himself¹⁷. Indeed, they value the Old Testament so highly that they can say: « Unless I find it in the "charters" (*ἀρχεῖα*), I do not believe it in the gospel. » When Ignatius replies: « It is written », i. e., in the Old Testament, they reject his answer: « That is the question¹⁸. » In other words, for them the Old Testament, interpreted rather literally, is the primary authority and whatever in the gospel is not confirmed by it is not acceptable. It is not clear just what Christian doctrines or practices they had in mind, but it would be hard to confirm

11. *Magn.* 11; *Philad.* 7, 2.

12. *St. Ignatius and Christianity in Antioch* (New Haven, 1960), 58.

13. *Eph.* 8, 1; *Trall.* 8, 1; *Smyrn.* 4, 1.

14. *Magn.* 10, 3.

15. *Magn.* 8, 2-9, 2.

16. *Magn.* 10, 3; 8, 1 (cf. I Tim. 1, 4; 4, 7; II Tim. 4, 4; Tit. 1, 14).

17. *Philad.* 6, 1; 4; 5, 2; 9, 1-2.

18. *Philad.* 8, 2.

Ignatius' high doctrines of Christ, the church and its order, and the sacraments from a literal interpretation of the Old Testament. We shall presently see that when Theophilus, a later bishop of Antioch, deals with such questions he relies on a non-literal interpretation.

Two points deserve some attention here. First, as Miss Corwin and others have pointed out, the more extreme Judaizers had affinities with Qumran¹⁹. It is not necessary to hold, however, that they were actually heirs of the Dead Sea sectarians *alone*, in view of the existence of the many Jewish sects to which Marcel Simon has drawn attention²⁰. Second, the deep concern of Ignatius with docetists (in other letters) and Judaizers (in these) suggests that he probably did not encounter their views for the first time when he reached Asia. It may be that the difficulties in the church at Antioch of which he often speaks arose out of his struggle to preserve what he considered the proper « constitution » or « corporate life » (σωματεῖον) of the church there, in opposition to both docetists and Judaizers²¹. The structure of the church and the authority of the bishop were essential for the maintenance of Christian life and thought.

Unfortunately for our knowledge of the history of Antiochene Christianity, we cannot tell just what happened after Ignatius' departure. Certainly he thought the news from Antioch was good. There was peace; presumably his successor had been chosen²². We do not know whether the successor insisted on his episcopal authority in the manner of Ignatius or exercised it with more moderation. Walter Bauer argued that heresy remained strong or even became stronger at Antioch after Ignatius left²³, and it is certainly true that the Gnostic Saturninus was a fairly important teacher there under Hadrian and/or Antoninus Pius. (We shall discuss his doctrines in a moment.) We should not claim, however, that our lack of information is due exclusively to the strength of heresy. Much of the time there may have been little conflict and therefore little news to report.

19. *Op. cit.*, 61-63.

20. *Les sectes juives au temps de Jésus* (Paris, 1960).

21. *Smyrn.* 11, 2.

22. *Philad.* 10; *Smyrn.* 11, 2; *Polyc.* 7.

23. *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum* (Tübingen, 1934), 113-14.

We must assume that in Ignatius' time the Gnostic system of Menander began to crumble. His view of baptism as a fountain of youth meant that time worked against him. Conceivably as this threat waned the successors of Ignatius were able to adopt a more conciliatory attitude toward those Jewish Christians who were orthodox in intention. Certainly the system of Saturninus looks like a reaction not only against Christianity in general but also against Jewish Christianity with its emphasis on creation and on the Old Testament prophets.

Saturninus

Saturninus, as we have said, seems to have taught late in Hadrian's reign and thus can be regarded as expressing an anti-Jewish attitude influenced by the experiences of the recent revolt under Bar Kochba²⁴. His system clearly involves a denigration of « the God of the Jews. » In his view²⁵, the supreme Father or Authority (ἀδθευτλα) created angels, archangels, powers, and principalities, and seven of these angels then created the world (note the Jewish emphasis on creation, not emanation). When a luminous Image (εικὼν) momentarily appeared from above, they tried to create a man in imitation of it, « after the image and after the likeness » (Gen. 1, 26, revised). Their product could not stand erect but wriggled like a worm. The Power above (presumably the supreme Authority) saw this imperfect copy of its Image and sent the spark of life²⁶ « to raise it up and make it live » (perhaps an echo of Hosea 6, 2?). At death the spark returns to its spiritual kindred (cf. Eccl. 12, 7), while the other elements of man are dissolved.

Saturninus' doctrine of creation is verbally based on Old Testament passages, but they are taken out of their Jewish context and placed in a new Gnostic one.

After the statement about creation we find one on redemption, and here logical difficulties, possibly though not certainly

24. See note 3 above; Justīn (*Dial.* 35, 6) treats his followers as « modern » heretics like Marcionites, Valentinians, and Basilidians.

25. IRENAEUS, *Adv. haer.* I, 24.

26. On this spark J. H. WĄSZINK (*Tertullianus De Anima*, Amsterdam, 1947, 298-99) compares Macrobius, *Somn. Scip.* 1, 14, 19; W. KROLL, *De oraculis chaldaicis* (Breslau, 1894), 26 and 67 n. 2; W. BOUSSET, *Kyrios Christos* (Göttingen, 1913), 237 n. 2 and 242.

due to Irenaeus' reporting, begin to arise. There is a Savior who as spiritual and as Image is ungenerated, incorporeal, and without form; he obviously resembles Jesus, as we shall see, but he merely seemed to become human — the view of the docetists attacked by Ignatius. Irenaeus gives us two Saturninian explanations of his mission. (1) The Father desired to destroy all the archons (the creator-angels); therefore Christ came to destroy the God of the Jews (one of the angels) and to save those who believe him and have the spark of life. (2) The Savior came to destroy evil men and the demons and to save the good, for the angels made two kinds of men, the evil and the good, and the demons assisted evil men.

Before we examine these statements more closely it will be necessary to say something about Saturninus' further statements about Satan. Here we note only that in discussing creation he has said nothing (according to Irenaeus) about two classes of men, and we should expect to find that all men have the spark of life, since all are descended from Adam. Perhaps, however, Cain and Abel were not really Adam's descendants. According to the *Apocryphon of John*, Cain and Abel were really Elohim and Yahweh and were sons of the first Archon and Eve. Adam's true spiritual heir was not either of them but only Seth²⁷. Presumably in retelling Saturninus' creation-story Irenaeus omitted any reference to such a story, as well as to anything about the differentiation of angels from demons.

In the last section of Irenaeus' account we now encounter Satan, an angel opposed to the world-making angels and especially to the God of the Jews. He was responsible for some of the Old Testament prophecies, the world-makers for others. He introduced marriage and reproduction. Since Irenaeus describes many of Saturninus' followers as devoted to asceticism they must have regarded marriage and reproduction as evil. Therefore the serpent in the garden of Eden is to be identified, as it is by Jewish Christians, with Satan.

27. Cf. W. TILL, *Die gnostischen Schriften des koptischen Papyrus Berlinensis 8502* (Texte und Untersuchungen 65, Berlin, 1955), 164-67; M. KRAUSE-P. LABIB, *Die drei Versionen des Apokryphon des Johannes* (Wiesbaden, 1962), 92-93; 177-79; 238-39; S. GIVERSEN, *Apocryphon Johannis* (Copenhagen, 1963), 92-95.

But if this is so, the view of Saturninus must have been like that of Epiphanius' Ophites. They said that the God of the Jews was Ialdabaoth, who produced a serpent which was called his son²⁸. Again, the Archontics held that « the devil is the son of the seventh principality, Sabaoth; Sabaoth is the God of the Jews, and the devil is his evil son, on earth to oppose his father²⁹ ».

Is it possible that Irenaeus has given us reports on two divergent Saturninian doctrines? It may be — though certainly we should exercise due caution in arguing from Irenaeus' language — that one Gnostic teaching presented a theology of the Image, with the Savior (ungenerated, incorporeal, without form) coming to destroy evil men and the demons who assisted them (cf. I John 3, 8: to destroy the works of the devil) and to save the good. Both groups of men were made by the angels. This version, apart from its Gnostic modifications, would have been fairly close to Christian ideas. The other, however, was more specifically anti-Jewish and anti-Jewish-Christian. The Father sent Christ to destroy the God of the Jews and to save only those who had the spark of life in themselves. Satan too was opposed to the God of the Jews, but perhaps he was even worse, for he was responsible for marriage and reproduction.

Whatever one does with the inconsistencies, it remains clear that Saturninus' system(s) is or are in opposition to Judaism and the Jewish-related Christianity of Antioch and it or they help us understand the strong emphasis laid on Jewish Christianity by Theophilus, bishop of Antioch around 180. The work of Saturninus implies the prior existence of the Jewish Christianity which Theophilus later expresses.

In turn, the discussions provided by Theophilus are sometimes diametrically opposed to Saturninus' views, though there is no mention of this Antiochene Gnostic. Theophilus lays heavy emphasis on the importance of creation and of the true creation story as found in Genesis, thus implicitly contradicting what Saturninus had said. His implicit picture of Christ as the Second Adam is not compatible with Saturninus' view. According to Theophilus, Satan was once an angel but depar-

28. *Haer.* 37, 3, 7. 4, 4.

29. *Ibid.*, 40, 5, 1; cf. also the Severians, *ibid.*, 45, 1, 4.

ted from God. Marriage is the fulfilment of a prophecy made by Adam under divine inspiration ; it is an expression of divine love. Cain and Abel were the sons of Adam and Eve³⁰. In the work of Theophilus we thus see the authoritative rejection of Gnostic ideas in favor of Jewish Christianity.

After Saturninus

Before Theophilus and after Saturninus, however, we encounter another Christian teacher of dubious orthodoxy at Antioch. To be sure, Epiphanius is the first to locate his teaching specifically at Antioch³¹, but since he was earlier at Rome and apparently at Athens and then said farewell to both, he may well have returned to his native « Assyria » via the city of Antioch³². Irenaeus claims that he was influenced by Saturninus and Marcion and that he « proclaimed marriage to be corruption and fornication³³. » From Clement and Origen we learn that, like Saturninus, Tatian tinkered with the exegesis of Genesis ; he treated « Let there be light » (Gen. 1, 3) as a prayer or a request, not as a command³⁴. Theophilus also replied to claims like this in his second book *Ad Autolyicum*. He explicitly denied that God needed assistance except from his own Logos and his own Sophia³⁵, and spoke of the creative Logos of God as his Command (διὰ τὰς ἐπιταγὰς)³⁶.

Theophilus does not mention either Saturninus or Tatian. Indeed, in his books *Ad Autolyicum* he mentions no heresies by name, merely making a general statement about them and comparing them with pirates³⁷. From Eusebius we learn that he wrote treatises against the heresy of Hermogenes and

30. *Ad Autolyicum* II, 25-29. The idea that one god made Adam, another Eve, seems to reflect the late Marcionite Severians, who held that the devil created Eve (EPIPHANIUS, *Haer.* 45, 2, 1); for a similar view held earlier see the attack by Philo in EUSEBIÛS, *Praep. ev.* VII, 13, 1-2; also *Mishnah, Sanhedrin* IV, 5; A. MARMORSTEIN, *Studies in Rabbinic Theology* (London, 1950), 94.

31. *Haer.* 46, 1, 8.

32. *Orat.* 36, 2; 42.

33. *Adv. haer.* I, 28, 1.

34. CLEMENT, *Eclog. proph.* 38, 1; ORIGEN, *De orat.* 24, 5; C. Cels. VI, 51.

35. *Ad Autol.* II, 18, lines 7-10 GRANT.

36. *Ibid.*, II, 13, line 27.

37. *Ibid.*, II, 14, line 25.

against Marcion, and at two points in *Ad Autolyicum* there are allusions to the views of Marcion's disciple Apelles³⁸. What this means is that Theophilus was opposed to heretical views on the subject of creation (Hermogenes) and in regard to the relations between the Old Testament and what was coming to be called the New (Marcion). Perhaps he did not mention Saturninus because this heretic did not write a book. His ideas, circulated by word of mouth, could best be passed over in silence. Theophilus took more pains to refute the ideas of heretics who had put them in writing.

What he defends, as we have said, is essentially Jewish Christianity, and scholars have long been aware of his close relation to Judaism and its Christian counterpart. We mention only L. Ginzberg³⁹, A. Marmorstein⁴⁰, the present writer⁴¹, G. Kretschmar⁴², and Cardinal Daniélou himself⁴³. Examples occur in Theophilus' exegesis of Genesis, in what he says about God, Christology, the church, baptism and unction, morality, and the way of salvation. Here I wish only to reiterate the suggestion I made in 1948 to the effect that the « praises of the Creator », in *Ad Autolyicum* I, 6, closely resemble what we find in Jewish prayers as well as in the later Antiochene *anaphora*, and that therefore Theophilus may well be paraphrasing it or quoting from it. In any event, since as bishop he offered the eucharistic prayer it must certainly have been close to what he set forth in his apologetic work⁴⁴.

What of the period after Theophilus? We know nothing about his successor Maximin, but with Serapion, bishop about 190, we are on firmer ground, and again in a situation with Jewish-Christian affinities. (1) There was some danger from possible inroads to be made by innovative Montanism, perhaps because it might reduce the importance of the Old Testament prophets. In any event, Serapion vigorously opposed the move-

38. *H. E.* IV, 24 (378, 24; 380, 11); *Ad Autol.* II, 25, lines 2 and 9.

39. *Die Haggada bei den Kirchenvätern* (Berlin, 1900); *The Legends of the Jews* (Philadelphia, 1909-1938).

40. *Expositor* VIII, 17 (1919), 105-9.

41. *Harvard Theological Review* 40 (1947), 227-56 (= *After the New Testament*, Philadelphia, 1967, 126-57); *ibid.*, 43 (1950), 179-96.

42. *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie* (Tübingen, 1956), 28-33 (also on Irenaeus, 33-61).

43. *Op. cit.* (note 10 above).

44. *Anglican Theological Review* 30 (1948), 91-94.

ment⁴⁵. (2) During a persecution at least one Christian « fell away to Jewish pseudo-religion », and Serapion addressed a treatise to him⁴⁶. (3) In discussing the *Gospel of Peter* Serapion reflected a conservative traditionalism without concern for literary or even theological questions⁴⁷. Perhaps we can view this attitude as Jewish-Christian, though Theophilus was more of a theologian than Serapion. (4) When the Quartodeciman controversy arose, no bishop of Antioch was mentioned as attending a synod and expressing agreement with the Roman (and generally accepted) date for Easter. Eusebius names Cassius of Tyre and Clarus of Ptolemais, but not Serapion⁴⁸. We may suppose that at Antioch the « Jewish » method of dating Easter was employed, as it was in the early fourth century⁴⁹. These points suggest that at Antioch Jewish Christianity was still flourishing toward the end of the second century. A little later, Tertullian tells us that a certain Axionicus of Antioch was the only Valentinian Gnostic teacher who could claim to preserve the true teaching of Valentinus⁵⁰. Valentinus' own doctrine had been close to mystical Jewish speculations⁵¹, and it may be that the conservatism of the orthodox Jewish Christians at Antioch had encouraged conservatism even among Gnostics!



In conclusion: what we have tried to show is that many of the most important aspects of Christian and Gnostic history at Antioch in the second century can be explained in relation to the continuing presence of Jewish Christianity there. This presence is not as significant in the life and thought of the

45. EUSEBIUS, *H. E.* V, 19, 2-3.

46. *Ibid.*, VI, 12, 1 (155, 6-8).

47. *Ibid.*, VI, 12, 3-6.

48. *Ibid.*, V, 25.

49. Cf. B. LOHSE, *Das Passafest der Quartadecimaner* (Gütersloh, 1953), 61-62; 96-97.

50. *Adv. Val.* 4, 3 (CC II, 756); for him cf. HIPPOLYTUS, *Ref.* VI, 35, 7 (165, 13-17 WENDLAND).

51. The *Evangelium Veritatis* is important in regard to this; cf. also, and earlier, G. QUISPÉL in *Vigiliae Christianae* 1 (1947), 43-73; also H.-I. MARROU on « La théologie de l'histoire dans la gnose valentinienne, » in *Le origini*, etc. (note 6 above), 215-26.

early bishop Ignatius as in that of the later bishop Theophilus, though it seems important for part of the background of the Gnostic ideas of Saturninus, late in Hadrian's reign or early in that of Antoninus Pius. Perhaps there was a movement into the Christian church on the part of Jews at Antioch who did not wish to be associated with Bar Kochba or his memory⁵². Such a movement would have been rejected by Gnostic leaders like Saturninus but welcomed by Theophilus and possibly by his predecessors. The Christian Jews of Antioch would have brought to the church not merely numerical strength but also the apologetic, historical, liturgical, and theological insights which we find in Theophilus' work. In addition, they would have been responsible for his vigorous emphasis on practical morality as based on prophets and gospel alike, and on salvation through obedience to the law of God.

52. My supposition is accepted by G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria* (Princeton, 1961), 300 n. 109. It may explain why Theophilus insists on the acceptance of proselytes (*Ad Autol.* III, 10) — in a Jewish-Christian context (III, 9-14).

UN CHAPITRE D'ÉTHIQUE JUDÉO-CHRÉTIENNE : LES DEUX VOIES

par W. RORDORF
Université de Neuchâtel

Il est bien connu que la *Didaché*, découverte par P. Bryennios et publiée par lui en 1883, s'ouvre par cette phrase : « Il y a deux voies, une de la vie et une de la mort. » L'enseignement des deux voies, qui est un enseignement éthique, couvre l'essentiel des chapitres 1-5 de l'écrit¹. Très tôt, on a pris l'habitude de le désigner comme *manual of the Two Ways*², comme *die beiden Wege*³ ou *zwei Wege*⁴, ou plus simplement comme le *duae viae*⁵. L'enseignement des deux voies, conservé sous différentes formes dans plusieurs écrits chrétiens des premiers siècles⁶, n'a cessé de susciter la curiosité des savants. Les recherches faites depuis bientôt un siècle se sont concentrées, entre autres, sur deux problèmes : 1. la question de la provenance du *duae viae* ; 2. la question du *Sitz im Leben* du *duae viae* ; à quoi j'aimerais ajouter un troisième problème, celui

1. Pour le moment, nous laisserons de côté la question de savoir si, oui ou non, le chap. 6 forme la fin du *duae viae*, et si le chap. 16 appartenait primitivement aussi au *duae viae* (cf. *infra*, notes 32 et 36, et p. 125).

2. Ainsi C. TAYLOR, *The Teaching of the Twelve Apostles with illustrations from the Talmud*, 1886.

3. Ainsi A. HARNACK, *Die Apostellehre und die jüdischen beiden Wege*, 1886 (2^e éd. 1896).

4. Ainsi R. KNOPF, *Die Lehre der zwölf Apostel*, 1920.

5. La *Doctrina apostolorum*, connue en partie en 1884 déjà, commence en effet par les mots : *Viae duae sunt in saeculo, uitae et mortis...*

6. A part *Did.* 1-5, il faut signaler notamment *Barn.* 18-20, *Doctrina apost.*, *Canons eccl.* 4-13 et *Epitome des can. eccl.*, *Const. apost.* VII, 1-18, *Vie de Chenoute* (arabe), et quelques textes pseudo-athanasiens. Cf. S. GIET, *L'énigme de la Didaché*, 1970, p. 19-26.

du *Nachleben* du *duae viae* dans le christianisme, qui, me semble-t-il, a été quelque peu négligé. Dans ce qui suit, je me permettrai de reprendre chacun de ces problèmes, l'un après l'autre ; je m'efforcerai de faire le point des recherches passées et de tirer les conclusions qui s'imposent pour la recherche actuelle.

1. La question de la provenance du *duae viae*⁷

La ressemblance entre *Didaché* 1-5 et *Épître de Barnabé* 18-20 a frappé déjà les premiers éditeurs de la *Didaché*. D'abord, on ne songeait qu'à deux solutions possibles du problème : ou bien la *Didaché* suit, dans la section du *duae viae*, l'*Épître de Barnabé* (ainsi Bryennios, Harnack), ou bien c'est le contraire, et *Barnabé* dépend ici de la *Didaché* (ainsi Zahn, Funk). C'est C. Taylor⁸ qui avança l'hypothèse d'une source commune qu'il croyait juive ; Harnack s'est rallié à son point de vue⁹.

Dès que le texte complet de la *Doctrina apostolorum* fut connu et édité¹⁰, on eut un nouveau problème à résoudre : était-ce une traduction latine de la *Didaché* ou un texte indépendant qui serait même plus proche de la source commune supposée de *Didaché* et de *Barnabé* ? La deuxième réponse semblait plus plausible¹¹. Mais elle n'aidait pas à déterminer si la source commune était de provenance chrétienne ou juive.

7. On trouve des résumés de l'histoire de la recherche dans J.-P. AUDET, *La Didaché. Instructions des apôtres*, 1958, p. 2-21 ; P. PRIGENT-R.A. KRAFT, *Épître de Barnabé*, SC 172, 1971, 12-20. Cf. aussi A. TURCK, *Évangélisation et catéchèse aux deux premiers siècles*, 1962.

8. Dans l'ouvrage cité à la note 2 ; avant lui, semble-t-il, J. WORDSWORTH, « Christian Life, Ritual and Discipline at the Close of the First Century », *The Guardian*, London, 19 mars 1884, Supp., cité par J.-P. AUDET, *op. cit.*, p. 12, n. 3.

9. Dans l'ouvrage cité à la note 3 ; cf. *Die Apostellehre*, dans *Realencycl. für prot. Theol. und Kirche*, 3^e éd. I (1896), p. 723 ss. ; *Didache*, dans *The New Schaff-Herzog Encycl. of Rel. Knowl.* III (1909), p. 423.

10. Par J. SCHLECHT, *Doctrina XII apostolorum*, 1900 ; cf. L. WOHLEB, *Die lateinische Uebersetzung der Didache kritisch und sprachlich untersucht*, 1913.

11. Cf. E. HENNECKE, « Die Grundschrift der Didache und ihre Rezensionen », *ZNW* 2 (1901), p. 58-72 ; E.J. GOODSPEED, « The Didache, Barnabas and the Doctrina », *Angl. Theol. Rev.* 27 (1945), p. 228-247 ; B. ALTANER, « Zum Problem der lateinischen Doctrina apostolorum », *Vig. Chr.* 6 (1952), p. 1-47.

Un fervent défenseur de l'origine juive du *duae viae* fut A. Seeberg. Dans plusieurs publications¹², il essaya de prouver l'existence d'un catéchisme chrétien primitif contenant les deux voies, des prescriptions alimentaires (cf. *Did.* 6 !), des instructions sur le baptême, la prière, l'eucharistie (cf. *Did.* 7-10 !) et un enseignement doctrinal, à l'instar du catéchisme qu'utilisaient les Juifs pour initier leurs prosélytes, et qui s'inspirait en partie du « Code de Sainteté » (Lév. 17 ss.)¹³. A cause de leur hardiesse, les thèses de Seeberg ne trouvèrent pas l'écho qu'elles auraient mérité¹⁴; toujours est-il que P. Carrington¹⁵ et, à sa suite, E.G. Selwyn¹⁶ s'en inspirèrent visiblement dans leurs travaux beaucoup plus connus sur le catéchisme chrétien primitif; mais ces deux auteurs n'incluaient pas le *duae viae* dans leurs recherches (en tout cas pas directement).

Après Seeberg, la question de la provenance — juive ou chrétienne — du *duae viae* ne fut plus au premier plan. Ce désintérêt est dû à J.A. Robinson qui, dès 1912¹⁷, reprit la thèse des premiers éditeurs de la *Didaché*, à savoir que le *duae viae* de la *Didaché* dépendrait de celui de l'*Épître de Barnabé* puisque ce dernier est une partie intégrante de toute l'*Épître* qui forme une unité littéraire. Robinson fut suivi par la majorité des savants¹⁸. Du même coup, le problème de la provenance du *duae viae* pouvait sembler tranché: il serait tout simplement

12. *Der Katechismus der Urchristenheit*, 1903; *Das Evangelium Christi*, 1905; *Die beiden Wege und das Aposteldekret*, 1906; *Die Didache des Judentums und der Urchristenheit*, 1908.

13. G. KLEIN, *Der älteste christliche Katechismus und die jüdische Propaganda-Literatur*, 1909, allait encore beaucoup plus loin: d'après lui, tout l'enseignement moral chrétien reposerait pratiquement sur Gen. 6,12 et Ps 34 (33)!

14. Cf. F. HAHN, dans son introduction à l'ouvrage *Der Katechismus der Urchristenheit* réimprimé, 1966; cf. aussi A. TURCK, *op. cit.* (note 7), p. 20 ss.

15. *The Primitive Christian Catechism*, 1940.

16. *The First Epistle of St. Peter*, 2^e éd. 1947, Essay II, p. 363-466.

17. « The Problem of the Didache », *JTS* 13 (1912), p. 339-356; cf. *Barnabas, Hermas and the Didache*, 1920; « The Epistle of Barnabas and the Didache », *JTS* 35 (1934), p. 113-146; 225-248.

18. Ne mentionnons que J. MUILENBURG, *The Literary Relations of the Epistle of Barnabas and the Teaching of the Twelve Apostles*, 1929; R.H. CONNOLLY, « The Didache in Relation to the Epistle of Barnabas », *JTS* 33 (1932), p. 237-253; « The Didache and Montanism », *Down. Rev.* 55 (1937), p. 477-489; F.E. VOKES, *The Riddle of the Didache. Fact or Fiction, Heresy or Catholicism?*, 1938 (M. Vokes me disait récemment qu'il ne maintient plus sa thèse de l'origine montaniste de la *Didaché*).

la création de l'auteur de l'*Épître de Barnabé*. Rares furent les voix critiques qui osèrent dire que le problème d'une éventuelle source commune à *Barnabé* et à la *Didaché* restait entier¹⁹.

Les découvertes de Qumran obligèrent les savants à reprendre le problème resté en suspens. En effet, le *Manuel de discipline* (III,13-IV,26) contient une instruction sur les deux esprits, qui ressemble en maints points au *duae viae* que nous trouvons dans l'*Épître de Barnabé* et dans la *Didaché*; il semble même que la forme du *duae viae* représentée par la *Doctrina apostolorum* s'en rapproche davantage, ce qui confirmerait, après coup, l'avis exprimé jadis par Hennecke, Goodspeed, Altaner²⁰. Le Père Audet a le mérite de s'être penché le premier sur ce problème et d'avoir démontré, dans le détail, que le *duae viae* chrétien devait dépendre, d'une manière ou d'une autre, de son modèle qumranien²¹. Sa démonstration a trouvé un large écho positif²². Le Cardinal Daniélou, dans plusieurs publications²³, a exposé les mêmes vues. S. Wibbing²⁴ a étayé cette thèse en prouvant que les listes chrétiennes de vertus et de vices dépendent de la même section du *Manuel de discipline* de Qumran. A son tour, E. Kamlah²⁵ a décelé l'arrière-fond *religionsgeschichtlich* de cette forme de parénèse dans les écrits du Bas-judaïsme et du christianisme primitif.

19. J.-P. AUDET, *op cit.* (note 7), p. 20 s., cite les noms suivants : J.V. Bartlet, B. Capelle, A.J. McLean, C.H. Turner, B.H. Streeter, J.M. Creed, Th. Klauser.

20. Cf. note 11.

21. Cf. son article « Affinités littéraires et doctrinales du *Manuel de discipline* », *RB* 59, 1952, p. 219-238; et son grand commentaire de la *Didaché*, 1958, p. 121-163.

22. Cf. les éditions les plus récentes de la *Didaché* et de l'*Épître de Barnabé*, par R.A. KRAFT, *The Apostolic Fathers* III, 1965, et P. PRIGENT-R.A. KRAFT, *Sources chrétiennes* 172, 1971. Cf. aussi J. LIEBAERT, *Les enseignements moraux des Pères apostoliques*, 1970, p. 99 s.

23. Cf. par ex. « Une source de la spiritualité chrétienne dans les manuscrits de la Mer Morte : la doctrine des deux esprits », *Dieu vivant* 25 (1953), p. 127 ss.; *Les manuscrits de la Mer Morte et les Origines du christianisme*, 1957, p. 39 ss.; *Théologie du Judéo-christianisme*, 1958, p. 38 ss., 370 ss.; et encore assez récemment *La catéchèse aux premiers siècles*, 1968, p. 127 ss.

24. *Die Tugend- und Lasterkataloge im Neuen Testament*, *BZNW* 25, 1959.

25. *Die Form der katalogischen Paränese im Neuen Testament*, *WUNT* 7, 1964. Cf. déjà A. WLOSOK, *Laktanz und die philosophische Gnosis*, 1960, p. 107 ss.

La lumière semble donc faite sur la provenance du *duae viae* : il serait issu d'une tradition essénienne dualiste et aurait fait son chemin dans le christianisme²⁶. Pourtant, il y a des questions qui se posent et que la recherche future devra prendre en considération si elle veut arriver à des résultats solidement établis. Voici ces questions :

1. Il ne faut pas perdre de vue que la comparaison entre le *Manuel de discipline* qumranien et les différentes formes du *duae viae* chrétien porte uniquement sur le *cadre dualiste* (qui est absent dans la *Didaché*!) et sur le genre littéraire général de l'instruction qui met côte à côte une liste de vertus et une liste de vices ; mais dans le détail du contenu et du vocabulaire, les ressemblances font défaut. D'autre part, à en croire le Père Audet, le *duae viae* de la *Didaché* serait adressé « aux Gentils »²⁷ et se situerait par conséquent dans une orientation non pas particulariste (qumranienne), mais universaliste. On est donc obligé d'admettre, avec le Père Audet²⁸, que « le *duae viae* a connu, sans doute dans la première période de son histoire (pré-chrétienne ?), une phase recensionnelle assez active ».

2. Somme toute, la parenté entre le *Manuel de discipline* et le *duae viae*, éblouissante parce que découverte récemment, ne semble pas être beaucoup plus étroite que celle qu'on avait établie, avant la « nouvelle vague » qumranienne, entre l'instruction catéchétique des prosélytes juifs et le *duae viae* que l'on croyait être un enseignement catéchétique chrétien²⁹. Bien

26. H. BRAUN, *Qumran und das Neue Testament* II, 1966, p. 184 ss., 286 ss., résume la discussion d'une manière très nuancée et compétente. Pour E. ROBILLARD (« L'Épître de Barnabé : trois époques, trois théologies, trois rédacteurs », *RB* 78, 1971, p. 184-209), ce serait Barnabé, le compagnon de Paul, qui aurait repris le *duae viae* juif, à des fins missionnaires !

27. En effet, J.-P. AUDET, *op. cit.* (note 7), p. 91 ss., fait confiance au titre long de l'écrit qui aurait eu, en milieu juif, la teneur suivante : Διδαχὴ κυρίου (= Dieu !) τοῖς ἔθνεσσιν.

28. *Op. cit.* (note 7), p. 158. De même PRIGENT, dans *SC* 172, 1971, p. 20. Cf. les remarques critiques de F.E. VOKES, « The Didache — Still debated », *Church Quarterly* 3, 1970, p. 58 s., 62.

29. Cf. en particulier A. BENOÎT, *Le baptême chrétien au second siècle*, 1953, p. 5-33, mais aussi D. DAUBE, *The New Testament and Rabbinic Judaism*, 1956, p. 106 ss. La règle d'or et les devoirs domestiques incorporés au *duae viae* se situent aussi plutôt dans ce contexte : cf. A. DIHLE, *Die goldene Regel*, 1962, et D. SCHROEDER, *Die Haustafeln des Neuen Tes-*

que nous soyons mal renseignés sur le baptême des prosélytes juifs à l'époque du christianisme primitif, les parallèles qu'il présente avec le baptême chrétien sont indéniables³⁰. La recherche future ne devra pas négliger cette donnée du problème.

3. Il y a autre chose : c'est l'arrière-fond vétéro-testamentaire du *duae viae*. Je ne pense pas ici aux allusions au thème des deux voies qu'on trouve dans l'Ancien Testament, mais je pense au genre très précis du *Bundesformular* que K. Baltzer³¹ a décelé dans certains textes bibliques, et qu'il retrouve, sous des formes nouvelles, précisément dans le *Manuel de discipline* qumranien et le *duae viae* chrétien. Il vaudra la peine de prendre au sérieux, à l'avenir, aussi cette vision des choses³².

Etant donné la complexité du problème de la provenance du *duae viae*, il faudra surtout éviter les solutions simplistes, unilatérales ; il ne semble pas, en effet, que le *duae viae* (dans toutes ces formes) vienne de Qumran, ni qu'il dérive uniquement de l'instruction donnée aux prosélytes juifs, ni encore qu'il soit une expression tardive de la morale de l'alliance ancrée dans le *Bundesformular*. A titre d'hypothèse, je verrais l'évolution plutôt de la manière suivante : la tradition éthique vétéro-testamentaire rattachée au *Bundesformular* a subi, dans certaines couches du Bas-judaïsme (pas dans toutes) une modification nettement dualiste sous le coup de l'influence parse (dans ce domaine, je suivrais volontiers Kamlah). Le christianisme a hérité de ces deux courants dualiste et non-dualiste. Dans le Nouveau Testament, nous retrouvons ces deux tradi-

taments (thèse, Hambourg), 1959. A. ADAM, dans ZKG 68, 1957, p. 30 ss., est très précis : il voit dans le *duae viae* le manuel catéchétique des prosélytes juifs de l'Adiabène.

30. M. DUJARIER, *Le parrainage des adultes aux trois premiers siècles de l'Eglise*, 1962, tout en traitant de l'arrière-fond qumranien possible (p. 103 ss.), n'a pas laissé de côté ce problème (p. 73 ss.). Cf. aussi J. JEREMIAS, *Die Kindertaufe in den ersten vier Jahrhunderten*, 1958, p. 28 ss.

31. *Das Bundesformular*, WMANT 4, 2^e éd. 1964. Cf. le bon résumé en français de J. L'HOUE, *La morale de l'alliance*, dans *Cahiers de la RB* 5, 1966. Voir aussi : J. BECKER, *Untersuchungen zur Entstehungsgeschichte der Testamente der zwölf Patriarchen*, 1970.

32. E. KAMLAH, *op. cit.* (note 25), p. 163, n. 1, se fait la critique beaucoup trop facile ! Notons cependant que les deux auteurs tombent d'accord pour dire que le chap. 16 de la *Didaché* appartenait au *duae viae* primitif. Cf. H. KÖSTER, *Synoptische Ueberlieferung bei den apostolischen Vätern*, 1957, p. 160, 173, 189 s., et R.A. KRAFT, *op. cit.* (note 22), p. 12 ss.

tions³³. Ne serait-il pas possible que les différentes formes du *duae viae* chrétien reflètent également les *deux* traditions ? Dans cette optique, la *Doctrina apostolorum* et l'*Epître de Barnabé* s'inscriraient dans la lignée *dualiste* de l'instruction morale telle qu'elle se trouve dans le *Manuel de discipline*, tandis que la *Didaché* et les documents dérivés représenteraient la lignée *non-dualiste* de l'instruction morale telle qu'elle s'est formée au cours de l'histoire d'Israël et qu'elle a passé dans l'enseignement sapientiel et synagogaal du judaïsme (et éventuellement dans la catéchèse donnée aux prosélytes)³⁴. L'étude de la question du *Sitz im Leben* nous apportera peut-être d'autres lumières à ce sujet.³⁵

2. La question du *Sitz im Leben* du *duae viae*

En *Didaché* 7,1, nous lisons ceci : « Au sujet du baptême, baptisez ainsi : après avoir enseigné tout ce qui précède (ταῦτα πάντα προειπόντες), baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. » Les mots ταῦτα πάντα προειπόντες doivent se rapporter aux chapitres 1-5(6)³⁶ de la *Didaché*, qui contien-

33. En gros (c'est bien *cum grano salis* que je le dis !), les évangiles synoptiques représentent la tradition non-dualiste, tandis que les littératures johannique et paulinienne reflètent la tradition dualiste.

34. Cf. J.P. AUDET, *op. cit.*, p. 255 s. R.A. KRAFT, *op. cit.* (note 22), p. 136, met l'accent sur le critère de l'intensité eschatologique pour distinguer les traditions ; il s'approche par là de mon point de vue. A mon sens, cependant, le critère de la présence ou de l'absence du cadre dualiste va encore plus au centre du problème.

35. Il est assez vain de vouloir dire ce qui formait le *contenu* exact du *duae viae* pré-chrétien. Bien entendu, la « section évangélique » (*Did.* 1,3-2,1) ne s'y lisait pas. Le Père Giet, *op. cit.* (note 6), p. 153 ss., aimerait préciser davantage : le *duae viae* juif n'aurait contenu ni le *double* commandement de l'amour, ni l'« instruction du sage » (*Did.* 3, 1-6), ni même (éventuellement) la voie de la mort. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces thèses. En ce qui concerne le double commandement de l'amour, cf. la critique implicite que fait C. BURCHARD, dans *Der Ruf Jesu und die Antwort der Gemeinde, Festschrift für Joachim Jeremias*, 1970, p. 39-62.

36. *Did.* 6,1, semble être la fin du *duae viae*. Cependant, le précepte concernant les aliments (6,3) plonge ses racines dans une tradition également très ancienne ; cf. le décret apostolique qui est reflété, sous une forme archaïque et dans un contexte catéchétique, dans les *Pseudo-Clémentines* ; cf. à ce sujet les travaux de E. MOLLAND, dans *Opuscula Patristica*, 1970, p. 25-60 ; A.F.J. KLIJN, dans *NT* 10, 1968, p. 305-312 ; M. SIMON, dans *BJRL* 52, 1969-70, p. 437-460 ; et Y. TISSOT, dans *RB* 77, 1970,

nent justement le *duae viae*. En conséquence, les premiers éditeurs de la *Didaché*, Bryennios et Harnack, estimaient que le *duae viae* formait sans doute une partie de l'enseignement *catéchétique* préparatoire au baptême, dans les milieux d'où l'écrit est issu³⁷. Par la suite, cette interprétation fut unanimement reçue par le monde savant. C'est J.-P. Audet qui, le premier à ma connaissance, l'a mise en question³⁸. Il part de l'observation du fait que les mots ταῦτα πάντα προειπόντες ne se trouvent que dans le manuscrit de Constantinople (de 1056) et dans la version géorgienne, mais pas dans le remaniement de la *Didaché* au VII^e livre des *Constitutions apostoliques*, de la fin du IV^e siècle. Il ne voit qu'une explication possible de ce fait : le compilateur des *Constitutions apostoliques* n'a pas trouvé les mots en question dans le texte de la *Didaché* qu'il a utilisé. En outre, il reconnaît dans les mots ταῦτα πάντα προειπόντες une insertion dans le texte, stylistiquement maladroite, de seconde main, qu'il n'hésite pas à supprimer dans son édition du texte grec³⁹. La leçon particulière du manuscrit de Constantinople serait une glose de copiste qui refléterait l'usage de l'Église d'Égypte de se servir du *duae viae* pour l'instruction des catéchumènes⁴⁰.

La thèse du Père Audet est assez fragile. En ce qui concerne la question du style de *Didaché* 7,1, P. Nautin⁴¹ l'a déjà montré. On peut aussi faire remarquer que le style de l'« addition » ne semble pas étranger aux habitudes d'expression du rédacteur de la *Didaché*, puisqu'il se sert, en 11,1, d'une formule presque identique : ταῦτα πάντα τὰ προειρημένα. Mais ce

p. 321-346. On peut même se poser la question de savoir si *Did.* 6, 2-3 ne montre pas que le *duae viae* s'adressait primitivement à des craignant-Dieu (cf. les préceptes noachiques de la tradition rabbinique : BILLERBECK III, 36 ss.); c'est la thèse de M. Simon (cf. déjà J.-P. AUDET, *op. cit.*, p. 354, et A. STUIBER, dans *Texte und Untersuchungen* 79, 1961, p. 323-329). Or, dans le christianisme, l'ensemble de 6,2-3 se rattacherait plutôt à une tradition ascétique : cf. *infra*, p. 125 s.

37. A. HARNACK, *Die Lehre der zwölf Apostel*, 1884, p. 22, laissait ouverte la question de savoir s'il s'agissait d'un discours baptismal précédant immédiatement le baptême ou d'un véritable enseignement catéchétique.

38. *Op. cit.* (note 7), p. 58 ss.; cf. p. 358 s.

39. *Ibid.*, p. 232.

40. Cf. ATHANASE, *Lettre festale* 39, mais aussi *Can. eccl.* 12.

41. Dans *RHR* 155, 1959, p. 206 s. Cf. aussi B. BOTTE, dans *BTAM* 8, 1958, p. 168.

qui est plus grave, le Père Audet ne se pose même pas la question de savoir si le compilateur des *Constitutions apostoliques* aurait pu avoir intérêt à changer le texte de la *Didaché* du fait que, de son temps et dans son Eglise, le *duae viae* n'était plus utilisé pour l'instruction des catéchumènes⁴². On a l'impression que c'est la bonne réponse quand on lit l'exposé du contenu de la catéchèse baptismale en *Const. apost.* VII, 39 ss.

Si la critique de *Didaché* 7,1 par le P. Audet semble donc injustifiée⁴³, la question du *Sitz im Leben* du *duae viae* n'est pas pour autant résolue. En effet, il demeure que le *duae viae* ne fut pas exclusivement employé dans la catéchèse préparant au baptême. Une preuve en est l'*Epître de Barnabé* : selon toute vraisemblance, elle s'adresse à des chrétiens déjà baptisés⁴⁴ ; à la fin, elle leur rappelle l'enseignement des deux voies⁴⁵. Dans la *Didaché*, le *duae viae* a donc sa place dans l'enseignement prébaptismal ; dans l'*Epître de Barnabé*, au contraire, elle a sa place dans l'enseignement postbaptismal. Pouvons-nous en dire davantage sur l'enseignement éthique prébaptismal et son *Sitz im Leben* ?

Posons d'abord une question, préliminaire, mais importante : A qui le *duae viae* s'adresse-t-il ? A des judéo-chrétiens ? Ou à des pagano-chrétiens ? Est-ce que les titres de la *Didaché* peuvent nous donner le renseignement désiré ? En effet, le manuscrit de Constantinople porte deux titres : « *Didaché* des douze Apôtres » et « *Didaché* du Seigneur aux gentils par les douze Apôtres ». Il ne s'agit pas de trancher ici le problème de la relation de ces deux titres entre eux et par rapport à l'écrit, problème qui est très compliqué⁴⁶. Il est hors de doute, cependant, que le titre long (qui semble inspiré par Matth. 28,19 s.)

42. Un indice linguistique qui va dans ce sens : pourquoi s'exprime-t-il, juste ici, de la manière suivante : ἡδη μὲν καὶ πρότερον διαταξάμεθα ? Cette formule semble s'inspirer de ταῦτα πάντα προειπόντες de *Did.* 7,1.

43. Le Cardinal Daniélou, dans ses publications à ce sujet (cf. note 23), a toujours fait confiance au texte de *Did.* 7,1.

44. Cf. G. SCHILLE, « Zur urchristlichen Tauflehre. Stilistische Beobachtungen am Barnabasbrief », *ZNW* 49, 1958, p. 31-52.

45. Cf. les allusions au *duae viae* dans *I* et *II Clément*, dans le *Pasteur d'HERMAS*, donc dans des écrits qui s'adressent tous à des chrétiens baptisés.

46. J.-P. AUDET, *op. cit.*, p. 91 ss., le complique encore ; cf. P. NAUTIN, dans *RHR* 155, 1959, p. 210 ss.

entend présenter la *Didaché* comme un enseignement donné aux convertis venus du paganisme⁴⁷. Un passage du *duae viae* lui-même confirme cette interprétation : en *Did.* 2,2, il est dit : « Tu ne tueras point, tu ne commettras pas d'adultère⁴⁸. Tu ne t'adonneras ni à la pédérastie, ni à la fornication, ni au vol, ni à la magie, ni à la sorcellerie. Tu ne supprimeras pas l'enfant par avortement et tu ne tueras point l'enfant déjà né. » Les préceptes visant la pédérastie, la magie, l'avortement et l'exposition des enfants, qui s'ajoutent aux commandements du décalogue, se comprennent mieux s'ils sont adressés à d'anciens païens⁴⁹. Le *duae viae* semble donc avoir été destiné à des craignant-Dieu ou à des prosélytes, en milieu juif, et à des pagano-chrétiens, en milieu chrétien.

Cette constatation peut nous aider à comprendre pourquoi la *Didaché* parle du *duae viae* comme partie de l'enseignement catéchétique préparant au baptême. Souvent, en effet, on a eu l'impression que ce témoignage de la *Didaché* était absolument insolite dans la littérature chrétienne primitive. Le Nouveau Testament (à part *Hébr.* 6, 1 ss.) ne semble rien nous dire sur une catéchèse prébaptismale ; le gros de l'enseignement moral du Nouveau Testament semble rattaché à la parénèse post-baptismale⁵⁰ ; les récits de baptêmes contenus dans le *Livre des Actes* nous suggèrent que l'on a baptisé sans perdre beaucoup de temps avec une catéchèse préliminaire. Cependant, n'oublions pas que les premiers baptêmes étaient des baptêmes de juifs ou de craignant-Dieu convertis au christianisme. Ceux-ci n'avaient plus besoin d'être initiés à la morale de l'alliance, ils la connaissaient et la pratiquaient avant même de devenir chrétiens. Par conséquent, leur foi au Christ Jésus suffisait pour qu'ils soient admis au baptême. Tout autre fut la situation, dès que les premiers convertis du paganisme demandèrent le baptême : il fallait les instruire, préalablement à leur bap-

47. Ainsi déjà Harnack, *op. cit.* (note 37), p. 27 ss., contre Bryennios.

48. La *Doctrina apostolorum* met en tête le péché d'adultère, suivant en cela l'ordre du décalogue dans les Septante (cf. aussi PHILON, *De decalogo*, § 121 ; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protr.* 108 ; *Paed.* II, 89, 1 ; III, 89, 1). Il se pourrait que cet ordre soit primitif (cf. S. GIET, *op. cit.* [note 6], p. 103). Ce serait encore un indice pour situer l'origine du *duae viae* dans un milieu de « diaspora » juive et chrétienne.

49. Cf. J.-P. AUDET, *op. cit.* (note 7), p. 286 ss. Voir aussi *Did.* 3,4.

50. Cf. par exemple F. HAHN, *op. cit.* (note 14), p. xxviii ; c'est une des critiques qu'il fait aux études de A. Seeberg.

tême, dans les rudiments de l'éthique correspondant à la foi en un seul Dieu. Saint Irénée, apparemment en connaissance de cause, s'exprime ainsi :

Voilà pourquoi encore Paul, qui fut l'apôtre des gentils, déclare : *Plus qu'eux tous, j'ai peiné* (1 Cor. 15,10). Pour ceux-là (sc. les apôtres des juifs), en effet, l'enseignement était aisé... Car, lors même que ceux de la circoncision ne mettaient pas en pratique les paroles de Dieu, parce qu'ils les méprisaient, ils n'en avaient pas moins été instruits par avance à ne commettre ni adultère, ni fornication, ni vol, ni fraude, et ils savaient que tout ce qui porte préjudice au prochain est mal et objet d'exécration pour Dieu : aussi se laissaient-ils persuader sans peine de s'abstenir de ces choses, eux qui avaient déjà appris tout cela. Mais aux gentils, il fallait enseigner même cela, à savoir que de telles actions sont mauvaises, préjudiciables, inutiles et qu'elles sont dommageables à ceux qui les commettent. Pour ce motif, celui qui reçut l'apostolat à destination des gentils peina plus que ceux qui prêchèrent le Fils de Dieu parmi les circoncis ⁵¹.

Non seulement nous devons postuler que telle était bien la situation de la mission parmi les païens, au premier siècle déjà, mais nous avons des indices qui confirment cette vue. En plus de ce que M. Dujarier ⁵² a signalé, à propos du Nouveau Testament, on peut citer deux textes du début du II^e siècle qui, selon toute vraisemblance, supposent un enseignement éthique prébaptismal. Il s'agit de la lettre de Pline le Jeune, d'une part, et d'un passage du Livre d'Elkesaï, d'autre part. Dans sa lettre bien connue à Trajan (X,96,7), Pline dit, en parlant des chrétiens qu'il a interrogés :

Ils affirmaient que toute leur faute, ou leur erreur, s'était bornée à avoir l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement un hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment non à perpétrer quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice.

D'après l'interprétation de ce passage qu'a donnée H. Lietzmann ⁵³, et qui reste toujours la plus plausible, l'« engagement » (sacramentum) dont parle le texte, serait l'enga-

51. *Adv. haer.*, IV, 24 1-2 ; trad. de A. ROUSSEAU, SC 100**, 1965, p. 699 ss. Y a-t-il, dans ce texte, des allusions au *duae viae* ?

52. *Op. cit.* (note 30), p. 117 ss. Cf. J. DANTÉLOU, *La catéchèse aux premiers siècles*, 1968, p. 37 ss.

53. « Die liturgischen Angaben des Pliniusbriefs », dans *Geschichtliche Studien für A. Hauck zum 70. Geburtstag*, 1916, p. 34 ss.

gement baptismal. A ce moment-là, nous devons supposer qu'une instruction éthique précédait le baptême. La même conclusion s'impose quant au passage du Livre d'Elkesaï que cite Hippolyte⁵⁴ en ces termes :

(Que celui qui se plonge dans l'eau dise :) Voici que je prends à témoin le ciel, l'eau, les esprits saints, les anges de la prière, l'huile, le sel et la terre. J'atteste ces sept témoins que désormais je ne pécherai plus, je ne commettrai plus ni adultères, ni vols, ni injustices, ni actes inspirés par la cupidité ou la haine, ni parjures, bref que je ne me complairai plus dans aucune action mauvaise.

Bien qu'il soit ici question d'un deuxième baptême, comme acte de pénitence, qui se fait par auto-immersion, il est hors de doute qu'il se rattache étroitement aux rites du premier baptême.

Nous pouvons ajouter à cela le témoignage des *Kérygmes de Pierre* pseudo-clémentins, un peu plus tardif, il est vrai⁵⁵. Ces prédications de Pierre sont particulièrement intéressantes pour notre propos parce qu'elles reflètent indubitablement un enseignement éthique prébaptismal qui s'avère très proche du *duae viae*. Ne citons que la VII^e *Homélie*⁵⁶: Pierre prêche d'abord à Tyr. Comme ailleurs⁵⁷, il souligne l'importance de suivre les préceptes du décret apostolique et donne ensuite une explication de la règle d'or qui reprend une partie des dix commandements (cf. *Did.* 1,2 ; 2,2-3). Après cette catéchèse (le texte grec emploie déjà le verbe *κατηχεῖν* !) qui dure plusieurs jours, les auditeurs se font baptiser en masse. Pierre passe ensuite à Sidon où il reprend son enseignement catéchétique qui mène à un grand nombre de baptêmes, en ces termes :

Je ne refuse pas de vous indiquer la manière dont vous pourrez être sauvés, ayant appris moi-même, de la bouche du Prophète de la Vérité, les règles posées d'avance par Dieu... Connaissant donc ces actions, les bonnes et les mauvaises, je vous les signale comme étant deux voies, et je vous indique quelle est celle qui conduit à la perdition et quelle

54. *Ref. omn. haer.*, IX, 15,5-6. Cf. à propos de ce passage E. PETERSON, *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, 1959, p. 221-235. G. KRETSCHMAR, *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie*, 1956, p. 212, a raison de renvoyer aussi au baptême des prosélytes juifs. Cf. d'ailleurs la *Contestatio* pseudo-clémentine (1,1).

55. Cf. G. STRECKER, « Die Kerygmata Petrou », dans *Neutestamentliche Apokryphen* (éd. HENNECKE-SCHNEEMELCHER), 3^e éd., 1964, p. 63 ss.

56. On pourrait aussi citer la XI^e et la XVIII^e *Homélie*.

57. Cf. les travaux mentionnés en note 36.

est celle qui mène au salut sous la direction de Dieu. La voie que suivent les hommes marchant à leur perte est large et parfaitement unie : elle mène sans fatigue à la perte. La voie des hommes qui travaillent à se sauver est étroite et raboteuse, mais à la fin elle fait aboutir au salut ceux qui l'ont péniblement suivie⁵⁸. A ces deux routes président l'incrédulité et la foi.

Je crois qu'il faut aussi mentionner, dans ce contexte, le rite baptismal de l'*abrenuntiatio*. Bien qu'il soit attesté *expressis verbis* seulement à la fin du II^e siècle⁵⁹, ses racines doivent remonter plus haut dans le temps. En effet, il est impensable qu'on ait créé, à la fin du II^e siècle, un rite de renonciation à Satan, à ses anges et à ses œuvres, rite qui exprime un dualisme eschatologique très marqué. Ce rite doit être relié à une conception dualiste juive et judéo-chrétienne à laquelle étaient rattachées à leur tour, nous l'avons vu, certaines formes du *duae viae*. Or le rite de la renonciation à Satan implique l'existence d'une catéchèse éthique préalable⁶⁰.

C'est dire qu'il y a eu, sans doute, une tradition ininterrompue d'enseignement éthique prébaptismal dans l'Eglise chrétienne des deux premiers siècles, tradition qui plonge ses racines dans le judaïsme, qui a son *Sitz im Leben* dans le contexte de l'initiation des convertis païens, et qui mène jusqu'à l'institution du catéchuménat chrétien à la fin du II^e siècle. Le *duae viae* a eu sa place dans cette tradition⁶¹.

Pour terminer ce chapitre, j'aimerais encore exprimer un vœu. L'intérêt que l'on porte aux traditions « catéchétiques » dans l'Eglise naissante a augmenté sensiblement, ces dernières années. On s'interroge sur la structure catéchétique du Sermon sur la montagne⁶², voire des Evangiles synoptiques tout

58. L'influence de *Matth.* 7,13 s. est ici sensible.

59. Cf. H. KIRSTEN, *Die Taufabsage*, 1960 ; G. KRETSCHMAR, dans *Leitura* 5, 1970, p. 72 et 96 ss.

60. TERTULLIEN, *De cor.* 3,2, nous dit d'ailleurs que la première renonciation se faisait quelque temps avant le baptême déjà. Il faut ajouter à cela le témoignage de JUSTIN, *Apol.*, I, 64 (cf. aussi *II Clém.* 17,1).

61. Il est plus difficile de dire si l'on peut comparer le catéchuménat chrétien et le « catéchuménat » qumranien (affirmativement, J. DANIELOU, dans *RHPHR* 35, 1955, p. 105 ss.) ; le contexte est en tout cas assez différent.

62. Cf. E. MASSAUX, *Influence de l'Evangile de Saint Matthieu sur la littérature chrétienne avant Saint Irénée*, 1950 ; G. BORNKAMM, *Ueberlieferung und Auslegung im Matthäusevangelium*, *WMANT* 1, 4^e éd. 1965, p. 15 (cf. *idem*, dans *Mélanges Dodd*, 1956, p. 225) ; J. JEREMIAS, *Die*

entiers⁶³ ; de même, on réétudie, après Carrington et Selwyn, les éléments catéchétiques dans la parénèse épistolaire du Nouveau Testament⁶⁴. Mais on oublie généralement de préciser si l'on parle d'une catéchèse pré- ou postbaptismale. Il serait sage, me semble-t-il, de distinguer mieux ces deux choses, et de réserver le terme de catéchèse à l'enseignement dont on est sûr qu'il se donnait *avant* le baptême. L'application d'une certaine rigueur de méthode, dans ce domaine, clarifierait la situation, et nous apporterait du même coup, j'en suis convaincu, de nouvelles lumières quant à l'enseignement éthique préalable au baptême⁶⁵.

3. Le *Nachleben* du *duae viae* dans le christianisme

Dans les premières décennies qui suivirent la découverte de la *Didaché*, on a relevé pratiquement tous les passages dans la littérature chrétienne des trois premiers siècles qui citent le *duae viae* ou qui semblent y faire allusion⁶⁶. Deux textes sont venus s'ajouter, en 1907 et 1914. Il s'agit de la *Démonstration de la prédication apostolique* de saint Irénée⁶⁷, et du Sermon

Bergpredigt (*Calwer Hefte* 27), 2^e éd. 1960, p. 17 ss.; C.H. DODD, « The primitive Catechism and the Sayings of Jesus », dans *New Testament Essays. Studies in Memory of T.W. Manson*, 1959, p. 106-118; W.D. DAVIES, *The Setting of the Sermon on the Mount*, 1964, p. 370 ss.; O. HANSSSEN, dans *Der Ruf Jesu und die Antwort der Gemeinde. Festschrift für Joachim Jeremias*, 1970, p. 94-111.

63. Cf. G. SCHILLE, dans *NTS* 4, 1957-1958, p. 1-24; 101-114.

64. C.H. DODD, *Gospel and Law*, 6^e éd. 1965; W. SCHRAGE, *Die konkreten Einzelgebote in der paulinischen Paränese*, 1961; K. WEGENAST, *Das Verständnis der Tradition bei Paulus und in den Deuteropaulinen* (*WMANT* 8), 1962; cf. aussi G. SCHILLE, dans *ZNW* 46, 1955, p. 81 ss.; 48, 1957, p. 270-280; 51, 1960, p. 112-131; F.L. CROSS, *I. Peter. A Paschal Liturgy*, 1954; M.E. BOISMARD, dans *RB* 63, 1956, p. 182-208; 64, 1957, p. 161-183.

65. Le rapport étroit entre le *duae viae* de la *Didaché* et le Sermon sur la Montagne est indéniable (cf. les travaux mentionnés à la note 62). Auraient-ils le même *Sitz im Leben*? Cf. aussi J. DANIELOU, *La catéchèse aux premiers siècles*, 1968, p. 134 s.

66. A. Harnack, dans son édition de la *Didaché* (note 37), présentait déjà un riche dossier de parallèles, mais c'est surtout A. Seeberg qui, dans ses différentes publications (cf. note 12), a rassemblé une vaste documentation à ce sujet; cf. aussi G. RESCH, *Das Aposteldecree*, 1905, p. 92 ss.

67. Publiée par Mgr TER-MEKERTSCHIAN, dans *Texte und Untersuchungen* 31, 1, 1907.

*De centesima, de sexagesima, àe tricesima*⁶⁸. A. Turck⁶⁹ a le mérite d'avoir fait le rapprochement entre le premier texte et le *duae viae*. En ce qui concerne le Sermon, J. Daniélou⁷⁰ a vu qu'il cite *Did.* 6,2 ; nous y reviendrons.

Ce n'est pas mon ambition de reprendre cette liste des citations et allusions ; on ne peut d'ailleurs jamais dire avec certitude si les allusions qu'on croit avoir trouvées, se réfèrent vraiment au *duae viae*. J'aimerais plutôt étudier quelques textes des IV^e, V^e et VI^e siècles qui me semblent influencés par le *duae viae* et dont on n'a peut-être pas assez tenu compte. Ces textes nous montreront en même temps que le *Sitz im Leben* du *duae viae* a changé, au cours de son histoire.

Un premier texte à citer est l'*Epitome des Institutions divines* de Lactance. Dans les chapitres 53-62, où Lactance reprend le VI^e livre des Institutions *De vero culto*, l'influence du *duae viae* est indéniable⁷¹. En effet, nous n'y trouvons pas seulement des allusions à l'un ou l'autre passage du *duae viae*, mais — qui plus est — nous y trouvons toute la trame du *duae viae* tel qu'il nous est conservé dans la *Didaché* et la *Doctrina apostolorum*. En tête est placé le thème des deux voies de la vie et de la mort. La voie de la vie est explicitée de la manière suivante : premièrement, on doit aimer Dieu qui nous a faits, deuxièmement, on doit aimer le prochain. L'amour du prochain est explicité, à son tour, par la règle d'or (cf. *Did./Doctr.* 1,1-2). Il faut d'abord combattre les vices, ensuite planter les vertus⁷². Pour combattre les vices, il faut commencer par arracher leurs racines dans le cœur : les passions (*ira, avaritia, libido*) ; ensuite, on sera capable d'accomplir le décalogue et les autres préceptes chrétiens (cf. *Did./Doct.* 2-4)⁷³. Enfin, on

68. Publié par R. REITZENSTEIN, « Eine frühchristliche Schrift von den dreierlei Früchten des christlichen Lebens », *ZNW* 15, 1914, p. 60-90.

69. *Op. cit.* (note 7), p. 128 ss.

70. Dans son compte rendu du livre de J. LIEBAERT, *Les enseignements moraux des Pères apostoliques*, dans *RSR* 59, 1971, p. 68. Cf. maintenant son article dans *Vig. Chr.* 25, 1971, p. 71-81.

71. Malgré l'affirmation contraire de B. ALTANER, *art. cit.* (note 11), p. 162. Cf. M. GERHARDT, *Das Leben und die Schriften des Lactantius* (thèse, Erlangen), 1924, p. 121-128.

72. Ou, comme le dit Lactance en une formule : *primum est enim non nocere, proximum, prodesse*. Encore AMBROISE, *De officiis* I, suit ce schéma, et en cela, il dépasse précisément Cicéron.

73. Il est vrai que *Did./Doct.* font juste l'inverse de Lactance : elles rappellent d'abord les péchés condamnés par le décalogue pour montrer ensuite quelles passions poussent l'homme à commettre ces péchés.

pourra passer à la vertu chrétienne qu'est la charité (cf. *Did.* 1,3-2,1). Bien entendu, Lactance développe l'enseignement primitif du *duae viae* à la lumière de la philosophie chrétienne qui était la sienne ; mais il est d'autant plus intéressant de constater qu'un ancien manuel d'éthique judéo-chrétienne a pu lui servir de base pour le faire, parce que cet enseignement s'avérait assez substantiel pour ne pas être abandonné, et en même temps assez souple pour pouvoir être transformé en fonction des besoins d'une nouvelle époque. Cet essai de Lactance, innovateur et en même temps profondément attaché à la tradition, pourrait peut-être nous inspirer aujourd'hui où il s'agit également de reformuler l'éthique chrétienne dans un langage nouveau ⁷⁴.

Un deuxième texte que j'aimerais citer est le sermon qui se trouve à la fin des *Canons d'Hippolyte* ⁷⁵. Le canon 38, le dernier du recueil, porte comme titre : « De la nuit où est ressuscité notre Seigneur : que personne ne dorme en cette nuit-là et qu'on se baigne (auparavant). De celui qui pêche après le baptême, et explication de cela ; de l'interdiction de ce qu'il ne faut pas (faire), et de la pratique de ce qu'il faut (faire). » Dans la table des titres, au début du recueil, on lit ensuite : « Et si quelqu'un veut imiter les anges. » Bien vite, l'auteur passe au discours direct ; cette partie du canon 38 semble donc être un sermon prononcé pendant la vigile pascale. Le prédicateur — le moment était bien choisi pour le faire — rappelle la liturgie du baptême pour exhorter ses auditeurs ⁷⁶. S'ils ont rejeté Satan, il faut qu'ils persévèrent, comme de bons soldats, dans leur promesse, et ne retournent pas aux mauvaises actions, autrement le Seigneur ne les reconnaîtra pas comme siens au moment du jugement : qu'ils « marchent dans les préceptes du Christ ». Puis vient une longue liste « de ce qu'il ne faut pas faire », liste qui, par le genre littéraire ainsi que par le contenu, ressemble de très près au *duae viae* ; elle est suivie, à la fin, d'une liste des choses

74. Cf., d'une manière générale, les belles remarques de J. DANÉLOU, *La catéchèse aux premiers siècles*, 1968, p. 170 ss.

75. Cf. la récente édition de R.-G. COQUIN, dans *Patrologia Orientalis* 31, 2, 1966, p. 413 ss. Pour l'éditeur, les *Canons d'Hippolyte* ont été rédigés en Egypte, en 340 environ.

76. On peut supposer qu'il y avait aussi, parmi eux, de nouveaux baptisés.

« qu'il faut faire » qui, elle, rappelle la « section évangélique » du *duae viae*. La liste des choses « qu'il ne faut pas faire » se termine de cette façon : « Si le chrétien persévère en tout cela, c'est-à-dire imite le Christ, il sera à sa droite, sera envoyé avec les anges et sera honoré par lui ; parce qu'il a pris la couronne du bien, a accompli la charge et gardé la foi, il recevra la couronne de vie qui a été annoncée à ceux qui l'aiment », — passage qui rappelle la fin de la *Doctrina apostolorum*. Or, le texte continue ainsi : « Si le chrétien veut être dans un rang angélique, qu'il s'éloigne des femmes une fois pour toutes et dispose dans son cœur de ne pas les regarder ni de manger avec elles. En hâte qu'il distribue tous ses biens aux faibles, qu'il ait la règle des anges dans l'humilité du cœur et du corps. » Le prédicateur s'adresse ici à une autre classe de chrétiens, qui va au-delà de ce que fait le commun des fidèles ; ces chrétiens d'élite vivent dans le célibat et sont volontairement pauvres, prêts à la souffrance et « prêts à la mort à toute heure, à cause du Christ, pour la foi », comme dit le texte. Ils ont à subir les trois tentations du Christ, « qui sont la gourmandise, l'orgueil et la cupidité ». Il est intéressant de noter que cette partie du sermon a des parallèles étroits dans certains textes monastiques rattachés au même milieu⁷⁷. Il faut ajouter à ces textes le *Syntagama doctrinae* et la *Foi des 318 Pères* pseudo-athanasiens qui, comme il est bien connu, incorporent des résumés du *duae viae*. Là aussi, nous trouvons ces deux classes de chrétiens : en principe, le *duae viae* s'adresse à tous les chrétiens, mais il reçoit un supplément réservé aux μονάζοντες qui va dans la même ligne que le sermon conservé dans les *Canons d'Hippolyte*. Si on lit ces textes, on est tenté de dire que le chapitre 6 de la *Didaché* auquel ces textes se réfèrent, reflète la même tradition ascétique ; il semblerait que la forme du *duae viae* attestée par le manuscrit de Constantinople a été marquée par cette tradition⁷⁸.

77. Il s'agit du *Traité sur la virginité* pseudo-athanasien (qui a d'ailleurs utilisé les prières de *Did.* 9-10), de deux traités d'Evagre le Pontique et d'un texte de Jean Cassien, signalés par R.-G. COQUIN, *op. cit.* (note 74), p. 311 ss.

78. La parenté de ce manuscrit avec le *Liber graduum* a été remarquée par A. ADAM, *art. cit.* (note 29), p. 25 s., par E. PETERSON, *op. cit.* (note 54), p. 150 s., et par G. KRETSCHMAR, dans *ZThK* 61, 1964, p. 40 s. (Ce dernier rattache la tradition en question aux ascètes itinérants syriens ; elle

Si nous nous tournons vers l'Occident, nous trouvons une confirmation de ce que nous venons de voir. Dans son explication de la parabole du Semeur (*Matth.* 13,1 ss., par.), l'auteur du sermon *De centesima, de sexagesima, de tricesima*⁷⁹ distingue trois classes de chrétiens : les martyrs qui produisent « cent », les ascètes qui produisent « soixante », et les continents qui produisent « trente » fruits. Pour appuyer son point de vue, il glisse, dans la partie sur les martyrs, la citation d'une *scriptura* qui dit ceci : *si potes quidem, fili, omnia praecepta domini facere, eris consummatus; sin autem, uel duo praecepta, amare dominum ex totis praecordiis et similem tibi quasi < te ipsum >*. Le début est une citation presque textuelle de *Didaché* 6,2a⁸⁰ ; la fin est un commentaire précieux de la phrase plutôt obscure de *Did.* 6,2b : « sinon, ce qui t'est possible, fais-le » : nous apprenons maintenant que « ce qui est possible » est le double commandement de l'amour, c'est-à-dire le contenu même du *duae viae* qui en est l'explication. L'auteur du sermon s'empresse d'ajouter que l'accomplissement du double commandement de l'amour n'est pas encore la perfection, mais qu'il y a, sur le chemin (*uia*) qui mène à la perfection, plusieurs degrés (*gradus*) à franchir. Nous sommes dans la même optique que nous avons trouvée dans le sermon à la fin des *Canons d'Hippolyte* : le *duae viae* est bon pour la masse des fidèles, mais le chrétien « parfait » va plus loin dans son effort d'ascèse et dans sa disposition au martyre.

Au VI^e siècle, la situation a encore une fois évolué : le *duae viae* n'est plus un enseignement qui s'adresse à tous les fidèles et qui reçoit, dans les cercles des ascètes, un supplément caractéristique, mais il est devenu une partie de la règle monastique elle-même, tant en Egypte qu'en Occident. Pour l'Egypte, nous avons le témoignage bien connu de la *Vie de Chenoute* arabe⁸¹ ;

remonterait au christianisme primitif et se refléterait dans l'Évangile de Matthieu et dans l'Apocalypse de Jean.) Dans les autres textes qui reproduisent le *duae viae* (cf. note 6), l'équivalent de *Did.* 6, 2-3 manque ; les *Const. apost.* VII, 19-21, laissent tomber *Did.* 6,2.

79. Pour R. REITZENSTEIN, *art. cit.* (note 68), le sermon serait écrit en Afrique du Nord, à la fin du II^e siècle déjà (cf. aussi J. DANIELOU, *art. cit.* [note 70]) ; d'après D. DE BRUYNE, dans *ZNW* 15, 1914, p. 281, il serait du III^e siècle.

80. Seul changement : *ἄλον τὸν ζυγόν* est devenu *omnia praecepta*.

81. Cf. L.E. ISELIN, dans *Texte und Untersuchungen* 13, 1, 1895, p. 10 s. Le texte arabe est du VII^e siècle seulement, mais il est la traduction d'un texte copte qui remonte au VI^e siècle, sinon au V^e siècle. L'enseignement

pour l'Occident, nous avons la *Regula Benedicti*⁸². A mes yeux, il est indéniable que saint Benoît, dans le prologue et le quatrième chapitre de sa *Règle*, s'est inspiré d'une forme du *duae viae*. Dans le prologue, le maître s'adresse au fils et lui enseigne, dans la ligne du Psaume 34(33), la « voie de la vie » qui nous dit de faire le bien et d'éviter le mal ; cette voie du salut est dure et étroite, surtout au début, mais elle mène celui qui persévère à la vie éternelle. Le 4^e chapitre donne la liste des choses à faire et à éviter ; elle commence par le double commandement de l'amour et cite aussi la règle d'or (cf. *Did./Doct.* 1,2), puis elle fait suivre des préceptes qui se rattachent à la deuxième table du décalogue (cf. *Did./Doctr.* 2). Le reste du chapitre a aussi beaucoup de parallèles de détail avec *Did./Doctr.* 3-4 et avec *Did.* 1,3-2,1. Bien entendu, des préceptes de caractère typiquement monastique se trouvent maintenant mêlés à l'enseignement primitif du *duae viae*, mais la trame de celui-ci est encore visible.

Une fois que le *duae viae* a fait son chemin dans la tradition monastique, il a cessé d'exister en dehors d'elle⁸³. Il se peut que les Vaudois aient fait une tentative pour utiliser le *duae viae* dans leur prédication qui appelait essentiellement à la conversion ; mais ce n'est pas sûr⁸⁴.

Aujourd'hui où nous savons l'importance que le *duae viae* a eu pour l'Eglise ancienne, on doit se poser la question de savoir s'il ne faudrait pas lui refaire une place dans notre enseignement catéchétique. Je ne saurais mieux exprimer la valeur du *duae viae* qu'en me servant des propres paroles du

des deux voies semble d'ailleurs avoir joué un rôle dans la tradition cénobitique antérieure déjà : cf. la première catéchèse de Pachome, éditée et traduite par L.-Th. LEFORT, dans *CSCO* 159, 2^e éd. 1965, p. 1 ss. et 160, 2^e éd. 1964, p. 1 ss. Par contre, les Règles de saint Basile ne semblent pas s'inspirer du *duae viae* malgré leur emploi du double commandement de l'amour.

82. Cf. la récente édition de R. HANSLIK, dans *CSEL* 75, 1960. D'après B. STEIDLE, *Die Regel St. Benedikts*, 1952, p. 24 ss., Benoît se serait éventuellement inspiré de la règle des moines de Lérins.

83. Outre le manuscrit de Constantinople qui a conservé le texte même de la *Didaché*, ce sont seulement quelques écrits médiévaux qui gardent le vague souvenir de cet « apocryphe » ; cf. J. SCHLECHT, *Doctrina XII Apostolorum*, 1901, p. 62 ss., et J.-P. AUDET, *op. cit.*, p. 87 ss.

84. Cf. à ce sujet H. BÖHMER, dans *Realencycl. für prot. Theol. und Kirche*, 3^e éd., 20, 1908, p. 827.

Cardinal Daniélou⁸⁵ : « Le thème des deux voies est beaucoup plus qu'un schéma pédagogique ou une méthode de présentation. On aurait pu le croire, à voir la description de la voie de la vie se présenter comme un traité des vertus et celle de la mort comme un traité des vices. Il s'agit en fait de beaucoup plus que cela. Mettre le candidat au baptême devant les deux voies qui s'ouvrent à lui, c'est le placer devant une option décisive : la renonciation à Satan ou l'adhésion à Jésus-Christ. Toute la tradition biblique en témoigne. La voie de la vie est celle de celui qui a choisi Dieu. C'est ce qui donne à l'ensemble de la catéchèse morale présentée selon le schéma des deux voies ce caractère de conflit, de lutte, spécifique du temps de préparation au baptême, et d'ailleurs de toute la vie chrétienne. Mais il s'agit alors de tout autre chose que d'une « bonne éducation ». Cette « morale » est bien plutôt l'exposé d'une réalité surnaturelle qui manifeste que l'âme doit être arrachée au pouvoir des forces du mal. Elle indique le chemin concret de la foi vécue. Le thème des deux voies est donc un « lieu » catéchétique essentiel. »

85. *Op. cit.* (note 74), p. 130 s.

DER URSPRUNG DES BÖSEN UND DAS PROBLEM DER THEODIZEE IM PSEUDOKLEMENTINISCHEN ROMAN

von H.J. SCHOEPS

Universität Erlangen-Nürnberg

Tertullian (*adv. Marc.* I, 2; *de praescr.* VII) weiss zu berichten, dass sich die gnostische Häresie an der Frage entzündet habe: Unde malum et qua re? Diese Frage fällt weitgehend mit dem Theodizee-Problem zusammen, dass Gott nicht der Schöpfer des Bösen sein könne, andererseits aber Ursprung und Existenz des Bösen erklärt werden muss, ohne dualistisch eine Gegengottheit des bösen Prinzips einzuführen. Die übliche jüdische wie christliche Auskunft ist diese, dass eine urzeitliche *abscessio diaboli* stattgefunden habe oder aber, dass das Böse vom ersten Menschen verschuldet worden sei und Adams Fall unter allen *bene adam* fortwirke. Die Auskunft ist unbefriedigend, weil sie den Verstand, wenn er weiterforscht, die Annahme einer von Natur bösen Materie aufdrängt. Soweit ich sehen kann, gibt es in der ganzen patristischen Literatur nur diesen einen Erklärungsversuch, der über die immer gleichen Aporien des Theodizee-Problems produktiv hinausführt, indem Gott von der Urhebererschaft des Bösen entlastet wird, ohne dass aber seine Würde als Weltallschöpfer Einbusse erleidet. Diese Lösung ist auf eigenwillige Weise im pseudoklementinischen Roman entwickelt worden. Die Texte können zur verlorenen Grundschrift oder zu einer ihrer judenchristlichen Quellen gehört haben, treten uns aber heute als Sondergut des Homilisten entgegen¹. Das Inhaltsverzeichnis der Quelle *Κηρύγματα Πέτρου* in *Rec.* 3,75, falls man dieses nicht mit Strecker als eine literarische Fiktion ansehen will, weist diesen ganzen Lehrkomplex als Thema des 6. Buches K. II. aus.

1. Der Ursprung des Bösen

Die Lehre vom Ursprung des Bösen wird in der Komposition des Romans am zweiten Diskussionstag in Caesarea in der 19. Homilie (= *Hom.*) verhandelt, an dem der biblische

1. Vgl. Georg STRECKER: *Das Judenchristentum in den Pseudoklementinen*, Berlin 1958, 50 ff, 67 f.

Petrus und « Simon » als Repräsentant gnostischer Lehranschauungen heftig aneinandergeraten. Nach einem einleitenden Wortgeplänkel (*Hom.* 19, 1-3) werden von Simon die Fragen aufgeworfen: Wie, von wem, weshalb ist das Böse resp. der Teufel geschaffen worden? (cap. 4)². Das Gespräch nimmt mehrere theoretische Möglichkeiten durch und bringt gegenseitige Verdächtigungen. Die entscheidende Weichenstellung kommt erst in cap. 12-13, in denen Petrus seine positive Ansicht über den Ursprung der Bosheit auseinandertut. Die Passage lautet in etwas zusammenziehender freier Uebersetzung:

Gott hat vier besondere Substanzen aus sich emanieren lassen (προβάλλεσθαι³): das Feuchte, das Trockene, das Warme und das Kalte. Diese Urelemente, aus Gott herausgewallt, streben danach sich zu vermischen. Aus dieser Vermischung (κρᾶσις) der zuvor gesonderten Elemente entstand ein Lebewesen, das den Hang (προαίρεσις) hat, die Bösen zu verderben. Die Bosheit resp. der Teufel hat weder einen anderen Ursprung als aus Gott, noch hat er seine Bosheit von Gott erhalten. Erst ausserhalb Gottes erwachte in den sich vermischenden Substanzen der Drang resp. die Begierde (ἐπιθυμία), die Bösen zu verderben⁴. Die Guten kann er nicht verderben, selbst wenn er es wollte. Denn nach göttlichem Gesetz hat er Macht nur über die Sünder.

Darauf wendet Simon ein:

Wenn Gott die Vermischung der Elemente nach ihrem Belieben zulies, warum hat er dann dem Vermischungsdrang (κρᾶσις: hier sowohl mixtura wie temperamentum) bei jedem Element nicht die Tendenz zum Guten mitgegeben?

Darauf antwortet Petrus (cap. 13):

Es handelt sich für uns nur um den Nachweis, wie und durch wen der Böse entstanden ist; ich will nur zeigen, dass für den Schöpfer kein Makel ist. Wäre er ausserhalb des göttlichen Willens entstanden oder aus einer anderen Substanz oder Ursache, wäre der göttliche Plan mit der Mischung

2. Es ist bemerkenswert, dass die *Recognitiones* immer nur das Böse kennen, während der Homilist entschieden personalisiert und ihm der Böse resp. der Teufel im Mittelpunkt steht. Vgl. auch STRECKER, *a.a.O.*, 50: « H. fragt in erster Linie nicht nach dem Wesen des Bösen, sondern nach dessen Ursprung, das *malum* des Recognitionisten erscheint beim Homilisten personalisiert im Maskulinum ».

3. Dieser Sprachgebrauch von προβάλλεσθαι, der Schöpfer als προβαλλεύς (*Hom.* 19,12,3), von Tertullian als prolatio rei alterius ex altera definiert, meint im Unterschied zum gnostischen Emanationsbegriff immer nur Hervorgehen der Materie aus Gott und bleibt mehr am Schöpfungsbegriff der Genesis orientiert.

4. Die oft sexuell gefärbte ἐπιθυμία spielt in der gnostischen Terminologie eine grosse Rolle; vgl. zuletzt Luise SCHOTTROF: « Animae naturaliter salvandae » in W. ELTESTER: *Christentum und Gnosis*, Berlin 1969, 70, 77 f.

nicht durchführbar gewesen und die satanischen Mächte (ἡγεμόνες τῆς κακίας) wären vielleicht selbständig geworden.

Im cap. 16 bohrt Simon noch einmal den logischen Widerspruch an, den er in dieser Argumentation verspürt:

Wenn Gott den Teufel aus nichts zu einem Wesen geschaffen hat, das zum Bösen hinneigt, dann ist er doch der Urheber des Bösen, da er ja kein Wesen mit einer solchen Neigung zu schaffen brauchte.

Darauf Petrus:

Da Gott die Mischung veranstaltete, die dem Teufel die προαίρεσις τῶν κακῶν gab, ist Gott nur indirekt und mittelbar der Urheber der bösen Beschaffenheit des Teufels, denn das Böse hat sich gleichsam selbst erschaffen.

Darauf Simon (cap. 17):

Schön, Gott bleibt auf diese Weise gut. Aber vermöchte er ihm denn nicht, während er Existenz gewinnen wollte und noch unvollendet (ἀτελής) war, zu unterdrücken?

Petrus erwidert (cap. 18):

Die Frage sei unsinnig. Natürlich hätte Gott seinen Entstehungsprozess unterbinden können, denn kein Wesen kann überhaupt je ἐκ συμβεβηκότος (ex accidenti) ausserhalb des Wissens und Willens Gottes entstehen; aber er hat seine Entstehung als nützlich angesehen. Aus seiner eigenen Natur hat das Böse überhaupt keine Macht.

Simon:

Dann ist also das Böse nur in der Relation (der Beziehung auf etwas) ein Übel wie das Wasser für das Feuer und viele andere Beispiele.

Aus der Wiederholung in *Hom.* 20, 8f lässt sich noch ergänzen: Das Böse wie auch Leiden und Tod sind nicht ewig. In der Schöpfungszeit haben sie begonnen und mit dem Gottesreich werden sie aufhören. Das Böse ist nur akzidentiell und steht im Dienste eines göttlichen Plans. Dieses letztere war in *Hom.* 19 noch undeutlich geblieben. Die zurückhaltenden Erklärungen Petri sind oft verschwommen und beantworten die scharf zugespitzten Fragen Simons selten befriedigend. Das Gespräch kommt noch auf viele andere Dinge, die uns aber hier nicht interessieren. Auch in den folgenden Kapiteln, die sich bis zum Ende der Homilie (cap. 25) in mancherlei geschichtstheoretische (Beschaffenheit der Hyle) und moralphilosophische (das Böse substantiell oder akzidentiell) Detailspekulationen verlieren, ergibt sich immer die gleiche Quintessenz. Das Böse wird

(*Hom.* 19,20 f) von Petrus als Akzidens aufgefasst und mit der *συμβαίνοντα* identifiziert.

Wir fassen das für unsere Fragestellung Wichtige noch einmal in unseren Worten zusammen: Das Böse hat seinen Ursprung aus Gott, aber seine Bosheit stammt nicht von Gott. Die *προαίρεσις τῶν κακῶν* ist in der Mischung entstanden, die Gott zuließ, als er mit der Schöpfung die Substanzen sonderte, die jede für sich genommen durchaus nichts Böses enthielten und in Gott selbst unvermischt gewesen waren (vgl. auch *Hom.* 3, 33). In der *κρᾶσις* ist die böse Willensanlage entstanden. Doch hat der Teufel keinen Gott absolut widerstrebenden Willen, weil er aus dem Abhängigkeitsverhältnis nicht herauszutreten vermag, vielmehr Gott sich seiner bedient. Aber weder ist der Teufel von Ewigkeit gewesen, noch hat er sich selbst geschaffen, noch ist er gut geschaffen und durch selbsttätigen Abfall böse geworden, sondern, wie es *Hom.* 20,8,3 wiederholt: *κατὰ τὴν τοῦ θεοῦ βούλησιν ἔξω τῆ κράσει συμβέβηκεν*. Schon G. Uhlhorn⁵ gab richtig an: «Ehe die vier Elemente gemischt waren, gab es keine *προαίρεσις*». Als sie gemischt wurden, entstand die *κακοῖς χαίρουσα προαίρεσις* — zugleich mit dem kreatürlichen Leben überhaupt, denn das Einfache ist auch das Unlebendige, Tote (19, 12).

Diese Lehre über den Ursprung des Bösen hat die gnostische Fragestellung verarbeitet, aber den Dualismus zweier Urprinzipien vermieden, zu dem so scharfsinnige Denker wie Marcion, Basilides, Valentin usw. gekommen waren. Die klementinische Lehre ist legitime jüdisch-christliche Religionsphilosophie und, soweit ich sehen kann, ein ganz singulärer Versuch, auf diesem Boden das Theodizee-Problem zu lösen.

Bei dieser Lösung ist mit Recht vorausgesetzt worden, dass Gott eine vollkommene Welt gar nicht hat schaffen können, weil die Welt dann ja Gott selbst gewesen wäre bzw. Gott sich verdoppelt hätte. Die Schöpfung musste nämlich, um sie selber zu sein, das Böse aus sich herausstellen⁶.

5. *Die Homilien und Recognitionen des Clemens Romanus*, Göttingen 1854, 185.

6. Das ist nach G. SCHOLEM: *Von der mystischen Gestalt der Gottheit, Studien zu Grundbegriffen der Kabbala*, Zürich 1962, 77f ein Grundantrieb der Kabbala gewesen, dass das Böse in der Schöpfung als solcher liegen muss, weil sie ein eingeschränktes Sein per definitionem hat. «Gerade die streng theistische Tendenz dieser Kabbala sieht das Böse als ein notwendigerweise der Schöpfung als solcher inhaerierendes Moment, ohne welches sie zugleich ihr spezifisches Sein verlieren und zum Sein des En-Soph (= das Unendliche) zurückkehren würde» (78).

2. Die Funktion des Bösen

In *Hom.* 20, 1-10 ist die klementinische Lehre vom Ursprung des Bösen mit cap. 8 noch einmal aufgenommen, zugleich aber in den grösseren Lehrzusammenhang der Lehre von den zwei Aeonen und Aeonenherrschern hineingestellt worden. Gott hat einen guten und bösen Herrscher bestimmt für die zwei Aeonen oder Reiche, dieser und der kommenden Welt (*olam ha-seh* — *olam hab-ba*), cap. 2⁷. Sie werden 20,3 auch die *ταχέϊαι χεῖρες* θεοῦ genannt, da sie beide Träger und Werkzeuge der göttlichen Planverwirklichung sind. Jeder Mensch ist *αὐτεξουσίος* (*Hom.* 2,15-18; 7,3; 20,2 u. ö.) und kann daher auch wählen, welchem Herrscher er folgen will. Der Herrscher des jetzigen Aeons erfreut sich am Verderben der Schlechten und hat als unfreies Werkzeug die Macht erhalten, böse Menschen wegen ihrer Sünden zu strafen, womit er als Rächer der Gottlosen zugleich den Willen Gottes erfüllt (20,9). Der Herrscher des künftigen Aeons hingegen hat Freude daran, Gerechte aus der Welt herauszuretten für das zukünftige Leben. Beide Reiche und ihre Satrapen bleiben *einem* Herrscher unterstellt. Das Böse ist ebensowenig ewig wie es ursprünglich ist, es ist vielmehr vergänglich und vergeht mit diesem Aeon. Auf die Dauer dieses Aeons aber ist der Teufel als Herr über die Bösen eingesetzt, um Gottes Strafgerechtigkeit an ihnen zu vollstrecken. Mithin wird das Böse zu einem notwendigen Element in der Weltentwicklung und ist fast aus der Ethik in die Physik gerückt worden⁸. Entscheidend ist aber die Verklammerung mit dem Gegenpol — der Böse gleichsam Bruder des Guten (20,8) —, dass somit beide Reiche eine innere Beziehung haben.

Diese Lehre von den beiden Reichen dürfte einer ebionitischen Quelle der Grundschrift entstammen: *Hom.* 15 baut weitgehend auf ihr auf; in Ansätzen zieht sie sich auch durch *Rec.* hin (1,24; 3,52; 5,9; 8,52-55; 9,4). Epiphanius (*c. Haer.* 30,16,2) bestätigt sie als ebionitische Heterodoxie⁹.

7. G. STRECKER, a.a.O., 159f versucht die unspekulative Zweireichelehre von der mehr kosmischen Zwei-Aeonenlehre zu unterscheiden. Das scheint mir weder sachlich noch terminologisch durchführbar. Die Vorstellungen schillern zu sehr und gehen, wie auch die Qumranschriften zeigen, oft in einander über. Allzu grosser Scharfsinn ist dieser ganzen Gedankenwelt gegenüber unangebracht.

8. Dies sah schon J. LEHMANN: *Die clementinischen Schriften*, Gotha 1869, 433

9. Vgi. H.J. SCHOEPS: *Theologie und Geschichte des Judenchristentums*, Tübingen 1949, 469 f.

Eine bemerkenswerte zu *Hom.* 20 parallele Passage aus *Hom.* 15,7 über die Zweireichelehre und die Freiheit der menschlichen Wahl- und Willensentscheidung sei in extenso wiedergegeben:

Der Prophet der Wahrheit hat uns bei seiner Anwesenheit auf Erden gelehrt, dass der Schöpfer und Gott aller Dinge zwei Reiche eingerichtet hat. Dem Bösen gab er das Reich der jetzigen Welt mit dem Gesetz, so dass er die Vollmacht hat, die Übeltäter zu strafen; dem Guten teilte er den zukünftigen Aon zu. Jedem Menschen hat er nun die Freiheit gegeben, sich anzuschliessen wem er will, entweder dem gegenwärtigen Bösen oder dem zukünftigen Guten. Die, welche das Gegenwärtige erwählen, haben Macht zum Reichtum, Wohlleben, Lust zu allem, was sie belieben; von den zukünftigen Gütern sind sie ausgeschlossen. Die aber, welche das zukünftige Reich erwählt haben, dürfen nichts von dem Irdischen, weil es einem fremden Herrscher gehört, für ihr Eigentum halten ausser allein Wasser und Brot und zwar sofern sie es mit Schweiss erwerben zu ihrem Unterhalt — ausser nur einem einzigen Überkleid, da nackt dazustehen ihnen wegen des Himmels nicht erlaubt ist, der alles sieht.

Die religionsgeschichtliche Beurteilung wird unten in 4. gegeben. Aber dass es sich um geläufige, altjüdische Vorstellungen handelt, ist evident. Der klementinische Petrus erscheint hier als judenchristlicher Apologet, der gegenüber gnostischen und marcionitischen Vorstellungen die höhere Einheit Gottes als alleiniger *μονάρχης* zu wahren wünscht, das dualistische Prinzip in den jüdischen Monotheismus einzuordnen und so unschädlich zu machen sucht. Hinsichtlich der Funktion des Bösen resp. des Führers der Bosheit scheint mir charakteristisch zu sein, dass dieser die Herrschaft über die jetzige Welt durch ein auf Zeit gegebenes Gesetz erhalten hat, wie es *Hom.* 13,19,2 als eine esoterische Tradition ausgedrückt wird (*πρὸς τὸν νῦν ἐνπροθέσμῳ παρεληφῶτα νόμῳ τὴν βασιλείαν*).

3. Die künftige Verwandlung des Bösen

In *Hom.* 20 findet sich aber noch ein weiterer, höchst merkwürdiger Gedankengang, dass Gott nämlich seine *μορφή*, die Erscheinung seines Körpers, wandeln kann, wann und wie er will. Dass Gott eine Gestalt habe (*Schi'ur Koma*), ist eine alte Vorstellung jüdischer Esoterik am Rande des rabbinischen Judentums schon in der kannaitischen Zeit; später im Sohar spielt sie eine grosse Rolle. Hier in *Hom.* 20 — immerhin frühes 4. Jahrhundert! — wird ausgeführt, dass Gott ebenso die Substanzen verwandeln könne, wie er aus dem Staub den Menschen werden liess und ihn wieder zu Staub zerfallen lässt. Diese breiten Explikationen dienen

dem Nachweis, dass Gott in seiner Allmacht auch den Teufel verwandeln könne. Und nun kommen sehr merkwürdige Gedanken, die an die Verheissung angeknüpft werden, dass Gott den διάβολος samt seinen Engeln und den von ihm verführten Sündern als κατησαμένοι in die Finsternis der unteren Räume resp. in das ewige Feuer stossen werde. (Mt. 25,30,41). Die unteren Räume und das ewige Feuer werden als zusammengehörig betrachtet und in cap. 9 wird folgende Auslegung gegeben:

Weil der Teufel zufolge seiner Mischnatur auf sie angelegt ist, ist ihm die Finsternis willkommen. Er freut sich darauf, mit den ihm dienenden Engeln in die Finsternis des Scheol herabzusteigen, denn seiner Feuernatur ist die Finsternis angenehm. Während die Menschenseelen, die wie reine Lichttropfen sind, von der ihnen fremden Substanz des Feuers aufgesogen und bestraft werden (dies auch nach Hom. 9,9), geht mit dem Bösen selber eine Verwandlung vor sich, so dass er ein μετασυγκριθεις αγαθός wird. Dort (im Hades) wird sein Vorsatz zum Bösen, nachdem er sich der Ordnung Gottes gefügt, εις αγαθοῦ προαιρεσιν verwandelt werden.

An diese im übrigen auch sprachlich ziemlich dunkle und hier nur sinngemäss widergegebene Darlegung wird dann noch folgender Schriftbeweis angeschlossen: Schon die Schrift (Ex. 7,9 f) habe in der Umwandlung des Stabes des Hohepriesters Aaron in eine Schlange und in der Zurückverwandlung in den Stab auf mystische Weise (μυστηριωδῶς) die künftige Verwandlung des Bösen, die μετασύγκρισις τῆς τροπῆς angedeutet. — Doch fügt Petrus hinzu, dass es sich hierbei mehr um Vermutungen und ἔγγραφα handle.

Wir erfahren also, dass die äusserste Finsternis das der Feuernatur des Teufels angemessene Element ist und dass er sich sogar danach sehnt, mit seinen Dienstengeln in die Finsternis hinabzusteigen, in der das μέλαν πῦρ brennt¹⁰.

Dass der Teufel in der Endzeit bei der ἐναλλαγῇ τῶν ὄντων seine böse Substanz verlieren und in einen Guten verwandelt werden wird, ist gewiss ein auffälliger Gedankengang. Er verliert aber an Seltsamkeit, wenn man darauf achtet, dass nach der Ueberzeugung der Klementinen der Teufel ja gar nicht radikal böse ist.

10. Finsternis und Feuer gehören zusammen als die Gegenseite des Lichts. Den Begriff des « dunklen Feuers » kennt schon der slawische Henoch (10,2) aber auch der Sektenkanon von Qumran (2,4 u.ö.), ferner Mandäer und Manichäer, ebenso das jüngere Avesta.

In Gottes Schöpfung kann es nichts vom Ursprung her sittlich Böses geben¹¹. Tatsächlich wird ja 20,3 auch gesagt, dass er als Diener Gottes νομιμῶς gezwungen sei, Böses zu tun (κακούργεῖν). Mit seiner Bosheit dient er Gott. Aber seine Bosheit stellt keine ethische Gegenpotenz dar, weil der Teufel keinen Gott widerstrebenden Willen besitzt, sondern sie ist rein akzidentiell, sofern der Teufel einen Dienstauftrag in der göttlichen Planverwirklichung auszuführen hat. Ist der Plan einmal verwirklicht — in der Endzeit —, kann auch der Teufel gern und gut ein μετασυγκριθεὶς ἀγαθός werden¹².

Indem also auch dem Teufel am Ende des Weltprozesses die Möglichkeit der ἀποκατάστασις zugebilligt wird, bedeutet dies, dass ihm die gottfeindliche voluntas genommen wird, damit die von Gott stammende Substanz zu ihm zurückkehren kann. Hier ist, also schon vor Origenes, die chiliastische Geheimlehre von der ἀποκατάστασις διαβόλου vertreten worden. So schliesst sich der Kreis: War aus der Mischung heterogener Stoffe bzw. entgegengesetzter Substanzen das Böse Realität geworden, so wird es mit der Entmischung im kommenden Aeon, der ἐναλλαγῇ τῶν ὄντων wieder verschwinden.

4. Religionsgeschichtliche Würdigung

Nachdem wir mit der Analyse von *Hom.* 19 und 20 hocheigentümliche Gedankengänge des pseudoklementinischen Romans vorgetragen haben, die möglicherweise auf ältere judenchristliche Quellen dieser selbst aus dem Beginn des 4. Jahrhunderts stammenden Formulierungen des Homilisten zurückgehen, können wir nunmehr zur religionsgeschichtlichen Würdigung dieser Partien übergehen.

1. Der Ursprung des Bösen

Zunächst einmal stimme ich voll und ganz mit G. Streck *a.a.O.*, 50f, 68 überein, dass diese Lehre von der Mischung « alleiniges Eigentum des Homilisten » ist. Sie ist mir nirgendwo im altkirchlichen Schrifttum auch nur ansatzweise begegnet. Rekurse auf Platon Timaios führen allen-

11. Vgl. auch *Rec.* 4,23: Absolute dicimus in substantia nihil esse mali.

12. F. Chr. BAUR: *Die christliche Gnosis*, Tübingen 1835, 325 interpretierte gut hegelisch: « So ist das Böse, indem es wesentlich sich selbst aufhebt, auch wieder ein Gutes ».

falls in kosmologische Spekulationen hinein, die Mischung der Elemente dort hat nichts mit dem Problem unseres Textes zu tun, wie denn das Böse entstanden sei. Näher heran führt der Rekurs auf den Komplex der Kilajim Verbote der Thora: *Kilaje schatnes* (Verbot pflanzliches Leinen und tierische Wolle in den Kleidern zu vermischen: Lev. 19, 19; Deut. 22,11), *kilaje sarim* (Verbot des Nebeneinandersäens widerstrebender Pflanzengattungen: Lev. 19,19; Deut. 22,9) und *kilaje behemot* (Verbot der Begattung verschiedener Tierarten: Lev. 19,19, bzw. des Kusammennehmens heterogener Tiere beim Pflügen wie Ochse und Esel: Deut. 22,16).

Die Gründe dieser Kilajim Verbote sind dunkel. Offenbar steht dahinter die alte *Tumah*-Vorstellung, dass Mischung verunreinigt, wodurch eben Böses entsteht. Der Mensch, der Heterogenes verbinden will, zerstört die Schöpfungsordnung, in der alles rein und ungemischt geschaffen wurde. Der Mischna-Traktat Kilajim — die Gemara fehlt — lässt erkennen, dass diese Materie in den Lehrhäusern des 2. Jahrhunderts diskutiert und differenziert worden ist. Die Gründe der Mischungsverbote sind aber nicht diskutiert worden. Raschi zu Lev. 19,19 erklärt: « Diese Satzungen sind Verordnungen des Königs, für die kein Grund angegeben ist ». Souveräne Willenskundgebungen Gottes erfolgen begründungslos, meint der mittelalterliche Religionsphilosoph Bachja ibn Paquda (Einl. zu « Herzenspflichten »), weil der menschliche Verstand Gottes Gründe gar nicht fassen würde. In der Tat erweisen sich alle rationalen Begründungen als ungenügend; die modernen Kommentatoren wollen auf kultische Hintergründe und Abwehr magischer Bräuche hinaus. Anders liegt es mit den kabbalistischen Begründungen, über deren Alter sich nur schwer Sicheres sagen lässt: Dass durch Vermischung Verunreinigung bewirkt wird, ja sogar *ruach ha-tumah*, das Böse schlechthin entsteht, scheint altjüdische, vielleicht sogar altorientalische Geheimspekulation gewesen zu sein, die in der kabbalistischen Mystik wieder ans Licht kommt¹³.

Einiges Interesse bietet aber der Umstand, dass sich eine der klementinischen ähnliche negative Beurteilung von Mischungsverhältnissen auch in Manis *Buch der Giganten*

13. Vgl. die Zoharstellen bei G. SCHOLEM: *Die jüdische Mystik in ihren Hauptströmungen*, Zürich 1957, 259, 435 (Anm. 106), ferner meine Belegstellen aus mittelalterlichen Autoren in *Aus frühchristlicher Zeit*, 43.

und in anderen Schriften findet¹⁴. Aber das manichäische Weltbild ist ebenso wie das zoroastrische prinzipiell dualistisch und weiss nichts von einer Erschaffung der Substanzen resp. Elemente durch den höchsten Gott. Es muss dabei bleiben, dass die ins System gebrachte Lehre von der Entstehung des Bösen in den Pseudoklementinen zu Zwecken jüdisch-christlicher Theodizee letztlich ohne Parallele ist. Sie wird sogar in den neugefundenen Kephalaia Texten Manis (cap. 120) m.E. ziemlich deutlich abgelehnt¹⁵.

2. Die Funktion des Bösen

Im Unterschied zu der eben erörterten Problematik ist die hierzu von den Pseudoklementinen vertretene Lehre jüdische *opinio communis* mit Absenkern oder eigenständigen Parallelen in der iranischen Religionsentwicklung. Zunächst: Die Lehre von den zwei Reichen oder Aeonen mit ihren Herrschern und dem Bösen als Herrn dieser Welt sowie von der Entscheidungsfreiheit des Menschen ist altjüdisches Lehrgut, das zumal in der Apokalyptik und ihrem Schrifttum (*Henoch, Jubiläenbuch, Test. XII Patr.*) konserviert worden ist. In der Disziplinerolle der DSS tritt sie uns erneut entgegen und zwar in einer vergleichbaren Form, wenn auch die DSS nicht von ἡγεμόνες, sondern *ruchot* (Geister) sprechen. Ich habe die parallelen Texte in meinem Buch *Urgemeinde — Judenchristentum — Gnosis*, Tübingen 1956, 79f abgedruckt.

Man kann sagen, dass die Zwei-Reiche-Lehre der Pseudoklementinen jüdisch ist, weil die höhere Einheit Gottes gewahrt blieb und das dualistische Prinzip in den jüdischen Monotheismus eingeordnet wurde; ich hätte nichts dagegen, von einem subordinatianischen Dualismus zu sprechen.

Diesen sehe ich auch in der rabbinischen Lehre von den *midoth*, den Seins- und Wirkweisen Gottes, am Werk. Die *middath ha-din* und die *middath ha-rachamim* waren nach rabbinischer Theologie beide für die Welterschaffung gleich notwendig (*Gen. rabba* 12, Ende zu 2,4; *Sifre Deut.* § 27). Sie treten gleichsam auseinander, um sich in ihrem Wirken

14. Vgl. A. ADAM: *Texte zum Manichäismus*, Berlin 1954, 14, Z. 142 ff, ferner H. JONAS: *Gnosis und spätantiker Geist* I, Göttingen 1964, 298-301. Für die Mandäer erstattet K. RUDOLPH als einer der besten Text- und Sachkennner Fehlanzeige. Vgl. seinen Brief vom 4. IV. 1960 an mich: « Eine solche Lehre, wie sie die Klementinen bringen, findet sich bei den Mandäern nicht ».

15. Vgl. auch A. BÖHLIG: *Mysterion und Wahrheit, Ges. Beitr. zur spätantiken Religionsgeschichte*, Leiden 1968, 265 f.

gegenseitig zu ergänzen. Uebrigens bestätigt auch Tertullian (*adv. Marc.* 1, 25-26; 2,3), dass dies eine Lehre der Rabbinen sei. Rabbi Akiba hat diese Erklärung auch für den Plural כִּרְסִין = Thronessel in Dan. 7,9 gegeben, dass ein Thron für die Gerechtigkeit und ein Thron für die Barmherzigkeit aufgestellt worden ist; doch wird Akiba von R. Eleazar ben Asarja heftig zurückgewiesen (*Chagiga* 14 a, *Sanh.* 38 b)¹⁶. Dies war zu Beginn des 2. Jahrhunderts. Aehnlich wird vom Midrasch entsprechend dem Sprachgebrauch der Klementinen (*Hom.* 7,3,15,7 u.ö., *Rec.* 3,60) öfters gesagt, dass Gottes rechte Hand die Gnade und seine linke Hand das Gericht repräsentiere¹⁷. Auch Philon hat den gleichen Sprachgebrauch wie die palästinensischen Rabbinen. Bei ihm repräsentiert *Elohim* die Gnade, *Jahwe* das Gericht¹⁸. Umgekehrt und ursprünglicher findet die Zuteilung der Kräfte an die beiden Namen im rabbinischen Schrifttum statt (*Pes. R. Kah.* 164 a)¹⁹. Schon in der Mekhilta (*Beschallach* 6) und sonst symbolisieren rechte und linke Hand Gottes das gute und das böse Prinzip. Im späteren Sopher Bahir (§ 109, ed. Scholem: « Die linke Hand Gottes ist die Hypostase, deren Name das Böse ist ») verstärkt sich diese Tendenz noch. — Weitere Belege habe ich in *Aus frühchristlicher Zeit*, S. 48, Anm. 1 gegeben.

Dualistisches Gepräge hat auch die bis in vorchristliche Zeit zurückgehende Lehre vom *jeser ha-ra* und *jeser ha-tob*, den beiden von Gott stammenden Trieben, die in den Menschen hineingelegt sind und zwischen denen er die Freiheit der Wahl hat. In der künftigen Welt wird der *jeser ha-tob* allein herrschen, während in der jetzigen Welt der *jeser ha-ra* das Uebergewicht hat. Mit dieser Lehre ist im Judentum auch das Böse auf Gott als den alleinigen Urheber zurückgeführt und die *Minuth* (offenbar gnostischer Dualismus) von der Mischna (*Berakhot* V,4; wohl auch *Megilla* III,9) abgewehrt worden²⁰. Gern wird von den Rabbinen auch der vom

16. Da es sich um eine zusammenhängende Erörterung handelt, was man den Minim zu erwidern habe, befürchtete man offenbar gnostischen Missbrauch dieser Erklärung Akibas. — Derartige Motive beherrschen die Haggada häufig.

17. Vgl. Louis GINSBERG: *The Legends of the Jews*, Philadelphia 1946, V, 73; VI 50.

18. *Quaest. et solut. in Ex.* II, 66; *Moses* II,99-100; *de Cherubim* 27 f.

19. Vgl. H. LJUNGMAN: *Guds barmhertighet och dom*, Diss. Lund 1950; G. KRETZSCHMAR: *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie*, Tübingen 1956, *10 ff.

20. Über die jüdische Verwerfung dualistischer Gottesvorstellungen vgl. S.S. COHON: « The Unity of God », *HUCA* 26 (1955), 455 ff.

klementinischen Petrus (*Hom.* 20,3,7) verwandte Satz Deut. 32,39 (Gott tötet, sc. fügt also auch Böses zu, und macht lebendig) als Antwort auf Einwendungen von Minim angeführt, die das Böse auf eine Gegenmacht zurückführen wollen (*Sifre Deut.* § 329 z.St., ed. Friedmann 139 b).

Natürlich ist nicht zu leugnen, das der Zerwanitismus als spätiranische Abwandlung des mazdaistischen Dualismus zu ganz ähnlichen Positionen gekommen ist. Aber hier haben die zwei Geister, die *Yasna* 30,3 als «Zwillingsgötter» bezeichnet werden, uranfänglich existiert und sogar zwei besondere Schöpfungen hervorgerufen. Auch Plutarch (*de Iside et Osiride* § 45-47) berichtet von diesem Mythos der Magier, d.h. der medischen Priesterschaft. Der Zerwanitismus kannte tatsächlich auch drei Weltstadien und nahm für den zweiten (gumecisn) den Zustand der Mischung in unserer gegenwärtigen Welt an, deren Zeitdauer auf 9000 Jahre fixiert wird. Ich würde meinen, dass diese mitteliranischen und z.T. wohl auch manichäischen Schriften, deren überformter Dualismus die Mitte zwischen Mazdalehre und Gnosis hält, unseren Schriften nahekommen; freilich hat der Ursprung des Bösen in ihnen eine andere Genesis²¹. Die Frage der Beeinflussung: Wer hat wen beeinflusst, lässt sich nicht schlüssig beantworten, wie die religionsgeschichtliche Schule (Bousset, Colpe u.a.) vorschnell meinte²². An der Herkunft des judenchristlichen Lehrguts in den Pseudoklementinen aus jüdischer Denkweise und Ueberlieferung habe ich auch aufgrund vieler anderer Indizien keinen Zweifel.

Gegenüber der immer wieder hartnäckig verfochtenen Behauptung, dass die Klementinen zur gnostischen Literatur gehören und wir gerade wegen der hier diskutierten dualistischen Positionen auch von «gnostischen Ebioniten» sprechen müssen, möchte ich noch einmal klar betonen: Der sowohl in der iranischen Religionsgeschichte wie im hellenistischen Synkretismus der Spätantike vorgebildete «Dualismus aller gnostischen Systeme bis hin zu den Manichäern, die weit radikalere Dualisten waren als etwa die Marcioniten — hat einen völlig anderen Sitz im Leben. In ihnen sind die zwei Reiche nicht einem Gotte unterstellt, der auch der Urheber des Bösen ist, sondern sie sind Ausdruck für einen ewigen Weltgegensatz und Mächtkampf. Dafür erübrigen sich die

21. Vgl. C. COLPE: *Die religionsgeschichtliche Schule*, Göttingen 1961, 187.

22. Die in meinem Aufsatz «Iranisches in den Pseudoklementinen», enthalten in dem Band *Studien zur unbekanntenen Religions- und Geistesgeschichte*, Göttingen 1963, 102f gemachte Konzession möchte ich hiermit wieder einschränken bzw. zurückziehen.

Spezialnachweise — denn es ist das A und Ω aller Gnosis, dass die Welt eine böse Macht und ein böses Gemächte ist. So zeigt sich auch an den dualistischen Phänomenen: Gnosis und Offenbarungsglaube gehören zwei verschiedenen Welten an²³.»

3. Die Zukunft des Bösen

Schliesslich ist noch die wieder ganz singuläre Vorstellung von der μετασύγκρισις (Umwandlung) resp. ἀποκατάστασις διαβόλου zu würdigen. Ich wüsste nicht, wo sie in der vorklementinischen Tradition vertreten worden wäre. Die gewöhnliche Vorstellung im Judentum wie in der alten Kirche ist vielmehr die, dass der Teufel in der Endzeit überwunden und vernichtet wird. Zumeist lässt man ihn ewige Höllenqualen in der *Gehenna*, dem «feurigen Pfuhl», (Mt. 5,22; Mk. 9,43; Apok. Joh. 19,20; 20,2.10.15) erleiden. Die Klementinen sagen aber ausdrücklich, dass der Böse am Weltende nicht durch das ewige Feuer gepeinigt wird (*Hom.* 20,9). Für die Seelen der Abgeschiedenen gibt es nach ihnen ein καθάρσιον πύρ, in das auch der Teufel hineinkommen wird, um für den künftigen Vollkommenheitszustand gereinigt zu werden²⁴. Dies versuchen sie sogar μυστηριωδῶς aus der Schrift (Ex. 7,9ff: Verwandlungen des Aaronstabes) zu begründen. Dieser ebionitische «Schriftbeweis» für die künftige Verwandlung des Teufels aus den Metamorphosen des Aaronstabes ist m.W. ganz singulär und findet sich in keiner allegorischen Exegese der Haggada, obwohl doch das Schlangenmotiv eine solche Vorstellung nahelegen konnte²⁵.

Für die Kirchenhistorie ist wohl am wichtigsten, dass Origenes in *de princ.* I,1-4 par. diese Geheimlehre, die er mit der Unzerstörbarkeit des Logos auch im Teufel begründete, wahrscheinlich aus den Pseudoklementinen kennengelernt hat. Ich habe in meinem Buch *Aus frühchristlicher Zeit* eine solche Abhängigkeit bestritten (53). Kardinal J. Daniélou²⁶, dem diese Studie gewidmet ist, hat mich aber inzwischen in diesem Punkte eines Besseren belehrt.

23. Zitat aus *Urgemeinde - Judenchristentum - Gnosis*, Tübingen 1956, 56.

24. Über Parallelen in mitteliranischen, speziell zerwanitischen Texten vgl. meine *Studien* etc. 103. Die Frage der Abhängigkeitseinflüsse muss auch hier offenbleiben.

25. Über haggadische Exegesen dieses beliebten Symbols vgl. *Aus frühchristlicher Zeit*, 53.

26. In der Rezension meines Buches in *RScR* 1950, 590; Über literarische Quellen des Origenes vgl. schon früher auch J. CADIOU *ibd.* 1930, 506 ff.

BIBLIOTHÈQUE DE SCIENCES RELIGIEUSES

collection dirigée par
MICHEL DE CERTEAU

Louis Marin

Sémiotique de la Passion

Topiques et Figures

Cette étude se situe à la rencontre de deux séries de problèmes : problèmes de linguistique et de sémantique ; problèmes spécifiques que soulèvent les récits de la Passion. A un déplacement de l'exégèse se combine un examen critique de l'analyse structurale.

250 pages — 35 F

Déjà parus :

- | | |
|--------------------------|--|
| James Barr, | Sémantique du langage biblique, 348 p. |
| Paul Beauchamp, | Création et séparation. Etude exégétique du chapitre premier de la Genèse, 424 p. |
| Stanislas Breton, | Du Principe. L'organisation contemporaine du pensable, 342 p. |
| Jean Ladrière, | L'articulation du sens. Discours scientifique et parole de la Foi, 248 p. |

**AUBIER MONTAIGNE - ÉDITIONS DU CERF
DELACHAUX & NIESTLÉ - DESCLÉE DE BROUWER**

MANI ET LA TRADITION ÉVANGÉLIQUE DES JUDÉO-CHRÉTIENS

par G. QUISPÉL
Université d'Utrecht

On ne semble pas encore avoir remarqué que les manichéens combattus par saint Augustin trahissent une certaine connaissance du *Diatessaron* de Tatien. Le fait est cependant très vraisemblable. Le contraire serait même étonnant. Car Mani vivait à une époque où l'écrit de Tatien était l'évangile officiel de l'église araméenne. En outre, on a établi que les sources manichéennes que nous connaissons, aussi bien que des témoins indirects comme les *Actes d'Archelaus* contiennent des leçons diatessariques¹.

Selon saint Augustin, le texte du manichéen Adimantus aurait inséré dans l'épisode du jeune homme riche l'injonction de Jésus de prendre sur soi la croix (*Contra Adim.* 21 : *tolle crucem*). Or cette mention est absente de nos évangiles canoniques, comme le montrent *Matthieu* 19,16-23, *Marc* 10,17-23 et *Luc* 18,18-23. On la retrouve cependant chez Aphraate (20,18), qui a sans aucun doute utilisé le *Diatessaron*².

On conclura donc que Adimantus, ou Addai, disciple de Mani de la première heure, a connu l'œuvre tatianique, comme son

1. Bibliographie chez G.C. HANSEN, « Zu den Evangelienzitate in den 'Acta Archelai' », *Studia Patristica* VII, Berlin 1966, p. 475.

2. *Contra Adim.* 21 ; Zycha CSEL 25, p. 179 :

.....
si vis perfectus esse, vende omnia
quae possides et divide pauperibus
et tolle crucem tuam et sequere me.

APHRAATE, *Dem.* XX, 18 ; Parisot
P S I, 1, p. 927 :

.....
si vis perfectus esse, vade, vende
omnia quae habes, et da pauperibus,
et tolle crucem tuam, et sequere me.

maître³. En outre, il est évident que le manichéen qui a traduit le traité d'Addai du Syriaque en Latin, a préservé plusieurs fois les variantes si caractéristiques de l'original.

Même quand les manichéens de l'Afrique du Nord n'offrent pas de traductions du Syriaque, mais s'engagent dans des débats avec des catholiques, ils citent quelquefois le *Diatessaron* ou du moins citent un texte biblique teinté par cet écrit. Ainsi Felix dans sa discussion avec saint Augustin :

et MITTAM vobis Spiritum Sanctum Paracletum (*Contra Felicem*, I, 2).

François Decret lui-même, dans son livre si méritoire du reste sur le manichéisme dans l'Afrique du Nord, n'a pas observé que cette citation a un arrière-plan diatessarique⁴. Or Ephrem, dans son commentaire sur le *Diatessaron*, présente cette variante de *Jean* 14,16 :

Voici que je vous envoie celui qui profère de bonnes paroles...

Je vous envoie encore quelqu'un d'autre qui profère de bonnes paroles (LELOIR, p. 338)⁵.

On pourrait multiplier ces exemples, soit de l'œuvre de Faustus de Milève, soit d'autres manichéens africains. Je me réserve d'y revenir ailleurs. Tout ce que je voudrais dire ici, c'est que ces variantes prouvent l'existence d'un *Diatessaron* parmi les manichéens de l'Afrique du Nord. Et il y a toute raison de croire que ce *Diatessaron* avait été écrit en Latin. En effet, vu le déclin du Grec parmi les Latins au quatrième

3. Sur Adimante ou Addai, voir P. ALFARIC, *Les écritures manichéennes* II, Paris 1919, pp. 104-106.

4. François DECRET, *Aspects du Manichéisme dans l'Afrique romaine*, Paris 1970, p. 161.

5. Il y a dans cet amalgame une allusion à divers passages johanniques : a. *Jean* 16,16 et 28 ; — b. *Jean* 14,16 ; 15,26 ; 16,8 ; — c. *Jean* 16,14 et 25. Il semble cependant que l'expression *mittam vobis Spiritum sanctum* est une harmonisation de *Jean* 14,16 : *et alium paracletum dabit vobis* avec *Jean* 15,26 : *quem ego mittam ad vos*. — Comparer également *Contra Felicem* 1, 9 (Zycha, p. 811) : *mitto vobis Spiritum sanctum*.

Il est bien sûr que cette leçon remonte à Mani lui-même. A. Böhlig renvoie à *Kephalaia*, 14, 7 : *Wenn ich gehen werde, werde ICH euch den Parakleten* SCHICKEN (A. BÖHLIG, *Die Bibel bei den Manichäen*, Münster i. W., 1947, p. 25). Cf. aussi : *T pers* : e manderò a voi un altro Spirito Paraclito (Messina, p. 321) ; — *Livre des Degrés* : *Ecce ego mitto vobis Spiritum Paraclitum* (III, 11 ; Parisot p. 69) ; — EPIPHANE : ἄλλον παράκλητον ὑμῖν ἀποστελῶ (*Pan.* LXV, 6) ; τὸ πνεῦμα τὸ παράκλητον ἀποστέλλω ὑμῖν (*Pan.* XLVIII, 11).

siècle de notre ère, est-il possible de supposer que ces manichéens possédaient des connaissances suffisantes pour lire la synopse évangélique de Tatien en Grec ? Faustus lui-même, ce savant docteur, lisait des travaux manichéens d'origine syrienne en Latin, comme le dit expressément saint Augustin (*Conf.* 5,11)⁶. D'autre part, il ne faut pas confondre cette version latine et manichéenne du *Diatessaron* avec la traduction que Victor de Capua avait devant soi et qu'il a « vulgarisée »⁷ : car cette version, qui est à la base de toutes les « Vies de Jésus » dans les langues indigènes de l'Occident (Toscane, Vénitienne, Néerlandaise, etc.), ne contenait pas la variante mentionnée tant par Felix que par Ephrem. C'est le *Diatessaron Vénitien* qui le prouve :

ello ve *mandarà* Spirito Sancto (Vaccari, p. 137)⁸.

On remarque que cette variante trahit bien son origine tatinienne (« envoyer » au lieu de « donner »). Mais ce n'est pas le Christ, c'est Dieu lui-même qui envoie l'Esprit. Il y a là une adaptation au texte courant de la Bible. Il faut donc conclure que la version latine sur laquelle se basent les *Diatessarons* médiévaux de langue indigène ne contenait plus la variante originale de Tatien qu'en partie, soit parce que le traducteur avait adapté son texte au texte courant, soit parce que l'exemplaire traduit par lui contenait déjà cette adaptation⁹.

Or, il est très remarquable que saint Augustin offre la même variante dans sa polémique avec l'*Epistula Fundamenti* de Mani :

contradicis ipsi scripturae, ubi dominus ait : et alium paraclatum mittam vobis (VI, 7).

Ce n'est pas son adversaire qu'il cite. Il s'oppose à lui avec la vérité catholique. Mais ce n'est pas le texte de sa Bible.

6. *Conf.* V, 11 : *suae sectae si qua volumina latine atque composite conscripta erant.*

7. Sur ce *Diatessaron* latin voir mon livre : *L'Evangile selon Thomas et les Pays-Bas*, Amsterdam 1971 (en hollandais).

8. V. TODESCO, A. VACCARI, M. VATTASSO, *Il Diatessaron in Volgare Italiano*, Città del Vaticano 1938.

9. Comparer aussi : *T ar.* : et il vous *transmettra* un autre Paraclet (Marmardji, p. 435) ; — *syr. sc.* : that he should *send* you another, the Paraclete (Burkitt, p. 509) ; — PHILOXÈNE DE MABBOUG : Il vous *enverra* un autre Paraclet (*Lettre à Patricius* 78 ; PO 30, p. 825.)

Celui-ci, nous le connaissons très bien par l'intermédiaire de *de Trinitate* 1,18 :

et alium advocatum DABIT vobis, ut vobiscum sit in aeternum.

Et ce texte, comme si souvent, a des rapports avec les codices africains des Evangiles, dans ce cas avec le *Bobbiensis* (k) :

*et alium advocatum DABIT vobis, ut sit vobiscum in aeternum*¹⁰.

Il est donc clair que saint Augustin cite de mémoire. Et cette mémoire fameuse du docteur de la grâce a été influencée par le *Diatessaron*. C'est sans doute parce qu'il connaissait cet écrit dès sa période manichéenne. On pourrait citer encore beaucoup d'autres passages pour établir cette hypothèse.

En effet, il n'est pas du tout surprenant de découvrir chez saint Augustin des connaissances de l'œuvre tatianique, puisque celle-ci était l'Evangile des manichéens tout court. Or il est demeuré manichéen beaucoup plus longtemps que les neuf années qu'il allègue si souvent¹¹. Sa théologie a subi des influences considérables de la part du manichéisme¹². Cette même influence se trahit dans ses citations évangéliques. J'ai même trouvé des indices, que je discuterai ailleurs, d'après lesquels saint Augustin était familier avec l'*Evangile selon Thomas*. Ce fait n'a rien d'étonnant, lui non plus, puisque, comme l'a établi Henri-Charles Puech, Mani et les manichéens ont connu et hautement apprécié cet écrit d'origine syriaque et édessène. Il est a priori vraisemblable qu'un manichéen convaincu et bien informé comme le fut saint Augustin ait parfaitement connu l'œuvre tatianique et l'évangile apocryphe vénérés par le fondateur de la religion dualiste.

A côté de ces leçons diatessariques, les travaux anti-manichéens de saint Augustin contiennent certaines citations évangéliques qui doivent être extracanoniques. Ainsi Adimantus cite un dit bien connu de Jésus de la façon suivante :

Estote benigni, sicut Pater vester caelestis, qui solem suum oriri facit super bonos et malos (c. Ad. VII, 1).

10. C.H. MILNE, *A reconstruction of the Old-Latin text of the gospels*, Cambridge 1926, p. 145.

11. P. COURCELLE, *Recherches sur les Confessions de Saint Augustin*, nouvelle édition, Paris 1968, pp. 60-78.

12. A. ADAM, *Lehrbuch der Dogmengeschichte* I, Gütersloh 1965, pp. 256-260 ; Id., *Sprache und Dogma*, Gütersloh 1969, pp. 133-140 et 141-166.

Il est infiniment probable que cette citation reprend un dit de Jésus pris à la tradition évangélique des judéo-chrétiens. Car dans les *Homélie pseudo-clémentines* on lit :

γίνεσθε ἀγαθοὶ καὶ οἰκτίρμονες, ὡς ὁ πατὴρ ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὃς ἀνατέλλει τὸν ἥλιον ἐπ' ἀγαθοῖς καὶ πονηροῖς, καὶ φέρει τὸν ἕτερον ἐπὶ δικαίους καὶ ἀδίκους (III, 57).

Nous savons aujourd'hui grâce au papyrus de Cologne que Mani a passé sa jeunesse dans un milieu judéo-chrétien¹³. Cela implique qu'il a connu à fond la tradition évangélique de ces gens-là. Il est possible que Addai, quand il a cité ce passage sous cette forme, l'ait connu par l'intermédiaire de Mani. En tout cas il faut admettre que les parallèles qu'on trouve entre les citations des manichéens et celles des judéo-chrétiens peuvent s'expliquer par la familiarité intime de Mani avec la problématique judéo-chrétienne. Mais alors il devient très difficile de distinguer entre les citations diatessariques et les citations judéo-chrétiennes dans les écrits manichéens. Car Tatien lui aussi, comme l'a déjà observé Hugo de Groot, a intégré dans sa synopse évangélique des variantes judéo-chrétiennes. Le fait que Mani a aussi connu l'*Évangile selon Thomas*, et la tradition judéo-chrétienne que cet écrit a conservée, complique encore les choses¹⁴.

Dans le cas que nous avons rapporté, cependant, la situation semble être assez claire. Addai doit avoir pris sa citation, directement ou indirectement, à une source judéo-chrétienne. Si Justin offre un texte analogue (*Dial.* 96 ; *Apol.* 15,13), c'est qu'il a connu, directement ou indirectement, une tradition judéo-chrétienne. Il n'est pas possible que Justin ait utilisé ici un texte occidental, puisqu'il n'y a aucun manuscrit du Nouveau Testament qui contienne les mots : γίνεσθε ἀγαθοὶ καὶ οἰκτίρμονες.

De son côté, Tatien semble avoir puisé directement à une source judéo-chrétienne. Car le *Diatessaron Néerlandais* aussi bien que le *Diatessaron Persan* contiennent une variante pittoresque et poétique absente de *Matthieu* 5, 45 :

13. L. KOENEN, A. HENRICH, « Ein Griechischer Mani-Codex », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, Band 5, Heft 2, Bonn 1970, pp. 97-216.

14. H.-Ch. PUECH, « Gnostische Evangelien und verwandte Dokumente », dans E. HENNECKE, W. SCHNEEMELCHER, *Neutestamentliche Apokryphen I*, Tübingen 1959, p. 203.

Dieu fait luire son soleil (*Matthieu* : ἀνατέλλει).

Dieu fait pleuvoir sa pluie (*Matthieu* : βρέχει).

Le manichéen cependant qui écrivait le *Psaume du Bema* cccxxxix (Allberry, p. 40, 34) semble avoir été influencé directement par la tradition judéo-chrétienne :

afin que vous soyez bons comme votre Père qui est dans les cieus, qui fait luire (son soleil) sur ceux qui sont mauvais et sur ceux qui sont bons. (Notez l'omission : [... bons] « et miséricordieux », comme chez Addai-Adimante.)

En effet (les mots « soyez bons » (*Matthieu* : ὅπως γένησθε υἱοὶ τοῦ πατρὸς ὑμῶν)) ne se trouvent à ma connaissance dans aucun *Diatessaron*. D'ailleurs on a bien l'impression que la leçon de *Matthieu* est rédactionnelle et que les *Clémentines* ont conservé une forme indépendante et primitive du logion¹⁵.

Cet exemple nous amène à la théorie bien connue des manichéens selon laquelle les écrits du Nouveau Testament auraient été interpolés par des Judaïsants :

*scripturas novi testamenti falsatas fuisse a nescio quibus, qui Judaeorum legem inserere christianae fidei voluerunt*¹⁶.

Les manichéens reviennent toujours à cette objection. Il n'y a pas de doute qu'elle remonte à Mani lui-même. C'est lui qui, en sa qualité de Paraclet, distingue entre les passages authentiques et les passages interpolés¹⁷.

C'est une ironie inouïe de l'histoire que cette théorie anti-judaïque est due en partie au judéo-christianisme lui-même. De même que, d'après les *Clémentines*, Jésus par sa parole distingue entre les péripeties fausses et les péripeties authentiques de l'Ancien Testament, ainsi fait Mani pour le Nouveau Testament. Mais il me semble impossible de refuser à cette théorie une base empirique et historique dans la situation du texte évangélique à cette époque. Il est bien vrai que le *Diatessaron* de Tatien, que Mani utilisait, contenait des interpolations judaïsantes. Et le fondateur de la nouvelle religion était bien placé pour les découvrir : par son éducation religieuse il connaissait très bien le judéo-christianisme.

15. G. QUISPÉL, « L'Évangile selon Thomas et le Diatessaron », *Vig. Chr.* 13, 1959, p. 99.

16. AUGUSTIN, *Conf.* V, 21.

17. F. DECRET, *o. c.*, p. 286.

Le fait que Mani parle des interpolations dans le Nouveau Testament pourrait être considéré comme un nouvel indice, après tant d'autres, que Tatien a puisé à la tradition évangélique des judéo-chrétiens. Il est vrai que Marcion lui aussi parlait d'interpolations judaïsantes :

*interpolatum a protectoribus Iudaismi ad concorporationem legis et prophetarum*¹⁸.

Et il est très possible que Mani, et Adimante, aient nourri leurs rancunes anti-judaïques avec des arguments empruntés à Marcion.

D'autre part, il est bien établi que le « Texte Occidental » en général et celui de Rome en particulier étaient déjà très corrompus à l'époque même de Marcion, et cela grâce à l'influence d'une tradition extracanonique et judéo-chrétienne¹⁹. Il est certain que Marcion et Mani tout autant devaient se servir d'un texte évangélique contenant des interpolations judéo-chrétiennes, et ils semblent s'en être bien rendu compte.

Quand on identifie le christianisme avec le catholicisme (romain ou grec) ou avec le contenu des évangiles canoniques, il est extrêmement difficile de comprendre comment Mani a pu se nommer apôtre du Christ. Mais quand on remarque à quel point le christianisme de Mésopotamie est différent de celui qu'on connaît, il s'avère que Mani peut bien avoir été sincère. Qu'est-ce qu'il connaissait, en somme, du christianisme ? Un certain type de judéo-christianisme (hétérodoxe) qui soulignait que le Christ est le vrai prophète, et Satan « la main gauche » de Dieu ; l'encratisme rigoureux, tel qu'il se trouve dans l'*Évangile selon Thomas*, dans les *Actes de Thomas*, et dans le *Diatessaron de Tatien* ; les théories de Bardesane qui admettait une matière non créée ; certaines vues gnostiques sur le Demiurge inférieur, Saklas ou Fou, telles qu'on les trouve dans

18. TERTULLIEN, *adv. Marcionem* IV, 4 ; Kroymann, p. 429, 22. Cf. A. VON HARNACK, *Marcion, das Evangelium vom fremden Gott*, 2^e éd., Leipzig 1924, p. 78.

19. G. QUISEPEL, « L'Évangile selon Thomas et le 'texte occidental' du Nouveau Testament », *Vig. Chr.*, 14, 1960, pp. 204-215. — Quant à l'influence de la tradition extracanonique sur le « texte occidental », comparer : M. MEES, *Die Zitate aus dem Neuen Testament bei Clemens von Alexandrien*, Bari 1970 ; A.F.J. KLIN, *A Survey of the Researches into the Western Text of the Gospels and Acts II*, Leiden 1969.

l'*Apocryphe de Jean*. Mani n'a pas connu le catholicisme. Il a réagi fortement contre la doctrine judéo-chrétienne qui fait de Dieu l'auteur du mal. C'est pourquoi sa religion était nettement dualiste. C'est aussi pourquoi il a rejeté la tradition évangélique des judéo-chrétiens. Au fond, son problème n'était pas tellement différent de celui d'Origène ou de saint Augustin qui, eux aussi, avaient horreur de l'idée que Dieu serait l'auteur du mal.

Mani, cependant, restait fortement tributaire du judéo-christianisme. Il citait encore le texte évangélique des judéo-chrétiens, il acceptait leurs vues trinitaires (Père, Mère, Fils), il amplifiait leur conception des révélations successives du « vrai prophète ». On pourrait également signaler la persistance des croyances judéo-chrétiennes dans l'adoptianisme mal déguisé de certains nestoriens, dans la spiritualité du messianisme et dans les vues de Mahomet sur le prophète²⁰.

C'est le drame du christianisme en Orient. Jésus prêchait le Royaume de Dieu. Mais, en Asie, ce sont des religions qui sont venues.

20. A. SCHLATTER, « Die Entwicklung des jüdischen Christentums zum Islam », *Evangelische Missions-Magazin* 62, 1918, pp. 251-264. A. ADAM, *Dogmengeschichte* I, pp. 386-389. G. QUISPÉL, « The Discussion of Judaic Christianity », *Vig. Chr.*, 22, 1968, p. 92.

I GIUDEO-CRISTIANI E L'ANELLO DI SALOMONE

di B. BAGATTI

Jerusalem, Studium Biblicum Franciscanum

Come appare dal titolo non intendo tessere l'intera storia dell'anello di Salomone, ma solo quella parte che ha rapporto coi giudeo-cristiani. In sostanza intendo rievocare una pagina della storia della chiesa di Gerusalemme nel IV secolo.

1. Il Santuario dell'anello di Salomone

Nell'anno 333 arrivò a Gerusalemme un pellegrino proveniente da Bordeaux che ebbe la felice idea di prendere delle note del viaggio. Relativamente a Gerusalemme tali note sono molto interessanti perchè l'anonimo venne in un momento in cui stavano iniziandosi dei cambiamenti radicali colla penetrazione in massa dei gentilo-cristiani. Piano piano essi soppiantarono i pagani e i giudeo-cristiani e alterarono o mutarono i luoghi di culto. Il santuario dell'anello di Salomone fu tra quelli soppressi.

L'anonimo, descrittore della piscina Probatica, annota¹: « Est ibi et crepta ubi Salomon daemones torquebat ». Per capire sì insolita notizia bisogna prendere in mano il *Testamentum Salomonis*² che, nella redazione pervenutaci, non è più recente del III secolo. L'opuscolo ci dice che Salomone ebbe in dono da Dio, per mezzo dell'Arcangelo Michele, il di Lui anello e con questo egli poté piegare i demoni, sia nel farli lavorare

1. P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, Vindobonae 1893, p. 21; CSEL CLXXV, p. 15.

2. PG 122, 1315-1358; C.C. Mc Cown, *The Testament of Solomon*, Leipzig 1922. Siccome nel nostro caso le differenze del testo del Migne con quello di Mc Cown sono minime cito, per comodità, le colonne del primo.

nel tempio, sia nel strappar loro i segreti. In base alle confidenze avute per mezzo dell'anello, Salomone prescrisse dei rimedi contro i demoni, sempre invidiosi del bene del genere umano.

L'autore mette in bocca al re queste parole³:

Mentre pregavo dal Signore Sabaoth, per mezzo del suo Arcangelo Michele, mi fu data grazia di avere il Suo anello di pietra preziosa con il sigillo inciso (δακτυλίδιον ἔχων σφραγίδα γλυφῆς ἐκ λίθου τιμίου) e mi disse: « Ricevi, o re Salomone, figlio di David, il dono che ti ha mandato Dio, Altissimo, Sabaoth, e fai comparire tutti i demoni della terra, maschi e femmine, e usufruisci del loro aiuto per costruire Gerusalemme per mezzo di questo sigillo di Dio. L'intaglio del sigillo dell'anello che ti è stato inviato, è di cinque *alfa* ('H δὲ γλυφή τῆς σφραγίδος τοῦ δακτυλίου τῆς πεμφθείσης, ἔστι πεντάλφα αὐτή).

Pieno di gioia Salomone inneggiò a Dio e, chiamato il servo, gli disse: « Prendi questo e quando verrà un demonio gettalo sul petto e digli: Nel nome di Dio, ti chiama qui il re Salomone e subito vieni a me senza timore e paura di tutto ciò che ascolterai dal demonio ». Così Salomone iniziò l'opera di assoggettare i demoni. Tale azione voleva intendere l'anonimo di Bordeaux colla parola « torquebat ».

Secondo il *Testamentum* Salomone usufruiva dei recipienti per rinchiudervi i demoni e vogliamo ricordarli perchè essi si trovano associati all'anello. In Transgiordania il demonio Efippas distruggeva i raccolti prendendo forma di vento caldo. Il re Adar pregò Salomone d'intervenire ed egli mandò il suo servo con un otre di pelle (ἀσκόν) ed esso, recatosi là, quando soffiava il vento lo fece passare dal foro dell'anello posto sopra l'otre e rinserrò il demonio dentro, portandolo poi a Gerusalemme mediante un cammello⁴. Altri vasi dove erano chiusi i demoni, e conservati nella cripta, sono ricordati facendo fare una profezia al demonio Enepsigo⁵: « tutti i vasi (ἀγγεῖα) nei quali ci rinchiudi, saranno rotti dalle mani degli uomini ». Un'altra volta⁶ è ricordata una fiala (φιάλην) dove Salomone fece rinchiudere un demonio.

Nella grotta situata presso la Probatrica si dovevano ripetere le azioni di « piegare » i demoni ripetendo, più o meno, le

3. 1317-8.

4. 1351-54.

5. 1337-8.

6. 1339-40.

gesta salomoniche. Lo deduciamo sia dalle parole contrarie dei padri gentilo-cristiani, sia da molti amuleti ritrovati e che mostrano parentela con Salomone cacciatore di demoni.

Tra gli amuleti⁷ in voga sono alcuni anelli che sembrano ripetere l'anello salomonico perchè ne recano la scritta: « Sigillo di Dio » (ΣΦΡΑΓΙΣ ΘΕΟΥ). Si tratta di anello con la gemma in cornalina, calcedonia, ematite ecc. ossia di pietre preziose che da una parte hanno la scritta e dall'altra, talvolta, delle raffigurazioni per es. di Salomone cavaliere. Oltre agli anelli vi sono molte medaglie metalliche che recano da una parte Salomone cavaliere e dall'altra o delle iscrizioni o altre scene: l'occhio « mesto », l'ibis, soggetti religiosi ecc. Ora la rappresentazione di Salomone cavaliere che trafigge il demonio sotto forme femminili è connessa con l'azione del re. Infatti alcune iscrizioni lo dicono chiaramente: « Sigillo di Salomone che caccia (ΣΕΔΙΟΚΙ) ogni male da colui che lo porta », ovvero: « protegge (ΦΥΛΑΤΕ) colui che lo porta », ovvero « Fuggi, detestata, l'angelo Arfat ti caccia » o « ti perseguita ». In questo caso Salomone opera mediante l'angelo che si vede rappresentato lottante contro il demonio che prende svariate forme. Tali forme sono descritte nel *Testamentum*.

Tale azione reale è, talvolta, accompagnata da altri scongiuri che mostrano o l'imbastardimento del tipo, o una più spiccata determinazione cristiana. Tra i primi soggetti ricordo la rappresentazione dell'ibis che becca il serpente e quella dell'occhio « mesto » (ὄφθαλμὸς πολυπαθῆς) secondo la fraseologia del *Testamentum*⁸ che lo propone come un rimedio contro il demonio, nonostante che gli autori moderni siano soliti chiamarlo « occhio malefico ». Tra le seconde rappresentazioni ricordo delle scene della vita di Christo, come l'Epifania, le figure degli Evangelisti ecc.

Tra tanti soggetti sotto il nostro punto di vista uno ha particolare interesse perchè si riallaccia ai giudeo-cristiani in modo evidente. Si tratta di una medaglia trovata in una tomba di

7. Per una visione generale di tali amuleti si può consultare il *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie* alle voci « Amulettes » (I, 1784-1860) e « Salomon » (xv, 588-602), nel quale H. Leclercq riporta molti esempi.

8. 1345-6. Il cambiamento di terminologia è suggerito da E.R. GOUDENOUGH, *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, II, Bollingen Series xxxviii, p. 238, nota 203.

el-Jish⁹, l'antica Giscala in alta Galilea. La tomba a *kokhim* e l'uso degli ossuari ci manifestano un ambiente di sfondo giudaico; la medaglia con la « croce personificata » quello dei giudeo-cristiani che avevano sviluppata simile teoria¹⁰. La medaglia reca nel centro una croce con ai lati *alfa* e *omega*, però invece del braccio superiore vi è una figura nimbata che ha a lato una croce. Ora bisogna mettere in rapporto la rappresentazione con altre simili: quella di Kertsch in Crimea, quella di Napoli ed altra siriana per vedervi chiaramente la dottrina della « personificazione » della croce: Cristo-Croce. Siccome la tomba ha insieme una moneta di Costantino II (323-337) e gli oggetti trovati appartengono al tipo usuale del IV secolo, così possiamo dire che la medaglia salomonica, con il re a cavallo e la croce « trasfigurata » dall'altra, apparteneva a un giudeo-cristiano vivente quando la cripta di Gerusalemme era in attività.

2. Il Santuario salomonico era in mano giudeo-cristiana

Vari argomenti inducono a pensare così. Prima di tutto perchè dall'anno 135 per decreto di Adriano, che dalle fonti cristiane sappiamo essere osservato, gli ebrei non potevano vivere nella città santa sotto pena di morte. Ora siccome il culto è di carattere ebreo quindi non interessante per i pagani e contraddetto dai cristiani di ceppo gentile, esso doveva essere mantenuto dai giudeo-cristiani. Essi potevano vivere in Gerusalemme perchè colla seconda guerra giudaica vennero chiaramente distinti dagli ebrei non credenti in Christo.

Alla ragione surriferita se ne aggiungono altre. Infatti il culto manifesta una intimità stretta col *Testamentum Salomonis* e tale documento è giudeo-cristiano. Tutti gli autori sono d'accordo in ritenere tale carattere e solo per portare qualche esempio ricordo che l'anonimo autore del documento tiene la dottrina di Cristo-Angelo, tiene la verginità di Maria come i molti apocrifi del secolo II-III, usa il simbolismo del n. 644 (Emmanuel), la frase « essere disteso sul legno » per indicare la crocifissione di Cristo, denomina il Calvario *Κεφαλαῖον*

9. N. MAKHOULY, « Rock-Cut Tombs at el Jish », in *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, VIII (1939), pp. 45-50.

10. Cf. B. BAGATTI, *L'Eglise de la circoncision*, Jérusalem 1965, pp. 181-184.

ecc. che sono idee e frasari inconsueti per gli scrittori di ceppo gentile.

Ci porta anche all'ambiente giudeo-cristiano la diffusione delle medaglie con la croce « personificata » con l'effigie di Salomone cavaliere.

Ammettere che la cripta salomonica nell'anno 333 era in mano giudeo-cristiano è ben differente dall'affermare che tale culto fosse stato una loro creazione. Gli argomenti che abbiamo alla portata di mano ce lo fanno escludere. Infatti qualche cosa di simile era già noto nel primo secolo a quanto ci racconta Giuseppe Flavio¹¹. Egli nelle *Antichità* ci narra come Salomone :

ebbe da Dio l'arte di cacciare i demoni per il vantaggio degli uomini e ordinò gli incantesimi che sono giovevoli a scacciare le infermità. Egli lasciò degli scongiuri con i quali si costringono i demoni a non tornare più e tale metodo è giovevole. Io vidi un mio correligionario, chiamato Eleazaro, che presenti Vespasiano, i suoi figli, i tribuni e tutto l'esercito, guarì un indemoniato. Il rimedio fu fatto in questo modo: pose sulle narici dell'indemoniato un anello che recava il sigillo con una radice di Salomone (ἔχοντα ὑπὸ τῆ σφραγιῖδι βίζαν ἐξ ὧν ὑπέδειξε Σολομών) e trasse fuori il demonio per le narici dell'uomo che cadde subito come morto. Poi egli scongiurò il demonio facendogli menzione di Salomone, in modo che non tornasse più, pronunziando degli incantesimi composti da Salomone. Ed Eleazaro volendo far manifesto ai presenti che egli aveva tale virtù, mise davanti a quello una coppa, o un catino pieno di acqua e comandò al demonio che, uscito dall'uomo rovesciasse il vaso e con quest'atto manifestasse a tutti che era uscito dall'uomo. Con questo fatto si fece manifesta « la sapienza di Salomone ».

Giuseppe non indica il luogo dove avvenne il fatto, ma si può intuire che fosse Gerusalemme. Le circostanze mostrano che il fatto fosse avvenuto dove vi era molto spazio, e quindi non in una grotta, però non è detto che Eleazaro facesse sempre i suoi prodigi in tale modo. Nel *Testamentum* si accenna ad un luogo chiuso dove si conservavano le giarre per rinchiudere i demoni ed un posto non lontano dal tempio, com'è la Probatice, poteva benissimo essere propizio per lo svolgimento del culto.

11. VIII, II, 5: G. DINDORFIUS, *Flavii Josephi Opera*, I, p. 287. Naturalmente l'aspetto di Salomone « magico » è rimasto nel popolo ebraico. Si può vedere L. GINZBERG, *The Legends of the Jews*, IV, pp. 149-169, e VI, pp. 201-293. L'anello di Salomone ha preso vari aspetti, cf. E.A. WALLIS BUDGE, *Egyptian Tales and Romances*, London 1935, pp. 373-374.

Che poi i giudeo-cristiani l'avessero ereditato dopo la guerra del 135 quando gli altri ebrei furono costretti a partirsi da Gerusalemme, non fa meraviglia. Essi amavano tenere le loro pratiche devote nelle grotte. Ne fanno fede sia Celso che Origene, S. Girillo di Gerusalemme e le tradizioni locali in Gerusalemme, sull'Olivetto, a Betlemme¹² ecc.

Le azioni impiegate sulla gente per cacciare i demoni descritte da Giuseppe: ponendo l'anello sulle narici, e dal *Testamentum*: sul petto, sono leggermente differenti, però non differiscono sensibilmente. Lo scopo era lo stesso: cacciare il demone per far risanare l'individuo avendo la convinzione che il demone era l'autore delle malattie. Insieme alle azioni vi erano delle formule che le accompagnavano. Esse in parte sono riferite nel *Testamentum* ma non è dato sapere quanto esse ripetano quelle ricordate da Giuseppe Flavio.

3. Ostilità verso Il Santuario salomonico e sua distruzione

Già nel 244-249 Origene scrivendo il *Commento a Matteo*¹³ faceva una digressione per alludere al culto salomonico che non vedeva di buon occhio. Infatti parlando del giudizio del Signore davanti a Caifa osserva:

Qualcuno crede che convenga giurare ai demoni e molti si sono permessi di fare tali cose e c'è chi dice che non si può fare senza ragione. Infatti chi guarda Gesù che comanda ai demoni dando anche la potestà ai discepoli sopra tutti i demoni e di curare le infermità, ritrova che non è secondo la potestà data dal Salvatore di giurare ai demoni. Questo, nonostante che qualche volta si faccia da alcuni dei nostri per es. come si fa cogli scongiuri scritti da Salomone contro i demoni. Ma quelli che usano tali scongiuri contro i demoni talvolta usano libri non idonei ricevuti dagli ebrei.

Origene non scende al dettaglio, però mostra bene di conoscere il centro del culto salomonico. D'altra parte non bisogna dimenticare che, essendo egli amico del vescovo Alessandro, fu a Gerusalemme varie volte e che si occupava di cose ebraiche.

Eusebio di Cesarea nella *Demonstratio Evangelica*¹⁴ volendo dimostrare come Cristo non era un prestigiatore e imbrogliatore,

12. E. TESTA, « Le grotte mistiche dei Nazareni e i loro riti battesimali » in *Liber Annuus Studii Biblici franciscani* XI (1962), pp. 5-45 e « Le 'Grotte dei misteri' giudeo-cristiane », *ibid.* XIV (1964), pp. 65-144.

13. PG 13, 1757; SC 162, 244-49.

14. III, vi; PG 22, 225-228.

ma visse una vita povera e casta, pone in rilievo la differenza che passa tra Lui e i prestigiatori che usano fare iscrizioni su foglie (πετάλων), fare dei legami e profittarsi di coloro che incantano, o fare suffucazioni colle radici delle erbe a altre cose simili. « Tutte queste cose, egli dice, sono escluse dalla dottrina di Cristo, né mai è lecito al cristiano di farle benché alcuni lo credano. » Le pratiche descritte da Eusebio sono spesso inculcate nel *Testamentum*. Così per es. si fa dire al demonio Catanicotael¹⁵: « Se vuoi rimettere la pace nella tua casa scrivi in 7 foglie di alloro (φύλλα δάφνης) il nome dell'angelo che mi caccia e tutti i nomi di Iao, Ieo, del Figlio Sabaoth e per mezzo del grande Dio sia rinchiuso Catanicotael. Poi le foglie di alloro si lavano nell'acqua e con questa si asperga la casa, dentro e fuori, ed io subito mi partirò ». Al demonio Anconio¹⁶ si fa dire: « Se qualcuno scrive in foglie di fico (φύλλα συμῆς): Licurgo » sei volte in modo da omettere sempre la prima lettera, allora dovrà fuggire. Per la similitudine delle frasi ho l'impressione che Eusebio voglia alludere alle pratiche che si usavano nella cripta. Egli aveva avuto una grande parte sia nell'erezione del S. Sepolcro, sia nella direzione della chiesa di Gerusalemme da far costringere il vescovo Massimo a far consacrare l'edificio dai semiariani. Conosceva bene, quindi, la città canta.

Mentre l'anonimo di Bordeaux visitava Gerusalemme vi viveva S. Cirillo nativo della città. Egli nel discorso fatto in gioventù, e quindi solo qualche anno dopo la visita dell'anonimo, sul paralitico¹⁷ guarito da Gesù mette in opposizione il modo di guarire del Salvatore con quello praticato con ricorrere a formule magiche. A uno che viveva allora a Gerusalemme non sarebbe stato difficile capire l'intenzione di Cirillo di opporsi al santuario salomonico. Nelle *Catechesi*¹⁸ proibiva ai catecumeni di « ricorrere ai legami magici per guarire dalle malattie »

15. 1343-4.

16. 1345-6.

17. PG 33, 1131-1154. Cf. E. TESTA, « La piscina probatica, monumento pagano o giudaico? » in *La Terra Santa* XL (1964), pp. 311-316. Anche altri documenti parlano del demonio costretto a confessare i suoi misfatti, per es. ne *Gli Atti di Tommaso*, n. 33 (*Erbetta, Gli Apocrifi del Nuovo Testamento*, Torino 1966, II, pp. 325-6), ma in questi è fatto sempre nel nome di Cristo e non di Salomone.

18. *Cat. IV*, xxxvii: PG 33, 501-2.

e mostra di conoscere il *Testamentum*. Infatti portando gli esempi dei penitenti vi include anche Salomone con queste parole: « Salomone cadde ma che dice? Infine mi pentii¹⁹ ». A che frase allude Cirillo? Alcuni, compreso S. Girolamo²⁰, pensavano ai *Proverbi* 24,23, ma non pare il caso. Molto meglio è ricorrere alle parole messe in bocca al re nel *Testamentum*²¹:

Io misero feci la volontà sua (della sulamite); il mio spirito si oscurò e divenni lo zimbello degli idoli e dei demoni. Perciò scrissi questo testamento per chi vuole approfittare affinché preghi e badi non agli ultimi ma ai primi (fatti) e ottenga la grazia nei secoli.

Nelle *Mistagogiche*²² Cirillo, o Giovanni II, discende al particolare:

Così alcuni vanno dietro a sogni o inganni del demonio, vanno colà pensando di trovare la guarigione alle malattie corporali. Oppure altre cose simili. Tu non parteciparvi. Sono culto del demonio l'osservazione degli uccelli, la divinazione, l'interpretazione dei sogni, gli amuleti e le sculture su foglie (ἐν πετάλοις), le magie, gli altri malefici e tutte le cose di questo genere, fuggitele.

Se realmente le *Mistagogiche* sono di Giovanni II, possiamo credere che la cripta salomonica funzionasse ancora alla fine del IV o inizi del V secolo. Però la cosa è assai dubbia.

Comunque è certo che, verso questo tempo, essa sparì. Nel V secolo troviamo alla Probatica una chiesa a tre navate, molto bella e ricca, che racchiudeva il ricordo del Paralitico²³. Di Salomone non si ha più la minima traccia. Meglio, troviamo che gli strumenti adoperati nella grotta: anello e giarre, sono stati trasferiti al S. Sepolcro.

Verso l'anno 410 si tratteneva a Gerusalemme la pellegrina Egeria e, intervenendo alla funzione del Venerdì santo, sul Calvario, ci fa sapere che mentre si faceva l'adorazione della

19. *Cat.* II, XIII: PG 33, 399-400.

20. *In Ezech.* XIII, XLIII; PL 25, 419. Cf. FILIPPO DE HARVENG, *Responsio de damnatione Salomonis*: PL 203, 621-666.

21. 1357-8.

22. I, VIII: PG 33, 1071-74; SC 126, 94-97.

23. D. BALDI, *Enchiridion Locorum sanctorum*, Jerusalem 1955, pp. 455-466; B. BAGATTI, *The Church from the Gentiles in Palestine*, Jerusalem 1971, pp. 202-2, 323-4 e 377. A. DUPREZ, *Jésus et les dieux guérisseurs*, Paris 1970, fa un'ampia dissertazione sul posto, ma non accenna mai al culto salomonico.

croce il diacono mostrava l'anello di Salomone²⁴: « At ubi autem osculati fuerint crucem, pertransierint, stat diaconus, tenet anulum Salomonis et cornu illud, de quo reges ungebantur. Osculantur et cornu, attendunt et anulum... ». La rottura dell'unico codice dell'itinerario proprio in questo punto ci impedisce di conoscere esattamente cosa facesse il diacono coll'anello di Salomone, però è evidente che lo porgeva alla venerazione. Dal racconto della pellegrina bisogna dedurre la conseguenza che l'anello fosse ormai in mano dei gentilicristiani e non fosse adoperato più nella cripta dai giudeocristiani. Come era avvenuto tale cambiamento? La frase usata dall'anonimo di Bordeaux a riguardo dei santuari costantiniani « iusso Constantini »²⁵, cioè colla forza, ci illumina assai bene sui metodi usati in quel tempo.

Che l'esposizione dell'anello salomonico sul Calvario non fosse una cosa sporadica ma fissa lo possiamo dedurre con facilità dagli scrittori seguenti. Infatti nel documento gerosolimitano detto *Breviarius de Hierosolyma*²⁶, datato approssimativamente all'anno 530, si enumerano al Calvario varie reliquie tra cui « illud cornu, quo David unctus est et Salomon et ille anulus ibidem, unde Salomon sigillavit demones, et est de electro ». Da questa notizia veniamo a conoscere sia il luogo dove l'anello era conservato, sia la materia della sua gemma che il *Testamentum* chiama solo « pietra preziosa ».

Insieme all'anello erano stati trasportati anche i recipienti in cui si rinchiudevano i demoni per renderli innocui, infatti lo stesso *Breviarius* menziona nell'abside della chiesa di Costantino, o Martyrium,²⁷: « in circuitu duodecim columnae marmoreae (omnino incredibile), super ipsas columnas hydriae argenteae duodecim, ubi sigillavit Salomon daemones ». Si vide che si fece una scelta dei recipienti usati prendendo i più preziosi, ovvero che l'anonimo autore del *Breviarius* notò solo i recipienti di pregio. Il numero di 12 fa vedere che il culto della cripta era abbastanza grande.

24. GEYER, *Itinera*, p. 88; CSEL CLXXV, p. 81. Per la data v. *Bibbia e Oriente* X (1968), pp. 73-75.

25. GEYER, *Itinera*, pp. 23-25; B. BAGATTI, *L'Eglise de la circoncision*, p. 10.

26. GEYER, *Itinera*, p. 154; CSEL CLXXV, p. 110.

27. GEYER, *Itinera*, p. 153; CSEL, p. 109.

Considerando il fatto della distruzione della cripta e del trasferimento degli strumenti del culto salomonico saremmo tentati di vedere un'incongruenza da parte dei dignitari della chiesa gentilo-cristiana. Ma forse non è così. Dato il prestigio che tale culto aveva fra la gente appariva difficile farlo scomparire e d'altra parte, per il carattere mezzo superstizioso che aveva, non poteva essere più tollerato. Che fare? Il sistema usato largamente in Europa di « cristianizzare » tale culto appariva il più logico. Così non si dispregiò il « penitente » Salomone e si impedì la magia. Contemporaneamente bisognava gettare discredito sul *Testamentum* che offriva mezzi facili di guarigione dalle malattie. E anche questo fu fatto. Ne notiamo qualche traccia occidentale.

Nel commento alla lettera di S. Paolo a Tito che va sotto il nome di Ambrosiaster²⁸ è detto fra l'altro: « et quia Salomon adjutorio daemoniorum templum aedificavit, in quo opere ingens multitudo laboravit, quid tam fabulosum? ». Anzi dallo pseudo decreto gelasiano²⁹ il libello è messo all'indice: « Scriptura quae appellatur contradictio (*al.* interdictio) Salomonis apocrypha » e quindi da non leggersi.

Un'ultima lotta contro il culto salomonico pare di trovarlo nello scrittore Giuseppe sia che scrivesse verso il VI secolo, sia che appartenga al secolo X, come si crede, ed avesse fatto un ricordo solo letterario. Comunque scrive³⁰: « Quei libri che insegnano a fuggare i demoni, risanare dalle malattie e fare la caccia ai ladri, si custodiscono con cura dai ciarlatani per loro vantaggio, perchè i fedeli della S. Chiesa sanno bene che sono salvati per Cristo ».

Nell'anno 614 i Persiani, dopo un accanito assedio, occuparono Gerusalemme e incendiarono e saccheggiarono tutta la città cominciando dalle chiese. Da quel tempo non si è parlato più nè dell'anello, nè delle giarre salomoniche. Finì in questo modo tragico una tradizione che aveva appassionato la cristianità per vari secoli.

28. PL 17, 531, cf. *Clavis Patrum*, n. 187.

29. PL 59, 164 e 179-80. Le edizioni seguenti non differiscono.

30. PG 106, 89-90.

SOMMAIRE

JUDÉO-CHRISTIANISME

Liminaire	7
Bibliographie du Cardinal Daniélou	11

I. Nature et sources

B. GERHARDSSON ...	Du Judéo-christianisme à Jésus par le Shema'	23
M. SIMON	La migration à Pella. Légende ou réalité ?	37
O. CULLMANN	Courants multiples dans la communauté primitive. A propos du martyr de Jacques fils de Zébédée	55
W.D. DAVIES	Paul and Jewish Christianity according to Cardinal Daniélou: A suggestion	69
R.A. KRAFT	In search of « Jewish Christianity » and its « theology ». Problems of definition and methodoly	81

II. Histoire et influence

R.M. GRANT	Jewish christianity at Antioch in the second century	93
W. RORDORF	Un chapitre d'éthique judéo-chrétienne: les deux voies	109
H.J. SCHOEPS	Der Ursprung des Bösen und das Problem der Theodizee im pseudoklementinischen Roman	129
G. QUISPTEL	Mani et la tradition évangélique des judéo-chrétiens	143
B. BAGATTI	I Giudeo-cristiani e l'anello di Salomone	151

La suite des articles sur le Judéo-christianisme sera publiée dans le prochain numéro (avril-juin). L'ensemble des contributions qui constituent l'hommage au Cardinal Daniélou sera ensuite publié en volume, dont la diffusion sera assurée par les soins des Editions Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris VI^e, à partir d'octobre 1972. Les souscriptions pourront être adressées aux Ed. Beauchesne ou au siège de la Revue, qui les transmettra.

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

JUDÉO-CHRISTIANISME

III. RECHERCHE DES TRACES

P. Prigent — B. Reicke — A. Jaubert
A. Guillaumont — A. Orbe — A.F.J. Klijn

IV. RAPPORTS AVEC LE GNOSTICISME

McL. Wilson — E. Segelberg — G. Kretschmar



COMITÉ DE DIRECTION

Joseph MOINGT, Directeur. — M. DE CERTEAU. —
J. GUILLET. — H. DE LAVALETTE. — X. LÉON-DUFOUR.

CONSEIL DE RÉDACTION

P. BEAUCHAMP (Exég. A.T.) — Cardinal J. DANIELOU
(Orig. Chrét.) — J.-C. GUY, dir. Rev. Hist. de la
Spir. — C. KANNENGISSER (Th. Patrist.) — R. MARLÉ
(Th. Protest.) — M. RÉGNIER, dir. Arch. de Phil. —
B. SESBOÛÉ (Th. dogmat.) — R. SIMON (Morale) —
P. VALLIN, Doyen Fac. Théol. de Fourvière-Lyon.

REVUE TRIMESTRIELLE

Publiée avec le concours du C.N.R.S.

TARIF D'ABONNEMENT

France	45 F.
<i>Le numéro</i>	12 F.
Union Postale	50 F (10 \$)
<i>Le numéro</i>	13,50 F (2,70 \$)

Compte Chèques Postaux : RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE
Paris 8372.61

15, rue Monsieur, PARIS 7^e

Tél. 734-74-77

JUDÉO-CHRISTIANISME

III

RECHERCHE DES TRACES

R. Prigent. — Une trace de liturgie judéo-chrétienne dans le chapitre XXI de l'Apocalypse de Jean

La promesse baptismale de rompre avec les vices de la vie passée peut se déceler dans Apoc. 21,8 par comparaison avec les allusions ou les descriptions liturgiques de Apoc. 22,16-20, 1 Cor. 16,20 ss. et Did. 10,6. Le rapprochement avec d'autres textes et l'étude des catalogues néo-testamentaires de vices confirment la référence de ce passage à une liturgie baptismale (et eucharistique) très primitive.

The baptismal commitment to break away from the vices of past life may be detected in Apoc. 21, 8, by a comparison with the allusions or liturgical descriptions of Apoc. 22, 16-20, 1 Cor. 16, 20 sq and Did. 10,6. Similarities with other texts and the study of New Testament catalogues of vices strengthen the link of this passage to a very primitive baptismal (and eucharistic) liturgy.

B. Reicke. — Die jüdische Apokalyptik und die johanneische Tiervision

On peut reconstituer chez les auteurs païens après la mort de Néron une tradition sur un retour éventuel de l'empereur, qui conduirait à la chute de Rome et au renversement de la politique de ses successeurs. L'apocalypytique juive et judéo-chrétienne s'est servie de cette légende pour la description des derniers temps. L'apocalypse johannique, écrite sous Domitien, interprète également cette tradition (1^{re} et 8^e têtes de la Bête).

In Latin writers it is possible to trace down, after Nero's death, a widespread expectation of an eventual return of the emperor, which would lead to the fall of Rome and a reversal of policy. Jewish and Jewish-Christian apocalypytics used that tale for their description of the last times. The Johannine book of Revelation, written in Domitian's time, echoes that tradition (1st and 8th heads of the Beast).

A. Jaubert. — Echo du livre de la Sagesse en Barnabé 7,9

Un point de contact entre Barn. 7,9 et Sag. 2,16-18 et 5,1-5 — le juste persécuté se déclare fils de Dieu et prend sa revanche au jour du jugement — atteste un « modèle » juif préexistant dont on trouve ailleurs les traces, en particulier dans Mt 27,40 et Lc 23,47. C'est dans cette tradition que s'est formée la plus ancienne confession de foi au Christ : « oui, véritablement, il était le fils de Dieu ! »

A link between Barn. 7,9 and Wis. 2, 16-18 and 5, 1-5 — the persecuted just Man calls himself Son of God and takes his revenge on the day of judgment — witnesses to a preexistent Jewish "pattern", the traces of which are found elsewhere, especially in Mt 27, 40 and Lk 23, 47. Within this tradition, the oldest confession of faith in Christ took shape: "Yes, truly he was the Son of God!"

A. Guillaumont. — Monachisme et éthique judéo-chrétienne

Les explications du mot grec *monachos* (ou de son équivalent syriaque), dans les écrits chrétiens antérieurs à l'expansion du monachisme, déno-

tent un idéal de vie célibataire (*monèrès*), exclusivement tournée vers Dieu (*monotropos*), unifiée en lui (*monas*). Ce dernier trait accuse l'influence de la philosophie grecque (recherche de l'Un). Mais plus influente encore a été la notion de « simplicité » (*haplotès*), de provenance biblique (Dieu n'aime pas les cœurs doubles), qui inspire dès le I^{er} siècle les courants ascétiques des milieux judéo-hellénistiques et judéo-chrétiens.

Explanations of the Greek word monachos (or of his Syriac equivalent), in Christian writings which preceded the spread of monasticism, show an ideal of celibate life (monèrès), exclusively directed toward God (monotropos), unified in Him (monas). This last feature stresses the influence of Greek philosophy (search for the One). Still more powerful has been the notion of simplicity, derived from the Bible (God does not love a divided heart), which, from the 1st century on, influences the ascetical streams of both Jewish-Hellenistic and Jewish-Christian milieux.

A. Orbe. — **Ecclesia, sal terrae, según San Ireneo**

Irénee rapporte, dans *Adv. Haereses* IV,31, l'interprétation, qu'il a reçue du « Presbytre », de l'épisode de Lot, dans Genèse 19 : Lot est le symbole du Verbe incarné, qui répand l'Esprit Saint, « semence vitale » ; sa femme, changée en statue de sel, est la figure de l'Eglise, épouse du Verbe, « sel de la terre » (Mat. 5,13), dont les martyrs sont les fils de prédilection. C'est une interprétation qui provient de la haggada juive et qu'on trouve aussi dans l'*Evangelie* valentinien selon Philippe.

In Adv. Haereses IV, 31, we are told by Irenaeus how the "Presbyter" interpreted the episode of Lot in Gen. 19: Lot is a symbol of the Incarnate Word, and from Him issues forth the Holy Spirit, "life-giving seed"; his wife turned into a statue of salt is a figure of the Church, spouse of the Word, "salt of the earth" (Mt 5,13), her martyrs being her sons of predilection. This interpretation comes from the Jewish haggada and is also found in the Valentinian Gospel according to Philip.

A.F.J. Klijn. — **'Jerome' quotations from a Nazoraean Interpretation of Isalah**

Une étude attentive de l'interprétation nazaréenne de cinq textes d'Isaïe, d'après les citations qu'en fait Jérôme, permet sans doute d'éclairer les origines de cette secte judéo-chrétienne, ses rapports avec un éventuel fond commun qui aurait servi de source à l'évangile de Matthieu, et de préciser les différences réelles entre juifs et chrétiens, à partir de leur interprétation de l'Ancien Testament.

A careful study of the Nazoraean interpretation of five texts from Isaiah drawn from the quotations given by Jerome, undoubtedly casts light on the origins of this Jewish-Christian sect, on its relationships with a possible common source, which might have probably served as a basis of the Gospel according to Matthew, and ables one to state more precisely the real differences between Jews and Christians from their interpretation of the Old Testament.

UNE TRACE DE LITURGIE JUDÉOCHRÉTIENNE DANS LE CHAPITRE XXI DE L'APOCALYPSE DE JEAN

par P. PRIGENT

Université des Sciences humaines de Strasbourg
Faculté de théologie protestante

Le Cardinal J. Daniélou, auquel je suis heureux de rendre hommage par une modeste contribution à ce volume, écrit justement dans sa *Théologie du Judéochristianisme* que « le domaine de l'organisation du culte est sans doute celui où la marque judéochrétienne a subsisté le plus profondément dans l'Eglise chrétienne¹ ». Quelques pages plus loin il précise, après avoir étudié les documents catéchétiques et liturgiques du christianisme ancien : « Tout ceci nous amène à conclure d'abord que les textes judéochrétiens nous mettent en présence d'un ensemble de préparations au baptême qui contient : un enseignement moral construit d'après le schéma des deux voies ; une période de jeûne ; un engagement d'observer les préceptes enseignés et de rompre avec la vie ancienne² ».

C'est le troisième élément relevé que je voudrais ici illustrer par un exemple emprunté à l'Apocalypse, livre dont le caractère judéochrétien peut difficilement être contesté pour autant qu'on s'en tienne à une définition large du judéochristianisme.

Le point de départ de l'enquête se trouve dans la menaçante énumération d'Ap. 21,8 qu'il importe de resituer d'abord dans son contexte :

Ap. 21,6 : « ... Je suis l' α et l' ω , le commencement et la fin.
A celui qui a soif moi je donnerai de la source de l'eau de la vie,
gratuitement.

1. *Théologie du Judéo-Christianisme*, Tournai 1958, p. 369.

2. *Ibid.*, p. 377.

v. 7 Le vainqueur recevra cet héritage

Et je serai son Dieu
Et il sera mon fils.

v. 8 Quant aux lâches, aux infidèles, aux dépravés, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre : c'est la seconde mort ».

Si l'on cherche à déterminer le caractère de ce texte (qu'il faut sans doute envisager comme une péricope couvrant les versets 1 à 8), on rapprochera d'abord la promesse du don de l'eau (21,6) de son parallèle en 22,17b :

Que celui qui a soif vienne,
Que celui qui veut reçoive de l'eau de vie, gratuitement.

Selon E. Lohmeyer³, cette phrase fait partie d'un ensemble (22, 17-20) qui offre le décalque d'une célébration cultuelle. G. Bornkamm⁴ accepte la conclusion mais en précisant les termes : les derniers versets de l'Apocalypse foisonnent d'allusions à une véritable liturgie eucharistique peu différente de celle qui joue à l'arrière-plan de 1 Cor. 16,20 ss. :

Ap. 22,20 : Viens, Seigneur Jésus (Maranatha)

v. 17 b : Invitation

v. 17 a : Motif des noces qui inclut, selon 19,9, l'idée du repas messianique.

Mais il faut encore ajouter le v. 16 : « Je suis la racine et la race de David » au nom d'un rapprochement avec la prière eucharistique de Did. 9,2 : « Nous te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de ton serviteur David ». M. Dibelius pensait devoir trouver l'origine de la formule dans les prières de la synagogue hellénistique où elle désignerait originellement Israël comme peuple du salut⁵. Ce jugement doit sans doute être amendé dans le sens indiqué par les pertinentes remarques de J.P. Audet⁶. Quoi qu'il en soit de ce point, une chose reste assurée : l'enracinement du thème dans les liturgies anciennes. Ce n'est certainement pas par hasard qu'Ap. 22,16 christianise

3. *Die Offenbarung des Johannes*, Tübingen 1953², sur ce passage.

4. « Das Anathema in der urchristlichen Abendmahlliturgie », dans *Das Ende des Gesetzes*, München 1952, p. 126.

5. *ZNW* 37, 1938, p. 32 ss.

6. *La Didachè, Instructions des apôtres*, Paris 1958, p. 400, 418-428.

ce donné juif dans un contexte qui recèle des allusions au repas sacré du christianisme primitif.

Effectivement le schéma de cette liturgie peut être retrouvé en comparant Ap. 22,16-20 avec 1 Cor. 16,20 ss. et Did 10,6⁷. On y distingue comme moments principaux :

Une invitation qui est à la fois une mise en garde, voire une menace d'exclusion,

et une affirmation de (ou une prière pour) la présence du Seigneur, plus ou moins développée en annonce de la grâce. C'est bien le mouvement qu'on retrouve en Ap. 22 :

Invitation ;

Menace d'exclusion (de l'arbre de vie et de la ville) adaptée pour servir de conclusion à un écrit ;

viens Seigneur Jésus ;

que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous.

G. Bornkamm commence son analyse en envisageant les versets 16 ss. d'Ap. 22, mais son étude ne tarde pas à l'amener à remonter plus haut dans le chapitre⁸. Et c'est bien ce qu'il faut faire. En effet, les deux menaces d'exclusion renvoient évidemment à leur contrepartie positive en 22,14 : « Heureux ceux qui lavent leurs robes afin d'avoir droit à l'arbre de vie et d'entrer, par les portes, dans la ville ». A cette promesse le v. 15 répond en ouvrant un volet négatif : « Dehors les chiens... » Suit une énumération des vicieux qui sont rejetés. Et ce catalogue reprend les cinq derniers termes de la liste d'Ap. 21,8 (mais dans un ordre différent).

On peut même se demander s'il ne faut pas encore remonter plus haut, car l'affirmation de la venue du Christ, très appuyée en 22,17,20, se laisse rapprocher de 22,12. Sans doute faut-il regarder Ap. 22,10-21 comme un ensemble très marqué d'influences liturgiques, en particulier eucharistiques.

Du coup la question initiale du caractère d'Ap. 21,1-8 reçoit un début de réponse. En effet les rapprochements entre les chap. 22 et 21 se multiplient singulièrement.

22,13 : α et ω , commencement et fin = 21,6

22,15 : liste d'exclusion = 21,8

22,17b : invitation à recevoir l'eau de la vie. = 21,6 : promesse de l'eau.

7. Cf. G. BORNKAMM, art. cité.

8. *Ibid.*, p. 127.

Il n'est pas jusqu'aux thèmes de la ville et des noces qui n'apparaissent en 21,1-2.

Dans Ap 21,1-8 on peut distinguer, après la vision du ciel nouveau, de la terre nouvelle et de la Jérusalem céleste :

l'annonce de la présence (résidence) de Dieu,
 les bénédictions qui en découlent : être les peuples de Dieu
 Dieu essuie les larmes
 plus de mort ni de cris ;

c'est une création nouvelle qui se réalise,
 l'homme est invité à en bénéficier ainsi que des nouvelles relations avec son Dieu (Dieu, fils) ;
 mais pour les mauvais, c'est l'exclusion (liste).

Le mouvement même n'est donc pas très différent du schéma retrouvé dans le chapitre 22.

Mais cette simple comparaison éveille seulement l'attention et invite à élargir le champ de recherche. En effet deux textes doivent être rapprochés d'Ap. 21,1-8 :

1) La « citation » de 2 Cor. 6,16-18. On y reconnaît d'emblée un centon de textes vétérotestamentaires réunis dans une intention qui s'éclairera peut-être à la lumière des conclusions précédentes. Le texte peut être coupé en trois, selon sa logique interne :

Promesse de résidence de Dieu parmi les hommes. On reconnaît la même base scripturaire qu'en Ap. 21,3.

Sortez... n'ayez aucun contact avec les impurs. Ceci rappelle évidemment les exclusions d'Ap. 21, 8 ; 22, 15.

Annnonce de l'accueil réservé par Dieu et des nouvelles relations entre lui et les hommes. Les termes en sont très semblables à ceux qu'utilise Ap. 21,7.

Ce petit morceau, qui est sans doute parvenu à l'apôtre par le canal de la tradition, présente des affinités réelles avec la péricope d'Ap. 21 dont la structure apparaît ainsi plus décemment informée par un schéma préexistant.

2) Ap. 7, 13-17 :

Promesse de résidence de Dieu parmi les hommes (cf. 21,3).

Bénédictions qui en découlent. Parmi celles-ci on relèvera :

l'agneau les conduira aux sources d'eaux vives (cf. 21,6 ; 22,17 b),
 Dieu essuiera toute larme de leurs yeux (21,4).

Il est vrai que ce texte se distingue d'Ap. 21 à plus d'un titre et par le fond et par la forme. Cependant les parentés sont évidentes. Deux remarques : 1) seul l'un des deux volets habituels du dyptique est ici présent : le côté positif qui annonce promesses et bénédictions ; 2) un détail a son importance : les gens à qui ces bénédictions sont réservées se trouvent caractérisés au v. 14 comme ceux qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau.

La référence au baptême est évidente⁹. Même si l'investiture des nouveaux baptisés ne peut être assurément prouvée pour une époque aussi ancienne, il reste que l'image a été très tôt utilisée en contexte baptismal¹⁰. La chose est sûre dans le présent texte qui parle d'une purification par le sang de l'agneau (cf. Heb. 9,14 où cette purification permet l'entrée dans la nouvelle alliance : c'est bien le baptême).

Or, en Ap. 22,14, ceux auxquels est réservé le droit à l'arbre de vie et l'entrée dans la ville sont ceux qui lavent leurs robes, c'est-à-dire les baptisés.

On est donc amené à interroger à nouveau les textes parallèles en fonction de cette conclusion ; deux d'entre eux se réfèrent au baptême. Est-ce fortuit et limité à ces deux allusions ? Certainement pas. Il n'est que de suivre ici l'analyse de E. Kamlah. Sa recherche s'enracine dans une comparaison des catalogues néotestamentaires de vices dont deux exemples se trouvent justement en Ap. 21,8 et 22,15. Une minutieuse étude de semblables listes (en particulier dans 1 Cor 6,9-11 et Gal. 5,19-23) amène Kamlah¹¹ à constater que ces catalogues présentent assez régulièrement des références au baptême.

Ainsi 1 Cor. 6,11 : « Mais vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés dans le nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu ». Les aoristes se réfèrent évidemment à l'événement unique qui s'est réalisé au baptême. Le catalogue qui précède fait une description typique des ἄδικοι parmi lesquels il importe de ne pas retomber, car ils n'hériteront pas le royaume de Dieu.

9. Cf. J. DANIELOU, *op. cit.*, p. 383, et E. KAMLAH, *Die Form der Katalogischen Paränese im NT*, Tübingen 1964, p. 23.

10. Cf. P. PRIGENT, *Apocalypse et Liturgie*, Neuchâtel 1964, p. 28 ss.

11. *Op. cit.*, p. 11-18.

Et Gal. 5,19-23 : A une énumération des œuvres de la chair dont les auteurs n'hériteront pas le royaume de Dieu, l'apôtre oppose le fruit de l'Esprit et poursuit par un raisonnement dont voici la démarche : l'Esprit est un don du corps du Christ dont la croix est la victoire sur la chair. Ceux qui appartiennent au Christ accomplissent à leur tour cette crucifixion de la chair ; ils sont soustraits à son influence par leur incorporation au Christ. L'événement unique auquel renvoie l'aoriste ἐσταύρωσαν (v. 24) ne peut être que le baptême (cf. Rom. 6,1 ss où l'on retrouve les mêmes formules au service de la même doctrine du baptême).

La contre-épreuve peut être menée à propos d'Ap. 22,14 s. et 21,7 s. dont les catalogues offrent un genre littéraire si semblable à celui des listes pauliniennes :

Là où Ap. 22,14 annonce le droit à la jouissance de l'arbre de vie et l'entrée dans la ville, 21,7 parle, comme les textes pauliniens, d'hériter.

Ap. 22,15 introduit son catalogue pour une formule de bannissement (Dehors les chiens...); 21,8 annonce que ces réprouvés ont leur lot dans l'étang de feu qui est la seconde mort.

Le volet positif ne comporte pas d'énumération. Ap. 21,7 promet l'héritage au vainqueur (dont le modèle est le Christ victorieux sur la croix); 22,14, proclame bienheureux ceux qui lavent leurs robes, c'est-à-dire les baptisés.

Il s'agit donc des baptisés dont la vie est envisagée au sein de l'époque eschatologique. Sur la base du baptême et de la création nouvelle qu'il réalise, il faut vivre les dernières épreuves et en triompher. Il ne faut pas retomber d'où l'on a été arraché au baptême. Tel est le but de ces catalogues : mettre en garde et menacer de la malédiction les âmes tentées par un retour à l'ancien état de chose.

P. Carrington¹² et E.G. Selwyn¹³, étudiant ces catalogues dans le N.T., attentifs d'une part à leur accent baptismal, d'autre part à l'étonnante fixité du vocabulaire (verbes employés, particules consécutives, etc...) y voyaient les restes bien conservés d'une catéchèse baptismale aux contours affirmés en usage dans le christianisme primitif. E. Kamlah¹⁴ penche plutôt pour une liturgie baptismale dont il cherche les prolongements dans les

12. *The Primitive Christian Catechism*, Cambridge 1940.

13. *The First Epistle of St Peter*, London 1955², p. 393-400.

14. *Op. cit.*, p. 35.

liturgies chrétiennes ultérieures¹⁵ : renonciation à Satan et à ses œuvres dans la *Tradition Apostolique* d'Hippolyte et chez Tertullien ; tandis que le volet positif y est occupé par la confession de foi qui, chez Tertullien et dans le *Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ*, apparaît encore clairement comme une adhésion à la volonté de Dieu.

Il n'est pas facile de trancher. Pourtant, en ce qui concerne l'Apocalypse, le volet positif n'envisage pas le détail et se montre si peu soucieux de parénèse qu'on évoquerait une liturgie plus volontiers qu'une catéchèse.

Mais, quoi qu'il en soit, l'essentiel est acquis : ces catalogues, y compris ceux de l'Apocalypse, se réfèrent au baptême où la nouvelle création a été opérée et le salut accordé. Il faut maintenant en vivre. Positivement, cela s'exprime de plusieurs manières : porter les fruits de l'Esprit, être vainqueur de la victoire du Christ, revêtir une robe blanche ou les armes du croyant, pratiquer des vertus, etc... Mais cette diversité n'est qu'apparente, la racine est toujours la même : revêtir Christ, être incorporé à lui, avec les conséquences que cela impose.

Le côté négatif esquisse des énumérations typiques qui visent à tracer les frontières de ce que Dieu refuse lorsqu'il crée en Jésus-Christ, et que la communauté comme l'individu doit continuer à exclure sous peine de grave déchéance, de chute. Voilà ce que catéchèses et liturgies rappellent constamment.

Dès lors on peut se retourner vers nos textes de l'Apocalypse et, y ayant reconnu ce caractère littéraire, en chercher l'accent particulier. Ce que le culte de l'Eglise annonce régulièrement sous forme de promesse et de menace, d'exhortation et de mise en garde, est ici, plus nettement que partout ailleurs, regardé comme l'anticipation du jugement final. Alors ce qui n'était que signes éducatifs placés le long d'une vie nouvelle, mais toujours en danger de retomber dans l'ancien état de choses, devient la parole dernière de Dieu. Et cette parole de salut et de jugement n'est pas autre que celle dont les chrétiens étaient appelés à vivre déjà sur cette terre. Le culte en était à la fois l'annonce et l'anticipation.

Une question demeure : nous posions en commençant que nos textes utilisaient une liturgie eucharistique, et voici qu'apparaissent maintenant des références à des traditions baptis-

15. *Ibid.*, p. 185-188.

males. Cela pose à coup sûr une question, mais le problème est loin d'être insoluble. L'eucharistie a été célébrée comme aboutissement du baptême. Ceci est vrai du double point de vue de l'histoire des pratiques liturgiques et de la théologie. Ce que les catéchèses enseignaient et que les liturgies baptismales proclamaient devait être évidemment repris par les termes des liturgies eucharistiques qui mettaient toujours à nouveau les fidèles en face de la double conséquence de la présence du Christ : promesse de bénédiction, menace d'exclusion.

Et si ce sont les textes eucharistiques qui semblent avoir le plus profondément inspiré l'auteur de l'Apocalypse, c'est sans doute simplement en raison de la pointe eschatologique, anticipatrice, plus nettement accentuée dans la cène que dans le baptême : le Seigneur est là, donc il vient. C'est le Maranatha des anciennes liturgies judéo-chrétiennes.

DIE JÜDISCHE APOKALYPTIK UND DIE JOHANNEISCHE TIERVERSION

von B. REICKE
Universität Basel

Nach der Zerstörung Jerusalems 70 n. Chr. und der Einrichtung der römischen Provinz Judäa konnten die Juden ebenso wenig wie die Christen politisches Heimatrecht in Palästina beanspruchen. Sie scheinen unter den Flaviern manchmal Anschluss an die Kirche gesucht zu haben, so dass eine neue Entwicklung des Judentums einsetzte. Das zeigt sich einerseits in jüdischen Apokalypsen der Flaviezeit und angrenzender Epochen, die zum Teil christlich interpoliert und zum Teil kirchlich verwendet wurden, andererseits in den späteren Schriften des Neuen Testaments und bei den Apostolischen Vätern, die sich in anderer Weise als Paulus mit jüdisch-christlichen Idealen auseinandersetzen mussten (Hebr. 3,3-6; Barn. 2,4-10 usw.). Unter einem positiven Aspekt tritt das neue Judentum in der Offenbarung des Johannes auf, denn vor den Augen des Propheten zeigte sich das Gottesvolk in erster Linie als eine Versammlung von Glaubenszeugen aus den zwölf Stämmen Israels (Off. 7,4-8), ebenso das Paradies als eine Verwirklichung jüdischer Prophezeiungen¹.

Um die zeitgeschichtlichen Umstände und die apokalyptischen Geheimnisse der Offenbarung in einem zentralen Punkte zu beleuchten, empfiehlt sich eine traditionsgeschichtliche und zeitgeschichtliche Betrachtung der Aussagen über das grausame *Tier*, das aus dem Abgrund und dem Meere emporsteigt (Off. 11,7; 13,1; 17,8a), göttliche Verehrung empfängt (13,8.12; 17,8b) und diktatorische Macht verlangt (17,13.17). Zuerst schien Johannes dessen Körper dem eines Pardes ähnlich, wie beim

1. J. DANIELOU, *Etudes d'exégèse judéo-chrétienne* (1966), S. 122-138 (La source du temple).

dritten Tier in der Vision Daniels, die ad hoc zitiert wurde (Dan. 7,6; Off. 13,2). Ferner aber wies seine Gestalt andere charakteristische Formen auf, die bei Daniel auf die vier Tiere und damit auf die einander ablösenden Weltmächte der Babylonier, Meder, Perser und Griechen bezogen waren (Dan. 7,4-7). Johannes sah also vor sich, wie die Tyrannei dieser antiken Weltreiche in quadrierter Potenz zurückgekommen war. Ein paar spätere Apokalypsen des Judentums, deren Verfasser sich wie Johannes mit dem Römerreich des ersten Jahrhunderts auseinandersetzen, können weitere Züge des schrecklichen Tieres erklären. Die motivische Beleuchtung dieser Traditionen ist die Aufgabe der folgenden Studie².

1. Das römische Kaisertum anvisiert

Durch seinen Angelus interpretes erfuhr Johannes unmissverständlich, dass es in der Vision um das römische *Kaisertum* ging, Off. 17,9b-10:

9b Die sieben Häupter (des Tieres) sind sieben Berge, auf denen das Weib sitzt. 9c Sie sind auch sieben Könige. 10 Die fünf (ersten) sind gefallen, der sechste ist da; der andere ist noch nicht gekommen, und wenn er kommt, soll er (nur) kurze Zeit bleiben.

Wegen der sieben Berge in 17,9b konnte Johannes das Tier auf Rom als die Stadt der sieben Hügel beziehen, wegen der sieben Könige in 9c auf das römische Kaisertum. Dabei kamen für ihn nach V. 10 sieben nacheinander regierende Kaiser in Frage, von welchen der sechste zur Zeit noch lebte.

Aus ein paar anderen Stellen geht hervor, dass Johannes das Tier sowohl allgemein in den sieben Kaisern wie auch besonders in einem der fünf gefallenen Kaiser personifiziert fand. Dieser sei in den Tod gegangen, soll aber nach einiger Zeit wieder auftreten und angebetet werden, 13,3.12b 14b:

2. In der modernen Exegese dominiert mit Recht die Bestrebung, die Thiervision in Off. 13 und 17 auf Verhältnisse im Römerreich des ersten Jahrhunderts zu beziehen, obwohl die apokalyptischen Traditionen auch berücksichtigt werden. Die konsequent zeitgeschichtliche Exegese von Off. 13 und 17 geht auf Wetstein und Semler zurück, von denen jener als Ausgangspunkt der Darstellung gerade Nero und den jüdischen Krieg 66-70 n. Chr., dieser Vespasian und die römischen Revolten 69 n. Chr. auffassen wollten: J.J. WETSTEIN & J.S. SEMLER, *Libelli ad crisin atque interpretationem Novi Testamenti* (1766), S. 207-210 (Wetstein über den jüdischen Krieg); 237-241 (Semler über die römischen Revolten).

3 (Ich sah) eines von seinen Häuptern, wie es zum Tode abgeschlagen war, doch seine Todeswunde war geheilt, 12... damit sie das erste Tier anbeteten, dessen Todeswunde geheilt war. 14... ein Bild für das Tier, welches die Schwertwunde hat und doch lebendig wurde.

Chronologisch exakter und ohne diese Symbolik heisst es in 17,8a.11 :

8a Das Tier, das du sahst: es war und ist nicht da, aber es wird aus dem Abgrund aufsteigen und geht zum Verderben hin... 11 Und das Tier, das war und nicht da ist: es ist selber der Achte und einer von den Sieben, und es geht zum Verderben hin.

Nach diesen Angaben hat für Johannes das Tier in der Vergangenheit gelebt, ist in der Gegenwart tot und wird in einer nahen Zukunft mit geheilter Todeswunde wieder erscheinen.

Die eine Aussage steht nicht im Widerspruch zur anderen, sondern im ersten Falle schwebte Johannes ein allgemeiner, im zweiten Falle ein spezieller Begriff des Tieres vor, wie es das korporative Denken der Bibel und auch der Apokalyptik nahelegte (vgl. iv. Esr. 12,24 f., über die als drei Häupter des römischen Adlers dargestellten Flavier: « sie heissen Häupter des Adlers, weil sie dessen Frevel zusammenfassen und sein Letztes vollbringen werden »). Im allgemeinen Sinn war für Johannes das Tier das bestehende Kaisertum, wobei neben dem zur Gegenwart gehörenden sechsten Kaiser (Off. 17,10) seine nächsten Vorgänger berücksichtigt wurden. Im speziellen Sinn sah er das Tier in einem der zur Vergangenheit gehörenden fünf Kaiser verkörpert, der in der Zukunft, jedoch gleich nach der kurzen Regierung des siebenten Kaisers, wieder erscheinen und die Macht ergreifen würde. Das war zweifellos ein Kaiser, der in den apokalyptischen Erwartungen der Zeitgenossen eine so grosse Rolle spielte, dass er das Kaisertum, sofern es Juden und Christen als böse Macht erschien, kollektiv verkörpern konnte. Aber er gehörte als Individuum nur in die Vergangenheit und in die Zukunft, nicht wie der sechste Kaiser in die Gegenwart hinein.

2. Die sieben Häupter des Tieres

Das erste Haupt. Einerseits stellte das apokalyptische Tier als Individuum einen der fünf Kaiser dar, welcher vor der Zeit des Buches regiert hatten, und sollte andererseits einer sein, von dem eine Wiederkunft erwartet wurde. Da im betreffenden

Zeitraum solche Erwartungen nachweislich mit *Nero* (54-68 n. Chr.) verknüpft waren, ist an ihn zu denken³. Auch werden mehrere Eigentümlichkeiten der Offenbarung erklärlich, wenn eine Abhängigkeit von apokalyptischen Nero-Ueberlieferungen vorausgesetzt wird⁴.

1) Nero beanspruchte in späteren Jahren ungefähr wie das apokalyptische Tier absolute Macht und Verehrung. Gewiss kamen despotische Neigungen auch bei anderen Kaisern vor, namentlich bei Caligula und Domitian. Aber nur bei Nero verband sich die Anklage der Tyrannei mit einer Erwartung seiner Wiederkunft, wie sie unten im dritten Teil anhand zeitgenössischer Apokalypsen beleuchtet wird.

2) Für die Kirche war Nero ein abscheulicher Tyrann, weil er 65 n. Chr. die römischen Christen verfolgt hatte. Der auch sehr machthungrige Caligula (37-41 n. Chr.) hatte die Juden angegriffen, aber nicht die Christen, die von seinem Hellenismus profitierten (rasche Ausbreitung des Evangeliums nach Apg. 8,4-11,30). Neros grausamer Ueberfall auf die wichtigste Gemeinde der Christenheit liess plötzlich die vorher positiv beurteilte Kaisermacht (Röm. 13,2-4a ; 1. Petr. 2,13) boshaft und dämonisch erscheinen.

3) Wegen des Märtyrerblutes, mit dem Nero das Bild des Kaisertums befleckt hatte, wurde die Reihe der im Tier vereinten sieben Kaiser mit ihm eingeleitet. Es handelt sich nicht um das Kaisertum überhaupt und von den ersten Anfängen an, sondern um eine bestimmte Reihe von sieben auf einander folgenden Herrschern, wobei fünf in der jüngsten Vergangenheit das Kaisertum zur bösen Macht ausgestaltet haben, während zwei in der Gegenwart und der nächsten Zukunft das Bild ergänzen. Unter den ersten Beherrschern des Römerreichs erschien der Christenheit das Imperium noch gar nicht so boshaft, dass irgendein Prinzeps von Cäsar bis Claudius den

3. Auf die während der Flavierzeit vorkommenden Erwartungen einer Wiederkunft Neros hat vor allem J.G. EICHHORN, *Commentarius in Apocalypsin Joannis*, 2 (1791), S. 116 f., 208-214, aufmerksam gemacht.

4. Das im 19. Jahrhundert gesammelte Material zu den Nero-Ueberlieferungen wurde von Geffcken und Bousset zusammengefasst: J. GEFFCKEN, *Studien zur älteren Nerosage*: Nachr. von der König. Ges. der Wiss. zu Gött., Phil.-hist. Kl. 1899 (1899), S. 441-462; W. BOUSSET, *Die Offenbarung Johannis* (1906), S. 105 f. 361 f. 373-379. 402-418.

persönlichen Ausgangspunkt der Siebenerreihe bilden konnte. Erst mit Nero gab es Anlass für die Christen, das Kaisertum mit jenem scharlachroten Tier zusammenzustellen (Off. 17,3), auf welchem die vom Blut der Märtyrer trunkene Göttin Roma daherreitet (V. 6)⁵.

4) Wie im dritten Teil gezeigt wird, spielten in der Umgebung des Johannes jüdische Erwartungen des Nero redux und redivivus eine beträchtliche Rolle, und dieser Kaiser wird daher in Off. 17,11 das achte und alles zusammenfassende Haupt des Tieres sein. Wie liess sich aber Nero gleichzeitig mit dem ersten der sieben Kaiser identifizieren? Es beruhte auf dem biblischen Begriff des Urhebers. Dass der Erste einer Reihe das Ganze prägte und nach seiner Wiederkunft auch zusammenfassen würde, war ein typischer Gedanke des Judentums und Christentums. Bei den Vorstellungen etwa über Elia, den ersten und letzten der Propheten (Matth. 17,11 mit Par.), über

5. Von den modernen Auslegern haben einige die Reihe der sieben Kaiser in Off. 17,9 mit Cäsar, Augustus oder Tiberius anfangen lassen, andere mit Caligula oder Galba.

1) M. RISSI, *Zeit und Geschichte in der Offenbarung des Johannes* (1952), S. 76, 2. Aufl. = *Was ist und was geschehen soll danach* (1965), S. 68, denkt an die Kaiser als Gegner Christi von Augustus an. Er betont dabei mit Recht, dass Johannes das Tier konsequent als Gegenspieler Christi oder Antichrist ausmahlte. Gerade das erschwerte aber einen so frühen Ansatz. Das römische Kaisertum wurde bis zur Verfolgung unter Nero 65 n. Chr. von den Christen positiv beurteilt, und Paulus appellierte noch 60 n. Chr. optimistisch an diesen Kaiser (Apg. 25,11).

2) A. STROBEL, « Abfassung und Geschichtstheologie der Apokalypse nach Kap. XVII.9-11 », *New Test. Stud.* 10 (1964), 433-445, S. 440, lässt die Siebenerreihe mit Caligula (37-41 n. Chr.) beginnen. Während aber Caligulas hellenistisch orientierte Politik den Juden zuwider war, erfuhr die Kirche durch seinen Hellenismus eine rasche Ausbreitung (Apg. 8,4-11,30; B. REICKE, *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, 1968, S. 143 f.). Caligula kann daher kein Pionier der antichristlichen Kaiserreihe gewesen sein. — BOUSSET (A. 4), S. 416, dachte an Galba (8.6.68 — 15.1.69) als den ersten der sieben Kaiser. Aber die sieben Monate dieses senilen und sparsamen Nero-Gegners (REICKE, S. 194 f.) können unmöglich dem Bilde des tyrannischen Tieres zugrundeliegen.

3) Die antichristliche Bestie repräsentiert so ausdrücklich Götzendienst und Christenverfolgung (Off. 13,4,7; 17,3,6), dass nur Nero den grundlegenden ersten Platz in der Reihe innehaben kann. Hier stehen wir auf der Seite des Victorinus von Pettau, dem bedeutende französisch-katholische Kommentarverfasser gefolgt sind: E.B. ALLO, *Saint Jean, L'Apocalypse* (1921), S. 48 f.; J. BONSIRVEN, *L'Apocalypse de Saint Jean* (1951), S. 269.

den ersten und zweiten Adam (Röm. 5,12-19) oder die Wiederkunft urzeitlicher Ungeheuer (1. Hen. 60,7 ; Off. 12,9) lag diese korporativ-genealogische Denkweise vor.

Das zweite bis fünfte Haupt. Nach dem Selbstmord Neros 68 und vor der Machtübernahme Vespasians 69 n. Chr. traten drei Regenten auf : Galba, Otho und Vitellius⁶. Galba regierte vom 8. Juni 68 bis zum 15. Januar 69, dann konkurrierte Otho mit Vitellius, bis er am 14.-16. April 69 geschlagen wurde. Vitellius blieb Alleinherrscher bis zur Kaiserwahl Vespasians am 1. Juli, behielt aber die Macht in Rom bis zum 21. Dezember 69. Weil die Offenbarung mit sieben aufeinander folgenden Kaisern rechnete, kommt bei den Konkurrenten Otho und Vitellius nur der eine in Frage, wohl eher Vitellius, der einige Monate lang unbestrittener Herrscher war. In ähnlicher Weise haben Juden und Christen der Antike auch sonst die Kaisersukzession so dargestellt, dass im aktuellen Zeitraum nur zwei Herrscher gezählt wurden. Das als Analogie zur Johannesapokalypse wichtige Vierte Esrabuch rechnete nämlich zwischen Nero und Vespasian nur zwei regierende Kaiser (iv. Esr. 11,26 f.). Euseb erwähnte auch nur zwei, allerdings Galba und Otho, nicht Vitellius (Eus. Hist. III, 5,1).

Werden diese historischen Umstände berücksichtigt, ergibt sich folgende Liste der sieben Kaiser in Off. 17,10 :

1. Nero ; 2. Galba ; 3. Vitellius (oder vielleicht Otho) ; 4. Vespasian ; 5. Titus ; 6. Domitian ; 7. ein Unbekannter, dem ein kurzes Interregnum zufallen werde⁷.

Das sechste Haupt. Fünf von den Kaisern seien gefallen, der sechste sei noch da (Off. 17,10). Johannes schrieb also sein Buch zur Zeit des sechsten Kaisers, und das war nach der angeführten Liste der machtbewusste Domitian (81-96 n. Chr.). Bereits bei Irenäus findet sich die entsprechende Datierung der Offenbarung zur letzten Regierungszeit dieses Kaisers (Iren. Adv. haer. v. 30,3), und das ist noch heute die am besten fundierte Auffassung. Sie kann sich darauf berufen, dass Domitian 94-95 n. Chr. eine religiöse Verfolgung anstellte, einerseits gegen römische Aristokraten (Clemens, Domitilla u.a.), andererseits gegen kleinasiatische Christusbekenner (Plinius 113 n. Chr. in Ep. x, 96,6 : « zwanzig

6. REICKE (A. 5), S. 194-197.

7. Zu diesem Ergebnis kam auch ALLO (A. 5), S. 248 f.

Jahre vorher »), wobei nur diese zu der von Johannes angedeuteten Verfolgung passt (Off. 1,9 ; 2,13 ; 6,9). Vespasian (69-79), Titus (79-81) oder Nerva (96-98) sind nicht als Christenverfolger bekannt. Und obwohl Trajan (98-117) gegen die Kirche auftrat, kann er nicht der Sechste von den Sieben sein oder überhaupt zu ihnen gehören, weil die Reihe dann mit einem späteren Kaiser als Nero beginnen müsste, was unmöglich erscheint. Alles weist darauf hin, dass Domitian als das sechste Haupt des Tieres hinter der aktuellen Verfolgung der Kirche Asiens stand ⁸.

Johannes war also überzeugt, dass mit dem Verschwinden Domitians von der geschichtlichen Bühne der Schlussakt des eschatologischen Dramas beginnen würde. Nachher sollte der siebente Kaiser nur kurze Zeit regieren, bis der entscheidende Schlussskampf einsetzen könnte (Off. 17,10). Für den Propheten lag das noch in der Zukunft, aber die gegenwärtige Situation unter Domitian wies auf den kommenden Schlussakt hin.

Auf diese Weise setzten auch zwei mit der Off. vergleichbare, jüdische Apokalypsen der 80er und 90er Jahre voraus, der Gipfel der bösen Weltmacht wäre mit den als Eroberern Jerusalems verhassten Flaviern erreicht. Ihr bevorstehendes Ende würde den Untergang Roms auslösen.

Mit deutlicher Bezugnahme auf Titus heisst es in der Syrischen Baruchapokalypse (2. Bar. 67,7-9) :

7 Auferstehen wird der König von Babel, der jetzt Zion zerstört hat. Und er wird sich gegenüber dem (jüdischen) Volk brüsten und vor dem Höchsten Prahlereien in seinem Herzen reden. 8 Auch er wird aber schliesslich fallen. 9 Das ist das schwarze Wasser (das sich kurz vorher in der Vision gezeigt hatte).

Gemeint war die letzte Periode der Völkergeschichte, auf die ein Freudenreich der Juden folgen würde (2. Bar. 58,1-6), motivisch ein Gegenstück zum Tausendjährigen Reich des Johannes (Off. 20,1-6). Wie es der Zusammenhang deutlich angibt (2. Bar.

8. Sofern die Ausleger der Off. eine zeitgeschichtliche Denkweise vertraten, wurde auch meistens im Anschluss an Victorinus von Pettau (A. 5) das sechste Haupt auf Domitian bezogen, und diese Meinung ist heute deutlich vorherrschend: A. FEUILLET, *L'Apocalypse. Etat de la question* (1963), S. 76-79. Nur wurden die fünf ersten Häupter manchmal anders gezählt, als oben vorgeschlagen wird. Eine ausgezeichnete Uebersicht des Materials und der Diskussion bietet Ch. BRÜTSCH, *La clarté de l'Apocalypse* (⁵1966), S. 219-236 ; 275-288 ; 403-411 ; ders., *Die Offenbarung Jesu Christi*, 1-3 (²1970), 2, S. 105-146 ; 221-251 ; 3, S. 110-124 ; bes. 2, S. 241-244.

67,7), hat « Baruch » die Prophetie in Wirklichkeit unter Titus, d.h. etwa 80, verfasst und nach dessen Hinscheiden den Untergang der flavischen Dynastie und das Ende dieses Aeons erwartet.

In ähnlicher Weise bezeichnete für das Vierte Esrabuch ca. 90 n. Chr. die erhoffte Hinrichtung Domitians den Untergang der römischen Macht, das Ende der flavischen Dynastie und den Anfang des jüdischen Freudenreiches (IV. Esr. 11,1-12,50). Nur wurde hier in Analogie zu den chaotischen Verhältnissen im Jahre vor der flavischen Machtübernahme eine kurze Herrschaft von zwei Gegenkaisern eingefügt (12,29 f.), eine Zukunftserwartung, die motivisch der Prophezeiung über das kurz regierende siebente Haupt des johanneischen Tieres entspricht (Off. 17,10 ; vgl. unten zum siebenten Haupt). Zu beachten ist auch, dass im IV. Esr. gerade wie in der Off. das Kaisertum als ein aus dem Meer emporsteigendes, mehrköpfiges Tier geschaut wurde, zwar nicht als ein Parder, sondern als ein Adler, was den Bezug auf Rom noch deutlicher hervortreten liess (IV. Esr. 11,1). Die drei Häupter des Adlers demaskieren sich im Kontext als die Flavier (11,29-35 ; 12,22-25), weshalb kein Zweifel bestehen kann, dass mit dem als Höhepunkt des Dramas geschilderten Abschlagen des letzten Hauptes der Sturz Domitians gemeint war⁹. Folglich hat « Esra » diese Prophetie in Wirklichkeit unter Domitian verfasst, d.h. etwa 90, aber ganz wie « Baruch » das Verschwinden der Flavier für die Peripetie des eschatologischen Schauspiels gehalten. Die beiden für das Studium des ideologischen Hintergrundes der Offenbarung ergiebigsten jüdischen Apokalypsen bestätigen wegen dieser Einzelheiten die Richtigkeit der Annahme, dass Johannes unter Domitian auf den Schlussakt des Welt dramas wartete, indem dieser flavische Autokrat das sechste Haupt des Tieres war.

Das siebente Haupt. Beim letzten Haupt des Tieres, dem in Off. 17,10 eine kurze Regierungszeit in Aussicht gestellt wurde, kann es sich nur um eine wirkliche Zukunftserwartung und nicht um eine Prophetie post eventum handeln. Will man wegen der verhältnismässig kurzen Regierungszeit des Titus oder des Nerva die Aussage für eine nachträglich entstandene Prophetie halten, so übersieht man die Schwierigkeit, dass jener Achte, der nachher als eine Wiederverkörperung des

9. J. ERNST, *Die eschatologischen Gegenspieler in den Schriften des Neuen Testaments* (1957), S. 132.

ganzen Tieres erscheinen würde, mit den historischen Nachfolgern dieser Kaiser nicht übereinstimmt. Johannes machte nämlich über das achte Haupt rein apokalyptische Aussagen, die weder auf Domitian noch auf Trajan passen, und kann also den kurz regierenden Siebenten nicht erst unter dem Achten angekündigt haben. Vielmehr muss das unter dem Sechsten erfolgt sein, der allem Anschein nach Domitian war, so dass eine wirkliche Prophetie vorliegt.

Uebrigens erklärt sich diese Prophetie vom Siebenten auch traditionsgeschichtlich. Johannes wollte im Grunde nur versichern, dass nach der Verfolgung unter dem gegenwärtig regierenden Sechsten nicht lange Zeit vergehen würde, bis die Schlusswehen und der Untergang der Weltmacht einträten. Dasselbe hatte der ihm motivisch nahestehende Apokalyptiker « Esra » betont (IV. Esr. 12,1f.29f.): auf die Herrschaft der Flavier werde ein schwaches und stürmisches Regiment von zwei Gegenkaisern folgen, bevor Rom in Flammen aufgehe. Natürlich wollte Esra ein Gegenstück zu den Ereignissen kurz vor dem Aufstieg der Flavier herstellen, als zwei Gegenkaiser einander bekämpften und Vitellius schliesslich einen Brand des Kapitols verursachte (Suet. Vit. xv, 3 ; Dom. I, 2). Aber es handelte sich für Esra auch um das Motiv der eschatologischen Schlussphase, die vor dem Untergang der verhassten Weltmacht eintreten sollte. Nach typisch apokalyptischer Auffassung wurde diese Endkatastrophe nicht unmittelbar, aber kurzfristig erwartet. Die kurze Frist zu betonen, war auch das Anliegen der Offenbarung, wobei für Johannes ausserdem die Erfüllung der Siebenzahl eine Rolle spielte.

3. Nero redux und redivivus

Nach 17,9.11 werde das Tier der sieben Häupter noch einmal in seiner *Ganzheit* aus dem Abgrund *emporsteigen* und Verderben bereiten. Und zwar handelt es sich um einen der sieben Köpfe, der bei seiner Wiedererscheinung als ein Achter das ganze Tier verkörpert. Er werde mit Unterstützung seiner zehn Satrapen für eine bestimmte Zeit totalitäre Macht ausüben, V. 12f.17. Schliesslich aber soll der Achte nach V. 16 die Stadt Rom verwüsten und verbrennen — wegen V. 9b.18 ist die auf dem Tier reitende Hure als eine Karrikatur der Göttin Roma zu verstehen.

Der prophetische Sinn dieser Vision ist klar. In frevelhafter Weise tyrannisieren Römerreich und Kaisertum, als die Götzen Roma und Augustus dargestellt, die ganze Menschheit, aber der Untergang Roms werde bald durch einen über alle Masse hinaus tyrannischen Vertreter des Kaisertums erfolgen. Dieser sei mit einem historischen Kaiser Roms identisch, von dem eine Wiederkunft erwartet wurde.

Die Nerolegende

In der Umgebung des Johannes waren solche Vorstellungen mit Nero verbunden, wie es heidnische, jüdische und christliche Ueberlieferungen zeigen. Bestimmt ist mit einer Abhängigkeit der Offenbarung von zeitgenössischen Erwartungen eines Nero redux und redivivus zu rechnen.

Gleich nach dem Tode Neros 68 verbreiteten seine Anhänger das Gerücht, Nero sei nicht wirklich gestorben, sondern hätte sich lediglich nach dem Osten zurückgezogen. Alles war reine Erfindung, aber tatsächlich hatte Nero seine Zukunftspläne auf den von ihm begünstigten Osten basiert. Deswegen wurde eine antirömische Legende über Nero redux von Griechen, Juden und Partern unterstützt. Es traten verschiedene Gestalten auf, die sich für den wiederkehrenden Nero ausgaben und mit ihren Anhängern vom Osten her Rom zu stürzen versuchten. Drei solche Versuche wurden von römischen Historikern geschildert, wobei der erste schon im Jahre 69 (Tac. Hist. II,8f.), die anderen ungefähr 80 (Dio Hist. LXVI,19,3) und 88 (Suet. Ner. LVII,2) unternommen worden seien. Auch wenn es sich zum Teil um bloße Gerüchte, zum Teil um falsch datierte Erscheinungen handeln kann, hat es im Osten zweifellos bald nach dem Tode Neros derartige Bestrebungen gegeben. Neronianer wollten im Kampfe gegen die westorientierten Flavier die ostorientierte Politik Neros wiederherstellen. Ungefähr 95 n. Chr. machte sich ein berühmter Kyniker lustig über die Leute, die noch unter Domitian an das Weiterleben des Nero glaubten (Dio Chrys. Or. XXI,10).

Gleichzeitig entwickelte sich diese politische Propaganda zur apokalyptischen Erwartung eines Nero redivivus, der in übermenschlicher Gestalt zurückkehren und Rom wegen aller Freveltaten gegen den Osten bestrafen würde. Jüdische und christliche Apokalyptiker haben die Erwartung verwertet und

gefördert, wobei der im Osten spürbare Hass gegen die Flavier eine grundlegende Rolle spielte.

Jüdische Orakel

Um die Bedeutung dieser Nerolegende für die zeitgenössische jüdische Apokalyptik zu beleuchten, sollen einige Hexameterverse aus *Buch IV und V der Sibyllinischen Orakel* angeführt werden. Zweifellos sind diese Bücher jüdischen Ursprungs und werden von den Forschern wesentlich in die flavische Zeit datiert, obwohl man auch mit späteren Zusätzen rechnen muss. Sofern es um die unten angeführten Abschnitte geht, kann sich jedermann der Berechtigung einer Datierung zur Flavierzeit vergewissern: denn hier reicht der fiktiv prophetische Geschichtsüberblick bis zu den Flaviern, aber nicht mehr zu späteren Kaisern, bevor der Untergang Roms durch Nero redux oder redivivus vorausgesagt wird¹⁰.

Im *ersten Orakel* tritt der wegen seines Muttermordes berüchtigte Kaiser als Nero redux auf (Orac. Sib. iv,117-139)¹¹:

117 Aber wann sie auf Thorheit vertrauend die Gottesfurcht lassen
und den grässlichen Mord rings um den Tempel vollbringen,
dann wird ein mächtiger König aus Italien fliehn unerwartet
gleich einem Meteor, ohne Nachricht, über den Euphrat,
wann er die Schuld des frevlen Mords an der Mutter vollbracht hat
und viel Anderes noch mit boshaften Händen verübet.
Viele werden jedoch auf Romas heiligem Boden
bluten, wann jener hinaus flieht über des Vaterlands Grenzen.

125 Aber nach Syrien kömmt ein römischer Feldherr; mit Feuer wird
dieser den Tempel verbrennen und viele Bewohner durchbohren
und das jüdische Land, das grosse und weite, verheeren.
(Auch wird Salamis dann und Paphos Erdbeben vernichten,
wann die dunkele Fluth überschwemmt das umfluthete Cypem.)

10. Die gelehrte Studie von K. HOLZINGER, *Erklärungen zu einigen der umstrittenen Stellen der Offenbarung Johannis und der Sibyllinischen Orakel* (1936), zeigt eine merkwürdige Skepsis gegen Alter und Gewicht der Ueberlieferungen von Nero redivivus, S. 73-76 u.a. Wegen einer gesunden Reaktion gegen zeitgenössische Diktaturen wollte dieser Philologe zeigen, dass es Johannes um die politische Wirklichkeit und nicht um die mythologischen Traditionen ging, S. 120. Das schliesst aber nicht aus, dass apokalyptische Traditionen der Umgebung die Prophetie des Johannes beleuchten können.

11. Uebersetzung von J.H. FRIEDLIEB, *Die sibyllinischen Weissagungen vollständig gesammelt* (1852), S. 97.

130 Wann aber einst vom zerklüfteten Land der italischen Erde sich ein kehrendes Feuer zum weiten Himmel hin ausdehnt und viele Städte verbrennt und Männer vernichtet und anfüllt mit einer Menge von feuriger Asche die Weite des Aethers, und vom Himmel herab wie Mehlthau fallen die Tropfen: Dann ist der Zorn des himmlischen Gottes wohl zu erkennen, weil sie der Frommen Geschlecht unschuldig haben vernichtet.

137 Aber zum Occident wird dann der Streit des entbrennenden Krieges kommen, und auch wird der Flüchtling von Rom mit gehobenem Speere über den Euphrat kommen daher mit viel tausend Genossen.

Hier wird im ersten Absatz die Flucht Neros nach dem Orient (117-124) geschildert; im zweiten wird die Eroberung Jerusalems durch Vespasian (125-129) berührt; und im dritten Abschnitt handelt es sich um die Bestrafung Italiens durch Feuer und Asche beim Vesuvausbruch 79 n. Chr. (130-134) sowie durch einen Angriff Neros mit einer orientalischen Riesenarmee (137-139).

Nach dem *zweiten Orakel* fällt Nero redivivus aus der Luft über Griechenland und Italien her und bestraft diese Länder um der Juden willen (Orac.Sibyll. v,214-227)¹²:

214 Weine auch du, o Korinth, und beweine dein traurig Verderben!

215 Wann die drei Schwestern, die Parzen, spinnend gewundene Fäden, ihn, der listig entrann entgegen der Stimme am Isthmus, führen herbei in der Luft, bis alle ihn mögen erblicken, ihn, der den Felsen zerschlug ehemals mit gehärtetem Eisen:

219 dann verdirbt er dein Land auch und schlägt es, so wie es bestimmt ist. Denn ihm allein hat Gott es verliehen, auf dass er vollbringe, was keiner früher vermocht von den Herrschern alle zusammen.

222 Denn zuerst steht gewaltig er da und wird anderen lassen mit der Sichel abmähen drei Häupter herab von der Wurzel, und so isst man das Fleisch der Eltern des unreinen Königs.

225 Denn allen Menschen zumal ist bestimmt der Mord und der Schrecken wegen der grossen Stadt und wegen des Volks der Gerechten, welches gerettet stets ward, das besonders die Vorsehung schützte.

In diesem Zitat handelt es sich zunächst um den Untergang Korinths (214), der Stadt am Isthmus, wo Nero den Griechen einmal Freiheit proklamiert hatte. Man sieht, wie auf wunderbare Weise die Schicksalsgöttinnen den Kaiser aus dem Orient dorthin zurückbringen (215-218), wie er Griechenland zerstört

(219-221) und von dort aus drei mächtige Häupter auf einmal abhaut (222-224). Darauf wird erwähnt, dass wegen der Unterdrückung Jerusalems (« der grossen Stadt » wie in Off. 11,8) und der Juden ein allgemeiner Schreckenszustand auf der Erde vorherrschen soll, während die Auserwählten errettet werden (225-227). Hier lässt die Erinnerung an die römische Okkupation Jerusalems erkennen, dass jene drei Häupter wie in iv. Esr. (o. S. 180) die Flavii sind. Auch im Barnabasbrief, der gleich unten behandelt werden soll, tritt das Trio ähnlich auf. Deutlich zeigt der angeführte Orakelspruch, dass in jüdisch-apokalyptischen Kreisen der Untergang Roms durch Nero redivivus mit dem Sturz der flavischen Dynastie erwartet wurde.

Auch sonst enthalten die Sibyllinischen Orakel konkrete Aussagen, die für eine religionsgeschichtliche Erklärung des als Nero redivivus gedachten Tieres der Offenbarung ergiebig sind (Orac.Sib. v, 28-34. 93-110. 137-154. 214-227. 361-385; VIII, 71-130. 139-159; x [XII],78-94). Ueberall spielt der Zug Neros gegen Rom vom Osten und vom Euphrat her eine wichtige Rolle, und das Motiv erklärt traditionsgeschichtlich die entsprechenden Stellen der Off. (9,14; 16,12; 17,12-18). Nero wird sogar ausdrücklich eine Schlange (Orac. Sib. v, 29) und ein Tier (VIII,157) genannt.

Christliche Prophetien

Die spezifische Bedeutung des Neromotivs für die jüdische und christliche Apokalyptik bestätigt sich durch einen Vergleich mit *zwei christlichen Werken*, die ebenso in der flavischen Zeit oder jedenfalls gegen Ende des ersten Jahrhunderts entstanden sein dürften. Das sind der Barnabasbrief und eine Apokalypse, die zur Himmelfahrt Jesajas gehört.

Der sog. *Barnabasbrief* enthält zwei Stellen, die von den meisten Forschern besonders für seine Datierung verwendet werden, nämlich 4,4-6 und 16,1-15. Zwar trennen sich die Auffassungen über die historische Situation, aber eine traditionsgeschichtliche Analyse lässt eine Entstehung unter Domitian plausibel erscheinen.

Auf die flavische Zeit und auf Nero redivivus weist in erster Linie die Stelle Barn. 4,4 f. hin:

4 Es spricht der Prophet also (Dan. 7,24): Zehn Königsherrschaften werden auf der Erde regieren, und nach ihnen wird ein kleiner König auferstehen (ἐξαναστήσεται), der auf einmal drei von den Königen erniedrigen wird. 5 In ähnlicher Weise spricht Daniel wieder über denselben Gegenstand: Und ich sah das vierte Tier, das böse und starke, gefährlicher als sämtliche Tiere des Meeres, und wie aus ihm zehn Hörner aufschossen und von ihnen ein kleines Nebenhorn, und wie es auf einmal drei von den grossen Hörnern erniedrigte.

Die ursprünglich auf Antiochus Epiphanes bezogene Prophetie Daniels wurde hier auf die unmittelbare Zukunft des christlichen Verfassers gedeutet. Er wollte sagen, die Christen müssen Geduld zeigen und dürfen gegen die Weltmacht nicht kämpfen, denn jene drei Könige, welche jetzt die Welt beherrschen, werden durch einen König vernichtet, der bald auferstehen wird. Das ist eine Analogie zu der Vorstellung, die in den Orac.Sib. v,220-227 gefunden wurde, nämlich dass alle drei Flavii von Nero redivivus umgebracht werden, wodurch das Ende Roms eingeleitet wird. Auf kein anderes Kaisertrio lässt sich die Stelle des Barn. beziehen, und so muss das Buch wie die Off. in der flavischen Zeit entstanden sein.

Die andere Stelle des Barn., nämlich 16,1-5, wo die Zerstörung des Tempels in Jerusalem diskutiert wird, bestätigt diesen chronologischen Ansatz:

1 Sodann will ich euch in bezug auf den Tempel erklären, wie sehr die Elenden sich irren, die ihre Hoffnung auf das materielle Gebäude richten ... 3 Es heisst nämlich weiter: Gerade die Zerstörer dieses Tempels werden an ihm bauen (Jes. 49,17). 4 Das geschieht jetzt...

Hier werden die unter den Flaviern getroffenen Vorbereitungen der Juden für einen Wiederaufbau des Tempels abgelehnt (1.Bar.1,3-12; 2,21; IV.Esr.10,44; Jos.C.Ap.II,70), und dann wird die Kirche Jesu Christi als der wahre Tempel dargestellt. Letzteres passt nur in die flavische Zeit hinein, als der Untergang des Jerusalemer Tempels im ersten jüdischen Krieg immer noch für die Kirche ein Problem bildete, was nach dem zweiten und dritten Krieg nicht mehr der Fall war. So zeigt sich, dass der Barn. wie die Off. in die Zeit Domitians gehört.

Aus diesem Grunde lässt sich die zuerst angeführte Stelle des Barn., nach der Nero redivivus den Sturz der Flavii und den Untergang Roms herbeiführen wird, als weitere Analogie zu den Prophetien des Johannes verwenden. Ausdrücklich wandte sich « Barnabas » gegen Judaisten, setzte aber voraus, diese

würden seine Anspielungen auf das Neromotiv verstehen. In seiner Umgebung erwartete man also nicht selten eine Rückkehr Neros sowie einen damit zusammenhängenden Untergang der Flavier und der Weltmacht. An dieser Erwartung beteiligte sich Johannes.

Die sog. *Himmelfahrt Jesajas* oder *Ascensio Isaiae*, eine z.T. jüdische und z.T. christliche Schrift, lässt sich als Ganzheit nicht so genau datieren; jedoch wird das apokalyptische « Testament Hiskias » in Asc. Is. 3,13-4,18, aus dem unten ein Stück angeführt wird, ziemlich allgemein für ein frühchristliches Erzeugnis gehalten und gegen Ende des ersten Jahrhunderts datiert. Auf alle Fälle spiegeln sich in der Asc. Is. altchristliche Vorstellungen wider, so dass man die Schrift im Blick auf die Offenbarung als Vergleichsmaterial anwenden darf.

Besonders weist Asc. Is. 4,1-18, wo die Vollendung der Welt geschildert wird, eine Reihe von traditionsgeschichtlichen Uebereinstimmungen mit der Off. auf, in bezug auf das Neromotiv wie auch sonst. In gekürzter Form lautet Asc. Is. 4,2-14 so¹³:

2 Beliar wird herabkommen ... in der Gestalt eines Menschen, eines ungerechten Königs, eines Muttermörders, was eben dieser König ist ... 6 Er wird sagen: Ich bin Gott ... 11 und er wird sein Bild vor sich aufstellen in allen Städten. 12 Er wird 3 Jahre, 7 Monate und 27 Tage herrschen ... 14 Nach 1332 Tagen wird der Herr mit seinen Engeln und mit den Heerscharen der Heiligen aus dem siebenten Himmel kommen und wird Beliar mitsamt seinen Heerscharen in die Gehenna schleppen.

Der lehrreiche Text schildert in V.2, wie der Teufel oder Beliar auf die Erde herabsteigt und die Gestalt eines Königs annimmt, der seine Mutter umgebracht hat und nach V.3 die Kirche verfolgt; dieser königliche Muttermörder kann gewiss kein anderer als Nero sein. In einer nicht identischen, aber sehr ähnlichen Weise lässt Off. 12,9.13 den als Drachen hervortretenden Teufel auf die Erde herabgestürzt werden, um dann nach 13,1-10 im Tiere einen irdischen Vertreter zu bekommen, der die Kirche verfolgt. Ferner gibt V.4 des oben zitierten Textes an, dass Nero überall in der Welt Gehorsam findet, wie es nach Off. 13,7b.17 beim Tier der Fall ist. Nero wird auch nach V.5 kosmische und andere Wunder tun, so wie der Doppel-

13. Der ungekürzte Text auf Deutsch in W. SCHNEEMELCHER, *E. Henneckes Neutestamentliche Apokryphen*, 2 (1964), S. 458 f.

gänger des Tieres, der falsche Prophet, nach Off. 13,13.15a. Dadurch verleitet Nero nach V.6-8 die Menschen, ihn als Gott anzubeten und ihm zu opfern, wie das Tier bzw. sein Doppelgänger nach Off. 13,4.8.12.14a.15b. Nero wird nach V.11 sein Bild überall in den Städten zur Anbetung aufstellen lassen, wie alle Bürger nach Off. 13,14b.15b ein Bild des Tieres herstellen und anbeten müssen. Dadurch wird Nero nach V.9.13 auch viele Christen irreführen, während die Treuen verfolgt werden; auf entsprechende Weise schildert Off. 13,7.14, wie der Doppelgänger des Tieres die Menschen verführt, und 13,15b-17, wie alle verfolgt und getötet werden, die seine Anbetung ablehnen.

Asc. Is. lässt ferner in V.12.14a die Herrschaft des Nero *redivivus* eine von Gott bestimmte Zeit dauern: 3 Jahre, 7 Monate und 27 Tage oder insgesamt 1332 Tage. So gibt auch Off. 13,5 dem Tiere eine bestimmte Frist, nämlich 42 Monate, 3 Jahre und 6 Monate oder insgesamt 1260 Tage (vgl. 11,2,3; 12,6.14). Diese halbe Jahrwoche hatte die Off. von Dan. 7,25; 9,27; 12,7 übernommen. Ausserdem kommen in Dan. 8,14 und 12,11.12 andere Angaben über die Dauer der eschatologischen Greuelherrschaft vor, nämlich 1150, 1290 und 1335 Tage. Man kann erwägen, ob nicht die Frist von 1332 Tagen in Asc. Is. 4,12.14 analog gedacht war. Es ist zwar nicht möglich, die 1332 Tage von Asc. Is. 4,14 nur als Reflex der 1335 Tage von Dan. 12,12 aufzufassen. Eine weitgehende Uebereinstimmung war vermutlich beabsichtigt, aber die geringfügige Abweichung war sicher auch begründet. Nicht zufällig bildet nämlich die Zahl 1332 eine Verdoppelung von 666, der nach Off. 13,18 im Namen des Tieres verborgenen Zahl¹⁴. Die 1335 Tage des Dan. wurden allem Anschein nach auf die 1332 Tage der Asc. Is. reduziert, um den Zahlenwert des abscheulichen Namens in doppelter Stärke hervortreten zu lassen, und zwar im Blick darauf, dass es sich um die eschatologische Wiederkunft des Tyrannen handelte. Hinter dieser Stelle der Asc. Is. lag schon eine Tradition, die eine Bekanntschaft mit 666 als Symbol für Nero voraussetzte. Die zugrundeliegende Tradition kann nicht Off. 13,18 sein, weil hier die Zahl 666 auf einen damals bekannten Namen des Tieres und nicht auf eine wieder erwartete Herrschaft des Nero bezogen war. Folglich muss sowohl hinter der

14. A. Bosse, « Zur Erklärung der Apokalypse der Asc. Jesaie », *Zs. ntl. Wiss.* 10 (1909), S. 320-323.

Asc.Is. wie hinter der Off. eine Tradition vorausgesetzt werden, in der 666 eine bestimmte Gestalt symbolisierte. Es scheint angebracht, hinter Off. 13,18 ein durch Sprichworte und Flugblätter verbreitetes Kryptogramm für Nero zu suchen, das sich auch in Asc. Is. 4,12 widerspiegelt.

Die Zahl 666 des Tieres

Johannes gab im Blick auf die hier nötige Weisheit (Off. 13,18a) den Namen des Tieres nicht an, sondern nur die mit dem Namen gleichwertige Zahl 666 (13,18c). Weil für Juden und Griechen des Altertums die Ziffern aus den Buchstaben des Alphabets bestanden, kamen oft solche Gleichstellungen von Namen und Zahlen vor. Die bei 666 vorausgesetzte Aequation war sicher ein bekannter politischer Slogan, und den Christen in Asien genügte die Nennung der einprägsamen Zahl als Kennwort für eine notorische Erscheinung im Römerreich, nämlich die von Nero eingeführte Tyrannei. Alle sollten die genannte Zahl ganz einfach auf eine aktuelle Erscheinung beziehen, nach dem Textzusammenhang auf den gegenwärtig regierenden Domitian als das sechste von den sieben Häuptern des Tieres (13,1; 17,10). Das ist nämlich die Bedeutung der gar nicht als Unmöglichkeit dargestellten Aufforderung des Propheten: « Wer einen Sinn (νοῦς) dafür hat, möge die Zahl des Tieres umrechnen (ψηφίζω; vgl. das unten angeführte Wort νεόψηφον 'neue Aequation'): denn es geht dabei um die Zahl eines Menschen. » Jeder vernünftige Leser sollte den Stellenwert der Zahl einsehen. Auf dämonischer Ebene entspreche die Summe dem Namen des tyrannischen Tieres, auf politischer Ebene weise sie auf die Zahl eines tyrannischen Menschen hin. So wie es für Johannes eine Relation zwischen dem Mass eines Engels und dem Mass eines Menschen gab (Off. 21,19), so rechnete er mit einer Korrespondenz zwischen der Zahl des mythischen Tieres und der eines aktuellen Menschen. Es ging ihm darum, die Beziehung zur gegenwärtigen Tyrannei klarzustellen, ohne das Crimen laesae maiestatis zu begehen und die Lage der Christen zu erschweren.

Keineswegs sollten die Leser die Zahl des Tieres « berechnen », wie es in vielen Uebersetzungen heisst, denn gleich nachher gab Johannes selber die Summe als 666 an. Ebenso wenig sollten die Leser umgekehrt auf grund dieser Zahl den Namen des Tieres « berechnen », weder durch Gematrie noch

durch Isopsephie, damals beliebte Formen von Rätseln; denn was dem gesamten theologischen Scharfsinn späterer Zeiten nicht gelungen ist, das kann diesen verfolgten Christen in Asien nicht zugemutet werden¹⁵. Vielmehr ist deutlich, dass Johannes auf eine unter den Lesern verbreitete Bezeichnung für die Gewaltmacht anspielte. Ein solches Kontraponieren von Zahlen und Namen war damals besonders in der Politik beliebt. Sueton z.B. führte verschiedene Witze über Nero an, darunter folgende sogenannte « neue Aequation » (*νεόψηφον*): « Nero = er tötete seine Mutter », wo die zwei Glieder des Satzes denselben Zahlenwert der griechischen Buchstaben aufweisen (Suet.Nero XXXIX,2)¹⁶. Möglicherweise galt damals unter Juden und Christen in Asien eine Wendung wie « Kaiser Nero » als politischer Slogan mit den Zahlenwert 666. Die hebräische Schreibung dafür: *Nrōn qsar*, deren Buchstaben den gesuchten Zahlenwert aufweisen, ist nunmehr durch einen jüdischen Textfund belegt (Discov. in the Jud. Des. 2, Nr.18, Pl.29). Jedoch kann der Prophet unmöglich verlangt haben, dass seine Leser den Namen des Tieres gematrisch enträtseln sollten, vor allem nicht mit hebräischen Buchstaben. Er wollte ganz schlicht ihre Gedanken von der Zahl des ungeheuren Tieres auf die Zahl eines bekannten Menschen lenken. Die geheimnisvolle Summe sollte in der Weise umgerechnet werden, dass jeder Leser, der einen Sinn dafür hatte, die Beziehung zwischen der permanenten Dämonie der Staatsmacht und der aktuellen Tyrannei des Kaisers einsehen konnte. Es gab im Hellenismus bei solchen Aequationen verschiedene Prinzipien der Umrechnung, sowohl pythagoräisch mathematische wie volkstümlich assoziative. Weil 666 von jedem klugen Christen dechiffriert werden könne, ist eine denkbar einfache Umrechnung vorauszusetzen. Die mathematisch Eingeweihten wussten, dass 666 eine sogenannte Dreieckszahl war, eine in der Antike beliebte und auch im Neuen Testament vorkommende Zahlengattung¹⁷. Addiert man 1,2,3 usw. bis 36, bekommt man 666 (andere Dreieckszahlen im Neuen Testament sind 120, 153 und 276). Indem die Termen damals als Reihen von Punkten

15. Uebersicht der hauptsächlichen Deutungen von 666 in W. Huss, *Die Gemeinde der Apokalypse des Johannes* (1967), S. 108-110.

16. F. BÜCHELER, « Neopsephon », *Rhein. Mus.* 61 (1906), S. 307 f.

17. A. VAN DEN BERGH VAN EYSINGA, « Die in der Apokalypse bekämpfte Gnosis », *Zs. ntl. Wiss.* 13 (1912), 293-305, S. 295-298.

untereinander in einem Dreieck aufgestellt wurden, entstand in diesem Falle ein Dreieck mit $36 = 6 \times 6$ Einheiten pro Seite. Dem mathematisch Ungebildeten aber schien 666 bereits wegen der Ziffern eine höhere Potenz von 6 zu sein, rein assoziativ wie bei der pädagogischen Gegenüberstellung von 77 und 7 (Matt. 18,22).

Auf dämonischer, kollektiver Ebene symbolisierte also die auf 6 beruhende Summe 666 den Zahlenwert des nicht genannten, aber vermutlich bekannten Tiernamens, auf menschlicher, individueller Ebene (vgl. Off. 21,19) konnte 666 ohne Schwierigkeit durch Zergliederung der Termen oder nur der Ziffern den Stellenwert von 6 erhalten. Johannes wollte in diplomatischer Weise andeuten, dass in der Menschenwelt das grausame Tier mit sieben Häuptionen (13,1) vom gegenwärtig regierenden sechsten Haupt (17,10) vertreten sei, d.h. von Domitian (o.S. 178). Eine solche Uebertragung des Nerobildes auf Domitian kam damals auch bei römischen Kritikern der Monarchie vor, wie es der über Domitian aufgebrachte Juvenal beleuchtet (Juv.Sat. iv,38: Nero ohne Haare = Domitian).

In der Fortsetzung des oben aus der Asc.Is. angeführten Abschnittes fallen andere Analogien zur Off. auf. Nach der ersten Parusie des Herrn und dem vorläufigen Absturz Belians mit seinen Heerscharen in die Gehenna (Asc.Is. 4,14) vollzieht sich eine vorläufige Herrschaft der Heiligen auf der Erde (V.15f.), dann folgen teils eine Entrückung der Heiligen in die Ewigkeit (V.17), teils eine Auferstehung der übrigen Menschheit, schliesslich ein allgemeines Gericht und eine universale Vernichtung der bösen Mächte (V.18). Aenlicherweise setzt die Off. eine erste Parusie Christi und einen Absturz des Tieres mit Anhängern in die Hölle voraus (Off. 19,11 - 20,3); dann wird ein tausendjähriges Zwischenreich der Heiligen geschildert (20,4-6), nach dessen Ende die Heiligen den zweiten Tod nicht erleben müssen, sondern direkt in die Ewigkeit eingehen dürfen; schliesslich werden allgemeine Auferstehung, totales Gericht und endgültige Vernichtung der bösen Mächte angekündigt (20,7-15). In gedrängter Form zeichnet die Asc. Is. dieselbe eschatologische Perspektive wie die Off., ohne dass eine literarische Abhängigkeit spürbar ist. Lehrreich ist aber vor allem, wie die böse Macht für die Asc. Is. in Nero verkörpert erscheint.

Zusammengenommen vermitteln die angeführten Apokalypsen der Flavierzeit den Eindruck, dass hinter dem Tier der Off. eine damals in jüdischen und christlichen Kreisen gepflegte Nero-Ueberlieferung lag, von der sich Einzelzüge in den Visionen des Johannes widerspiegeln.

Das heisst nicht, dass Johannes den Volksglauben an eine Rückkehr der historischen Gestalt Neros teilte. Er hat sich diesen Vorstellungen angeschlossen, um begreiflich zu machen, was er mitteilen wollte: dass nämlich eine in Selbstverherrlichung und Apotheose entgleiste Staatsmacht von ihrem extremsten Vertreter zum Untergang gebracht wird. Aus diesem Grunde schaute er bei dem schon von Daniel beschriebenen Tier auch solche Eigenschaften, die in bezug auf Nero *redux* oder *redivivus* seiner Umgebung vertraut waren.

In den Visionen des Johannes tauchte also damals bekanntes, mythologisches Material auf¹⁸. Jedoch blieb der Prophet nicht auf der Ebene der Legende stehen, sondern verwendete das Mythologische als Hilfsmittel für seine Verkündigung des Auferstandenen. Obwohl eine Münze auf der Rückseite mythologische Symbole aufweisen kann, bleibt immer die Vorderseite mit dem Portrait des regierenden Königs wichtiger. Auf der Rückseite der Off. befindet sich ein Komplex von apokalyptischen Ueberlieferungen mythischen Gepräges; auf der Vorderseite sieht man die Gestalt des Königs der Könige (Off. 19,16)¹⁹.

18. R. HALVER, *Der Mythos im letzten Buch der Bibel* (1964), u.a. S. 116-126 über die Stilform des Kultdramas.

19. T. HOLZ, *Die Christologie der Apokalypse des Johannes* (1962), S. 154-156.

ÉCHO DU LIVRE DE LA SAGESSE EN BARNABÉ 7,9

par A. JAUBERT
C.N.R.S., Paris

L'épître de Barnabé a-t-elle utilisé le livre de la Sagesse ? Un des derniers commentateurs a conclu par la négative¹. C'est qu'en effet ou bien les rapprochements entre Sagesse et Barnabé sont si minces qu'ils appartiennent à la langue commune du judaïsme hellénistique², ou bien ils dépendent d'une source scripturaire commune. C'est ainsi qu'on a souvent rapproché Barn 6,7 : « Chargeons le juste de chaînes car il nous gêne » et Sag 2,12a : « Tendons un piège au juste car il nous gêne », mais les deux passages dépendent de Isaïe 3,10 LXX³ que Barnabé reproduit littéralement. Il n'est pourtant pas inutile de noter des parallélismes qui orientent vers l'hypothèse d'une sensibilité commune et donc de courants communs aux deux écrits.

L'étude comparative de Barnabé et de la Sagesse devrait conduire à un état néant, mais il y a une exception, celle de Barn 7,9. Ce verset de Barnabé fait suite à un développement sur les souffrances du Christ prédites allégoriquement dans l'Ancien Testament. Le bouc émissaire que le grand-prêtre maudissait, envoyait au désert et couronnait de laine écarlate (Barn 7,6-8) est une figure du Christ.

1. C. LARCHER, *Etudes sur le livre de la Sagesse*, Paris 1969, p. 37.

2. Ainsi la simplicité de cœur (Barn 19,2b et Sagesse 1,1) est la vertu maîtresse des *Testaments des XII Patriarches*, voir A. JAUBERT, *La notion d'alliance dans le judaïsme aux abords de l'ère chrétienne*, Paris 1963, p. 274 sv. Pour les expressions communes entre Barnabé et la Sagesse, consulter l'index de P. PRIGENT, *Epître de Barnabé*, Paris 1971 (coll. Sources chrétiennes).

3. « Chargeons le juste de chaînes car il nous gêne ».

Celui qui est maudit, c'est celui qui est couronné. Ils le verront alors en ce Jour-là, portant sur sa chair un manteau écarlate, et ils diront : n'est-ce pas celui que jadis nous avons crucifié après l'avoir méprisé, percé et couvert de crachats ? Véritablement c'était celui qui jadis se disait fils de Dieu (Barn 7,9).

La couronne de laine écarlate évoquait allégoriquement la couronne de gloire du Christ et son manteau royal. Les signes de la passion préfiguraient le Christ triomphant avec les insignes de sa royauté au grand jour qui est celui du jugement (cf. Barn 5,7 où le Christ jugera à la parousie). Mais l'insistance de Barnabé porte sur la confusion des ennemis du Christ lorsqu'ils reconnaîtront que celui qu'ils avaient méprisé et persécuté disait vrai en se prétendant fils de Dieu.

Or, ce passage de Barnabé épouse exactement le mouvement de Sag 5,1-5 :

Alors le juste se tiendra debout, plein d'assurance en face de ceux qui l'auront tourmenté... Quand ils le verront, ils seront secoués d'une crainte terrible et ils seront stupéfaits de le voir sauvé contre toute attente. Ils diront en eux-mêmes... : C'était celui que jadis nous tournions en dérision... Comment se fait-il qu'il ait été compté parmi les fils de Dieu et qu'il ait pour lot d'être parmi les saints⁴ ?

Le schéma de Sag 5 est le même que celui de Barnabé, avec des articulations communes : « *ils diront* », « *c'était celui que jadis* », « *fils de Dieu* ». L'expression « fils de Dieu » au pluriel (équivalant à « saints » et sans doute à « anges ») n'a évidemment pas le même sens que dans Barnabé. Mais le parallélisme est frappant avec Sag 2 où le juste est raillé pour sa prétention d'être fils de Dieu :

Il se nomme le fils (παῖδα) du Seigneur (Sag 2,13). Il proclame heureuse la fin des justes et il se vante d'avoir Dieu pour Père. Voyons si ses paroles sont vraies et expérimentons ce qu'il en sera de lui à la fin. Si le juste en effet est fils (υἱός) de Dieu, celui-ci prendra sa défense et il le délivrera des mains de ses adversaires (Sag 2,16-18).

Bref, Barnabé suppose connue la déclaration du juste persécuté qui se proclamait fils de Dieu (Sag 2) et montre — comme en Sag 5 — la revanche eschatologique au jour du jugement, avec la confusion des adversaires. L'application du thème au Christ, qui effectivement s'est dit fils de Dieu en un sens uni-

4. Trad. Bible de la Pléiade.

que pour la conscience chrétienne, n'empêche pas de constater le parallélisme étonnant avec les deux scènes de Sagesse. Pas de citation précise mais comme une variante chrétienne du schème juif.

Comment expliquera-t-on cette analogie puisque rien — pas même ce passage — ne saurait démontrer que Barnabé se soit directement inspiré de la Sagesse ? Si l'on exclut l'hypothèse d'une connaissance directe (qui demeure possible), il reste celle d'une source commune, une sorte de pattern qui pouvait prendre des formes différentes selon les milieux. Le verset de Barnabé 7,9 se rattache de manière assez lâche à son contexte. Barnabé aurait inséré dans l'allégorie des deux boucs une interprétation du thème juif qui était peut-être déjà christianisé avant lui.

Qu'il y ait eu un pattern juif préexistant à la Sagesse et à Barnabé, c'est assez vraisemblable puisque plusieurs éléments du thème juif se trouvent dans des écrits palestiniens contemporains de l'ère chrétienne. La persécution du juste et sa revanche au jour du jugement sont attestées déjà en Daniel 7 où le peuple des saints après la tribulation reçoit sous la figure du fils de l'Homme la domination universelle ; symbole collectif⁵ mais qui pourra s'individualiser. A Qumrân, le psalmiste suppose que ses adversaires seront confondus par lui au jugement (1 QH VII 12) et cette conscience pouvait être celle de chacun des membres de la secte⁶. La confusion des impies dont les yeux s'ouvriront se trouve dans un écrit qui a par ailleurs bien des rapports avec la Sagesse⁷ et avec Barnabé⁸, le livre d'Hénoch (Hénoch 62,3-5 ; 63,5 sv.). Il s'agit, il est vrai, de la

5. Même caractère collectif de l'exaltation d'Israël en *Assomption de Moïse* 9,9-10.

6. Chacun pouvait se retrouver dans les paroles du psalmiste. L'apôtre Paul dépend également d'une tradition juive lorsqu'il dit aux Corinthiens qu'ils jugeront le monde (1 Cor 6,2). Peut-être ne faudrait-il pas oublier non plus la combinaison du thème juif avec celui du sage-roi stoïcien qu'on trouve dans le *Testament de Job* : Job sur son fumier chante la gloire de son trône, voir M. PHILONENKO, *Semitica* 18, 1968, p. 44-46.

7. Voir les parallèles établis par F. MARTIN, *Le livre d'Hénoch*, Paris 1906, table p. 306.

8. Barn 4,3 cite une parole d'Hénoch, mais cette parole ne se trouve pas dans la littérature connue sous le nom d'Hénoch. Par contre Barn 16,5 paraît bien citer Hén 91,13.

section des paraboles, mais le texte nous paraît trop peu chrétien pour être autre que juif. On ne s'étonnera pas que la Sagesse alexandrine ait pu englober des sources palestiniennes, c'est chose connue⁹; quant à Barnabé, la Syro-Palestine pourrait bien être sa patrie¹⁰. Il reste qu'aucun document autre que la Sagesse ne parle de la prétention du juste à se dire fils de Dieu et n'est aussi proche de Barn 7,9.

Est-ce Barnabé qui a effectué la transposition chrétienne du thème juif? Les adversaires du juste, dans la Sagesse, étaient des juifs — mais infidèles (cf. Sag 2,12: « il nous reproche nos fautes contre la loi »). Dans le contexte polémique de Barnabé les adversaires sont certainement les juifs qui ont refusé de reconnaître que Jésus était le fils de Dieu.

Barnabé a pu s'inspirer de conceptions chrétiennes assez répandues auxquelles il a donné sa forme propre. Le thème du Christ juge qui jugera ceux qui l'ont jugé est très archaïque puisqu'il est déjà contenu dans la déclaration de Jésus devant le sanhédrin sur le fils de l'Homme ou dans les Actes des apôtres (10,42); il est très anciennement attesté¹¹. Le thème de la « reconnaissance » se trouve — sous une forme différente — dans les récits synoptiques de la passion avec un contraste entre scène de défi et scène de confession qui rappelle la Sagesse. Le Christ est raillé par ses ennemis qui le somment de prouver sa messianité en descendant de la croix. L'évangile de Matthieu précise: « Sauve-toi toi-même si tu es fils (υἱός) de Dieu » (Mt 27,40). Après la mort de Jésus, par la voix du centurion les païens confessent: « Véritablement il était fils de Dieu »: ἀληθῶς θεοῦ υἱός ἦν οὗτος (Mt 27,54); ἀληθῶς οὗτος ὁ ἄνθρωπος υἱός θεοῦ ἦν (Mc 15,39); tandis que Luc

9. Cf. A.M. DUBARLE, « Une source du livre de la Sagesse? » *RSPT* 37 (1953), p. 425-443. L'auteur dégage une série de parallèles entre la Sagesse et la Règle de la communauté.

10. P. PRIGENT, *ibid.*, p. 22-24.

11. L'évangile de Jean met particulièrement en lumière la double condition du Christ à la fois juge et accusé: insistance sur la symbolique de la couronne d'épines, ambiguïté du verset Jn 19,13 où l'auditeur averti peut entendre que Pilate a fait asseoir Jésus au tribunal.

D'après une tradition monastique égyptienne, on chantait le mercredi le Ps 93 pour célébrer le jugement du Christ sur ses propres juges (Athanase, Epître à Marcellin, PG 27, 12 AB), coutume qui s'enracinait dans le judaïsme puisque d'après LXX et Michna (Tamid 7,4) le Ps 93 était réservé au mercredi.

curieusement ne parle pas de « fils de Dieu » mais de « juste » : *ἅγιος ὁ ἄνθρωπος οὗτος δίκαιος ἦν* (Luc 23,47), comme si « juste » et « fils de Dieu » étaient équivalents ; cette équivalence est celle de la Sagesse.

On s'est donc beaucoup interrogé sur une influence possible de la Sagesse sur ces passages de la passion, en particulier celui de Luc. Ces discussions n'ont abouti à aucun accord de la critique¹². A notre avis il faudrait au moins concéder que des traditions utilisées par la Sagesse circulaient dans le milieu de rédaction des évangiles et nous revenons à l'hypothèse déjà formulée plus haut sur des sources syro-palestiniennes de la Sagesse.

Mais notre question est maintenant de savoir si Barnabé connaissait nos évangiles synoptiques¹³. Il nous paraît certain que Barnabé a été influencé d'une façon ou d'une autre par le verset de Mt 27,54b : *ἀληθῶς θεοῦ υἱὸς ἦν οὗτος*. Ce *ἀληθῶς*, en effet¹⁴, est absent du livre de la Sagesse ; or il accompagne dans Barnabé la confession des impies au jour du jugement : « Véritablement c'était celui qui jadis se disait fils de Dieu ! » *ἀληθῶς οὗτος ἦν, ὁ τότε λέγων ἑαυτὸν υἱὸν θεοῦ εἶναι*. Cela ne prouve pas que Barnabé ait cité directement l'évangile de Matthieu, d'ailleurs le contexte est différent : d'un côté confession du centurion après la mort de Jésus, de l'autre confession des persécuteurs au jour du jugement ; d'un côté le *ἀληθῶς* porte sur la qualité de fils de Dieu, de l'autre sur l'identité du crucifié et du Juge. Mais la formule étant quasi identique, nous l'expliquerions volontiers par une influence liturgique. Barnabé se serait servi de la formule dans un schéma conforme à celui de la Sagesse.

Nous trouverions une confirmation du caractère liturgique de cette expression dans le fait que ce *ἀληθῶς* de Marc, Matthieu et Barnabé s'est glissé comme une variante archaïque dans le

12. LARCHER, *ibid.*, p. 12-14.

13. E. Massaux conclut à une dépendance littéraire de Barnabé par rapport à l'évangile de Matthieu, *Influence de saint Matthieu sur la littérature chrétienne avant saint Irénée*, Louvain 1950, p. 66-83. Par contre P. Prigent en doute, *Épître de Barnabé*, p. 41-42, 113.

14. Il est également dans Marc mais l'ensemble du verset de Marc est moins proche de Barnabé que celui de Matthieu.

verset de Sag 2,18 : « si véritablement il est fils de Dieu » au lieu du texte commun : « si le juste est fils de Dieu ». Ziegler, en apparat critique, a signalé cette variante dans Evagre, arménien, bohairique et vieille latine, mais il a cru à tort que le *vere* remplaçait *dikaios*. M^{lle} La Bonnardière a montré que la variante avec *vere* était le texte le plus habituel chez Augustin¹⁵ ; avant Augustin cette lecture était celle du *De montibus Sina et Sion* (chap. 7) ; pour M^{lle} La Bonnardière la péripcope de Sag 2,12-22 était utilisée dans la liturgie¹⁶. Que la variante ἀληθῶς ait eu un tel destin dans des secteurs divers, cela montre qu'elle s'est répandue très tôt. Or nous voyons ce ἀληθῶς attesté dès les origines.

Cette modeste recherche sur le verset de Barn 7,9 permet de remonter à une confession de foi très ancienne : oui, véritablement, il était le fils de Dieu ! Cette confession a été enrobée dans un schème juif qui lui était antérieur et qui déjà manifestait le contraste entre la grandeur réelle du juste et les apparences minables qui faisaient de lui un objet de risée. Dans le christianisme primitif le ἀληθῶς fut la réponse au scandale de la croix, le cri de la foi devant la condamnation que le monde avait portée contre Jésus.

15. *Biblia augustiniana A.T.*, *Le livre de la Sagesse*, Paris 1970, p. 60-72; 183-191 et tableau p. 322. La leçon de la Vulgate est *verus* au lieu de *vere*.

16. *Ibidem*. Voir aussi A.M. LA BONNARDIÈRE, « Le juste défié par les impies (Sap. 2,12-21) dans la tradition patristique africaine », dans *La Bible et les Pères*, 1971, Travaux du Centre d'Etudes spécialisé d'Histoire des Religions de Strasbourg, p. 161-186. On trouve des attestations liturgiques de Sag 2,12-22 en Espagne, en Gaule, en Egypte, ce dernier point étant en discussion. Nous ajouterons pour notre part qu'on trouve également attestation d'un usage liturgique de Sag 2,12-22 dans le plus ancien *comes* ou lectionnaire de l'Eglise romaine (cf. G. MORIN, *Revue Bénédictine* 27 [1910] 41-74), le codex de Würzburg ; ce codex est du VIII^e siècle, mais on en peut faire remonter le contenu à la fin du VI^e siècle ; la lecture de Sag 2, 12-22 avait lieu à la station de S. Prisca le mardi (soir) de la semaine sainte. A. Chavasse fait remonter cette organisation liturgique à S. Léon, vers 450, « Le Carême romain et les scrutins pré-baptismaux », *RechScR* 35 (1948), p. 334, n. 19 et p. 330, n. 8. Il est probable que S. Léon réutilisa d'anciennes lectures liturgiques ; le livre de la Sagesse est très anciennement attesté à Rome, déjà cité dans Clément de Rome et contenu dans la liste du Canon de Muratori.

MONACHISME ET ÉTHIQUE JUDÉO-CHRÉTIENNE

par Antoine GUILLAUMONT

Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris

Le commentaire qu'Eusèbe de Césarée a fait du verset 7 du Psaume 68 (Sept. 67) est un texte fondamental, depuis longtemps signalé, pour l'histoire du mot *μοναχός*¹. Dans ce verset : « Dieu fait habiter les solitaires dans une maison », Eusèbe s'attache surtout aux traductions grecques du mot *y^hidim*, « les solitaires ». Les Septante, qu'il cite d'abord, l'ont traduit par *μονότροποι* ; mais, fait-il remarquer, le mot est rendu par *μοναχοί* chez Symmaque, par *μονογενεῖς* chez Aquila et par *μονόζωνοι* dans la *Quinta*. Il montre ensuite que tous ces termes s'appliquent à une même espèce d'hommes, les *monachoi*, qui, dit-il, forment « le premier rang parmi ceux qui progressent dans le Christ » ; de ces *monachoi*, chacun des autres termes parallèles définit un aspect particulier :

Ceux-ci sont rares, c'est pourquoi ils ont été nommés, selon Aquila, *monogeneis*, assimilés au Fils Monogène de Dieu ; selon les Septante, ils sont *monotropoi*, et non pas « polytropes », ne se comportant pas tantôt d'une façon tantôt d'une autre, mais se conduisant toujours d'une même façon, celle qui mène au sommet de la vertu ; la *Quinta* les a nommés *monozōnoi*, parce qu'ils sont solitaires et vivent chacun de son côté, les reins ceints : tels sont ceux qui mènent la vie solitaire et chaste.

1. PG 23,689 B (éd. Montfaucon). Le texte est reproduit dans H. KOCH, *Quellen zur Geschichte der Askese und des Mönchtums in der Alten Kirche*, Tübingen, 1933, p. 38. A notre connaissance, le premier qui ait signalé l'intérêt de ce texte pour l'histoire du monachisme est N. ANTONELLI dans sa *De ascetis dissertatio*, qui fait partie de l'introduction de l'édition des *Sancti Patris nostri Jacobi episcopi Nisibeni sermones* (= version arménienne des *Démonstrations* d'Aphraate), Rome, 1756, p. 116. Le texte a été souvent cité après lui, notamment par O. ZÖCKLER, *Askese und Mönchtum*, Francfort, 1897, p. 181 ; en dernier lieu, par A. ADAM, « Grundbegriffe des Mönchtums in sprachlicher Sicht », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 65, 1953-54, p. 209-239.

Ce texte d'Eusèbe est important pour deux raisons. D'abord parce qu'il montre que les vocables grecs qui désignent le « moine » ne sont autres que des traductions de l'hébreu *yahid*, lui-même lourd de signification religieuse². Ensuite, parce qu'il date d'une époque — autour de 330 — où le mot *μοναχός*, qui connaîtra une grande fortune après la publication de la *Vita Antonii* (357) et le développement considérable de la vie monastique dans la seconde moitié du IV^e siècle, est encore rare et que le mot y est pris dans sa signification primitive, que l'on peut appeler prémonastique³.

1. Caractères de la vie monastique

« Solitude »

Laissant ici de côté le terme *μονογενής*⁴, nous allons considérer spécialement les deux derniers. Les *monachoi* sont appelés *μονόζωνοι*, dit Eusèbe, *ὡς ἂν μονήρεις καὶ καθ' ἑαυτοὺς ἀνεζωσμένους* : il est bien évident qu'il faut entendre ici *μονήρης*, « solitaire », non pas de quelqu'un qui vit dans la solitude du désert, loin des hommes, mais de celui qui vit seul, non marié, célibataire ; *ὁ μονήρης βίος* désigne couramment, chez Clément d'Alexandrie notamment, le célibat⁵. Le *monachos* vit « les reins ceints », c'est-à-dire voué à la continence. Sous la plume d'Eusèbe, le mot *μοναχός* ne désigne donc pas encore un chrétien qui s'est retiré au désert pour vivre dans la solitude, mais

2. Les sens de ce mot, spécialement en hébreu post-biblique, ont été étudiés par A. NEHER, « Echos de la secte de Qumran dans la littérature talmudique », *Les manuscrits de la mer Morte*, Paris, 1957, p. 45-60 ; ses rapports avec le grec *μοναχός* l'ont été par M. HARL, « A propos des *logia* de Jésus : le sens du mot *μοναχός* », *Revue des études grecques* 73, 1960, p. 464-474. Aux termes mentionnés dans le texte d'Eusèbe, il convient d'ajouter *ἀγαπητός*, autre traduction, fréquente dans la Septante, de l'hébreu *yahid*, cf. notre article, « Le nom des agapètes », *Vigiliae Christianae* 23, 1969, p. 30-37.

3. La composition du *Commentaire des Psaumes* doit se situer vers la fin de la vie d'Eusèbe, aux alentours de 330, peut-être un peu après cette date, en tout cas avant 339, date de la mort d'Eusèbe. Les diverses positions prises à ce sujet par les critiques sont rassemblées par M.J. RONDEAU, *Recherches de science religieuse* 56, 1968, p. 420, n. 60.

4. Qu'a spécialement retenu A. Adam dans son article cité ci-dessus (n. 1).

5. Cf. *Stromates* III, IX, 67, éd. Stählin, GCS 15, p. 226, 23 ; *Str.* VII, XII, 70, GCS 17, p. 51, 5-6.

un ascète qui a renoncé au mariage pour vivre « seul », conformément à un idéal qui est largement répandu dans l'Eglise des trois premiers siècles. Si cette signification est rare pour le mot *μοναχός* lui-même, peu attesté comme substantif avant la seconde moitié du IV^e siècle, elle est, en revanche, bien documentée pour son équivalent syriaque *ihīdāyā*.

Ce mot, formé sur la même racine que l'hébreu *yaḥīd* qu'il traduit habituellement (en particulier dans *Ps.* 68,7), est devenu le terme le plus usuel pour désigner le moine, anachorète ou cénobite. Mais avant d'être utilisé dans ce sens, il a désigné, dans l'Eglise de Mésopotamie, un autre type d'ascètes, dont le trait caractéristique était le renoncement à la vie conjugale. Ce sens est celui qu'a encore couramment le mot chez des auteurs du IV^e siècle, Aphraate et saint Ephrem⁶. L'*ihīdāyā* est celui qui vit seul, parce qu'il n'a pas de femme auprès de lui. Telle était la condition de ceux que l'on appelait les *b^enai q^eyāmā*, les « fils du pacte », qui constituaient une catégorie spéciale de fidèles. La condition essentielle pour entrer dans la congrégation était de renoncer au mariage, de vivre « séparément et chastement », comme en témoigne la *Doctrine d'Addai* : « Tous ceux de la congrégation (*q^eyāmā*), hommes et femmes, étaient chastes et limpides, saints et purs, et ils demeuraient séparément (*ihīdāyīt*) et chastement, sans souillure, veillant au service de Dieu avec une pureté resplendissante⁷. » Ces *ihīdāyē* étaient soit ceux qui, n'ayant jamais connu le mariage, gardaient la « virginité », soit ceux qui, ayant été mariés, renonçaient à la vie conjugale, pour vivre dans la « sainteté ». L'*ihīdāyūtā*, c'est-à-dire la condition d'*ihīdāyā* est incompatible, non seulement avec le mariage proprement dit, mais même, selon Aphraate, avec la simple cohabitation d'un homme et d'une femme, fussent-ils fils ou fille du pacte⁸.

6. Ce sens a été bien établi par E. BECK, « Ein Beitrag zur Terminologie des ältesten Syrischen Mönchtums », *Studia Anselmiana* 38 (*Antonius Magnus eremita 356-1956*), Rome, 1956, p. 254-267 ; et « Ascétisme et monachisme chez Saint Ephrem », *L'Orient syrien* 3, 1958, p. 273-298. Voir aussi A. VÖÖBUS, *History of Asceticism in the Syrian Orient*, vol. 1, CSCO 184, Louvain, 1958, p. 62-108. De cet emploi du mot syriaque, on peut rapprocher le latin *singularis*, qui a un sens analogue déjà chez Tertullien et qui l'a longtemps gardé : cf. le titre du traité *De singularitate clericorum* du Pseudo-Cyprien.

7. G. PHILLIPS, *The Doctrine of Addai the Apostle*, Londres, 1876, p. 50.

8. Cf. *Démonstrations* 6A, éd. Parisot, PS 1, Paris, 1894, col. 260-261. Aphraate dénonce ici la pratique des *virgines subintroductae*.

Le mot grec *μοναχός* lui-même se trouve, au I^{er} siècle, attesté dans cet emploi. C'est l'un des sens, voire le sens originel, qu'a le mot tel qu'il apparaît, transcrit en copte, dans l'*Évangile selon Thomas* ; cet écrit étant très vraisemblablement d'origine syriaque, *μοναχός* y est sans doute la traduction de *ihīdāyā* et, de ce mot, il a retenu le sens ancien que nous venons de rappeler. Ce sens est particulièrement net dans le logion 75 : « Jésus a dit : Il y en a beaucoup qui se tiennent près de la porte, mais ce sont les *monachoi* qui entreront dans la chambre nuptiale. »⁹ Ce logion s'éclaire à la lumière des conceptions ascétiques répandues dans les milieux syriens :

La virginité, qui méprisa la couronne corruptible, resplendira dans la chambre nuptiale, rayonnante et amie des fils de lumière, parce qu'elle a méprisé les œuvres des ténèbres. Et celle dont la maison fut déserte et solitaire aura grande presse à ses noces, parce que, à cause d'elle, les anges seront en liesse, les prophètes en joie et les apôtres en fête¹⁰.

Pour entrer dans la vraie chambre nuptiale, qui est celle de l'époux céleste (cf. *Matt.* 25,1-12), il faut renoncer au mariage selon la chair, c'est-à-dire être un *ihīdāyā*, un *monachos*.

Peut-être est-ce cette signification ancienne de *μοναχός* qui explique l'emploi que fait de ce mot Symmaque, en *Gen.* 2,18, pour désigner la « solitude » d'Adam avant la création d'Eve. Il est remarquable que c'est également chez Symmaque, dont Eusèbe assure qu'il était ébionite¹¹, que l'on trouve *μοναχός* dans la traduction de *Ps.* 68,7 : peut-être y a-t-il là une indication sur le milieu où ce mot est apparu avec sa signification religieuse¹².

9. Ed. A. GUILLAUMONT, H.Ch. PUECH, G. QUISPÉL, W. TILL et Yassah 'ABD AL MASĪH, Paris, 1959, p. 40-41. Sur un autre sens du mot dans l'*Évangile selon Thomas*, voir ci-dessous, n. 40.

10. S. EPHREM, *Hymnes sur le Paradis* 7,15, éd. E. BECK, CSCO 174/Syr. 78, p. 28,25-29,4 (cf. trad. R. LAVENANT et F. GRAFFIN, SC 137, Paris, 1968, p. 101-102).

11. *Hist. Eccl.* VI, 17, affirmation reprise par saint JÉRÔME, *De viris ill.* 54. Cette apparition du mot en milieu ébionite a déjà été signalée par K. HEUSSI, *Der Ursprung des Mönchtums*, Tübingen, 1936, p. 39.

12. En latin, ce sens premier du mot *μοναχός* est bien attesté chez CASSIEN : « Comme ils s'abstenaient du mariage et se tenaient à l'écart de leurs parents et de la vie du siècle, on les appela moines (*monachi*) ou *μονάζοντες*, à raison de l'austérité de cette vie sans famille (*singularis*) et solitaire », *Conf.* XVIII, 5, éd. E. PICHÉRY, SC 64, Paris, 1959, p. 16.

« *Monotropie* »

Dans *Ps.* 68,7, à *μοναχός* de Symmaque et à *μονόζωνος* de la *Quinta* répond, dans la Septante, *μονότροπος*. La correspondance souligne une certaine équivalence de ces deux derniers termes ; de fait *μονότροπος* peut vouloir dire « célibataire »¹³. Mais Eusèbe prend le mot dans son sens plein : est *monotropos* celui qui, au lieu de se conduire tantôt d'une façon tantôt d'une autre, a un comportement toujours identique, celui qui est *unius moris*, comme traduit la Vulgate, en d'autres termes celui dont toute l'activité est orientée vers une seule fin. L'idée qui assure le lien entre cet idéal du *monotropos* et celui du célibat qu'évoquait le mot *μονόζωνος* de la *Quinta* n'est autre que celle que saint Paul exprime dans le fameux chapitre 7 de la *Première aux Corinthiens* : « Il est bon pour un homme de ne pas toucher à une femme... » Pourquoi ? Non pas que le mariage soit en lui-même mauvais, mais, dit l'Apôtre (versets 32-34), « je veux que vous soyez sans soucis. Or, celui qui n'est pas marié se soucie des choses du Seigneur et de la manière dont il plaira au Seigneur ; mais celui qui est marié se soucie des choses du monde et de la manière dont il plaira à sa femme, et il est partagé (*καὶ μεμέρισται*) ». Il en est de même, *mutatis mutandis*, pour la femme. « Je vous dis cela pour votre bien..., pour que vous soyez empressés et assidus auprès du Seigneur, sans tiraillements » (*ἀπερισπάστως*, v. 35). C'est là, sans aucun doute, le fondement authentique de la virginité chrétienne ; cette conception a pu être contaminée, de bonne heure, par des influences dualistes, dépréciant le mariage en tant qu'œuvre de chair et sujétion à la matière, mais on peut bien dire qu'elle n'a jamais été perdue de vue¹⁴. C'est elle qu'exprime l'équivalence des termes *μοναχός* et *μονότροπος*. Le *monachos* est, en principe,

13. Cf. A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français*, s.v., qui renvoie à PLUTARQUE, *Vie de Romulus* 4.

14. Dans son traité *De la virginité*, Grégoire de Nysse revient inlassablement sur cette idée que celui qui est marié est partagé et ne peut se donner tout entier au Seigneur ; voir en particulier IX, 2 : « Comment en effet quelqu'un aimera-t-il Dieu de tout son cœur, quand il partage celui-ci entre Dieu et le monde, et que, dérobant l'amour dû à Dieu seul, il le gaspille en passions humaines ? » (éd. M. AUBINEAU, SC 119, Paris, 1966, p. 366-367) ; pour étayer sa pensée, Grégoire cite aussitôt après le ch. 7 de *I Cor.* Voir encore III, 9, VI en entier, etc.

celui qui ne veut pas être « partagé », divisé, qui veut être au Seigneur tout entier, le prier, le servir « sans tiraillements », et qui, en conséquence, s'abstient du mariage, ou y renonce, parce que celui-ci est cause de division et de partage. Tel est le motif qui inspirait les vierges et ascètes du II^e siècle : « Tu trouverais parmi nous, écrit Athénagore aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, beaucoup d'hommes et de femmes qui vieillissent en restant célibataires, dans l'espoir d'être davantage avec Dieu » (ἐλπίδι τοῦ μᾶλλον συνέσεσθαι τῷ θεῷ)¹⁵.

Il en est de même, en milieu syrien, des *ihīdāyē*. Ceux-ci renoncent au mariage, comme à toute préoccupation terrestre, afin de pouvoir s'engager, sans partage et sans retour, au combat spirituel qui les attend. Paraphrasant les avertissements donnés aux Israélites avant la bataille en *Deut.* 20,5-9, Aphraate définit ainsi les dispositions qui sont requises pour le combat spirituel :

O vous qui avez été appelés au combat, écoutez le son de la trompette et prenez courage. Je m'adresse aussi à vous qui tenez les trompettes, vous les prêtres, les docteurs et les sages. Proclamez et dites à tout le peuple : Que celui qui a peur se retire du combat, de crainte qu'il n'abatte le courage de ses frères, comme le sien. Que celui qui a planté une vigne s'en retourne la travailler, de peur qu'il ne songe à elle et ne soit vaincu dans le combat. Que celui qui s'est fiancé à une femme et veut l'épouser s'en retourne et se réjouisse avec sa femme. Que celui qui a construit une maison s'en retourne vers elle, de peur qu'il ne pense à cette maison et qu'il ne se livre pas pleinement à la lutte. C'est aux *ihīdāyē*, en effet, que convient le combat, parce qu'ils font face en avant et qu'ils ne pensent à rien de ce qui est derrière eux, car leurs trésors sont devant eux, le butin qu'ils feront sera tout pour eux et ils en tireront le maximum de profit¹⁶.

Il est clair que, dans ce texte, les *ihīdāyē* sont non seulement des célibataires, mais des hommes qui, sous tous les rapports, sont *monotropoi*, n'ont qu'une seule préoccupation, celle d'être victorieux dans le combat spirituel. Le célibat n'est qu'un aspect particulier, mis spécialement en évidence, d'une abstinence plus générale qui concerne toutes les activités de ce monde et qui a pour but de garder l'homme entièrement disponible pour le service de Dieu.

15. *Supplique pour les chrétiens* 33,1 (cf. trad. G. BARDY, SC 3, Paris, 1943, p. 161).

16. *Dém.* VII, 18, éd. PARISOT, col. 341,11-344,2.

Quand le monachisme proprement dit se développe, l'idée que le célibat est ce qui caractérise avant tout le « moine » s'estompe, au profit d'autres aspects de la vie ascétique qui procèdent de la même exigence fondamentale. Toutes les démarches constitutives de la vie monastique, en effet, s'expliquent par la conviction que cette vie est essentiellement « monotrope », orientée exclusivement vers une seule fin. Le renoncement au monde et aux biens de ce monde est corrélatif de la volonté qu'a le moine de se donner tout à Dieu. Avant d'aller vivre en ascète dans la solitude, saint Antoine distribue aux gens du village les biens qu'il a hérités de ses parents, non seulement pour obéir au précepte évangélique (*Matt.* 19,21), mais aussi, affirme saint Athanase, pour que ces biens ne soient pas pour lui une source de tracas¹⁷. La doctrine du renoncement a été formulée surtout par saint Basile : « Il faut renoncer à tous les attachements passionnés du monde, qui peuvent faire obstacle sur le chemin qui mène vers le but fixé par la religion... En effet, l'esprit qui est partagé entre différents soucis ne peut pas réussir dans ce qu'il s'est proposé. » Et il cite *Matt.* 6,24 : « Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon », puis il aboutit à cette définition : « Le renoncement consiste à délier les liens de cette vie matérielle et éphémère, à se libérer des obligations humaines, libération qui nous rend plus dispos pour nous engager dans la voie qui mène vers Dieu¹⁸. » Le renoncement est fondé sur le postulat qu'il y a incompatibilité entre le monde et Dieu, entre l'attachement à cette vie et le service de Dieu. Un autre grand théoricien de la vie monastique, Evagre le Pontique, qui, en sa jeunesse, fut disciple de saint Basile, résumait ainsi l'enseignement traditionnel :

17. *Vie d'Antoine* 2, PG 26,844 A. Comparer le récit de la vocation de Macaire l'Égyptien selon la Vie copte : « Dès que son père fut mort, aussitôt il lui vint à l'esprit d'abandonner cette vie et ses soucis pour n'avoir plus qu'un unique souci et n'avoir comme seule occupation que de prier Dieu sans distractions (le copte *hen oumetatçi heraf* est l'expression qui rend ἀπερισπάστως en *I Cor.* 7,35), et ainsi il commença à distribuer peu à peu tout ce qui lui appartenait » (éd. AMÉLINEAU, *Annales du Musée Guimet* 25, Paris, 1894, p. 61).

18. *Grandes règles*, Question 8 : Sur le renoncement, PG 31,933 D - 941 A. Voir aussi *Lettre II* (à Grégoire de Nazianze), 2, éd. Y. COURTONNE, vol. 1, Paris, 1957, p. 6-8.

Tel doit être le moine : qu'il s'abstienne de la femme, qu'il ne procréé ni fils ni filles (cf. *Jér.* 16,24), mais qu'il soit un soldat du Christ, dégagé de la matière, libéré des soucis, exempt de toute préoccupation d'affaires. Comme le dit l'Apôtre : Quiconque est soldat ne s'embarrasse pas des affaires de cette vie, afin de donner satisfaction à celui qui l'a engagé (*II Tim.* 2,4)¹⁹.

Recueillement

C'est aussi pour avoir cette pleine disponibilité que le moine, après avoir renoncé à la famille et aux possessions de ce monde, s'éloigne des hommes et se retire au désert : l'« anachorèse », qui caractérise le grand mouvement monastique du IV^e siècle, procède de cette même exigence. Elle a pour but de procurer au moine ce qu'Evagre, avec bien d'autres, appelle l'*hésychia* : la solitude, le recueillement : « Laisse là les soucis du monde... Sois immatériel, impassible, dégagé de tout désir, afin que, devenu étranger à toutes les distractions qui en proviennent, tu puisses goûter excellemment l'*hésychia*. Car si l'on ne se soustrait pas à ces choses, on ne peut pas bien mener la vie monastique²⁰. » Comme on le voit, l'*hésychia* est liée à l'*amérimnia*, l'« absence de soucis », que saint Paul recommandait aux Corinthiens ; le renoncement et la fuite dans la solitude sont inspirés par le même motif que le renoncement au mariage : se libérer de tout souci autre que celui du Seigneur. La doctrine de l'*hésychia* est bien illustrée par la vie d'Arsène, un des plus illustres moines de Scété ; même au désert, où il avait « fui les hommes », il se dérobaît jalousement à tous ; à un jeune moine qui s'en étonnait et lui disait : « Pourquoi nous fuis-tu ? », il répondait : « Dieu sait que je vous aime, mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes », et il ajoutait : « Les milliers et myriades d'en haut ont une seule volonté, mais les hommes ont des volontés multiples ; je ne puis donc quitter Dieu et aller avec les hommes²¹. »

Mais l'*hésychia*, la solitude extérieure, et l'unification de l'activité ne suffisent pas : elles doivent être accompagnées de l'unification intérieure, celle de l'esprit. En termes évagriens, il ne suffit pas d'être un « un homme-moine » : il faut devenir un « intellect-moine », c'est-à-dire chasser de son esprit toute

19. *Bases de la vie monastique* 2, PG 40, 1253 B.

20. *Ibid.* 3, 1253 C.

21. *Apophtegmes des Pères*, Arsène 13, PG 65, 92 A.

autre pensée que celle de Dieu²² : « Si ton intellect regarde encore de tous côtés au moment de la prière, il ne prie pas encore en moine, mais il appartient encore au monde, appliqué à décorer la tente extérieure²³. » L'unification extérieure, que procure l'*hésychia*, et l'unification intérieure, que réalise l'impassibilité, tendent, en effet, à un même but : faire en sorte que l'intellect puisse prier « sans distractions », ἀπερισπάστως; ce terme, repris de saint Paul, revient souvent sous la plume d'Evagre et dans la littérature monastique à propos de ce qui est la vraie prière du moine, la « prière pure²⁴ ». Nous restons dans les perspectives du chapitre 7 de la *Première aux Corinthiens* : il faut être « assidu auprès du Seigneur », c'est-à-dire le servir, le prier « sans distractions », et c'est cette pleine disponibilité qui réclame tous les renoncements préalables.

Unité

Le terme μονότροπος est donc celui qui exprime le mieux l'essence de la vie monastique, qui est parfois appelée ὁ βίος μονότροπος²⁵. Saint Basile oppose « la vie du chrétien », celle du moine, en ce qu'elle « est *monotropos*, ayant un but unique, ἕνα σκοπὸν ἔχων, à savoir la gloire de Dieu », à la vie séculière, qui est πολύτροπος καὶ ποικίλος, changeante au gré des circonstances²⁶. La vie monastique est parfois même appelée ὁ βίος μοναδικός, et ce dernier terme, mieux encore que μονότροπος,

22. Cf. *Antirrhétique*, prol., éd. W. FRANKENBERG, *Evagrius Ponticus*, Berlin, 1912, p. 474,9-11.

23. *De la prière*, 43, PG 79, 1176 C.

24. EVAGRE, *Traité pratique* 63 et 69, éd. A. et C. GUILLAUMONT, SC 171, Paris, 1971, p. 646 et 654.

25. Sur la vie monastique comme vie « monotrope », voir les pages de I. HAUSHERR, *Hésychasme et prière*, Rome, 1966, p. 172-176 (texte reproduit des OCP 22, 1956), où sont déjà mentionnés plusieurs des textes que nous citons ici.

26. *Grandes règles* 20, PG 31, 973 A. Sur l'idée ici exprimée et sur le sens de σκοπός dans la littérature monastique, voir M. HARL, « Le guetteur et la cible : les deux sens de σκοπός dans la langue religieuse des chrétiens », *Revue des études grecques* 74, 1961, p. 450-468, sp. p. 458, où le texte de Basile est cité. Comparer SÉRAPION DE THMUIS, *Lettre aux moines*, qui loue les moines de n'avoir pas l'esprit dispersé, mais d'avoir un but unique (ἕνα σκοπὸν ἔχετε), qui est de plaire à Dieu (PG 40, 928 A); et aussi CASSIEN, *Conf. XXIV*, 6 : « Ita monachi omnis intentio in unum semper est defigenda... » (éd. E. PICHERY, SC 64, p. 176).

indique que la caractéristique essentielle de cette vie est d'être unifiée²⁷ : « Moines, dit Grégoire de Nazianze, vivez la vie des moines. Si vous vivez avec des agapètes, vous n'êtes pas des moines. La dualité vous est étrangère; l'unité (μονάς) est l'image de la gloire angélique. Si vous êtes charmés par les agapètes, vous êtes des amis de la dualité mortelle²⁸. » C'est parce que le moine est, par définition, un être voué à l'unité qu'il doit vivre seul. La solitude, que ce soit celle du célibat ou celle du désert, est, dans l'idéal monastique, chose seconde par rapport à l'exigence, première, de l'unité.

Cette idée apparaît dans maintes définitions qui ont été données du moine. Un texte du Pseudo-Macaire résume admirablement les divers aspects du monachisme que nous venons d'analyser :

Le moine doit son nom en premier lieu au fait qu'il est seul, puisqu'il s'abstient de la femme et qu'il a renoncé au monde intérieurement et extérieurement : extérieurement, en renonçant à la matière et aux choses du monde ; intérieurement, en renonçant à leurs représentations mêmes, en n'admettant pas les pensées des préoccupations mondaines. Il est appelé moine, en second lieu, parce qu'il prie Dieu d'une prière ininterrompue, pour purifier son intellect des pensées multiples et adverses et pour que son intellect devienne moine en lui-même et seul devant le vrai Dieu, sans admettre les pensées du mal, mais demeurant constamment pur et intègre devant Dieu²⁹.

27. Dans son *Traité ascétique*, Nil emploie indifféremment, dans le même paragraphe, δ μοναστικὸς βίος, ὁ βίος μοναδικός et ὁ μονήρης βίος (§ 9, PG 79, 729 AB). Sous la plume d'Evagre aussi, on lit μοναδικὸς βίος pour désigner la vie monastique (*Des mauvaises pensées* 14, *ibid.* 1216 BC). Μοναδικός est fréquent aussi chez saint Basile et Grégoire de Nazianze. Sur son emploi chez Clément d'Alexandrie pour désigner celui qui est parvenu à l'unité, voir W. VÖLKER, *Der wahre Gnostiker nach Clemens Alexandrinus*, Berlin, 1952, p. 532-533 (avec note 1).

28. *Epigrammes* 20, PG 38, 93 A. Sur les agapètes ou *subintroductae*, cf. la critique d'Aphraate, ci-dessus, p. 201 et n. 8. L'unification assimile la vie monastique à la vie angélique : voir l'apophtegme d'Arsène cité ci-dessus, p. 206, et, sur ce thème, S. FRANK, Ἀγγελικὸς βίος, Münster 1964.

29. *Homélie* 56, éd. G.L. MARRIOTT, *Macarii Anecdota*, Cambridge, Mass., 1918, p. 44. Un apophtegme attribué à Macaire paraît résumer cette définition : « Le moine est appelé moine (μοναχός), parce que, nuit et jour, il converse avec Dieu et il se représente seulement les choses de Dieu, n'ayant rien sur la terre » (*Synagoge* de Paul Evergète I, 22,12, nlle éd., vol. 1, Athènes, 1957, p. 199).

Ce texte définit excellemment le moine comme *monotropos*, selon les deux sens que nous avons vus : *monotropos*, parce qu'il ne se marie pas et demeure célibataire ; *monotropos* aussi, parce qu'il unifie son esprit, tout entier absorbé dans une seule pensée, celle de Dieu. Cette même idée, avec insistance sur l'unification intérieure, se retrouve dans un autre propos attribué à Macaire et conservé en copte :

Ce qu'il faut pour le moine qui est assis dans sa cellule (c'est-à-dire l'hésychaste), c'est qu'il rassemble en lui-même son intellect loin de tous les soucis du monde, sans le laisser vagabonder dans les vanités de ce siècle, qu'il soit tendu vers un but unique, appliqué constamment à la pensée de Dieu seul, restant en lui à toute heure, sans distractions, ne laissant rien de terrestre troubler son cœur, ni pensée des choses charnelles, ni souci de ses parents, ni consolation de sa famille, mais que dans son esprit et dans tous ses sens il soit comme se tenant en présence de Dieu, afin d'accomplir en cela la parole de l'Apôtre qui dit : Afin que la vierge soit toute assidue auprès du Seigneur, dans une absence complète de distractions³⁰.

Cette même idée apparaît encore, avec référence explicite à Ps. 68,7, chez le théologien monophysite syrien Philoxène de Mabboug (fin du v^e-début du vi^e s.) :

Il faut que le moine (*ihidāyā*) soit effectivement accordé à son nom et devienne moine extérieurement et intérieurement, qu'il n'y ait en lui rien d'autre que lui seul et Celui qui demeure en lui, je veux dire le Christ, lequel ne consent à venir résider en lui que s'il est seul. Il a dit en effet : « Il fait habiter le solitaire (*ihidāyā*) dans une maison », et : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux³¹. »

Plus loin³², Philoxène, critiquant celui qui multiplie les lectures et encombre son esprit de pensées, assure qu'il ne peut connaître l'hésychia (en syriaque *š'lyā*) « parce qu'une multitude habite en lui et il n'est pas moine ni dans le monachisme, *w'elā 'ita(wi) ihidāyā wab'ihidāyūtā* » ; Philoxène joue sur ces derniers mots, qui pourraient aussi bien se traduire, compte

30. *Vertus de Saint Macaire*, éd. AMÉLINEAU, *op. cit.*, p. 170-171 (nous modifions la traduction de l'éditeur).

31. Ed. R. LAVENANT, *PO* 30,5, Paris, 1963 p. 782-783, § 35 (la traduction est légèrement modifiée). La citation de *Matt.* 18,20 peut paraître inadaptée, sinon paradoxale ; en réalité, le logion est cité d'après une interprétation traditionnelle chez les Syriens (cf. le commentaire qu'en fait APHRAATE, *Dém.* 4, éd. PARISOT, 160-161) ; il faut comprendre : ceux qui, étant deux ou trois, se sont unifiés, je suis avec eux (comparer ce qu'est devenu le logion dans *L'Évangile de Thomas* 30, éd. cit., p. 20-21).

32. *Ibid.* § 62, p. 810-811.

tenu du contexte : « et il n'est pas unifié ni dans l'unification. » Philoxène explicite ici pleinement le sens du mot *ihīdāyā* et, par là même, de son correspondant grec *μοναχός*.

De ces textes de Philoxène il convient de rapprocher une définition célèbre du Pseudo-Denys, qui se situe à peu près à la même époque et, probablement, dans les mêmes milieux syriens :

Nos divins précepteurs les (= les moines) ont jugés dignes de porter des noms saints. Les uns les ont appelés serviteurs (*θεραπευτάς*), les autres moines (*μοναχούς*), à cause du service et du culte pur qu'ils rendent à Dieu et à cause de leur vie sans division et une (*ἀμερίστου καὶ ἐνιαίας ζωῆς*) qui les unifie dans un recueillement exclusif de tout partage, pour les amener à l'unité déiforme (*θεοειδέη μονάδα*) et à la perfection de l'amour divin³³.

Il est remarquable qu'il n'est fait aucune allusion ici ni à la solitude dans le désert, alors que l'anachorétisme est répandu dans tout le monde chrétien, ni au célibat du moine, que mentionnait Macaire, mais uniquement à la tendance vers l'unité.

2. Origines de la doctrine monastique

Influences philosophiques

D'où provient cette doctrine ? Le texte de Denys suffirait, à lui seul, à montrer qu'il y a une grande part à faire dans la formulation, voire dans l'élaboration, de cette doctrine aux influences venues de la philosophie grecque. La théorie de l'unification de l'âme remonte à Platon, qui a enseigné comment, « par le procédé de recueillement et la méthode dialectique, ou mieux, synoptique, l'âme du sage s'unifie en se concentrant en un seul acte où elle rassemble toutes ses puissances, dans la considération d'un seul objet³⁴ ». Cet objet est l'Un, et c'est pour s'unir à l'Un que l'âme doit, en vertu de la théorie

33. *Hiérarchie eccl.* VI, 3, PG 3, 532 D-533 A. Nous reproduisons (sauf une légère retouche) la traduction donnée de ce passage par R. ROQUES dans *Théologie de la vie monastique*, Paris, 1961, p. 287-288 ; voir le commentaire qui est fait de ce texte, *ibid.*, p. 305-312. Le texte est cité par I. HAUSHERR, *op cit.*, p. 174, et par M. HARL, art. cité ci-dessus (n. 2), p. 472-473.

34. Cf. A.J. FESTUGIÈRE, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, II, Paris, 1949, p. 224-225 ; pour Platon, du même, *Contemplation et vie contemplative selon Platon*, Paris, 1936, p. 223-225 et 232-234 ; voir surtout *Lois* 965 b.

platonicienne de l'assimilation, surmonter son actuelle dispersion et devenir une. Cette doctrine a reçu un grand développement chez Philon, qui, le premier, a cherché à lui donner un fondement biblique : avant la création d'Eve, quand il menait encore la « vie solitaire » (μονήρη βίον), Adam était *un* (εἷς) et semblable, par son unicité (κατὰ τὴν μόνωσιν), au monde et à Dieu ; mais quand la femme fut créée, la dualité qui était latente en lui se matérialisa³⁵ ; la faute d'Adam, cause de sa chute, fut d'avoir préféré la dualité à l'unité³⁶ ; le salut réside donc dans un retour à l'unité, car l'esprit de Dieu ne peut entrer dans une âme « divisée et multiforme »³⁷ ; mais quand l'intellect, plein de Dieu, n'est mêlé à rien de ce qui est associé à la dualité, il devient pareil à la Monade et il est résolu dans la nature de l'unité³⁸. Une telle doctrine se retrouve également chez Clément d'Alexandrie³⁹ et surtout dans la gnose⁴⁰. Il ne fait aucun doute que les textes que nous avons cités ci-dessus, où la vie monastique est définie comme étant essentiellement une vie unifiée, en portent, peu ou prou, la marque.

Du point de vue de la conduite, l'attitude du moine vis-à-vis des biens de ce monde, voire du mariage, n'est pas sans rappeler celle qu'Epictète recommandait au jeune homme qui voulait « philosopher » : on ne peut être « aujourd'hui philosophe, demain percepteur d'impôts, puis rhéteur, puis procureur de César. Tout cela ne va pas ensemble. Il faut que tu sois un homme *un* (ἕνα), tout bon ou tout mauvais, tu dois cultiver ou la partie maîtresse de ton âme ou les choses extérieures, consacrer tes forces au soin de ton intérieur ou de ce qui est hors de toi, c'est-à-dire embrasser la vie d'un philo-

35. *De opificio mundi* 151-153, éd. R. ARNALDEZ, Paris, 1961, p. 242-243.

36. *De somniis* II, 70, éd. P. SAVINEL, Paris, 1962, p. 160-161.

37. *Quod Deus sit immutabilis* 2, éd. A. MOSÈS, Paris, 1963, p. 62-63.

38. *Quaestiones in Exodum* 29 (in *Ex.* 24,2), trad. R. MARCUS, Londres, 1953, p. 69-70.

39. Cf. W. VÖLKER, *op. cit.*, p. 532-533.

40. Le thème gnostique du « rassemblement » a été étudié, ces dernières années, par H.Ch. PUECH, cf. *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section des sc. relig.*, année 1962-63, p. 84-86 ; 1963-64, p. 90-91 ; 1964-65, p. 101-104. C'est à la lumière de la doctrine gnostique de l'unification qu'il convient d'expliquer le sens qu'a reçu le mot μοναχός dans le dernier état de l'*Evangile selon Thomas*, log. 16,49,75 (auxquels il faut ajouter log. 4 et 23, où se trouve l'expression copte correspondante, et, pour l'idée, log. 11,22 et 106), cf. PUECH, *ibid.*, année 1961-62, p. 90-93.

sophe ou celle d'un profane⁴¹ ». Entre la philosophie et la vie ordinaire, fondée sur le plaisir et la complaisance aux autres, il faut choisir : « Car nul, s'il hésite entre deux routes, ne peut faire de progrès, mais si tu as préféré à toute autre cette voie (la philosophie), si c'est à elle seule que tu désires t'attacher, si tu veux y tendre de tous tes efforts, laisse tout le reste⁴²... ». Nul compromis n'est possible : « Tu ne peux accorder ton attention à la fois à l'acquisition des objets extérieurs et à la partie maîtresse de ton âme. Si tu désires les premiers, abandonne la seconde ; sinon, tu n'auras ni l'un ni l'autre, tiraillé (περισπώμενος) que tu seras entre les deux⁴³. » C'est la raison pour laquelle le jeune philosophe cynique doit éviter de se marier et d'avoir des enfants : il faut qu'il « demeure libre de tout ce qui pourrait le distraire (ἀπερίσπαστον), tout entier au service de Dieu, en mesure de se mêler aux hommes, sans être enchaîné par des devoirs privés, sans être engagé dans des relations sociales auxquelles il ne pourra se soustraire⁴⁴... ». L'argument que fait valoir Epictète est celui-là même qu'invoquait saint Paul : le mariage empêche d'être tout entier, sans tiraillements, ἀπερίσπαστως, au service de Dieu ; l'identité s'étend jusqu'au vocabulaire. Epictète brosse ensuite un tableau des inconvénients du mariage⁴⁵, lieu commun de la diatribe cynico-stoïcienne qui a été repris à satiété dans la littérature ascétique et monastique chrétienne⁴⁶. Le sage doit vivre seul, μόνος, sans femme ni enfants⁴⁷, capable de se suffire à lui-même, de rester uniquement avec lui-même, tout comme Zeus, l'esprit appliqué au gouvernement divin⁴⁸.

41. *Entretiens* III, 15,12-13, éd. J. SOUILHÉ, vol. III, Paris, 1963, p. 53-54.

42. *Ibid.* IV, 2,4, éd. J. SOUILHÉ, vol. IV, Paris, 1965, p. 33 (et voir la suite du texte).

43. *Ibid.* IV, 10,25, vol. IV, p. 80.

44. *Ibid.* III, 22, 69, vol. III, p. 80.

45. *Ibid.* § 70-76, p. 80-81.

46. Cf. G.C. HANSEN, « Molestiae nuptiarum », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock*, 1963, p. 215-219, et M. AUBINEAU, SC 119, p. 94-96.

47. Pour ce sens de μόνος, voir, par exemple, *Entretiens* IV, 1, 1, 162-163, éd. SOUILHÉ, vol. IV, p. 29.

48. Cf. *ibid.* III, 13, 6-8, vol. III, p. 47. Epictète distingue μόνος, pris en ce sens, et ἔρημος, qui s'applique à celui qui est isolé, délaissé, privé de secours (*ibid.* § 1-5, p. 46).

Influences juives et judéo-chrétiennes

L'idéal monastique s'expliquerait-il donc uniquement par les influences reçues de l'hellénisme⁴⁹ ? L'histoire la plus ancienne du mot *μοναχός*, telle que nous l'avons évoquée à propos du commentaire d'Eusèbe sur Ps. 68,7, l'emploi qui est fait de ce mot par Symmaque invitent assez naturellement, nous semble-t-il, à chercher dans une autre direction, du côté du judéo-christianisme⁵⁰. L'idéal du *monachos*, caractérisé essentiellement par le refus d'être partagé et par la recherche de l'unité dans la conduite, nous paraît avoir un rapport étroit avec une des notions fondamentales de l'éthique judéo-chrétienne, celle qu'exprime le mot *ἀπλότης*, la simplicité⁵¹.

Le judaïsme de l'époque hellénistique a connu certains courants ascétiques, qui se sont largement développés dans les milieux judéo-chrétiens ; ces tendances sont particulièrement sensibles dans les *Testaments des douze patriarches*, un écrit juif repris et remanié par les chrétiens⁵². La chasteté et la continence y sont prônées avec insistance⁵³. On lit parmi les recommandations adressées par Ruben à ses fils : « Ne faites pas attention à la beauté des femmes et ne songez pas à ce qu'elles font, mais marchez dans la simplicité du cœur et dans la crainte du Seigneur⁵⁴ » ; il les met en garde contre la forni-

49. C'était la thèse, après d'autres, de R. REITZENSTEIN : voir *Historia Monachorum und Historia Lausiaca*, Göttingen, 1916, p. 96 et s.

50. La thèse de l'origine sémitique et judéo-chrétienne de l'ascèse chrétienne a été soutenue, à propos de l'*Évangile selon Thomas*, par G. QUISPÉL, « L'Évangile selon Thomas et les origines de l'ascèse chrétienne », *Aspects du judéo-christianisme*, Paris, 1965, p. 35-51 ; l'auteur fait état surtout de l'encratisme, sans référence à la notion de « simplicité ».

51. L'importance de cette notion dans le judéo-christianisme est soulignée par J. DANIELOU, *Théologie du judéo-christianisme*, Paris, 1958, p. 418-421. Sur cette notion, voir la monographie de J. AMSTUTZ, *Ἀπλότης. Eine begriffsgeschichtliche Studie zum jüdisch-christlichen Griechisch*, Bonn, 1968.

52. Cf. R. EPPÉL, *Le piétisme juif dans les Testaments des douze patriarches*, Paris, 1930, sp. p. 143-177. L'auteur fait justement remarquer que les pratiques ascétiques qui y sont recommandées, comme le jeûne, n'ont pas seulement un caractère pénitentiel, mais préparent le fidèle à recevoir certaines faveurs divines, comme les visions et révélations. Ainsi en est-il aussi dans le *IV^e Livre d'Esdras*.

53. Cf. EPPÉL, *op. cit.*, p. 154-155 et 171.

54. *Test. Ruben* 4,1, éd. R.H. CHARLES, réimp., Hildesheim, 1960, p. 8.

cation et contre la fréquentation des femmes, déconseillant la promiscuité des sexes, qui nuit à la pureté de la pensée, aussi bien chez les hommes que chez les femmes⁵⁵. Joseph y est particulièrement loué, en raison de sa chasteté⁵⁶. Le mariage, certes, n'y est pas condamné, mais il y a une tendance très nette à réduire le plus possible, dans la vie conjugale, l'activité sexuelle, qui doit être strictement limitée à la procréation ; toute recherche d'un plaisir des sens est blâmée. La continence, au contraire, est en honneur. Il est dit que l'ange du Seigneur annonça à Jacob que Rachel aurait deux enfants, « parce qu'elle a dédaigné le commerce avec son mari et a choisi la continence⁵⁷ ». L'abstention, au moins temporaire, est requise, pour vaquer à la prière, car « il y a un temps pour l'union conjugale et un temps pour la continence en vue de la prière⁵⁸ ». Une telle éthique, qui est devenue celle du judéo-christianisme, avec des tendances ascétiques aussi caractérisées, a sans aucun doute exercé une influence dans la formation de l'ascétisme chrétien et la naissance du monachisme.

Le premier texte cité met la chasteté en rapport avec la simplicité du cœur et la crainte de Dieu. La simplicité, ἀπλοτης, est la vertu fondamentale dans les *Testaments* et dans d'autres écrits juifs du même temps⁵⁹. Elle l'est restée dans l'éthique judéo-chrétienne, comme on le voit notamment dans le *Pasteur d'Herma*s et dans l'*Épître aux Corinthiens* de Clément (*Prima Clementis*)⁶⁰. La *haplotès* est, d'une façon générale, la recti-

55. *Ibid.* 6,1-3, p. 12.

56. Cf. EPPÉL, *op. cit.*, p. 171.

57. *Test. Issachar* 2,1, éd. CHARLES, p. 108. Allusion est faite à l'histoire des mandragores, en échange desquelles Rachel accorda à Léa de passer une nuit avec Jacob (*Gen.* 30,14-24).

58. *Test. Nephtali* 8,8, éd. CHARLES, p. 157 ; à rapprocher de *I Cor.* 7,5. Il y a donc incompatibilité entre l'exercice de la vie conjugale et le service de Dieu : si celui-ci veut être ininterrompu, il doit exclure le mariage. Cette conclusion, qui n'apparaît pas dans les *Testaments*, est celle que semblent avoir tirée les Esséniens, cf. notre article, « A propos du célibat des Esséniens », *Hommages à André Dupont-Sommer*, Paris, 1971, p. 395-404.

59. Pour les *Testaments*, voir EPPÉL, *op. cit.*, p. 147-152 ; dans la *Sagesse de Ben Sira*, J. HADOT, *Penchant mauvais et volonté libre dans la Sagesse de Ben Sira (l'Ecclésiastique)*, Bruxelles, 1970, p. 177-181.

60. Cf. G. ANDRÉ, « La vertu de simplicité chez les Pères apostoliques », *Recherches de science religieuse* 11, 1921, p. 306-327 ; pour l'*Épître* de Clément, voir l'édition de A. JAUBERT, SC 167, Paris, 1971, p. 140-141.

tude dans la conduite⁶¹, l'innocence⁶², l'intégrité vis-à-vis de Dieu : dans les versions grecques de la Bible, le mot rend le plus souvent l'hébreu *tōm*, l'adjectif ἀπλοῦς traduisant *tām* ou *tāmīm*⁶³. Dans la conduite à l'égard des autres hommes, c'est la droiture, l'absence de dissimulation et de mensonge. Cette vertu se définit mieux par opposition au vice qui lui est contraire et qui est nommé διψυχία : ce mot désigne l'hésitation, le doute, voire l'hypocrisie, le manque de rectitude à l'égard de Dieu ou des hommes. L'homme qualifié de διψυχος est celui qui est irrésolu, « inconstant dans ses voies », comme le définit l'*Épître de Jacques* (1,8 ; cf. 4,8)⁶⁴, qui a, selon le sens littéral du mot, l'âme double, partagée : ταλαίπωροί εἰσιν οἱ διψυχοι, οἱ διστάζοντες τῆ ψυχῇ..., « malheur à ceux qui ont l'âme partagée, ceux qui doutent en leur âme... », dit un auteur inconnu cité par Clément⁶⁵. Διψυχος, διψυχία sont des formations du grec hellénistique fondées sur l'expression hébraïque « avoir deux cœurs », ou « avoir un cœur et un cœur », *lēb w'ēb*, ψυχή étant dans la Bible grecque une des traductions usuelles du mot « cœur », quand celui-ci désigne en hébreu la totalité des facultés psychiques de l'homme⁶⁶. C'est à la lumière de ce substrat qu'apparaît ce qui est l'élément essentiel de la vertu de « simplicité ». Quand il est prescrit qu'il faut aimer Dieu (*Deut.* 6,5), le chercher (*ibid.*, 4,29) « de tout son cœur », *b'kol lēb*, l'accent porte sur le mot « tout » : c'est avec la totalité du cœur, c'est-à-dire de tout son être, que le fidèle doit s'attacher à Dieu et le servir,

61. Le mot rend parfois l'hébreu *yōšēr* (cf. *I Chr.* 29,17) : c'est le fait de celui qui va tout droit, sans dévier ni à droite ni à gauche. D'où l'emploi de εὐθύτης (καρδίας) comme synonyme de ἀπλότης (par ex. *Test. Issachar* 3,1).

62. Ἀπλότης est souvent associé à ἀκακία (cf. *HERMAS, Vis.* I, 2,4 ; III, 8,7 ; III, 9,1 ; *Mand.* II, 1, etc.).

63. Cf. AMSTUTZ, *op. cit.*, p. 38-41.

64. Sur l'emploi de ce mot dans l'*Épître de Jacques* et ses résonances vétéro-testamentaires, voir C. SPICO, « La vertu de simplicité dans l'Ancien et le Nouveau Testament », *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 22, 1933, p. 5-26.

65. *Épître aux Corinthiens* 23,3, éd. JAUBERT, *loc. cit.*

66. Nous avons étudié cette équivalence dans « Les sens des noms du cœur dans l'Antiquité », *Études carmélitaines*, « Le cœur », Paris, 1950, p. 41-81, sp. p. 66-67. Sur le substrat hébreu de διψυχος, voir O.J. SEITZ, « Antecedents and Signification of the Term διψυχος », *Journal of Biblical Literature* 66, 1947, p. 211-219.

car « Iahvé est un Dieu jaloux » (*ibid.*, 6,14), qui n'accepte pas d'être servi en même temps que d'autres dieux, mais veut être servi d'une façon exclusive, sans partage. C'est là une donnée fondamentale de la morale deutéronomienne et de l'enseignement des prophètes : ce que Jérémie reproche à ses compatriotes, à commencer par les rois de Juda, c'est moins d'abandonner le culte de Iahvé que de vouloir servir en même temps Iahvé et les idoles⁶⁷. Cet exclusivisme est une conséquence naturelle de la foi en Iahvé considéré comme le Dieu unique : « Tu n'auras pas d'autres dieux auprès de moi » (*Ex.* 20,3), comme une exigence de l'alliance que Dieu a contractée avec son peuple : « Ils deviendront mon peuple et moi, je deviendrai leur Dieu ; je leur donnerai un cœur unique (*lēb 'éḥād*) et une voie unique, en sorte qu'ils me craignent toujours » (*Jér.* 32, 38-39). Iahvé abomine ceux qui « clochent d'un côté et d'autre », ne sachant pas choisir résolument entre lui et Baal (*I Rois* 18,21), ceux qui sont « partagés » (*Ps.* 119,113). Sur ce point fondamental, le sage ne fait que répéter la leçon des prophètes : « Ne sois pas infidèle à la crainte du Seigneur, ne t'en approche pas avec un cœur double », ἐν καρδίᾳ δισσοῦ (*Eccli.* 1,28). Aussi l'israélite pieux, qui « craint Dieu », c'est-à-dire veut le servir vraiment, évitera-t-il avant tout d'avoir le « cœur double », et il priera avec le psalmiste : « Enseigne-moi, Iahvé, ta voie et je marcherai dans ta vérité ; unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom » (*Ps.* 86,11)⁶⁸.

« Unifie mon cœur », *yaḥēd l'ebābī* : pour rendre le verbe, Aquila a précisément employé ici *μοναχοῦν*, qu'il faut bien entendre au sens de « unifier », rendre *monachos*⁶⁹. Ce détail illustre la continuité qu'il convient d'établir entre la conception biblique de l'unité, ou intégrité, du cœur et l'idéal du *monachos*, qui veut servir Dieu sans partage. Cette continuité est assurée par l'intermédiaire de la notion judéo-hellénistique et judéo-chrétienne de la « simplicité ». Celle-ci, tout comme l'unité

67. Cf. *Jér.* 3,10 : « Juda... n'est pas revenu vers moi de tout son cœur (*bēkol libbāh*), mais avec mensonge (*bēšēqēr*) ».

68. Il faut garder le texte massorétique *yaḥēd* et ne pas le corriger d'après la Septante (qui a lu le verbe *ḥādā*, « réjouir »). Cette lecture est confirmée par ce qui suit : « Je te louerai, Adonaï mon Dieu, de tout mon cœur », et aussi par le texte parallèle de *Jér.* 32,39, cité ci-dessus.

69. L'intérêt de ce texte pour l'histoire de *μοναχός* a été bien vu par M. HARL, art. cit. (n. 2), p. 469.

biblique du cœur, est étroitement liée à la « crainte du Seigneur », c'est-à-dire à la piété, au service de Dieu : « Et maintenant, mes enfants, je vous l'ordonne, craignez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et marchez dans la simplicité selon toute sa loi ⁷⁰. » Crainte de Dieu et simplicité du cœur sont mises en parallèle par Clément : « Compatissant en tout et prodigue de bienfaits, le Père a des entrailles envers ceux qui le craignent ; avec douceur et bonté il répand ses grâces sur ceux qui s'approchent de lui avec un cœur simple (ἀπλῆ διανοία). Aussi n'ayons pas l'âme partagée (μὴ διψυχῶμεν) ⁷¹... » C'est aussi pour servir le Seigneur, par la prière, que le *monachos* ne veut pas avoir l'âme partagée et qu'il unifie sa conduite, sa « voie » (cf. *Jér.* 32,39, cité ci-dessus), se faisant ainsi *monotropos*. Aussi bien il n'est pas possible de suivre deux chemins : il faut choisir ⁷². De là la prédilection pour les formules antithétiques, constituées de deux termes qui s'excluent l'un l'autre. Pour fonder sa doctrine du renoncement, saint Basile, nous l'avons vu, reprend la parole de Jésus en *Matt.* 6,24 : « Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ⁷³. » Usant d'une autre comparaison, l'abba Isaïe, un moine du ^ve siècle, disait : « De même qu'il n'est pas possible à quelqu'un de regarder vers le ciel d'un œil et de regarder vers la terre de l'autre œil, de même il n'est pas possible à l'esprit de s'occuper à la fois des choses de Dieu et des choses du monde ⁷⁴. » Sous-jacent à cette image naïve est le thème évangélique de l'« œil simple » (*Matt.* 6,22-23), qui lui-même repose sur la notion biblique de la simplicité du cœur ⁷⁵. Le regard simple, c'est celui du pur contemplatif, celui des myriades angéliques

70. *Test. Lévi* 13,1, éd. CHARLES, p. 52-53.

71. *Ep. aux Corinthiens* 23, 1-2, éd. JAUBERT, *loc. cit.*

72. La notion de *haplotès* touche par là à un thème fondamental, lui aussi, dans le judaïsme hellénistique et le judéo-christianisme : celui des deux voies et des deux esprits (*1 QS* III, 18-IV, 26 ; *Didachè* I-V) : cf. SEITZ, art. cit.

73. Ci-dessus, p. 205. *L'Evangile selon Thomas* multiplie les comparaisons : « Il n'est pas possible à un homme de monter deux chevaux, de tirer de deux arcs, et il n'est pas possible à un serviteur de servir deux maîtres... » (log. 47, éd. cit., p. 26-27).

74. *Logos* 25, éd. AUGOSTINOS, Jérusalem, 1911, p. 151. L'image est déjà dans GRÉGOIRE DE NYSSE, *De la virginité* 20,2, éd. AUBINEAU, p. 494-495.

75. Cf. C. EDLUND, *Das Auge der Einfalt. Eine Untersuchung zu Matth. 6,22-23 und Luk. 11,34-35*, Upsal, 1952.

qu'invoquait l'abba Arsène quand, pour justifier sa recherche intransigeante de la solitude, il disait : « Je ne puis être à la fois avec Dieu et avec les hommes⁷⁶. » Un autre moine expliquait ainsi la comparaison scripturaire du juste avec le palmier (Ps. 92,13) : « Le cœur du palmier (c'est-à-dire sa moelle) ne fait qu'un, il est blanc et il renferme toute l'activité du palmier. C'est quelque chose de pareil que l'on trouve chez les justes : leur cœur est unique et simple, regardant seulement vers Dieu⁷⁷. »



La « monotropie » essentielle à l'idéal monastique s'est donc exprimée aussi bien en termes de philosophie grecque et en termes bibliques. Mais ce n'est pas seulement affaire de langage : elle a en réalité un fondement à la fois dans l'exclusivisme inhérent à la religion de Iahvé, Dieu unique, et dans l'exigence d'unité dialectiquement requise de celui qui veut s'unir à l'Un. Où faut-il chercher la source principale ? Il est naturel de penser que c'est dans le milieu éthico-religieux dans lequel le monachisme est né, par conséquent du côté des influences juives et judéo-chrétiennes. Il convient de dire cependant que le monachisme ne saurait être considéré simplement comme le produit contingent d'influences historiques, qu'elles soient simples ou complexes. A côté des motivations idéologiques héritées du dehors, il faut faire une large place aux motivations psychologiques issues de la conscience religieuse : de celle-ci le monachisme pourrait correspondre à une création spontanée, dans la mesure où il exprime l'exigence d'unité, l'exclusivisme qui découlent de l'adhésion à un absolu qui, par sa nature même, relativise et tend à exclure tout le reste. Aussi bien le monachisme, apparaissant comme un phénomène religieux pourvu de sa structure propre, a pu naître, en d'autres temps et en d'autres lieux, en dehors de toute influence aussi bien de l'hellénisme que du judaïsme.

76. Cf. ci-dessus, p. 206.

77. *Apophtegmes*, série anonyme, éd. F. NAU, *Revue de l'Orient chrétien* 18, 1913, p. 138, n° 362 ; cf. recension latine, Jean I, 6, PL 73, 993 D-994 A.

ECCLESIA, SAL TERRAE SEGÚN SAN IRENEO

por A. ORBE

Roma, Pont. Univ. Gregoriana

San Ireneo debió de tener reservas para las dos expresiones *lux mundi* y *sal terrae* de Mt. 5,13 s¹. Las cita poquísimas, y solo una vez invoca por cuenta propia la segunda, aplicándola a la Iglesia.

Pater autem generis humani Verbum Dei... Quando igitur hic vitale semen, hoc est Spiritum remissionis peccatorum, per quem vivificamur, effudit in humanum genus?... Totum autem significabatur per Lot, quoniam semen Patris (=Verbi) omnium, hoc est Spiritus Dei, per quem facta sunt omnia, commixtus et unius est carni, hoc est plasmati suo²... Et cum haec fierent, uxor remanserat in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed *statua salis* (Gen. 19,26) semper manens et per naturalia ea quae sunt consuetudinis hominis ostendens, quoniam et *Ecclesia quae est sal terrae* (Mt. 5,13), subrelicta est in confinio terrae, patiens quae sunt humana; et dum semper auferuntur ab ea membra, integra perseverat statua salis, quod est firmamentum fidei, firmans et praemittens filios ad Patrem ipsorum³.

El fragmento, de extraordinario interés, bien vale un análisis⁴. San Ireneo se inspira en un Presbítero, discípulo de los

1. Al igual que *lux mundi*, los gnósticos llamaron a sus « espirituales » *sal terrae*. Véase IREN. I,6,1; HIP., Ref. V,19,15. Con tendencias equívocas CLEMENTE AL., *Quis dives salvetur*, 36. Cf. H.I. MARROU, *A Diognète*, Paris 1951, 159.

2. IV,31,2 (792,45 ss).

3. IV,31,3 (794,6 ss).

4. A. HARNACK. *Der Presbyter-Prediger des Irenaeus IV,27,1-32,1*, en *Philothesia*, P. Kleinert dargebr., Berlin 1907, 1-37, toca el aspecto literario —la dependencia del Presbítero— y no desciende a pormenores. F. LOORS, *Theophilus von Antiochen adversus Marcionem*, Leipzig 1930, 103-113, distingue los elementos, según él, del Presbítero y los de Ireneo; análisis comparativo, filológicamente valioso, denuncia fuertes prejuicios y abre excesivo crédito a la conjetura.

Apóstoles⁵, en disputa contra los partidarios de la distinción entre el dios del Antiguo y el Nuevo Testamento. El escrito del *Senior*⁶ suele presentarse como *antimarcionita*⁷, sin razones sólidas⁸.

1. Lot, símbolo del Logos

El drama de la cueva, entre Lot y sus hijas, adquirió desde muy pronto⁹ —quizá para justificar a Lot— dimensión cristológica¹⁰. Lot simboliza al Verbo de Dios, Padre del género humano. La paternidad referida al Verbo no es tan rara. Ya en Is. 9,5¹¹ se deja sentir como título del mesías¹². Entre escritores eclesiásticos se le compara al padre (ὄς πατήρ)¹³. Teófilo Ant. y *A Diogneto* atribuyen probablemente al Salvador el apelativo de Padre¹⁴.

5. IV,32,1 (796,1 ss): Hujusmodi quoque de duobus Testamentis *Senior* Apostolorum discipulus disputabat, ab uno quidem et eodem Deo utraque ostendens.

6. Según LOOFS, *Theophilus*, 102,4 nacería entre 150 y 170, en el Asia Menor. Sus razones distan mucho de imponerse.

7. *Theophilus*, 111. Lo mismo HARNACK, *Philothesia*, 26 ss.

8. En un escrito antimarcionita se comprende mal: a) el recurso frecuente a versos del A.T. y san Mateo (de ningún valor para un auténtico discípulo de Marción); b) la exegesis *alegórica* de la escena de Lot y sus hijas, y de la estatua de sal (contra el racionalismo del autor de las *Antitheseis*); c) la relación entre la ebriedad de Lot y el Hijo del hombre « que come y bebe » (vino) (cf. Lc 7,34; Mt. 11,19) (contra la animadversión marcionítica por el vino); d) multitud de cláusulas, inexplicables en disputa con Marción, y muy espontáneas en pugna, v.gr. con la gnosis simoniana y valentiniana, del año 160 y siguientes.

9. La historia de Lot (IV,31,1-3) pertenece en líneas generales al Presbítero. Loofs (*Theophilus*, 102 ss.) intenta definir las modificaciones que sufrió a su paso a Ireneo.

10. Cf. ORIGENES, *Hom. V in Genes.* 5 (Baehrens, 63,3 ss): Verum scio nonnullos, quantum ad allegoriam pertinet, Lot traxisse ad Domini personam et filias ejus ad duo testamenta. El símbolo *filiae* = *testamenta*, que según Loofs (o.c. 103 s.) pertenecería al *Senior* y sería transformado por Ireneo en *filiae* = *synagogae*, molesta al crítico alemán en Orígenes; lógicamente se ve obligado a buscarle inspiración directa en el *Senior* y no en Ireneo. Véase LOOFS, *Theophilus*, 108,4.

11. Según los LXX « Padre del siglo futuro »; en el texto hebr. « Padre eterno ».

12. Aunque Ireneo, en sus citas de Is. 9,5 le pasa por alto.

13. 2 *Clem.* 1,4; PS.CLEM., Hom.III,19,4; CLEM. AL., *Quis dives*, 23, y otros.

14. *Ad Autol.* I,3: « Si le dijere *Padre* (πατέρα ἐὼν εἶπω) estoy diciendo que El es todas las cosas... Porque es educador de los piadosos y *Padre* de los justos y juez y castigador de los impíos ». *Ibid.* I,4: « Es señor,

Ireneo invoca Deut. 32,6 —con mayor evidencia que ninguno de los anteriores— para la paternidad del Verbo: « ¿ Acaso no es este mismo (Verbo de Dios) el *Padre tuyo* que te adquirió y te hijo y te creó ? »

Et rursus significans (Moyses) quoniam *qui ab initio condidit et fecit eos Verbum*, et in novissimis temporibus redimens nos et vivificans, ostenditur pendens in ligno (Deut. 21,23; Gal. 3,13), et non credent ei. Ait enim (Deut. 28,66): « Et erit *Vita tua* pendens ante oculos tuos, et non credes *Vitae tuae*. » Et iterum (Deut. 32,6): « Nonne hic idem Pater tuus possedit te, et fecit te, et creavit te¹⁵ ? »

El *Paterfamilias* de Mt. 13,52 simboliza asimismo¹⁶ no a Dios Padre, sino al Verbo¹⁷. Arbitrario Loofs en denegar al Presbítero la expresión *Verbo, Padre del linaje humano*, lo es más al atribuirlo a Ireneo por influjo de los valentinianos¹⁸.

Filón había declarado alegóricamente el comercio de Lot con sus hijas. El intelecto (Lot) tiene de la *costumbre* (συνήθεια: nombre de la mujer de Lot), hostil a la Verdad, dos hijas; la *deliberación* (βουλή: la mayor) y el *asentimiento* (συναίνεσις: la menor)¹⁹, que ignoran la sobriedad y le arrastran a la inconsciencia total.

La alegoría subió de tono al pasar a Cristo. Mediaron además varias razones: a) la presentación escrituraria de Lot, como justo²⁰; b) la parádoxis judía, no contenta con llamarle justo²¹,

porque lo domina todo. *Padre*, por adelantarse a todas las cosas. » Véase F. KATTENBUSCH, *Das Apostolische Symbol* II, Leipzig 1900, 537 s., y mis *Est. Valent.* II, 106 ss. A *Diogn.* IX,6: « Por ambos capítulos quiso (Dios Padre) creyéramos en la bondad de (el Salvador) y le tomásemos (al Salvador) por nutricio, *padre*, maestro, consejero, médico, intelecto, luz, honor, gloria, fuerza, vida... » Véase H.I. MARROU, *A Diognète* (S. chr. 33) 190 ss.

15. IV,10,2 (496,42 ss).

16. Contra la exegesis ordinaria.

17. Iren. IV,19,1 (476,5 ss): Non alterum quidem vetera, alterum vero proferentem nova docuit, sed unum et eundem. *Paterfamilias enim Dominus est*, qui universae domui paternae dominatur. 480,24 ss: Utraque autem Testamenta *unus et idem paterfamilias* produxit *Verbum Dei*, Dominus noster Jesus Christus, qui et Abrahae et Moysi collocutus est. Cf. LOOFS, *Theophilus*, 106.

18. *Theophilus*, 106,2.

19. *Ebr.* 164 s. Cf. poster. 175. Véase C. SIEGFRIED, *Philo von Alexandria*, Jena 1875, 253.

20. Cf. 2 Pe. 2,7.8. Véase *1 Clem.* 11,1; TERT., *Adv.Jud.* 2; *Const.Apost.* VIII,12,22. Sap. 10,6.

21. *Genesis rabba* 49,13; *Pirke Rabbi Eliezer*, c. 25.

expresamente eliminaba del comercio con sus hijas la *libido*²², igual que Ireneo; c) la tendencia —entre cristianos— de acudir al misterio de la Economía para un hecho normalmente incompatible con la simple justicia²³. El misterio de Cristo, padre de las dos iglesias (hebrea y gentil) salva en efecto la *paterinidad* del Verbo²⁴, a título de « Padre del género humano » (creador del hombre). En segundo lugar declara su *nueva paterinidad* —a título de Salvador— para los hijos (re)engendrados.

Lot se presta al doble símbolo del Logos: en cuento padre común de los dos pueblos (hebreo y gentil), y en cuanto *regenerador* de ambos.

Nesciente igitur homine (Lot) neque libidini serviente, dispensatio perficiebatur, per quam *duae filiae, hoc est duae synagogae*²⁵, ab uno et eodem Patre (=Verbo) *in sobolem adoptatae* (τεκνοποιησάμεναι)²⁶, significabantur sine carnis libidine. Nec enim alter erat aliquis qui *semen vitale* et filiorum fructum posset dare eis²⁷, quemadmodum scriptum est (Gen. 19,31 s.): « Dixit autem major ad minorem: *Pater noster senior, et nemo est super terram qui intret ad nos, ut oportet omni terrae. Veni, potionemus patrem nostrum vino, et dormiamus cum eo, et suscitemus de patre nostro semen*²⁸. »

El comercio de Lot con sus hijas no obedece a la *libido*, sino a la Economía. En él se vaticina la dispensación de los dos

22. Cf. *Midrasch Genesis rabba*, 51,10: « La concepción de Moab ocurrió *no por libido*, sino a causa del Nombre de Dios »; *Midr. Ruth rabba*, 5,14: « La concepción de Moab sucedió *no por libido*, sino para cumplir un mandamiento ». Otros testimonios, en S. RAPPAPORT, *Der gerechte Lot*, *Zeitschr., f.d. Neutest. Wiss.* 29, 1930, 300 ss.

23. Sin excluir una cuarta razón: la tradición asmona, favorable a Lot y sus hijas, por contraste con la davídica. Véase S. RAPPAPORT, *a.c.*, 302, n. 2.

24. Cosa que no ocurre en el caso de Rebeca, *madre* de dos pueblos (según Rom. 9,10-13; Gen. 25,22 s). IREN. IV,21,2 (678,26 ss): Ex quibus manifestum est non solum operationes patriarcharum, sed etiam partum Rebeccae prophetiam fuisse duorum populorum, et unum quidem esse majorem, alterum vero minorem, et alterum quidem sub servitio, alterum autem liberum, unius autem et ejusdem Patris.

25. El cursivo está refrendado por las dos versiones latina y armenia. Las cadenas omiten *duae filiae hoc est*. Grabe y Massuet creen en la posibilidad de que las agregó *Iren. lat.* Harvey, distraído (II,252,6: *id est duae synagogae*, a marginal gloss), las tomó por una glosa marginal. Véase LOOFS, *Theophilus*, 103 s, n.3.

26. « Adoptadas para tener de ellas prole. » Y no « adoptadas como prole ». *Iren. arm.: filios facientes.*

27. Cf. ORIGEN., *Hom. V in Genes.* 4.

28. IV,31,1 (788,25 ss).

magnum populum —hebreo y gentil— incapaces de dar hijos a Dios Padre. Ni Israel ni la gentilidad se bastan para crear familia divina. Hijas del Verbo creador, solo pueden formarlas recibiendo de El el *semen vitale* (divinum) —el *spiritus*— que las fecunde para fructificar hijos vivos al Dios Viviente (=Dios Padre)²⁹.

El misterio no afecta a la fecundidad *natural* de Israel y de la gentilidad. Ambos pueblos pueden multiplicarse indefinidamente. Por su medio, el Verbo creador extiende a otros su *natural* paternidad, como « Padre del género humano ». Mas los así nacidos son (para Dios) *muertos*. Las dos hijas de Lot tenían *semen* (mortis) y eran capaces de dar frutos (al pecado). Requerían el concurso de Lot para el *semen vitale*, con que dárselos (a Dios) vivos. Ni Israel ni el paganismo eran idóneos para —sin el Verbo— engendrar hijos de vida.

El misterio afecta a la maternidad *divina* de las dos sinagogas (resp. dos pueblos). Ninguna de ellas se basta para engendrar *vivientes*. Tal maternidad solo se la otorga el *semen vitale* del Logos. Et mismo que las había engendrado como autor del linaje humano, ha de *reengendrarlas* como autor del Espíritu de Dios.

El *semen vitale*, en su aplicación a dos sinagogas fecundas ya para la muerte, se manifiesta como semilla *que vivifica*: a) perdonando el pecado (semen mortis); b) imprimiendo *Vida* divina para engendrar hijos vivos.

Ambos aspectos se cumplen en el Espíritu de Dios, *semen vitale* del Logos. El Verbo ya no actúa como Creador, sino como Salvador. El mismo Lot que primero —símbolo del Logos, creador y padre del género humano— diera a luz a las dos hijas, Israel y gentilidad; más tarde —a raíz del pecado (semen mortis) que penetró en ellas, haciéndolas madres de hijos *muertos*— tuvo que reengendrarlas, infundiéndoles un semen de Vida. No contento con remitir el pecado (acabando con el *semen mortis*), les comunicó el Espíritu vivificante para que fructificasen a Dios.

Ireneo caracteriza según eso el *semen vitale*: como Espíritu de remisión (aspecto negativo), y como Espíritu (re)generante

29. Cf. IV,31,2 (794,61 ss): *duae synagogae, id est duae congregationes, fructificant ex patre suo (= Verbo) filios vivos Vivo Deo* (cf. Rom. 7,4). El Dios Viviente (de Rom. 7,4) es Dios Padre.

(aspecto positivo). Mas en vez de exponer ambos aspectos, formula —dándolos por sabidos— una pregunta. ¿Cuándo tuvo lugar el misterio, simbolizado por el drama de Lot?

Quando igitur hic (= Verbum Dei) *vitale semen*, hoc est Spiritum remissionis peccatorum, per quem vivificamur, effudit in humanum genus³⁰? Nonne tunc cum convalescebatur cum hominibus et bibebat vinum in terra — « venit enim, inquit (Lc 7,34; Mt. 11,19), Filius hominis manducans et bibens³¹ » — et cum recumbens obdormivit et somnum cepit, quemadmodum ipse in David dicit (Ps. 3,6): « Ego dormivi et somnum cepi »? Et quoniam in nostra communicatione et vita hac agebat, iterum ait (Jer. 31,26; LXX 38,26): « Et somnus meus suavis mihi factus est ». Totum autem significabatur per Lot, quoniam semen *Patris omnium* (= Verbi), *hoc est Spiritus Dei*, per quem facta sunt omnia³², commixtus et unitus est carni, hoc est plasmati suo, per quem commixtionem et unitatem duae synagogae, id est duae congregationes, fructificant ex patre suo (= Verbo) filios vivos Vivo Deo (= Deo Patri: cf. Rom. 7,4)³³.

Lot se unió primero con la mayor; y al día siguiente con la menor de sus hijas³⁴.

¿Hubo tal prioridad *temporal* en la comunión del Verbo con la primera sinagoga (Israel)? Ireneo no toca el punto. A juzgar por su respuesta, el Logos *se unió con* (resp. infundió el semen sobre) *las dos sinagogas*, cuando infundió el semen a la vez *sobre el género humano*. Equivalen las fórmulas: a) *vitale semen...effudit in humanum genus*; b) *commixtus et unitus est carni, id est plasmati*.

El misterio de la comunión *Verbo/género humano* o de su equivalente *Spiritus/caro* cumpliése en la Encarnación y se prolongó hasta la muerte y resurrección de Cristo. Rigorosamente único, fué divalente por su aplicación a los pueblos hebreo y gentil (resp. a las dos sinagogas).

Las circunstancias del drama (Gen. 19,32-38) —ayuntamiento (*commixtus et unitus est carni, hoc est plasmati*), efusión del

30. Nótese la equivalencia entre *humanum genus* y las *dos sinagogas* o pueblos (Israel, gentilidad) sobre que el Logos derramó su *semen vitale*, como Lot sobre sus hijas.

31. Probablemente Lc 7,29-35 faltó en el Evangelio de Marción. Cf. HARNACK, *Marcion*, Leipzig 1924, 197*. Ni para el *Senior* ni para Ireneo tendría valor —en escrito *antimarcionita*— semejante verso. Sí, frente a gnósticos. Recuérdesse lo dicho arriba n. 8.

32. Cf. Jo. 1,3.

33. IV,31,2 (792,48 ss).

34. Cf. Gen. 19,33-35.

semen, embriaguez, sueño— siguen en Cristo el mismo orden. Ireneo las presenta con verdadero paralelismo.

La embriaguez de Lot se cumplió en la convivencia («comiendo y bebiendo») del Verbo con los hombres (= pecadores); cuando aceptaba su invitación *para comer y beber*. Nótese una vez más la identidad *humanum genus*=(cum) *hominibus* (bibebat vinum in terra)=*duae filiae* (=synagogae).

El *acostarse a dormir* con las hijas verificóse al *recostarse o morir*³⁵ para alivio de los difuntos. El derramamiento del semen (y fecundamiento) de las hijas, cuando —a raíz de la muerte (y resurrección)³⁶— el Espíritu de Dios se infundió (y unió) *físicamente* a la carne (gloriosa) del Verbo, y *el plasma* (=humanum genus=duae synagogae) o humana natura se fecundó —lo mismo entre judíos que entre gentiles— para fructificar a Dios. Insinúase en forma implícita la efusión del Espíritu —a raíz de la resurrección y ascensión de Cristo— sobre el género humano. Desde Pentecostés, las dos hijas de Lot fructifican hijos para Dios Padre, mediante el *semen vitale* o Espíritu de Dios, que les comunica la Carne ya espiritual del Verbo (ex patre suo Verbo).

La cláusula «*Spiritus Dei...commixtus et unitus est carni, hoc est plasmati suo*» podría inducir a error. No alude directamente a la Encarnación, sino a la comunión *perfecta* del Espíritu, en Cristo, con la carne.

La frase «*semen Patris omnium (=Verbi), hoc est Spiritus Dei, per quam facta sunt omnia*» identifica el semen del Logos con el Espíritu de Dios³⁷, y exalta su omnipotencia. Mas no se refiere —como en Tertuliano— a la comunión *personal* del Espíritu de Dios con la carne, sino a la comunión *física*. Por aquella el Verbo dios (resp. el Espíritu divino del Logos) se une al plasma del hombre en la persona del Verbo, sin dotarle de Su propia (personal) forma divina. Por la comunión *física*,

35. Cf. IREN. IV,22,1 (686,11 ss): Quapropter et *recumbentibus* eis (discipulis) ministrabat escam significans eos *qui in terra recumbebant*, quibus venit ministrare vitam, sicut (pseudo)Hieremias ait: «*Recommemoratus est Dominus sanctus Israel mortuorum suorum qui praedormierunt in terra defossionis.*» Véase el simbolismo del *recumbere* en *Estudios Eclesiásticos* 44, 1969, 315 s. Para *mors=somnus*, LOOFS, *Theophilus*, 107,5.

36. La resurrección no tiene paralelo en Lot.

37. Como en TERTUL., *De carne Cti*, 18. Véase LOOFS, *Theophilus*, 109 s, y 107,6.

el Espíritu divino del Logos se une a la carne de Cristo redi-vivo, dotándola de Su propia forma. La cláusula de Ireneo (« semen Patris omnium... sunt omnia ») alude a esta última: a la comunicación de las propiedades divinas del Espíritu —características del Verbo— a la carne rediviva de Jesús. Y de resultas, a la *maternidad* divina (espiritual) otorgada por el Verbo, Padre del género humano, a las dos Sinagogas en que se reparte el plasma³⁸. No hay prioridad temporal en la unión de Cristo con la sinagoga judía. El misterio de Lot se consumó en Jesús con la efusión del *semen Spiritus* por el Cristo glorioso.

La Carne de Jesús fué santificada para bien de todos los hombres, creados un día por el Verbo. Su eficacia sobre las dos Hijas (Iglesias o Sinagogas) no cambia de una a otra; se funda en la santificación de un solo e idéntico plasma.

Supuesto el análisis precedente, ¿qué elementos vienen del *Senior* y cuáles de Ireneo? Yo no alcanzo a responder. Todo converge a la maternidad divina de la Carne, a raíz del misterio del Cristo glorioso. Ireneo probablemente resumió al *Senior*. Pero la ideología se me hace tan simple, que todo intento de contraponerlos crea más dificultades que resuelve.

2. La Iglesia, estatua de sal

Vengamos a la mujer de Lot. A los breves datos de la Escritura (Gen. 19,26)³⁹, añade Ireneo otros, también cortos, de una creencia haggádica.

Et cum haec fierent, uxor remanserat in Sodomis, jam non caro corruptibilis sed *statua salis* (Gen. 19,26) semper manens et per naturalia ea quae sunt consuetudinis hominis ostendens, quoniam et Ecclesia, quae est *sal terrae* (Mt. 5,13)⁴⁰, subrelictæ est in confinio terrae, patiens quae sunt humana; et dum saepe auferuntur ab ea membra, integra perseverat statua salis, quod est firmamentum fidei, firmans et praemittens filios ad Patrem ipsorum (= Verbum)⁴¹.

38. LOOFS, o.c., 112, involucra las cosas, por falta de análisis.

39. « Y la mujer de aquel, habiendo vuelto la vista atrás, trocóse en columna de sal. »

40. La expresión no figura en Lc. En escrito antimarcionita, ¿qué sentido podía tener el recurso a Mt. ?

41. IV,31,3 (794,64 ss). También ahora, según Loofs (*Theophilus*, 105 s), habría que atribuir a solo Ireneo, no al Presbítero, los elementos de exegesis eclesial. Al Presbítero le pertenecerían los escuetos datos bíblicos y haggádicos. En otros términos *todo lo dogmático* vendría de Ireneo (!).

Las líneas esconden muchos elementos de doctrina, y se prestan al análisis.

a) *Lugar del fenómeno*. La mujer de Lot salió de Sodoma, no de sus confines. Estaba aún a vista de la ciudad, cuando la castigó el cielo. « Uxor remanserat in Sodomis »⁴², mientras tenía lugar en la cueva el comercio de Lot con sus hijas⁴³. En los alrededores aún de Sodoma.

Aplicados a la Iglesia, Esposa de Cristo, tales confines responden al sitio que ocupa la Iglesia terrena: a) todavía en la tierra (=Sodoma) —como *sal terrae*—, lejos de Cristo; b) pero *en vias a*, en dirección a El.

« Subrelicta est in confinio terrae » (794,68). *Abandonada* por el Esposo. Ireneo calla el motivo, demasiado obvio: por no haberLe seguido. *En los confines de la tierra*. Mejor que en la frontera geográfica, en el límite de la vida terrena y la celeste. Terrena y celeste a partes iguales, pertenece a la tierra de donde sale llevando en el seno a sus hijos, hechos *de tierra* (cf. Gen. 2,7); y al cielo, para donde los engendrará, como hechos a imagen y semejanza de Dios (cf. Gen. 1,26 s).

La situación *in confinio terrae* (resp. *in confinio mortis*) explica la maternidad (*in vitam*) de la Iglesia terrena.

b) *Transformación*. Los sodomitas, « carne corruptible » sin principio de incorrupción, mueren abrasados por el fuego⁴⁴. La mujer de Lot no se corrompe como la carne. Queda convertida en estatua de sal. « Jam non caro corruptibilis sed statua salis. »

En su aplicación a la Iglesia terrena, conviene urgir el doble simbolismo: a) como *estatua* o « columna » (στήλη), signo de *firmeza* (« firmamentum fidei », « firmans...filios ») para sus hijos; a) como *estatua de sal*; signo de incorrupción (o conservación).

« (Ecclesia) statua salis, quod est firmamentum fidei, firmans...filios ». A pesar de su índole terrena, naturalmente corruptible, la Iglesia humana, Esposa de Cristo, queda conver-

42. IV,31,3 (1794,64 s).

43. Inoperante la nota de Loofs, *o.c.*, 105,1: Richtiger wäre gewesen *in via*.

44. Símbolo prob. de su eterna suerte.

tida en Columna y Firmamento (cf. 1 Tim. 3,15) de fe⁴⁵ para sus hijos. Los afirma en la fe de su Padre el Verbo, y los sostiene al momento del sacrificio (resp. martirio) para enviarlos al Cristo.

Estatua y columna *de sal*, la Iglesia preserva a sus hijos de toda corrupción en la fe. Pero ¿no hay otro misterio? La sal ha simbolizado en tiempos antiguos la hospitalidad, porque junta en una dos naturalezas⁴⁶. Más frecuente es la alegoría del Sacrificio. Prescribe Lev. 2,13: « Salaréis con sal toda ofrenda de vuestro sacrificio » (πᾶν δῶρον θυσίας ὑμῶν ἀλλ' ἀλισθήσεται)⁴⁷. De donde Mc 9,49: « Todos serán salados con el fuego y toda víctima será salada con sal⁴⁸. » En el precepto del Levítico (resp. Mc 9,49) entraba por mucho la propiedad de la sal⁴⁹. Unidos desde entonces el sacrificio y la sal, integrantes de un sacrificio incorruptible, era obvio ver en la Iglesia, estatua *de sal*, ambos valores: a) como principio de *incorruptión*, b) como origen de un *sacrificio incorrupto*. Además de mantener a sus hijos al abrigo de la corrupción, la Iglesia los ofrendaría como sacrificio incorrupto al Padre (Verbo).

Muy significativas unas líneas (valentinianas) del *Evangelio según Felipe*:

Decían los Apóstolos a los discípulos (μαθητῆς): Ojalá todas vuestras ofrendas (προσφορά) tengan para sí la sal. Llamaban sal a *Sofia*⁵⁰. Sin

45. Cf. III,1,1 (Sagnard 94,14 ss): Quod quidem (Evangelium) tunc praenoverunt (apostoli); postea vero per Dei voluntatem in Scripturis nobis tradiderunt, *fundamentum et columnam fidei* nostrae futurum. III,11,8 (194,1 ss): Ecclesia super omnem terram, *columna autem et firmamentum* Ecclesiae est Evangelium et Spiritus vitae.

46. Así *Schol. ad Lyc.* 132. Véase Chr. Aug. LOBECK, *Aglaophamus*, Königsberg, I, 1829, 88. En sentido análogo B. PERERIO, *Comm. in Genes.* XIX, disp. III, 25; Heinr. BAUMANN, *De Statua salis*, en *Thesaurus Theolog.-Philolog.*, Amsterdam 1701, 196.

47. Elemento común y necesario a todo sacrificio israelita (Esdr. 6,9; 7,2; Ez. 23,24), la sal recordaba el día de la alianza sináptica de Israel con Yahvé (ASENSIO, *ad loc.*).

48. Véase IGN., *Ad Magn.* 10,2 con las anotaciones de J.B. LIGHTFOOT, y H. SCHLIER, *Religionsgeschichtliche Untersuchungen zu den Ignatius-briefen* (= *Ignatius*), Giessen 1929, 64 s. n.4.

49. « Sal de la alianza de tu Dios » (Lev. 2,13), « alianza de sal *perdurable* ante Yahvé » (Num. 18,19; 2 Par. 13,5).

50. *Sophia*, entre valentinianos, equivale a *Mujer* (celeste), *Mater-Ecclesia*, origen de los gérmenes (hombres) espirituales, diseminados por la tierra.

ella (Sofía) ninguna ofrenda es aceptada (cf. Lev. 2,13). Sofía empero es estéril (στειρα) ⁵¹ (sin el) Hijo. Por esto se le denomina (reliquia) ⁵² de sal ⁵³.

Los valentinianos se habían adelantado al símbolo de la *statua salis*. Hablaban de Sofía, mujer estéril, la significaban por la sal, y juntamente la denominaron *residuo de sal*, ὑπόλειμμα de sal, con manifiesta referencia a la mujer de Lot (Gen. 19,26) ⁵⁴. Sin ella ninguna oblación es aceptada, como sin la sal ningún sacrificio agrada a Dios. La exegesis valentiniana de Gen. 19-26 —implícita en todo esto— vinculaba *al sacrificio* la índole salina de Sofía (= Ecclesia). La estatua de sal, símbolo de la Esposa del Salvador, había quedado abandonada por El y estéril. Era la Sofía *mortal* ⁵⁵, sometida a las leyes de la materia. Y juntamente estéril (στειρα). Aún así, mientras no éntre ella como sal en las humanas ofrendas, ninguna oblación es aceptada a Dios (resp. al Salvador). Solo agrada a Dios el sacrificio de esta Sofía de muerte, la ofrenda que —no obstante su esterilidad (por ausencia del Esposo)— hace de sus miembros, hijos terrenos. He ahí el pensamiento, claro en el Evangelio según Felipe, implícito en Ireneo ⁵⁶.

51. Cf. Is. 54,1; Gal. 4,27. Entre valentinianos, cf. IREN, I,2,4; HIP., Ref. VI,30,8. Véase J.E. MÉNARD, *L'Évangile selon Philippe*, Paris 1967, 154.

52. El mal estado del Codex impone prudencia en la restitución. Se ven muy bien cuatro letras, que no hacen sentido. Anteponiéndoles una *s* se lee *sepei*: «et sepei —dice Ménard (154)— demeure intraduisible, à moins de le traduire par *vestige*». «Salvo meliori», el vocablo es perfectamente traducible por ὑπόλειμμα (lit. *subrelictum*). Cf. supra: «statua salis ... *subrelicta* est in confinio terrae».

53. *Evang. sec. Phil.* 35-36.

54. Como muy bien adivinó R.McL. WILSON, *The Gospel of Philip*, London 1963, 101.

55. Cf. *Evang. sec. Phil.* 39: «Una cosa es Achamoth y otra Echmoth. Achamoth es la Sofía en absoluto (ἀπλῶς). Mientras Echmoth es la Sofía de la muerte. Esta es la que conoce la muerte. A ella la llaman Sofía menor (parva Sophia).» «El libro sagrado del Gran Espíritu Invisible», editado no ha mucho por J. DORESSE en *Journal Asiatique* 254, 1966, 317-435, la denomina una vez (p. 57,1: 380): Σοφία ὑλική.

56. A título de curiosidad subrayo las tres expresiones cruciales (Sophia, sal, sacrificium) valentinianas, en su versión espontánea eclesiástica por CROMACIO DE AQUILEYA, *Tract. IV* (in Matt.) 2,5 s. (ed. Hoste CCL 9 p. 403,21 ss.): Quod idipsum evangelista commemoravit dicendo: «Omne —inquit (Mc 9,48)— *sacrificium sale* salietur», ostendens eum hominem dignum vere Deo *sacrificium* fieri, qui *caelestis sapientiae* virtute esset infusus. Unde non immerito cum per Ezechielem prophetam Dominus Hierusalem,

c) *Propiedades de la estatua*. Se reducen a tres: 1) perseverancia, 2) en menstruación, 3) integridad.

Perseverancia. « *Semper manens* » (« *perseverat statua salis* »). Era tradición atestiguada desde Sap. 10,7⁵⁷, por Josefo⁵⁸, Clemente Romano⁵⁹, y otros⁶⁰. La estatua de sal permanecerá, según parádoxis hebrea (esp. Targum jeros.), hasta la resurrección de los muertos. También la Iglesia, *sal terrae*, durará hasta la consumación de los siglos. Mientras la tierra subsista, se dejará ella sentir en el mundo como principio de incorrupción, en (continuo) sacrificio agradable a Dios.

En menstruación. Ireneo acoge una creencia ignorada en escritos anteriores. La estatua de sal padece —como mujer estéril— la regla: « *per naturalia ea quae sunt consuetudinis hominis* ». El dato pasó al poemita *Sodoma*⁶¹. ¿ De dónde nació la leyenda? Filón aplica —por razones de exegesis alegórica— a la mujer de Lot el nombre de *Συνήθεια* (« costumbre »)⁶².

immo potius synagogam increparet, inter cetera ait (Ez. 16,4): « *In aqua non est lota, neque sale salita* »; praenuntians, quia neque gratiam baptismi salutaris ad abluenda peccata sua acceptura erat, neque *fidem caelestis sapientiae* susceptura.

57. « Y como testimonio de (su) maldad *subsiste aún* (ἔτι... καθέστηκε) una tierra humeante y árboles que dan fruto antes de sazón; como recuerdo de un alma incrédula *se yergue una estatua de sal*. » Véase R. CORNELY, *ad loc.* y últimamente J. VÍLCHEZ, *ad loc.* (BAC 293, p. 695). S.R. DRIVER, en J. HASTINGS, *A Dictionary of the Bible*, III, 1900, 152 s.

58. *Ant. Jud.* I,11,4 (§ 203): ... mudóse en estatua de sal. La he visto yo (ἰστέρησα δ' αὐτήν), porque *todavía ahora permanece*.

59. *I Clem.* 11,2.

60. De verdadero interés el MS. *Neophyti*: « Y porque la mujer de Lot era de las hijas de los sodomitas miró para atrás para ver qué sería el fin de la casa de su padre y he aquí que quedó columna de sal *hasta el día en que resuciten los muertos* » (Gen. 19,26). Vers. de A. Díez MACHO, *MS. Neophyti I Genesis*, Madrid 1968, 110 (texto 111).

61. Inter opera s. CYPRIANI, ed. Hartel III,294, vv. 119-126:

« *In fragilem mutata salem stetit ipsa sepulchrum
Ipsa et imago, sibi formam sine corpore servans:
Durat adhuc etenim nuda statione sub aethra,
Nec pluviis dilapsa situ nec diruta ventis:
Quin etiam si quis mutilaverit advena formam,
Protinus ex sese suggestu vulnera complet.
Dicitur et vivens alio iam corpore, *sexus
Munifico solitos dispungere sanguine menses.* »*

62. *Ebr.*, 164: « (Lot) tuvo dos hijas, de la mujer petrificada, a la que debiéramos llamar en uso del verdadero nombre *Costumbre* (συνήθεια) natura enemiga de la Verdad. »

¿ Tiene algo que ver ese nombre con el fenómeno natural, que la noticia de Ireneo define « *per naturalia ea quae sunt consuetudinis hominis?* » Lo *consuetudinario* de la mujer se opondría a lo *verdadero*, como la costumbre a la Verdad. Y, siempre en la línea alegórica de Filón, afectaría a la condición terrena de la Iglesia por contraste con la perfecta de la Esposa celeste.

El simbolismo filoniano se cumple de lleno en la aplicación registrada por Ireneo: « (Ecclesia) *patiens quae sunt humana* ». La Iglesia, *sal terrae*, por vivir en la tierra, está sujeta a humanas pasiones. La menstruación va con pérdida de sangre; el fenómeno similar de la Iglesia, con pérdida de (hijos o) miembros: « *dum saepe auferuntur ab ea membra* ».

La Iglesia celeste no conoce tal fenómeno. En el reino del Espíritu no hay sufrimientos. Nadie la persigue ni atenta contra su integridad, arrebatándole hijos. Las persecuciones y pérdida de miembros afectan únicamente a la *Ecclesia, sal terrae*; a la que por su apartamiento del Verbo Esposo, padece menstruación⁶³ y engendra a sus hijos cuando los pierde para sí, con una esterilidad solo aparente. Pues mientras no logra tenerlos aquí, en región de muerte, los engendra para el cielo.

La menstruación de la Iglesia terrena explica su *esterilidad* en un sentido altísimo. Dícese estéril la madre que no tiene hijos. Y también la que no los *retiene* en vida. La Iglesia, *sal terrae*, engendra hijos⁶⁴ para el Verbo, cuando los pierde (con la persecución) para sí. Su fecundidad verdadera (para el cielo) descansa en la esterilidad para la tierra.

63. Los valentinianos del *Evangelio según Felipe* §§ 36 y 39 dirían que la esterilidad (y menstruación) interesan a la *parva Sophia*, a la Sabiduría de la muerte, o Echmoth; no a la *magna Sophia* o Sabiduría por excelencia o Achamoth. A la Sofía terrena (ὄλιχη) que engendra a sus hijos cuando los pierde para sí.

64. Cf. Is. 54,1; Gal. 4,27. — Véase IREN., *Epideixis*, 94: « Mais [c'est] le Seigneur lui-même [qui] nous a sauvés, en donnant à l'Eglise plus d'enfants qu'à la synagogue des anciens, comme Isaïe l'avait fait connaître en disant (Is. 54,1): 'Réjouis-toi, stérile, qui n'as pas enfanté!' — La stérile, c'est l'Eglise qui, dans les premiers temps, ne présentait absolument aucun enfant à Dieu— 'Pousse des cris de douleur et crie, toi qui n'avais pas été en travail, car celle qui était seule a plus d'enfants que celle qui a un mari', et la première synagogue avait pour mari la loi. » Vers. de L.M. Froidevaux.

Integridad. La estatua de la leyenda, no obstante los fenómenos consuetudinarios en una mujer estéril, manteníase íntegra⁶⁵. Lo que perdía por el flujo ganaba de otra forma.

En su aplicación a la Iglesia, *sal terrae*, el fenómeno había sido repetidas veces exaltado por san Justino y otros. Cuanto más perseguidos fueran los miembros de la Iglesia, más se multiplicaban⁶⁶. « Semen est sanguis christianorum⁶⁷. »

Columna de sal, « firmamento de fe », la Iglesia se mantiene en pie, íntegra, al través de las persecuciones, dando a su Esposo, el Verbo, hijos vivientes, cuando los pierde para sí. Y no obstante verlos partir en continuo flujo persevera siempre joven.

65. Prudencio orquestaba de otra forma el fenómeno. La estatua, según él, perdía por el sudor y por el ganado que se acercaba a lamerla. Léase *Hamartigenia*, 738-756: « Lot monitis sapiens obtemperat, at levis uxor/ mobilitate animi torsit muliebri retrorsus / ingenium Sodomisque suis revocabilis haesit. / Traxerat Eva dirum dirae ad consortia culpae; / haec peccans sibi sola perit: solidata metallo / dirigit fragili saxumque liquabile facta / stat mulier, sicut steterat prius, omnia servans, / caute sigillati longum salis effigiata, / et decus et cultum frontemque oculosque comamque / et flexam in tergum faciem paulumque relata / menta retro, antiquae monumenta rigentia noxae. / *Liquitur illa quidem salsis sudoribus uda,* / sed nulla ex fluido plenae dispendia formae / sentit deliquio, quantumque armenta saporum / attenuant saxum, tantum lambentibus umor / sufficit attritamque cutem per damna reformat. / Hoc meruit titulo peccatrix femina sisti / infirmum fluidumque animum per lubrica solvens / consilia et fragilis iussa caelestia. » La leyenda de Prudencio no se presta a la teología de la « menstruación ».

66. Véase JUST., *Dial.* 110,4: « Nos decapitan, nos clavan en cruces, nos arrojan a las fieras... y nos someten a toda clase de tormentos. A la vista está de todos que no apostatamos de la fe. Antes cuanto mayores son nuestros sufrimientos tanto más en número (ἄλλοι πλείονες) se hacen, mediante el nombre de Jesús, los creyentes y devotos de Dios. »

Añadir *Diogn.* 6,9: « Mortificada el alma con hambre y sed, mejora (βελτιοῦται). Los cristianos, castigados a diario (καθ' ἡμέραν), crecen (πλεονάζουσι μᾶλλον) »; 7,8: « ¿ No estás viendo que cuanto más son castigados, tanto más crecen (πλεονάζοντας) otros? » No está claro si crecen en número —como quieren muchos, Marrou entre ellos— o en fervor interno. Me inclino a lo primero.

67. TERT., *Apolog.* 50 ante finem: « Nec quidquam tamen proficit exquiritior quaeque crudelitas vestra; illecebra est magis sectae. Plures effici-mur, quoties metimur a vobis. Semen est sanguis christianorum. »

3. Los mártires, hijos de la Iglesia

Aquí podría acabar el artículo, si las últimas líneas de IV, 31,3 (« *praemittens filios ad Patrem ipsorum* ») no plantearan nuevos problemas. Los hijos que la Iglesia envía, los mártires, ¿ van directamente a presencia de Dios Padre ?

Por fortuna, si no bastara el significado *Pater=Verbum*, habitual en IV,31,2-3, dos lugares sensiblemente paralelos ayudan a definirlo.

A
IV,31,3

Et quum haec fierent, *uxor* remansit in Sodomis, jam non corruptibilis caro, sed statua salis semper manens, et per naturalia ea quae sunt consuetudinis hominis, ostendens quoniam et *Ecclesia*, quae est sal terrae, subrelicta est in confinio terrae, patiens quae sunt humana; et dum *saepe auferuntur* ab ea *membra*, *integra* perseverat *statua salis*, quod est firmamentum fidei, firmans et *praemittens* filios *ad Patrem ipsorum*.

B
IV,33,9

Quapropter *Ecclesia* omni in loco ob eam, quam habet erga Deum dilectionem, multitudinem *martyrum* in *omni tempore praemittit ad Patrem*; reliquis autem omnibus non tantum non habentibus hanc rem ostendere apud se, sed nec quidem necessarium esse dicentibus tale *martyrium*... Confessionem Filii ejus sola *Ecclesia* pure sustinet, *saepe debilitata*, et statim augens *membra* et *integra* fiens; quemadmodum et typus ejus, quae fuit illius Lot (*uxor*), *salis figmentum*.

C
III,16,4

Propter hoc et pueros *eripiebat* (Dominus), qui erant in domo David, bene sortiti *illo tempore* nasci, ut eos *praemitteret in suum regnum*; ipse infans quum esset, infantes hominum *martyras* parans, propter Christum qui in Bethleem natus est Judae in civitate David interfectos secundum Scripturas.

La locución *praemittere ad* resulta decisiva. El fr. A —con la Iglesia *praemittens filios ad Patrem ipsorum*— llama al Verbo, « Padre » de sus hijos. El fr. B —cuando la misma Iglesia *multitudinem martyrum...praemittit ad Patrem*— denomina igualmente « Padre » (de los mártires, hijos de la Iglesia) al Verbo (=Hijo). En la cláusula *ut eos praemitteret* (Dominus) *in regnum suum* —del fr. C— « su reino » indica el Reino del Señor (=Cristo). Aun así *praemittere ad* no quiere decir enviar a presencia de sino « enviar por delante (de los demás no mártires) hacia », lleguen o no enseguida a presencia de. La Iglesia envía a los mártires por delante de sus demás hijos hacia el Verbo, Padre de ellos; asegura su salvación y fructifica a la postre para el Dios Viviente (=Dios Padre). No por eso los envía derechamente a Su presencia.

El fr. *B* arranca del mismo símbolo (que el fr. *A*): *statua salis = Ecclesia sal terrae*. Lee *salis figmentum* como Sap. 10,6 *vulg.* (« *figmentum salis* »). Insinúa de forma similar la menstruación de la estatua. Alude a la frecuencia del fenómeno (resp. de las persecuciones), con el mismo adverbio *saepe*⁶⁸. Pero mientras, según *A*, otros arrancan con frecuencia miembros a la Iglesia; *B* se contenta con señalar su frecuente debilitamiento. Los dos fragmentos recogen el fenómeno de la restitución: más gráfico el fr. *B*, con expresa alusión al inmediato crecimiento (« *et statim augens membra* ») de miembros, a raíz del debilitamiento (o pérdida de ellos).

El fr. *A* presenta a la Iglesia, sujeta a humanos padecimientos (« *patiens quae sunt humana* »), sin mencionar el martirio con que le arrebatan miembros. Mientras *B* hace explícita referencia a la « muchedumbre de mártires » y a « la Confesión (por ellos) del Hijo de Dios ».

Elemento característico del fr. *B* es aquel: « únicamente la Iglesia —por contraste con los herejes— *sufre en toda pureza* (« *pure sustinet* ») por el amor a Dios Padre y el testimonio de Su Hijo⁶⁹ » la confesión pública, oral de Cristo, sin temor a tribunales humanos⁷⁰. El gesto de la mujer de Lot —mirando para atrás— queda enteramente corregido. La Iglesia tiene el corazón en Dios Padre, y por amor a El (« *ob eam quam habet erga Deum dilectionem* ») se desprende generosa —en todo lugar y tiempo— de los hijos, estimando tal martirio *corpóreo* necesario para su salvación. La fe de la Madre se hace sensible en los hijos. Ella sufre, al padecer ellos.

*Opprobrium enim eorum qui persecutionem patiuntur*⁷¹ propter justitiam (cf. Mt. 5,10) et omnes poenas sustinent et mortificantur propter

68. IV,33,9: *saepe* debilitata et statim augens membra et integra fiens; IV,31,3: dum *saepe* auferuntur ab ea membra, integra perseverat. A. Rousseau, las dos veces, sin ms. alguno latino que lea *semper*, por sola autoridad de *Iren. arm.*, introduce drásticamente en el texto latino el adverbio *semper*.

69. Cf. IV,33,9 (820,151 ss.): Reliquis autem omnibus non tantum non habentibus hanc rem ostendere apud se, sed nec quidem necessarium esse dicentibus tale martyrium: esse enim martyrium verum sententiam eorum...

70. Véase *Los primeros herejes ante la persecución*, Roma (1956) 87 ss. et passim.

71. Cf. IV,31,3, *patiens* quae sunt humana.

*eam quae est erga Deum dilectionem*⁷² et confessionem Filii ejus, sola Ecclesia pure sustinet⁷³.

Las líneas que siguen —en contexto del fr. *B*— amplían las coordenadas de la Iglesia en el espacio y el tiempo. Ni la persecución ni el martirio caracterizan al N.T. Los antiguos (patriarcas y) profetas los sufrieron por amor a Dios y al Verbo; y fueron violentamente arrancados a la Iglesia.

La novedad de los mártires, en el N.T., no reside en el amor a Dios Padre por cuya fe mueren, ni en el testimonio del Hijo por cuyo Nombre derraman la sangre, ni en el Espíritu que les alienta. Los antiguos profetas conocieron lo mismo. La única novedad es hoy *el modo* introducido por la venida *en carne* del Verbo⁷⁴. Los mártires del N.T. confiesan por Señor e Hijo de Dios al Verbo *hecho carne* (resp. muerto y resucitado). Testimonian como verdad de fe, no simplemente al Hijo de Dios —esto lo hacían en el A.T. los profetas y lo hacen en el N.T. los herejes— sino *la carne* Suya: asumida para Salud del hombre. De donde confiesan Su nacimiento y muerte y resurrección —según la carne—, como Señor y Salvador de los hombres⁷⁵.

El fr. *C* es un caso particular de la economía formulada en *A* y *B*. Lo que según ambos se cumple *con frecuencia* (« saepe ») y —conforme a *B*— *en todo tiempo y lugar* (« omni in loco... in omni tempore »), tuvo aplicación entre los Inocen-

72. Cf. IV,33,9 (820,149 ss): Ecclesia ... *ob eam quam habet erga Deum dilectionem*. Nótese el tránsito espontáneo de la Iglesia Madre, a los hijos. IV,33,9 (822,159 ss).

74. IV,33,9-10 (822,163 ss): Sola Ecclesia pure sustinet, *saepe* debilitata et statim augens membra et integra fiens; quemadmodum et typus ejus quae fuit illius Lot (uxor), salis figmentum, similiter ut veteres prophetae sustinentes persecutionem, quemadmodum Dominus ait (Mt. 5,12): « Sic enim persecuti sunt prophetae qui ante vos fuerunt », quoniam *nove quidem* sed eodem Spiritu requiescente super eam, ab his qui non recipiunt Verbum Dei persecutionem patitur. Quod quidem prophetae cum reliquis quae prophetabant et hoc prophetaverunt, quoniam super quoscumque requieverit Spiritus Dei et obaudierint Verbo Patris et secundum virtutem servierint ei, persecutionem patientur et lapidabuntur et occidentur: in semetipsis enim haec omnia praefigurabant prophetae propter dilectionem Dei et propter Verbum ejus.

75. Cf. IV,33,4 (812,97): Filius Dei homo factus; IV,33,11 (830,228 ss.): Verbum caro erit et Filius Dei Filius hominis... hoc factus quod et nos. —Otros lugares en W. BOUSSET, *Kyrios Christos* 5, Göttingen (1965) 344 ss.

tes, al tiempo de Herodes (« bene sortiti illo tempore nasci »). Ireneo los denomina *mártires*, por haber muerto *a causa de Cristo*.

En A y B la Iglesia envía por delante a sus hijos, encaminándolos al Verbo. En C el Salvador mismo (« Dominus ») los arrebató —infante El a ellos infantes⁷⁶— para Su propio reino (« ut eos praemitteret in suum regnum »). Tal reino⁷⁷ se distingue por igual: a) de la Iglesia de este mundo; b) de las tres moradas de la casa paterna⁷⁸ en el estadio final, característico del compuesto; c) del seno subterráneo de Abrahán⁷⁹. Probablemente se identifica con el lugar invisible deputado para las almas de los Justos⁸⁰, mártires y no mártires⁸¹. Habría sido fácil a Ireneo presentar en C a Raquel como símbolo de la Iglesia, afincada en los confines de Belén, llorando por sus hijos, a quienes enviaba por delante a su marido Jacob, símbolo del Verbo⁸². Y quizás conoció alguna tradición similar.

Mas el contexto inmediato (de III,16,4) se lo prohíbe. En exégesis a Ex. 17,16 (LXX) exalta el poder escondido de Jesús, todavía infante, para triunfar de Amalec (Herodes) y hacerse cargo de la fuerza de Damasco o de los despojos de Samaría (alusión doble a los Magos) frente a Herodes, Rey de Asiria⁸³.

76. III,16,4: et pueros eripiebat (Dominus)... ipse infans quum esset, infantes hominum martyras parans. —*Iren.lat.* los llama *infantes* y no *innocentes*. Igual GREGORIO DE ELVIRA, *Trat.* XIX § 4; CROMACIO, *Sermo X* § 3. Según G. MORIN (*L'année liturgique à Aquilée antérieurement à l'époque carolingienne d'après le Codex evangeliorum Rehdigeranus*, en RB 19,1902,4), mientras en Roma, Milán y Nápoles se decía *innocentes*, en Cartago y en las iglesias de España y Galia empleábase *infantes*. —IREN. IV,28,3 (764,79) habla de *pueri innocentes*, pero no alude a los de Herodes sino a Num. 14,31.

77. Hay cortos elementos en L. SPIKOWSKI, *La doctrine de l'Eglise dans S. Irénée*, Strasbourg 1926, 15 s.

78. Tierra nueva, Paraíso, Reino de los cielos. Véase V,36,1 s.

79. Cf. H. FINÉ, *Die Terminologie der Jenseitsvorstellungen bei Tertullian*, Bonn 1958, 159 ss., 213 ss.

80. Según V,31,2 (594,45 ss.): *Animae abibunt in invisibilem locum, definitum eis a Deo et ibi usque ad resurrectionem commorabuntur sustinentes resurrectionem*.

81. En esto último, así como en la situación (según Ireneo) del « *invisibilis locus* », me aparto de Finé. Estudio el tema en mis *Parábolas evangélicas en san Ireneo II*, Madrid 1972, 372 ss.

82. Cf. Jer. 31,15 y Gen. 35,19. Véase s. JUSTINO, *Dial.* 78.

83. Véase III,16,4, singularmente al fin: *Magi... substernentes semetipsos aeterno Regi per alteram viam (Mt. 2.12), non jam per Assyriorum revertentes viam: « Priusquam enim cognosceret puer vocare patrem aut ma-*

El Niño triunfó de Herodes. Primero, al recibir el homenaje de los Magos, « fuerza de Damasco y despojos de Samaría », venidos a El como a Rey eterno. Segundo, al enviar por delante a Su propio reino a los Inocentes, asegurándose súbditos definitivos, también como Rey eterno.

Haya o no visto Ireneo los dos aspectos —temporal (con los Magos ganados a la fe de Cristo) y eterno (con los Inocentes muertos a causa de El)—, piensa en el doble triunfo que Jesús, aún niño, reporta sobre Herodes rey de los Asirios (símbolo prob. del príncipe de este mundo). En tal contexto, convenía acentuar el poderío (resp. la divinidad) de aquel infante, sin aspecto de Rey, que recibía el homenaje de la gentilidad, hecha libremente súbdita Suya, y aseguraba para Su reino a los Inocentes, definitivamente perdidos para otro que no reinase más allá de este mundo. La Iglesia, *aquí*, habría estorbado al argumento. Los Inocentes —dirá alguien— aunque mártires de Cristo, no eran aún miembros de la Iglesia. No es verdad. Acabamos de ver en IV,33,9-10 que la economía martirial del N.T. prolonga homogéneamente la del A.T., que conoció mártires del Verbo (no Encarnado).

El cotejo de las tres columnas [A, B, C] arroja particular luz sobre un punto de la escatología. A pesar de la expresión « *praemittere ad Patrem* », ninguna de las tres demuestra que a su muerte se encumbren los mártires directamente a presencia de Dios Padre. Tal privilegio choca con doctrinas indiscusas de Ireneo. Jesús mismo se sometió a la « orden de promoción de los Justos », sin ir derecho de la Cruz al Padre. Razón de más los mártires. Ningún discípulo es superior al maestro. La regla no conoce excepción. Para introducirla entre los mártires convendría probarla en forma apodíctica ⁸⁴. El análisis de los tres fragmentos ratifica lo propio. Las expresiones cruciales *praemittere ad Patrem* (IV,31,3; 33,9), *in suum regnum* (III, 16,4), se refieren al Verbo, Padre del linaje humano, o al reino de Cristo, Rey eterno. Hasta la consumación ninguno compa-

trem, accipiet virtutem Damasci et spolia Samariae contra Regem Assyriorum » (Is. 8,4), *occulti quidem sed potenter omnia manifestans quoniam absconsa manu expugnabat Dominus Amalech* (Ex. 17,16: LXX). *Propter hoc et pueros eripiebat...* Cf. JUST., *Dial.* 77,2-4; TERT., *Adv. Jud.* 9. Véase P. PRIGENT, *Justin et l'Ancien Testament*, Paris 1964, 154.

84. Cf. V,31,1 s.

rece ante el Padre. A sola ψυχή jamás se le otorga la Salud plena, por vista de Dios. La σωτηρία afectará de golpe a los predestinados, en composición (de cuerpo y alma).

Ireneo dispensa a los Justos igual trato, sin discriminar entre muertos o no por persecución. A tal fin cita las líneas de un mártir cualificado:

Et propter hoc *in omni tempore*⁸⁵, plasmatus initio homo per manus Dei, id est Filii et Spiritus, fit secundum imaginem et similitudinem Dei, paleis quidem abjectis, quae sunt apostasia; frumento autem in horreum assumpto (cf. Mt. 3,12; Lc 3,17), quod est hi qui ad Deum fide fructificant. Et propterea tribulatio necessaria est his qui salvantur, ut quodammodo contriti et attenuati et conspersi (λεπτωθέντες καὶ συμφοραθέντες) per patientiam Verbo Dei et igniti, apti sint ad convivium Regis. Quemadmodum quidam dixit de nostris, propter martyrium in Deum adjudicatus ad bestias (Ign., *Ad Rom.* 4,1): Quoniam « frumentum sum Christi, et per dentes bestiarum molor, ut mundus panis Dei inveniar⁸⁶ ».

Las palabras de san Ignacio Antioqueno hacen autoridad. Los mártires patentizan la regla común a todos los justos: « la tribulación es necesaria para la salud ». Cruenta o incruentamente, con mayor o menor perfección, todos han de seguir igual camino, sin privilegio.

Para la entonación *martirial* —con énfasis sobre el sacrificio cruento— otorgada por Ireneo (resp. el *Senior*) a la Iglesia *sal terrae*, mal pudo contribuir « a contrario » Marción: a) el hereje ignoraba la expresión *sal terrae* (Mt. 5,13), no conocida de Lucas; b) Marción, no contento con admitir el martirio cruento, le exageraba por odio a la carne (resp. al demiurgo)⁸⁷. Influyeron los valentinianos. Nueva razón para discutir la índole « antimarcionítica » del escrito preireneano. A juzgar por la exegesis gnóstica de Gen. 19,26 que asoma en *Evang. sec. Phil.* 35-36 (más 39)⁸⁸, más probable es que el Presbítero se haya servido de la misma hággada para interpretarla en clave eclesial, derechamente antivalentiniana.

A urgir el paralelo entre la mujer de Lot (« *statua salis* ») y la Iglesia (« *sal terrae* »), condenadas ambas a no seguir a

85. Cf. IV,33,9 (fr.B): *Multitudinem martyrum in omni tempore prae-mittit (Ecclesia) ad Patrem.*

86. V,28,4 (360,78 ss).

87. Cf. Harnack, *Marcion*²,149 s.,157,315 s*,340*.

88. Véase arriba p. 228 s.

su marido, las dos sufren cautiverio por alguna falta⁸⁹. La mujer de Lot por haber contravenido al precepto de Dios mirando atrás⁹⁰, sin seguir al marido⁹¹. La Iglesia por haber obedecido *en Adán* al deleite (resp. a la serpiente), no al Verbo de Dios⁹². Tarados con la transgresión de Adán y cautivos del diablo, los miembros terrenos de la Iglesia —y la propia Iglesia— se ven aquí frenados para la comunión con el Verbo a que fueron llamados. Cristo libera a los Inocentes, mediante el martirio, de la cautividad terrena. Y la Iglesia, mediante la persecución, a los mártires para que alcen libre vuelo a Cristo⁹³, mientras ella sigue en cautiverio, multiplicándose en hijos, hasta la final *συντέλεια*.

Jamás Ireneo denomina a la Iglesia, *sal de la tierra*, como principio de conservación (*σωτηρία*) para el mundo⁹⁴, o como levadura que impide la corrupción de la tierra⁹⁵. ¿Pudo llamarla en tal sentido? En el contexto de IV,31,3, la Iglesia misma aparece sujeta, en Adán, al pecado y alejada de Cristo; redimible solo mediante la maternidad de sus hijos para El⁹⁶. El principio de cohesión (y conservación) del mundo, es siempre —con arreglo a Sap. 1-7— el Espíritu de Dios (resp. el Verbo de Dios)⁹⁷, que asiste a la Iglesia y la rejuvenece, manteniéndola íntegra a través de las persecuciones⁹⁸. No la propia Iglesia.

89. Puede verse LOOFS, *Theophilus*, 111,1.

90. Como Eva miró a la serpiente, sin seguir a Adán. Véase el pecado de Eva, signo de división, en *Orient. Christ. Period.* 29, 1963, 449 ss. La analogía entre Adán y Lot se insinúa en PROCOPIO DE GAZA, *Comm. in Genes.* PG 871, 371-374 D.

91. Cf. FILÓN, *Somn.* I,247 s; *Leg. alleg.* III,213; *Fuga*, 121 s. Añadir CLEM. AL., *Strom.* II,14,61,4. Puede verse C. SIEGFRIED, *Philo von Alexandria*, Jena 1875, 348.

92. Cf. *Antropología de san Ireneo*, Madrid 1969, 279 ss.

93. En el fondo *praemittere ad Patrem* equivale a «asegurar la salvación».

94. A la manera de *Diogn.* 6,7 y sobre todo ORÍGENES, *Comm. series 37 in Matth.* Véase Marrou, *A Diognète*, 158 ss. Añadir Cromacio, *Tract. in Mat.* IV, ed. A. Hoste, CCL 9, 402 ss.

95. Cf. IGN., *Ad Magn.* 10,2. Véase H. SCHLIER, *Ignatius*, 64 s., n.4.

96. Cf. 1 Tim. 2,15: «Será empero salva (la mujer) por la maternidad, con tal que persevere en la fe.»

97. Cf. V,2,3 (36,54); V,18,3 (244,69 s); III,11,8 (194,15 s).

98. III,24,1 (398,16 ss).

En artículo de homenaje al Card. Daniélou falta una pregunta. ¿Estamos ante una doctrina judeocristiana?

Su origen a partir de Gen. 19,26; la creencia, extendida en círculos hebreos, de la estatua de sal perdurable hasta la final resurrección; la leyenda de su menstuo; y sobre todo, su aplicación a la Iglesia, Esposa de Cristo, caracterizan un motivo haggádico, tempranamente adaptado a la eclesiología cristiana.

Es posible que la hággada haya tenido su origen entre solos judíos, en tiempos de guerra⁹⁹, para exaltar la victoria póstuma de los mártires. Muy pronto se acomodó al martirologio de la Iglesia. A juzgar por su resonancia en el *Evangelio según Felipe*, valentiniano, y en el escrito del Presbítero, base de Ireneo, la adaptación cristiana¹⁰⁰ fué común a eclesiásticos y herejes. Aquellos retuvieron la línea hebrea, vinculando la verdadera Iglesia de Cristo a la materia, y caracterizando su maternidad en función del martirio cruento. La Iglesia terrena reconoce por sus mejores hijos a los mártires: al darlos a luz, entre dolores, los pierde para sí —motivo de su (aparente) esterilidad—, pero los gana con fecundidad (póstuma) para su Esposo Cristo. Los herejes contaminaron la parádoxis hebrea de mejor ley¹⁰¹. Su verdadera Sophia (= Iglesia) no es la Parva (o terrena), sino la celeste (ἡ ἀπλῶς σοφία)¹⁰². Ni la tierra ni la economía carnal (resp. el martirio cruento) interesan su maternidad. El único sacrificio que conoce la Sabiduría celeste reside en el « martyrism *mentis* », confesión (ὁμολογία) o armonía interna del individuo con el Logos.

San Ireneo atestigua, sin solución de continuidad con la hággada hebrea, el enlace de la riquísima eclesiología cristiana con los elementos al parecer más puros de la exegesis hebrea (de Gen. 19,26).

99. Sobre los mártires hebreos en la guerra de Barkocheba, véase E. SCHÜRER, *Geschichte des Jüdischen Volkes* I³⁻⁴, Leipzig 1901, 696 s.

100. Bajo la doble forma de Sofía (Echmoth, parva Sophia), Madre de los espirituales, y de la Iglesia terrena (« sal terrae »), Madre de los mártires (cruentos).

101. Sir. 24,7,11.

102. Se ha solido atribuir origen judaico a la distinción entre Sofía inferior y superior. El lugar alegado por algunos (R.M. GRANT, *Two Gnostic Gospels*, en *J.B.L.* 79, 1960, 7; J.E. MÉNARD, *L'Evang. selon Phil.* 156) 1 Hen. 42,1-2 —donde positivamente se excluye la morada terrena de Sophia— no lo prueba. Véase W. BOUSSET - H. GRESSMANN, *Die Religion des Judentums*³, Tübingen 1926, 344 s.

JEROME'S QUOTATIONS FROM A NAZORAEAN INTERPRETATION OF ISAIAH

by A.F.J. KLIJN
University of Groningen

In his commentary on Isaiah, written in 403, Jerome five times refers to an interpretation of this prophet found among the Nazoraeans. Zahn and Schmidtke showed the importance of these passages, especially for our understanding of Jewish-Christianity¹. Thirteen years later, Burkitt again directed attention to one of those quotations². Finally Schoeps noticed that the passages have not been sufficiently studied, but he confined his own remarks to only one of the five relevant passages³.

In the following we would like to go into two questions: first we want to know the text upon which these explanations have been based and secondly we want to discover the importance of these explanations for our knowledge of Jewish-Christianity.

We are not going into Schmidtke's supposition⁴, taken over by Schoeps⁵, stating that Jerome depends in these passages on a commentary on Isaiah written by Apollinaris. It would be important to know whether Jerome depended immediately on an Aramaic or Hebrew source or whether he received his knowledge from a possibly rewritten trans-

1. TH. ZAHN, *Gesch. des neutestamentl. Kanons*, II, II, Erlangen, Leipzig 1892, p. 649, n.2, and 671, n.1, and A. SCHMIDTKE, *Neue Fragmente und Untersuchungen zu den judenchristlichen Evangelien*, in *Texte u. Unters.* 37, 1911, p. 108-123.

2. F.C. BURKITT, *Christian Beginnings*, London 1924, p. 72-75.

3. H.J. SCHOEPS, *Theologie und Geschichte des Judenchristentums*, Tübingen 1949, p. 214-218.

4. SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 63 ff. and 123.

5. SCHOEPS, *o.c.*, p. 20-21 and 216, n.3.

lation of these passages by Apollinaris. We are, however, convinced that our present state of knowledge prevents us from making any decision with regard to this question⁶.

Next we like to emphasize that we reject Schoeps' opinion that the interpretations are not Nazoraean but Ebionite. He arrives at this conclusion because one of the quotations is thought to show agreement with the text of Symmachus who, according to Schoeps, was an Ebionite⁷.

On this last idea we might make a few general remarks. The Nazoraeans, for the first time mentioned by Epiphanius⁸, constitute the only Jewish-Christian sect with easily recognizable characteristics, contrary to the group which is called « Ebionite » being a collective noun to indicate everyone and everything showing certain generally accepted Jewish-Christian ideas like the rejection of the virgin birth. The Nazoraeans lived in the environment of the city of Beroia⁹, used their own Gospel written in Aramaic¹⁰. They belonged to the Jewish people and lived according to the Jewish law¹¹, but accepted the virgin birth¹².

It is questionable whether Epiphanius and Jerome possessed personal knowledge of the Nazoraeans¹³. The Nazoraeans are dealt with by later authors without adding anything to the remarks in Epiphanius and Jerome¹⁴.

6. See P. VIHLHAUER, in HENNECKE-SCHNEEMELCHER, *Neutestamentl. Apokryphen* I, p. 86.

7. See SCHOEPS, *o.c.*, p. 216, n.3: « Anders als Schmidtke sehe ich infolge des wahrscheinlichen Zusammenhanges mit der Symmachusübersetzung zumindest diese Jesajaauslegung für ebionitischen Eigentum an. »

8. EPIPHANIUS, *Pan.*, c.29.

9. *Ibid.*, 29.7.7 and JEROME, *De vir. ill.*, III.

10. EPIPHANIUS, *Pan.*, 29.7.4 and 9.4. Epiphanius writes that they used the Gospel according to Matthew. The same is said by JEROME, *De vir. ill.*, III. But in his later writings Jerome writes that « some people suppose it to be the Gospel of Matthew in Hebrew » (cf. *Comm. in Matth.*, 12,13 and *C. Pel.*, III,2).

11. EPIPHANIUS, *Pan.*, 29.7.4.5, cf. 9.2.

12. *Ibid.*, 29.7.6, is not certain whether they accept this doctrine. Jerome writes in 398, *In Matth.*, 13,53-54, that they believe that Jesus is the son of the carpenter, but in 404 he states that they agree with the orthodox Church in accepting the virgin birth, *Epist.* CXII,13.

13. Epiphanius' unfamiliarity with the Nazoraean Gospel shows that his knowledge of the group must be superficial. Jerome might have met them during his stay at Chalcis (374-379) but also his knowledge is defective.

14. They are mentioned by Augustine, Eugyppis, (Anonymus) Praedestinatus, Filater, Theodoretus, Theodor bar-Konai, Johannes Damascenus, Isidorus Hispalis, Paschasius.

The Text of the Old Testament used by the Interpretation

*Isaiah 8,14*¹⁵

Duas domus Nazaraei, qui ita Christum recipiunt, ut observationes legis veteris non omittant, duas familias interpretantur, Sammai et Hellel, ex quibus orti sunt scribae et pharisaei, quorum suscepit scholam Akibas, quem magistrum Aquilae proselyti autumat et post eum Meir, cui successit Ioannan filius Zachai, et post eum Eliezer, et per ordinem Telphon, et rursum Ioseph Galilaeus, et usque ad captivitatem Hierusalem Iosue. Sammai igitur et Hellel non multo priusquam Dominus nasceretur, orti sunt in Iudaea, quorum prior dissipator interpretatur, sequens profanus; eo quod per traditiones et δευτερώσεις suas legis praecepta dissipaverit atque maculaverit. Et has esse duas domus, quae Salvatorem non receperint, qui factus sit eis in ruinam et scandalum.

In the interpretation we recognize the following parts of Is. 8,14: *duas familias (duae domus)* and *qui factus sit eis in ruinam et scandalum*. In Hebrew is spoken of שִׁמְוֹן וְלִמְוֹן. The last word may explain the word *scandalum*, but the word *ruinam* has no equivalent in the Hebrew text. We are sure that the explanation did not use a text corresponding with that of the LXX. In this translation, even the word « two » has been omitted. Schoeps stated that the explanation was based upon a text such as that of Symmachus which reads:

καὶ ἔσται εἰς ἀγιάσμα εἰς δὲ λιθὸν πρόσκομματος καὶ εἰς πέτραν σκανδάλου τοῖς δυσὶν οἴκοις Ἰσραὴλ εἰς παγίδι καὶ εἰς σκάνδαλον τῶ οἰκοῦντι εἰς Ἱερουσαλήμ (οἱ τῶν οἰκούντων Ἱερουσαλήμ)¹⁶.

This translation, however, does not give any indication that it was used by the interpretation. It is only a more faithful rendering of the Hebrew text than the one given by the LXX.

Only two translations can be used to explain the characteristic word *ruinam*. In the first place we find in the text of the Targum: « And if ye will not hearken, his Memra shall be amongst you for vengeance and for a stone of smiting, and for a rock of offence to the two houses of the princes of Israel, for a *breaking* and a *stumbling* »

לְחַרְוֵן בְּתֵי רַבְרַבֵי יִשְׂרָאֵל לְחַבֵּר וְלִחְקֵלָא¹⁷.

15. S. Hieronymi Presbyteri Opera. Pars I,2 and 2A: *Commentarium in Esaiam*, Cura et Studio Marci ADRIAEN, in: *Corpus Christianorum*, Series Latina LXXIII, Turnholti 1963, p. 116, 41.54.

16. See SCHOEPS, *o.c.*, p. 215.

17. The translation of the quotations are taken from J.F. STENNING, *The Targum of Isaiah*, Oxford 1949. See for the text also A. SPERBER, *The Bible in Aramaic*, vol. II, Leiden 1962.

The last words show a striking agreement with the words *in ruinam et scandalum*.

In the second place we find in the text of the Vulgate which agrees with the text used by Jerome: *in lapidem autem offensionis et in petram scandali duabus domibus Israhel, in laqueum et in ruinam habitantibus Hierusalem*.

We may not exclude the possibility that Jerome's Latin text of the interpretation is a free rendering of the Nazoraean version adapted to the text of the Vulgate. However, we must not overlook the fact that the Vulgate gives the words in question in the reverse order (*in laqueum et in ruinam* in place of *in ruinam et scandalum*). This leads us to the conclusion that the text of the explanation, as far as it is known to us, is in agreement with the text of the Targum only.

*Isaiah 8, 19-22*¹⁸

19 Ceterum Nazaraei locum istum ita disserunt : Cum dixerint ad vos scribae et pharisaei, ut eos audiatis, qui omnia ventris causa faciunt ; et in morem magorum stridunt in incantationibus suis, ut vos decipiant, hoc eis respondere debetis. Non mirum si vos vestras traditiones sequamini, cum unaquaeque gens sua consulat idola. Ergo et nos a vobis mortuis de viventibus consulere non debemus, 20 magis nobis Deus legem dedit, et testimonia scripturarum, quae si sequi nolueritis, non habebitis lucem, 21 sed semper caligo vos opprimet, quae transibit per terram vestram atque doctrinam, ut cum decepti a vobis se in errore perspexerint, et sustinere famem veritatis, tunc contristentur, sive irascantur ; et maledicant vobis, quos quasi deos suos et reges putabant. 22 Et frustra ad caelum terramque respiciant, cum semper in tenebris sint, et non possint de vestris avolare insidiis.

In the words *qui omnia ventris causa faciunt* (vs. 19), Schmidtke attempted to discover the influence of Rom. 16, 18 : δουλεύουσιν τῇ ἑαυτῶν κοιλίᾳ¹⁹. However, the word *venter* is not absent from the Old Testament text according to the LXX: ζητήσατε τοὺς ἐνγαστριμύθους... τοὺς κενολογοῦντες οἱ ἐκ τῆς κοιλίας φωνοῦσιν. It seems, therefore, unnecessary to suppose outside influence.

In the Hebrew text we do not find the equivalent of the words *unaquaeque gens sua consulat idola*. But the Targum reads: « Is not thus the way of the nations which serve idols; the people inquire of their idol, the living of the dead »

18. S. Hieronymi..., p. 121, 74-88.

19. SCHMIDTKE, o.c., p. 116.

כין אורח עממיא פלחי טערותא
עמא מן טעותיה תבעין חייא מן מיחיא

The presence of *dedit* in vs. 20 has a parallel in the LXX: νόμον γὰρ εἰς βόηθειαν ἔδωκεν and in the Targum: « To the law which was given us for a testimony. »

Vs. 21 could have been based on a text in which it was not said that the people wanders around, but, in this case, that darkness goes about (*caligo... quae transibit per terram*). This may be compared with the LXX: καὶ ἕξει ἐφ' ὕμῶς σκληρὰ λιμός, and the Targum: « And (destruction) shall pass through the land... »

ויעדי תקלא בארעא

In the Hebrew text we read that the people « will curse its king and its God », but the interpretation speaks of those *quos quasi deos suos et reges putabant*. This can be compared with the Targum: « He will curse and despise the name of his false god and his idol... »

שום פתכריה ומעותיה

In vs. 22 we find the word *avolare* which has no equivalent in the Hebrew text, while it is found in the Vulgate and in Jerome: *et non poterit avolare angustia sua*. The question is whether we are dealing with a free rendering by Jerome influenced by his own Latin text or whether the author of the interpretation knew this reading.

Isaiah 8,23 - 9,1²⁰

23 Nazaraei, quorum opinionem supra posui, hunc locum ita explanare conantur: Adveniente Christo et praedicatione illius coruscante, prima terra Zabulon et terra Nephtali scribarum et pharisaeorum est erroribus liberata, et gravissimum traditionum Iudaicarum iugum excussit de cervicibus suis. Postea autem per evangelium apostoli Pauli, qui novissimus apostolorum omnium fuit, ingravata est, id est multiplicata praedicatione; I et in terminos gentium et viam universi maris Christi evangelium splenduit. Denique omnis orbis, qui ante ambulat vel sedebat in tenebris et idolatriae ac mortis vinculis tenebatur clarum evangelii lumen aspexit.

This text is quoted in Matth. 4,15-16²¹. A comparison between this text and the quotation in Matthew can lead to

20. S. Hieronymi..., p. 123, 71-82.

21. See K. STENDAHL, *The School of St. Matthew*, Philadelphia 1968, p. 104-106, and R.H. GUNDRY, *The Use of the Old Testament in St. Matthew's Gospel*, in *Suppl. to Nov. Test.* XVIII 1967, p. 105-108.

interesting conclusions with regard to the relation between the Jewish-Christians responsible for the interpretation and the group among which originated the first Gospel.

The Targum widely differs from the Hebrew text and must possibly be explained as deliberate reaction upon the christian interpretation of this passage.

It strikes one to note that both in Matthew and in the LXX the contrast available in the Hebrew text between **הַרְאָשׁוֹן** and **הַאַחֲרוֹן** has disappeared. In the Vulgate and in the Latin text quoted by Jerome, however, we find *Primo tempore... et novissimo*. In the Nazoraeans text we read *prima... postea*. Contrary to the Hebrew text and the Vulgate the eschatological character of the comparison is missing. The Nazoraean text speaks of two consecutive events. This might be an adaptation of the text used by the Nazoraeans to the historical situation in which, after the mission to the Jewish people, the gentiles were brought into contact with the Gospel.

Symmachus' translation is quite different and is also not very clear: **ὁ πρῶτος ἐτάχυνε γῆν Ζαβουλῶν καὶ γῆν Νεφθαλεὶμ καὶ ὁ ἔσχατος ἐβάρυνεν ὀδὸν...** We wonder what is meant by the words **ὁ πρῶτος** and **ὁ ἔσχατος**. The remark in the Nazoraean interpretation that Paul is *novissimus apostolorum* might be explained by a translation such as that of Symmachus.

The spelling of the name Nephtali deviates from the LXX and Matthew but can be found in the Greek manuscript Q. The reading agrees with the Hebrew text.

Neither in Matthew nor in the LXX is there any trace of the word **הַכְּבִיד**. In the Nazoraean explanation we recognize it in the word *ingravata* which has received a particular meaning. The same translation is to be found in Symmachus: **ἐβάρυνεν**.

In Matthew and in the LXX the words **גִּלְיָהוּם הַנּוֹיִם** are rendered **γαλιλαία τῶν ἐθνῶν**. The Nazoraeans read *terminos gentium*. This agrees with Aquila, showing **θῖνες τῶν ἐθνῶν** and Symmachus with **ὄριον τῶν ἐθνῶν**²². The Peshitto renders *glil' d'mm'*.

The words *ambulat vel sedebat* are based upon the Hebrew

הַעֵם הַהֲלָכִים... יִשְׁבֵּי בְּאֶרֶץ.

22. S. Hieronymi..., p. 123, 57-58.

The LXX renders ὁ λαὸς ὁ πορεύομενος... οἱ κατοικοῦντες. Matthew twice uses the word κάθημαι. This means that Matthew and the Nazoraean interpretation agree in their use of the word « to sit ». The interpretation offers a more literal rendering of the Hebrew by using the word *ambulat*.

The Hebrew text speaks about « darkness » only. With the LXX, the Peshitto, the Vulgate and Matthew, the Nazoraean adds the word *mortis*.

*Isaiah 29,20-21*²³

20 Quae nos super diabolo et angelis eius intelleximus, Nazaraei contra scribas et pharisaeos dicta arbitrantur, quod defecerint δευτερωταὶ qui prius illudebant popula traditionibus pessimis; et ad decipiendos simplices die noctuque vigilabant, 21 qui peccare faciebant homines in Verbo Dei, ut Christum Dei Filium negarent.

The text agrees in a striking way with the Vulgate:

20 quoniam defecit qui praevalebat consummatus est inlusor et succisi sunt omnes qui vigilabant super iniquitatem, 21 qui peccare faciebant hominibus in Verbo.

The question is whether this text influenced the original wording of the Nazoraean interpretation or whether the text, which the Nazoraean used, happened to be in agreement with that of the Vulgate.

*Isaiah 31,6-9*²⁴

Nazaraei locum istum sic intellegunt : 6 O filii Israel, qui consilio pessimo Dei filium denegastis, revertimini ad eum et ad apostolos eius. 7 Si enim hoc feceritis, omnia abicietis idola quae vobis prius fuerant in peccatum, et cadet vobis diabolus, non vestris, sed misericordia Dei. 8 Et iuvenes eius qui quondam pro illo pugnaverant, erunt Ecclesiae vectigales, 9 omnisque fortitudo et petra illius pertransibit; philosophi quoque et omne dogma perversum ad crucis signum terga convertent. Domini quippe sententia est, ut hoc fiat, cuius ignis sive lumen est Sion et clibanus in Hierusalem.

The vocative *o filii Israel* cannot be found in the Hebrew text, but appears in the LXX, the Peshitto, the Vulgate and Symmachus.

23. *Ibid.*, p. 379, 82-88.

24. *Ibid.*, p. 404, 39-48.

Neither can the word *consilio* be found in the Hebrew text, but it has an equivalent in the LXX: οἱ τὴν βαθεῖαν βουλήν βουλευόμενοι. Jerome remarks: *Sive ut Symmachus transtulit : ... Qui profundo consilio...*²⁵

The word *abicietis* deviates from the Hebrew text where the word יָסַף has to be translated « to despise ». Influence of the Vulgate might be possible, because here we find the word *abiciet*, but this translation can also be found in the Targum (יִקַּח), the Peshitto (*nslwn*) and Symmachus (ἀποβαλοῦνται), contrary to the LXX (ἀπαρνήσονται).

The words *et iuvenes eius... erunt ecclesiae vectigales* show the influence of the Vulgate which reads: *et iuvenes eius vectigales erunt*.

The Hebrew reads: « His rock will perish for fear. » In the interpretation we find the words *fortitudo et petra*. In the Vulgate which agrees with the text used by Jerome we meet the first of these two words: *et fortitudo eius a terrore transibit*, and in the LXX we read the second word: πέτρα γὰρ περιλημφθήσονται. We are probably allowed to suggest that the interpretation contained the word « rock » only to which Jerome added the word *fortitudo* from his own Latin text.

The word *lumen* has no equivalent in the Hebrew text, where the word « fire » is used. However, the interpretation agrees with Aquila and Theodotion. In addition to that Jerome remarks: *Hoc ideo dictum est, qui pro igne, quem solus interpretatus est Symmachus, Aquila et Theodotion lumen transtulerunt*²⁶.

The text on which the Nazoraean interpretation was based deviates considerably from the LXX. Striking examples are: Is. 8-14; 8,23 - 9,3 and 31,6-9. But, on the other hand, we discovered some specific agreements with the Targum in Is. 8,14; 8,19-22 and 31,6-9. But equally striking are the agreements with the text of Symmachus in Is. 8,23 - 9,3 and 31,6-9. In all these agreements the text does not show a closer resemblance with the original Hebrew text. Therefore, the common deviations from the Hebrew text prove the undeniable relation between the text of the Nazoraeans, Symmachus and the Targum. But this translation does not agree with any of these texts exclusively.

25. *Ibid.*, p. 403, 16-17.

26. *Ibid.*, p. 404, 50-52.

We therefore conclude that the Nazoraeans used a Hebrew or Aramaic text showing traces of the Jewish exegetical tradition. This is the same tradition which left its traces in the Targum and the translation made by Symmachus.

The Contents of the Interpretation

Isaiah 8,14

The interpretation was directed against Shammai and Hillel who are considered to have been the leaders of the « houses » from which the scribes and the Pharisees originated. This agrees with the other interpretation which all are directed against scribes and Pharisees.

The interpretation rightly states that Shammai and Hillel were born before the present era. They belong to the first generations of the Tannaites²⁷. The remark about their successors was considered to have been added by Apollinaris²⁸. This applies to the passage beginning with *quorum suscepit till in Iudaea*. This suggestion is very attractive since the remark on the successors displays a superficial knowledge of the rabbis. We might say that it does not show more than a great interest in Judaism²⁹. Though possibly not belonging to the original text of the Nazoraean interpretation, we may say a few words about this passage.

According to Jewish literature Aquila was a pupil of Akiba³⁰. The setting of Akiba³¹, who died in 132, followed by Rabbi Meir³² is not in agreement with the chronological order when Johanan ben Zakkai, founder of the school in Jabne,

27. W. BACHER, *Die Agada der Tannaiten* I, Strassburg 1884, p. 4-14 and 14-25, and H.L. STRACK, *Einleitung in Talmud und Midrasch*, München 1920, p. 119.

28. See SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 123, and SCHOEPS, *o.c.*, p. 217.

29. BURKITT, *o.c.* p. 73 : « I do not think that there is another passage in any of the Church Fathers which betrays so much acquaintance with Talmudic Judaism. » Cf. T.P. Sanh. 1,2: « At first each one would appoint (ordain) his own students, as Rabban Yohanan ben Zakkai ordained Rabbi Eliezer and Rabbi Joshua, and Rabbi Joshua appointed Rabbi 'Aqiba, and Rabbi 'Aqiva, Rabbis Meir and Simeon » (from J. NEUSNER, *A Life of Rabban Yohanan ben Zakkai*, in *Studia Post-Biblica* VI, Leiden 1970², p. 218).

30. See H.B. SWETE, *An Introduction to the Old Testament in Greek*, Cambridge 1914 (repr. New York 1968), p. 32 : Kidd 59a.

31. See BACHER I, p. 271-348 and L. FINKELSTEIN, *Akiba, Scholar, Saint Martyr*, New York 1936.

32. See BACHER II, p. 1-69, and STRACK, p. 128.

is being mentioned after these two. Johannan ben Zakkai was a pupil of Hillel³³. This we find in Aboth II,8, where it is also said that he had five pupils: Rabbi Eliezer ben Hyrcanus, Joshua ben Hananiah, Jose the Priest, Simeon ben Nathaniel and Eleazar ben Arak³⁴. Of these Eliezer³⁵ and Joshua ben Hananiah³⁶ appear in the Nazoraean interpretation of Isaiah. However, Joshua did not live to see the fall of Jerusalem. It is possibly too far-fetched to suppose that Joshua ben Hananiah has been confused with Hananiah, the last « prefect of the priests » of the second temple³⁷. Telphon, undoubtedly Rabbi Tarphon³⁸, and Joseph Galilaeus³⁹, are mentioned in the Talmud together with Akiba⁴⁰.

Strack gave a wrong interpretation of the words *dissipator* and *profanus*⁴¹ which has been rightly corrected by Schmidtke⁴². He drew attention to Jer. 10,25 : « They have made his habitation desolate » (השמו) and Psalm 89,32: « They desecrate my statutes » (יחללו). It is, however, not necessary to suppose that these two passages in particular were applied to Hillel and Shammai. Is is conceivable that the general meaning of the words שמו and חלל has been considered to refer to these two names. We might add that the word *dissipare* is the translation of שמו in Jer. 10,25; 12,11 and Ez. 30,7. In Ez. 21,25 the rendering of the word חלל is in the LXX βέβηλε and in the Vulgate *profane*. Howbeit, the interpretation of the words betrays intimate knowledge of the Hebrew language.

According to the explanation, the Pharisees and the scribes devastated the law by their traditions and δευτερώσεις. The word δευτερώσεις is a translation of the Hebrew משנה. From different passages in Jerome it appears that he does not distinguish between *traditiones* and δευτερώσεις⁴³. It is

33. See BACHER I, p. 25-46, and STRACK, p. 121.

34. See NEUSNER, *o.c.*, p. 64-80.

35. See B.Z. BOKSER, *Pharisaic Judaism in Transition. R. Eliezer the Great and Jewish Reconstruction after the War with Rome*, New York 1935.

36. See J. PODRO, *The Last Pharisee. The Life and Times of Rabbi Joshua ben Hananiah*, London 1959.

37. See ABOTH 3, 2, and STRACK, p. 121.

38. See BACHER I, p. 348-358, and STRACK, p. 125.

39. See BACHER I, p. 358-372.

40. See STRACK, p. 125-126.

41. See *Ibid.*, p. 119.

42. See SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 113.

43. See for this word W. BACHER, *Die Exegetische Terminologie der jüdischen Traditionsliteratur*, Leipzig I 1899, p. 113-114, and E. SCHUERER, *Gesch. des jüd. Volkes I*, Leipzig 1901, (3-4), p. 113-114. Passages in which the

conceivable that in the Nazoraean interpretation the word מְשֻׁנָּה was used.

Finally we find the words *salvatorem non receperint*. It is not necessary to assume the influence of the Gospel of John⁴⁴. We are dealing with a translation of the word קָבַל .

Isaiah 8,19-22

Like the previous one also this explanation was directed against the scribes and Pharisees. They deceive the people with their traditions.

Isaiah 8,23-9,3

The text quoted in Matthew differs from that in the Nazoraean interpretation. In Matthew 4, 12-14 it is said that Jesus went to Galilee and lived in Capernaum, « which is along the coast of the sea, in the region of Zabulon and Nephthali ». This is supposed to be the fulfilment of Isaiah 8,23 quoted in Matthew 4, 14-16. We do not believe that the word « gentiles » in this quotation received a special emphasis. The text quoted by Matthew does not like to say anything about Jesus and the Gentiles but speaks about Jesus' presence in Galilee⁴⁵.

In the Nazoraean interpretation we are dealing with two different events: first the Gospel was brought into the land of Zabulon and Nephthali, obviously standing for the country of the Jews, and in the second place it was brought to the Gentiles.

It appears that the interpretation stands in a textual tradition differing from that in Matthew. It is also evident that the interpretation does not know any Jewish-Messianic expectations connected with Galilee⁴⁶.

word is used by early Christian authors can be found in J. JUSTER, *Les Juifs dans l'Empire Romain* I, Paris 1914, p. 372, n.6.

44. SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 118, pointing at John 1,11.

45. See W. TRILLING, *Das wahre Israel*, in *Stud. z. A. u. N.T.*, München 1963, p. 137 : « Es gilt, den Beginn des Wirkens Jesu gerade in Galiläa als Schriftgemäss zu erweisen... Als 'universalistische' Stelle ist 4,15f dann nicht anzusehen. » The same opinion in G. STRECKER, *Der Weg der Gerechtigkeit*, in *Forsch. z. Rel. u. Lit. des A. u. N.T.* 82, Göttingen 1962, p. 63-66.

46. About the Messianic significance of Galilee in later Jewish literature see N. WIEDER, *The Judean Scrolls and Karaism*, London 1962, p. 21-51. With regard to Is. 9,1-2, Jerome writes in his commentary (*S. Hieronymi...*,

It is important that Paul was fully accepted as an apostle of the Gentiles.

Isaiah 29, 20-21

Schmidtke, and after him Schoeps, believed that the word ערין used in Is. 29,20 was applied to the Pharisees, because the word appeared « als directe Namennennung der Pharisäer »⁴⁷.

It seems, however, that the passage in Isaiah was applied to the Jewish leaders because it speaks about deceit. This is also the theme of the first interpretation. Here too it concerns the Jewish traditions. Schmidtke supposed that we find allusions to the trial of Jesus in this passage (cf. Matth. 27,20 and Acts 3, 13-14)⁴⁸, but this cannot be accepted. The indictment against the Jewish leaders does not deal with one specific event but with their attitude in general.

Isaiah 31, 6-9

Here Schmidtke also supposed allusions to the New Testament (cf. Eph. 2,2; 2,4 and Rom. 16,20)⁴⁹. Undoubtedly the words *non vestris viribus sed misericordia* bear a Pauline character but they need not stem from the Pauline epistles.

*
**

The results of our investigations are:

1. The text used by the Nazoraean interpretation shows agreement with the Targum and the translation of Symma-

p. 123, 60-71): *Hebraei credentes in Christum hunc locum ita edisserunt: Primo tempore hae duae tribus Zabulon et Nephtali ab Assyriis captae sunt et ductae in hostilem terram; et Galilaea deserta est, quam nunc propheta dicit revelatum esse, eo quod peccata populi sustineret. Postea autem non solum duae tribus, sed et reliquae, quae habitabant trans Jordanem et in Samaria, ductae sunt in captivitatem. Et hoc inquit, scriptura nunc dicit, quod regio cuius populus primus ductus est in captivitatem et Babyloniis servire coepit, et quae prius in tenebris versabatur erroris ipsa primum tribus, sed et reliquae, viderit Christi, et ex ea in universas gentes sit euangelium seminatum.* Jerome differs between the Jews who believe in Christ and the Nazoraeans about whom he speaks in the following lines. I doubt whether this quotation was based upon a text of Isaiah in which the word « Galilee » was read. The name of Galilee is quoted in the passage because it also refers to II Kings 15,29.

47. SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 113, and SCHOEPS, *o.c.*, p. 127.

48. SCHMIDTKE, *o.c.*, p. 114.

49. *Ibid.*, p. 117.

chus which seems to point at acquaintance with Jewish exegetical traditions.

2. The interpretation supposes knowledge of the Hebrew language.

3. Scribes and Pharisees are held to be the real deceivers of the Jewish people.

4. They have their own interpretation of the law which stands in the way of the knowledge of its real meaning.

5. The interpretations of the Nazoraeans show that a Christian has to live according to the Jewish law as far as he belongs to the Jewish people.

6. The Gospel was preached to the Jews first and next to the Gentiles.

In the interpretations we find continuously that the Jewish leaders deceived the people. Since in the Gospel of Matthew a similar dislike to the Jewish leaders can be found⁵⁰, it appears necessary to compare the Nazoraean and Matthean attitude.

We may say that both the Gospel and the interpretation are in opposition against an application of the law as practised by scribes and Pharisees. This only concerns the specific way in which this is done. One may say that we find two different expositions of the law: a Jewish and a Christian one. The Jewish one makes belief in Christ impossible. It therefore is supposed to deceive the people⁵¹.

However, in Matthew it is sometimes said that the leaders are hypocrites⁵², which is totally absent from the Nazoraean

50. See the chapters about scribes and Pharisees in the first Gospel in R. HUMMEL, *Die Auseinandersetzung zwischen Kirche und Judentum in Matthäusevangelium* in *Beitr. z. Ev. Theol.* 33, München 1963, p. 12-18; G. STRECKER, *o.c.*, p. 137-143; p. 137: « Die Polemik gegen den Pharisäismus, so wie ihn der Redaktor als Repräsentant der offiziellen Theologie des Judentums versteht, durchzieht das gesamte Evangelium... » R. WALKER, *Die Heilsgeschichte im ersten Evangelium* in *Forsch. z. Rel. u. Lit. des A. u. N.T.* 91, 1967, p. 17-29; B. RIGAU, *Témoignage de l'Évangile de Matthieu* in *Pour une Histoire de Jésus II*, Desclée De Brouwer 1967, p. 123-127.

51. D.R.A. HARE, *The Theme of Jewish Persecution of Christians in the Gospel according to St. Matthew* in *Soc. of New Test. Stud. Monogr. Series 6*, Cambridge 1967, p. 142: « There can be little doubt, however, that the kind of Jewish Christianity reflected in the First Gospel evinced an attitude toward Torah which was bound to bring Christian missionaries into conflict with the Pharisees and their teachers. While the validity of Torah is maintained, the rabbinic exegesis is treated ambivalently »; see also p. 143, and HUMMEL, *o.c.*, p. 55 and 158.

52. *Matth.* 15,7/*Mark* 7,6; 22,18; and 23, 13,15,23,25,27,28 and 29.

interpretations. An other difference between the Nazoraean interpretations and Matthew is that according to the Nazoraeans the Jewish leaders do not seem to be representatives of the Jewish people as a whole⁵³. Although the Jewish leaders reject the Christian message, the people is called upon to repent.

In the Nazoraean interpretation we meet an interesting remark on the mission to the Gentiles. We noticed a chronological order according to which first of all the message was brought to the Jews and next to the Gentiles. The ideas about the mission to the Gentiles in the first Gospel are not quite clear⁵⁴, but it seems that here Israel was rejected at the cost of the existence of the Church (cf. Matth. 21,43).

The agreement and the difference between Matthew and the Nazoraean ideas is interesting. We may say that it is impossible to imagine that the Gospel and the explanations originated within the same circle. We only need to refer to the interpretation of Is. 8,23 - 9,1 showing an underlying text which differs widely.

We have to explain the agreement in a different way. Is it possible to suppose that the Nazoraean interpretation shows a common background with one of the sources which was used by the author of the first Gospel? We might even point to the agreement between the source commonly called Q and the Nazoraean interpretation. Q shows a particular distaste for the Jewish leaders. Not Q but the author of the first Gospel introduced the idea of hypocrisy of the Jewish leaders⁵⁵. It is also conceivable that the same author is responsible for the remarks on the rejection of Israel.

We like to continue along this line. One often wonders whether the Gospel of Matthew can be called Jewish- or Gentile-Christian. Are these interpretations any help to defend the thesis that this Gospel was based upon Jewish-Christian tradition which were rewritten by a Gentile-Christian⁵⁶ ?

53. TRILLING, *o.c.*, p. 79 : « Aufs ganze gesehen werden die Unterschiede zwischen Volk und Führern wie zwischen den einzelnen massgebenden Gruppen abgebaut... » This applies to the Gospel of Matthew.

54. See especially the discussion in WALKER, *o.c.*

55. Cf. P. POKORNY, *Die Worte Jesu nach der Logienquelle im Lichte des zeitgenössischen Judentums in Kairos* N.F. XI 1969, p. 172-180.

56. See the discussion started again by P. NEPPER-CHRISTENSEN, *Das Matthäusevangelium ein judenchristliches Evangelium?* in *Acta Theol. Dan.* I, 1958. See also STRECKER, *o.c.*, p. 34, and WALKER, *o.c.*, p. 122.

If one accepts the common background of the Nazoraean interpretations and the Gospel of Matthew, we can even draw conclusions with regard to the origin of the Jewish-Christian sect of the Nazoraeans. In that case the origin has to be looked further in the apostolic times. In other words: the Nazoraeans can boast of an uninterrupted tradition from the very beginning of the Christian Church.

Finally these interpretations are interesting for our ideas about the real differences between Jews and Christians. The only difference existed in deviating interpretations of the Old Testament⁵⁷. The Jewish leaders were held responsible for these interpretations. For this reason it were these leaders who were accused of deceiving the people. The people itself is victim of their leaders.

These remarks, partially tentative, may serve to call attention to the Nazoraean interpretation of some passages in the book of Isaiah which appear not only to be of importance for our understanding of Jewish-Christianity but also of that of the origin of the Christian Church.

57. Cf. JEROME, in Is. 59,15 (*S. Hieronymi...*, p. 686, 56-57) : ... *in tantum ut quicumque* (scil. of the Jews) *a traditionibus Iudaeorum cupierit recedere, statim pateret insidiis et persecutionibus*. Also NEUSENER, *o.c.*, p. 26: « Wherever they (scil. Pharisaic sages) could establish themselves and found centers of the study... there the Christian view of the meaning of biblical, especially prophetic, revelation and its fulfillment made relatively little progress... Where the rabbis were not to be found... Christian biblical interpretation... found ready audience among the Jews. »

JUDÉO-CHRISTIANISME

IV

**RAPPORTS
AVEC LE GNOSTICISME**

R.McL. Wilson. — Jewish Christianity and Gnosticism

Il reste impossible de donner une réponse simple et définitive au problème des origines gnostiques. Au moins pourrait-on dire qu'il a existé une grande variété de formes de pensée, de tendances généralement classées sous le terme plutôt vague de Gnose, et qu'une conséquence historique de ces courants a été le Gnosticisme « classique » du second siècle. En cherchant à montrer que la gnose a eu son *Sitz-im-Leben* dans un milieu chrétien inspiré par l'apocalyptique judéo-chrétienne, Daniélou a opportunément attiré l'attention sur le judéo-christianisme comme sur l'un des canaux par où les idées ont cheminé jusqu'à former un système gnostique déterminé.

It remains impossible to give a simple and decisive answer to the problem of the origins of gnosis. At least, one could say that there existed a great variety of thought-forms and tendencies, which are generally classified in the quite vague category of Gnosis. The "classical" gnosticism of the second century is a consequence of these currents. In an attempt to show that Gnosis had its Sitz-im-Leben in a Christian milieu, inspired by Jewish-Christian apocalyptic, Daniélou has rightly drawn our attention to the fact that Jewish Christianity was a factor in the development of the ideas from which a precise gnostic system was formed.

E. Segelberg. — The Mandaean Week and the Problem of Jewish Christianity and Mandaean Relationship

Cet article est une contribution à la recherche des sources de la religion mandéenne. L'étude philologique des noms des jours de la semaine écarte l'origine iranienne au profit d'influences sémitiques et occidentales, juives ou syro-chrétiennes, difficiles à démêler. La substitution du dimanche au samedi comme premier jour de la semaine et jour sacré dénote la prépondérance de l'influence chrétienne ou judéo-chrétienne, et peut-être une tendance anti-juive. Des traces de dualisme dans le culte pourraient provenir d'éléments gnostiques-chrétiens.

This article is a contribution to the research on the sources of the Mandaean religion. A philological study of the words for the days of the week does not support the theory of Mandaean origin, and vindicates semitic and western, Jewish or Syrian-Christian influences, all of which are difficult to unravel. The change from Saturday to Sunday as the first day of the week and the sacred day, shows the great weight of Christian or Jewish-Christian influence, and, may be, an anti-Jewish tendency. Traces of dualism in cult might come from gnostic-Christian elements.

G. Kretschmar. — Christliches Passa im 2. Jahrhundert und die Ausbildung der christlichen Theologie

Au second siècle, outre la théologie des écoles et celle des gnostiques, la théologie des communautés d'Asie-Mineure doit retenir l'attention. C'est le lieu où s'élaborent une théologie originale de l'histoire du salut, autour de la célébration de la fête de Pâques, et une christologie, dans la méditation du mystère de la Pâque du Christ. Le « Martyre de Polycarpe » et les Homélie sur la Pâque notamment sont des sources précieuses d'une telle élaboration. La connaissance du milieu permet de juger du rapport entre « theoria » et « praxis ».

In the second century, beside the theological schools and gnostic theology, the theology of the Christian Asiatic communities should be closely considered. This is where a genuine theology of salvation history is worked out, in connection with the celebration of Easter, as well as a christology centered around the mystery of the death and resurrection of Christ. The Acts of Polycarp's martyrdom, and the paschal Homilies especially, are outstanding sources of such a theology. A better understanding of their "milieu" enables us to realize the relationships between "theory" and "practice".

JEWISH CHRISTIANITY AND GNOSTICISM

by R. McL. WILSON

University of St. Andrews, Fife

The problem of gnostic origins remains one of the great enigmas of early Christian history. Individual scholars, of course, and groups of scholars, have their own solutions, but they differ widely, and no one suggested solution has, in and by itself, commanded general agreement. We are faced with a multiplicity of hypotheses, all carefully argued and all stoutly defended by their adherents. It is not surprising that some have been tempted to follow the example of Alexander the Great and cut the Gordian knot, by advancing a simple clear-cut hypothesis and refusing to countenance any other. The question is whether such a procedure is ultimately adequate.

In part at least, this diversity of opinion is due to variety of definition, to differences in method and approach, to differences of interest and concern on the part of the scholars involved. To take the last point first, it is almost inevitable that specialists should be struck by the similarities between gnostic thought and their own fields of interest. So some stress the Greek element, others more vaguely the "oriental". Among the latter, some are more specific, and trace back the origins of gnostic ideas to Egypt, Iran or Mesopotamia. In recent years there has been a marked tendency to emphasise the Jewish contribution: Qumran, Rabbinic sources, the works of Philo, all present certain points of contact, and the place occupied in various gnostic systems by reinterpretation of the Genesis creation-story is beyond dispute. Concentration on the similarities however has sometimes led to a neglect of the differences — which may be equally important. Do these similarities entail dependence, on one side or the other — and

on which side? Are they such that the ideas in question must have come from this one source *and no other*? A jungle may have not one but many tracks leading through it, and some of them may intersect.

Again, some scholars have traced back particular ideas to their ultimate origin in some more primitive stage of thought; but they have not always considered the further questions (a) of the process by which and the channels through which these ideas passed on their way from the ultimate source to their place in the developed gnostic systems, and (b) of the possibilities of modification and adaptation which this process involved. The same imagery, the same terminology, may take on a completely new meaning in a different context. Moreover, the presence of particular ideas does not necessarily guarantee the existence of the fully developed systems of which they later form a part. A failure to note this point has sometimes led to the discovery of "gnostic myths" at a much earlier stage than is objectively justified by the evidence at our disposal.

Thirdly, there is the wide range of meaning accorded to such terms as gnosis, gnostic and gnosticism. At the one extreme, there are those whose interest lies in the second-century Christian heresy, within the context of the history of Christian doctrine, at the other, those who are concerned with the wider gnostic phenomenon, in all its ramifications—broadly speaking, those who speak of Gnosticism on the one hand, and those who talk in terms of Gnosis on the other; not to mention the attempts to achieve some greater degree of precision by the use of terms like pre-gnostic, proto-gnostic or gnosticising. The very variety of usage leads to divergent results, but any satisfactory solution must take due account of all points of view. The validity of the insights gained along various lines of approach must be recognised, but no one of the various "spheres of influence", to use van Unnik's phrase¹, can be identified at the moment as *the* exclusive source and origin of the gnostic movement. Whether in the further course of research it will be possible to narrow down the range of possibilities to a single one, which *can* be confidently identified as *the* source of the movement, remains to be seen.

1. *Newly Discovered Gnostic Documents* (ET London, 1960) 35.

A more profitable line of approach may be to recognise at the outset the fundamentally syncretistic character of all gnostic thinking. As van Unnik again has put it², the gnostics often acted on the principle « Je prends mon bien où je le trouve » — anything they could turn to account was utilised in their systems, biblical tradition, Greek mythology and philosophy, esoteric speculation of one kind or another. This does not however entail an identification of gnosticism, or gnosis, with syncretism — that would be merely another attempt at cutting the Gordian knot³. What it does entail is, first, the recognition that affinities and points of contact between gnostic thought on the one hand and various other systems on the other were bound to appear. The gnostics were men of their time, just as much as Jews or “orthodox” Christians or any other group, and used the language and concepts and thought-forms of the period. But, secondly, while many of the ideas and much of the terminology are shared with Judaism or Christianity or with some form of contemporary Greek philosophy, gnosticism as a whole is different from all of these. The question then arises: what is it that is distinctive about gnostic thinking? What factors are common to all the gnostic systems, but not shared by other movements of the period? Hans Jonas, for example⁴, has singled out “the tragic split in the deity”: “a Gnosticism without a fallen god, without benighted creator and sinister creation, without alien soul, cosmic captivity and acosmic salvation, without the self-redeeming of the Deity — in short: a Gnosis without divine tragedy will not meet specifications”.

Such a definition necessitates a distinction between Gnosticism so defined and a wider, vaguer Gnosis, for while there is no evidence for such a Gnosticism in documents prior to the second Christian century it is abundantly clear that there were trends in this direction even earlier. The distinction should not however be made so rigid as to involve a separa-

2. *Op. cit.* 91.

3. Cf. JONAS, *Gnosis und spätantiker Geist* (Göttingen 21954) I, 77 ff.

4. *The Bible in Modern Scholarship* (ed. J. P. HYATT, Nashville 1965), 286, 293; cf. also his contribution to the Messina Colloquium volume *Le Origini dello Gnosticismo* (ed U. BIANCHI, Leiden 1967) 90 ff.

tion — there is difference, but there is also continuity⁵. Somewhere in the course of the first century, at the latest in the early decades of the second, something happened which had the effect of crystallising what had been trends and tendencies into Gnosticism proper. The point to be noted here is that the trends and tendencies, the affinities with gnostic thought, which can be detected for example in the New Testament or in Philo are in themselves no guarantee that Gnosticism as above defined was already present. One problem is that it is almost impossible to give any shape or form to this vaguer Gnosis except in the light of developed Gnosticism — which may mean the reading of first-century texts through second-century spectacles. We cannot exclude the possibility that there was something like a full-scale Gnosticism outside of, and perhaps even prior to, the classical Christian Gnosticism — the Corpus Hermeticum must be taken into consideration here ; but we cannot simply take this possibility for granted, as if it were established fact. We may suspect non-Christian documents underlying such texts as the Apocryphon of John, but suspicion is not proof. The fact that we can eliminate Christian elements and still be left with a fairly complete and coherent system does not necessarily mean that such a system ever existed. Once again the possibility remains, but it cannot be taken for granted.

On such a line of approach the question of ultimate origins is no longer of central importance. We can recognise several "spheres of influence", without the need to claim a dominant place for any one of them. There is room also for recognition of the effects of mutual interaction, of convergence of ideas, of the assumption that what in another tradition is similar is in fact the same. Nor is it urgent for the moment to identify the precise point at which Gnosis passes into Gnosticism, although that may become clearer with the progress of research. For the present we can plot fairly accurately the upper and

5. K. Rudolph (Th.R. 36 (1971) 18 ff.) objects to the *Auseinanderreissen* of Gnosis and Gnosticism, and legitimately if what belongs together was being "rent asunder". But Jonas (*The Bible in Modern Scholarship*, 291) had already protested against the idea of a smooth "transition" rather than a decisive break. There is a continuity in the ideas and terminology employed, but there is also a difference in the use that is made of them.

lower limits ; it is a question of closing the gap, and if need be bringing down the lower limit as new evidence is produced. The more immediate concerns should be on the one hand to evaluate the available gnostic documents in their context, to understand the meaning they had for the gnostics, the significance in a gnostic context of the terms and concepts employed, and the differences which this context imposed ; and on the other hand, to explore the proximate channels through which such ideas passed from other sources into gnosticism.

It is in this latter perspective that Cardinal Daniélou's theory of a link between Jewish Christianity and Gnosticism finds its place. As already noted, considerable attention has of late been devoted to the Jewish element in the gnostic systems — but what does this imply ? Origin *within* Judaism, a pre-Christian Jewish gnosticism, a movement started by and among Jews ? If so, was it Palestinian or Diaspora Judaism — or was it some form of heterodox Judaism ? Or again, was it somewhere in proximity to Judaism, under some degree of Jewish influence, but not within Judaism itself ? Here of course the Samaritan Simon Magus, traditionally "the father of all heresies", comes into the picture. On the other side Hans Jonas has raised some very relevant questions on the subject, and while such a writer as Philo shows affinities with gnosticism there are also differences to be taken into account ⁶.

One of Jonas' criticisms of "the Judaistic thesis"⁷ may be summed up in a single sentence : "Samaritans had reasons for kicking against official Judaism, for an antagonistic posture, which those in the main branch had not"⁸. The point here is the anti-Jewish animus which marks so much gnostic thinking — the depreciation of the God of the Old Testament, the radical re-interpretation of Old Testament material, especially the early chapters of Genesis, and so on. It may be legitimate enough to speak of Jewish gnosis, in a broad sense, and even to include under this head the Hekhaloth mysticism explored by Gershom Scholem⁹, but while there is a certain continuity

6. See *The Bible in Modern Scholarship*, 286 ff., also *The Gnostic Religion* (Boston 1958) 33 f. For Philo, cf. M. Simon in *Le Origini*, 359 ff.

7. The phrase comes from *The Gnostic Religion*, 33, n. 1.

8. *The Bible in Modern Scholarship*, 292.

9. E.g. *Jewish Gnosticism, Merkabah Mysticism and Talmudic Tradition* (New York 1960) ; but cf. Jonas, *op. cit.* 290 f.

of development from this gnosis to gnosticism, there is no smooth transition, but also a discontinuity, indeed a radical break. This is, incidentally, one of the advantages of making a distinction between Gnosis and Gnosticism.

The points made by Jonas, as he himself recognises, do not absolutely rule out the possibility of a Jewish origin, but they do place it very much in question. It may be that some Jews reacted violently to the catastrophe of A.D. 70, so violently indeed as to turn their ancestral traditions upside down¹⁰; but this is probably not the whole story. One might think also of Gentiles who had suffered at the hands of their Jewish neighbours during one or other of the risings of the period, although this possibility must be considered distinctly more remote, since it would not explain other elements such as the assimilation of Christian ideas. But Jewish Christians also suffered at the hands of Jews, if we may believe the evidence of Acts and other sources, and they could certainly have provided a channel for the transmission of Jewish ideas¹¹.

One difficulty is the fact that gnostic use of the Old Testament is comparatively restricted — almost as if the people who developed the gnostic systems knew little more than the book of Genesis. Yet it may be that absence of reference should not be taken to imply ignorance — the boast of the Demiurge in the Apocryphon of John is after all taken from Deuteronomy 5:9 and Exodus 20:3,5, while the Valentinians expressly say that he spoke through the prophets (Iren. 1.5.4, quoting Is. 45:5, 46:9). Possibly, then, the concentration on Genesis merely reflects the interest of the gnostics concerned, and not the extent of their knowledge of the Old Testament¹². What they were interested in was simply the cosmogony, the story of how the human situation as they saw it came about. Other aspects of the Old Testament literature had not the same relevance for their purpose.

Investigation of the gnostic problem, as already noted, has long been complicated by variety of definition, and by the fact that the same terms have to serve two functions. As Cardinal

10. The view advanced by R. M. GRANT, *Gnosticism and Early Christianity* (London and New York 21966).

11. Cardinal Daniélou (*Aspects du judéo-christianisme*, Paris 1965, 146) modifies Grant's theory to relate specifically to Jewish Christianity.

12. Cf. Johannes Munck's quotation from Macaulay, cited below, p. 269.

Daniélou observes, Irenaeus refutes "the falsely so-called gnosis", and by that very fact recognises the existence of a true gnosis¹³. Clement of Alexandria's "true Gnostic" is not a heretic, but a Christian who has penetrated more deeply into the mysteries of the faith than the ordinary believer. More recently R. P. Casey¹⁴, opposing the "general and generalised impression that *gnosis* and Gnosticism were significant factors in the origins of Christianity", speaks repeatedly of a Christian gnosis — which to the unwary might seem to play into the hands of his opponents. On the other hand, Bultmann, in the section of his *Theologie* devoted to *Gnostische Motive*, writes: "Soweit die christliche Verkündigung der alttestamentlich-jüdischen und urgemeindlichen Tradition treu blieb, sind entscheidende Gegensätze zur Gnosis sofort deutlich"¹⁵. Surprisingly little consideration has yet been given to the possibility that it was not a case of Gnostics borrowing from "orthodox", or the New Testament from a vaguely defined "Gnosis", but that both "orthodox" and Gnostics (in the narrower sense) were drawing upon the same older tradition. Here again Cardinal Daniélou's theory is much to the point.

In a paper delivered in Strasbourg¹⁶ he writes: « J'entends par gnose une connaissance ésotérique portant sur les habitats célestes et infernaux, les noms des anges, les hypostases divines. » These speculations are found both in documents of the Church and in those of heterodox groups, especially gnosticism, and the argument is that they are of Jewish origin, more particularly from Jewish apocalyptic. Consequently, gnosis has its *Sitz im Leben* in a Christian milieu inspired by Jewish-Christian apocalyptic, which is what he calls a Jewish-Christian milieu. The case is presented in three stages, first the assembling of the sources in which this tradition may be found, then an examination of its content to establish its Jewish character, and finally the demonstration that this gnosis is a continuation

13. It is striking that some of the closest parallels to the Gospel of Philip occur in the works of Irenaeus, not where he is quoting gnostic material in the *Adversus Haereses* but in his own *Demonstratio*.

14. *The Background of the New Testament and its Eschatology* (ed. W. D. DAVIES and D. DAUBE, Cambridge 1964) 52 ff.

15. *Theologie des Neuen Testaments* (Tübingen 1948) 167. Cf. also DODD, *According to the Scriptures* (London 1953) 136 f., quoted below, p. 268.

16. *Aspects du judéo-christianisme*, 139.

of an older speculative exegesis of the Old Testament and in particular of the early chapters of Genesis. It should be added that this paper is in some sense a distillation and refinement of views already sketched some years earlier in *Théologie du judéo-christianisme*¹⁷.

Broadly speaking, this theory has much to commend it. The earliest Christians were Jews to a man. Whatever the degree of their exposure to hellenistic influences, their roots were in the Old Testament and Jewish tradition, and their earliest ventures into the realm of Christian theology concerned the relation of their new faith to the old. Inevitably they carried over many elements from the old faith to the new, and in consequence they gave to Christian thinking a distinctive "biblical" stamp which it has never entirely lost. On the other hand it would be a mistake to think of this Jewish-Christian tradition passing through a sealed tube, isolated from and unaffected by the ideas of the world outside. With the spread of the Christian mission outside of Palestine, even Jewish Christians were confronted by the problem of making their faith intelligible to men of different background and environment. Years ago, F. C. Burkitt wrote that the best way to understand some second-century Gnostics was to think of them as Christians who sought "to set forth the living essence of their Religion in a form uncontaminated by the Jewish envelope in which they had received it, and expressed in terms more suited (as they might say) to the cosmogony and philosophy of their enlightened age¹⁸." From this point of view the gnostic controversy is an early example of the problem that confronts the Church in every age — how to make the faith relevant in a changing situation, without making such concessions to "modernity" as to deprive it of its distinctive character. As Dodd puts it¹⁹, "in the controversy with Gnosticism... the main point at issue was whether the Christian faith could be detached from its biblical and historical basis and presented as a form of Hellenistic theosophy." Victory

17. Tournai 1958.

18. *Church and Gnosis* (Cambridge 1932) 27 ff. Dodd finds Burkitt's vindication of the essential Christianity of Valentinus "convincing" (*Interpretation of the Fourth Gospel*, Cambridge 1953, 101, n. 4). But what is true of Valentinianism does not necessarily hold for other groups.

19. *According to the Scriptures*, 136 f.

lay with those who rejected the Gnostic proposals for thorough hellenisation — “this biblical substructure is so firmly bonded into the whole edifice that no amount of Hellenizing ever destroyed, or ever could destroy, its basic character.” Indeed, the evidence of some of the Nag Hammadi documents is enough to show that even the gnostics could not entirely get rid of it — in this respect Burkitt’s view now requires some modification.

A second point which calls for mention is the danger, underlined by Johannes Munck²⁰, of so extending the conception of Jewish Christianity as to make everything Jewish-Christian. There have been periods in New Testament study at which the influence of Paul was detected in so many places that one could justly speak of an “all-pervasive Paulinism”, and as Munck himself observes there is a parallel in research into gnosticism, “where insufficiently defined limits allow everything to be included as gnostic.” Munck in this connection had his own point of view, which has not won the general assent of scholars, but the questions he raises deserve consideration. How far, for example, are the Jewish or Jewish-Christian features due to a direct continuity with the earliest Christian community, and how far are they the result of a Judaising process at a later stage, among Gentiles? The case of the Earl of Crawford, which Munck quotes from Macaulay’s *History of England*, provides food for thought²¹.

Jewish Christianity, then, should probably not be considered the only factor, the only channel through which such ideas were handed down; nor should it be treated as if these ideas were, in the course of transmission, completely sealed off from other influences. The course of history was probably rather more complex than that. The presence of Jewish and Jewish-Christian elements in some gnostic documents from

20. *New Testament Studies* VI (1960) 113.

21. *Op cit.* 110: “He had a text from the Pentateuch or the Prophets ready for every occasion. He filled the dispatches with allusions to Ishmael and Hagar, Hannah and Eli, Elijah, Nehemiah and Zerubbabel, and adorned his oratory with quotations from Ezra and Haggai. It is a circumstance strikingly characteristic of the man, and the school in which he had been trained, that, in all the mass of the writing which has come down to us, there is not a single word indicating that he had ever in his life heard of the New Testament.”

Nag Hammadi has been demonstrated by Alexander Böhlig²², and some of the other contributions to the Messina Colloquium on the origins of Gnosticism have also underlined the Jewish element. Some of this material may have come direct from Jewish sources, at one stage or another in the process of development; but Jewish Christianity must also be considered as a possible channel for these ideas. In either case the material has been subjected to some degree of transmutation.

Two corollaries which would seem to be implied are (a) that the "tragic split" does not belong in the earliest Jewish-Christian stage of the development, which would place the decisive turn to the distinctively Gnostic attitude (in the narrower sense of the term) fairly late in the first century, if not into the second; and, perhaps more important, (b) that if material common to "orthodox" Christianity and Gnosticism has been mediated from Judaism through Jewish Christianity, these would be among the oldest elements of all. Moreover, the fact that some of Böhlig's parallels are from Rabbinic sources would suggest that at these points all three—"orthodox" Christianity, Gnosticism and Rabbinic tradition—have drawn upon much older material which goes back at least to the earliest days of the Christian era. But this opens up a field which has yet to be fully explored.

One final question relates to the definition of Jewish Christianity. Munck, as already noted, expresses his doubts about the criteria employed, and warns against the danger of making everything Jewish-Christian. A case in point is that of Paul. Cardinal Daniélou justly writes: « s'il n'est pas judéo-chrétien au second sens que nous avons donné au mot (i.e. as belonging to the Jerusalem church), (il) l'est dans ce troisième sens (i.e. of a form of thought "qui s'exprime dans des cadres empruntés au judaïsme")²³. » Now Paul was a Jew by birth, a Pharisee of the Pharisees, and therefore could legitimately be called a Jewish Christian; yet it is probable that most people, like R. N. Longenecker²⁴, will wish to make some dis-

22. *Le Origini*, 109 ff; also (as two separate papers) in *Mysterion und Wahrheit* (Leiden 1968) 80 ff.

23. *Théologie*, 19.

24. *The Christology of Early Jewish Christianity* (London 1970).

inction between Pauline and Jewish Christianity. Indeed in his paper in *Aspects du judéo-christianisme*²⁵ M. le Cardinal appears to make some concessions to this view: "toute sa vie il a combattu la gnose judéo-chrétienne, dans la mesure où celle-ci mettait l'accent sur la connaissance des secrets du monde céleste, en montrant que l'essentiel était la foi au Christ mort et ressuscité... Mais en même temps Paul déclare lui-même qu'il n'ignore pas les secrets célestes." Paul's position "ressemble à celle des mystiques authentiques qui mettent en garde contre la mystique à cause des abus qui peuvent en être faits." The esoteric gnosis was not the essential thing; what was essential was the saving event in Christ.

Longenecker on the other hand would set Jewish Christianity apart "as an entity able to be distinguished from both Judaism and Pauline Christianity", and lists "at least three ways" in which the Jewish Christians were distinctive from the Pauline²⁶. The difference here is quite clearly one of definition — Longenecker is thinking in terms of a historical entity with a definite history, whereas Cardinal Daniélou's original definition was in terms of a form of thought expressed in categories derived from late Judaism.

Each of these positions has its own validity in terms of the definition presented in each case. The question is: to what extent are they mutually compatible? Is there a danger of confusion if Jewish Christianity is seen on the one hand as a historical entity from which Paul is excluded because of the known differences between Pauline Christianity and Jewish Christianity as more narrowly defined, and on the other as a form of thought by which Pauline Christianity also is marked? It might make for clarity if we were to restrict the term Jewish Christianity more closely to the historical phenomenon, recognising at the same time that Paul and Pauline Christianity represent one particular off-shoot, still marked at many points by the original Jewish Christian character but developing in its own way. Perhaps some such compromise would do justice to the valid insights on both sides.

To sum up, the resultant picture would be one of a variety of forms of thought, of trends and tendencies, which may be

25. *Aspects*, 143 f.

26. *Op. cit.* 6.

generally subsumed under the rather vague heading of Gnosis. One outcome of this variety, in the course of the historical development and under the influence of factors which are not always open to our investigation, was the "classical" Gnosticism of the second century, and one of the channels along which ideas were transmitted from earlier sources into the developed gnostic systems was early Jewish Christianity. It was not the only channel, and it does not provide a final answer to all the questions posed by the Gnostic problem, but it was one channel, and it is one small part of our debt to Cardinal Daniélou's researches that he has drawn our attention to it.

THE MANDAEAN WEEK AND THE PROBLEM OF JEWISH CHRISTIANITY AND MANDAEAN RELATIONSHIP

by E. SEGELBERG

Dalhousie University, Halifax, N.S.

Scholars have for decades been fascinated by the problem of what the sources for the Mandaean religion and its literature are. Obviously there is a good deal of Christian influence; but in what way it has entered the tradition is rather obscure. There are a great many possibilities: The dominant way seems not that of direct quotation from the Sacred books of the Old or New Testament but rather of indirect influence through oral tradition. Among the possible sources is also the Jewish Christian tradition, perhaps even Jewish Christianity blended with Gnostic ideas, sources related to such texts as the Odes of Solomon.

At the present stage of research, however, we are not able with greater accuracy to distinguish clearly the one source from the other. This is due to the fact that the study of the stratification of the Mandaean literature although successfully undertaken by V. Schou Pedersen already in the 1940's has not been continued¹.

In the area of the Mandaean institutions we have been able to show with some certainty that the Mandaean baptism and ordination ritual belong to the heritage brought by the Mandaeans from the West. At present it seems impossible to determine whether the actual source is Jewish, Hellenistic Christian or Jewish Christian. The three traditions are, in those two areas, so closely related that generally it is very hard

1. *Bidrag til en analyse af de mandaeiske skrifter*. Aarhus 1940. For abbreviations, see p. 286.

to distinguish between them. Therefore when it comes to using the Mandaean literature or Mandaean institutions as sources for Jewish Christianity one has to act with greatest care. The situation is rather that we have to acknowledge that Mandaeism cannot be used as a source for our knowing Jewish Christianity, but that from what we know of Jewish Christianity from other sources we may be able to identify Jewish Christian elements in the Mandaean literature or liturgy and they may help us to fill in gaps in our knowledge of Jewish Christianity.

This present study is an attempt to solve the problem of the Mandaean week and the reason why Sunday became the Mandaean holiday. It will shed light on the problem, facing the scholar who wants to study the possible Jewish Christian element in Mandaeism. The Sabbath along with circumcision "remained inwardly a rallying symbol and outwardly a manifestation of the people of Israel and their piety throughout the ages²". In case the Mandaeans have a Jewish background, what happened to that their supposed heritage?

I. The Mandaean Week

K. Rudolph seems to express a fairly general agreement among scholars when he states that the Mandaean Sunday indicates at least some Christian influence on the Mandaean tradition (II, p. 322 sq; 330 sq). In a recent publication, he has modified his interpretation of the term *anpia juma*, which he had, previously regarded as possibly indicating an earlier Sabbath eve celebration. (*Die Rel. der Mandaeer*, p. 444; II, p. 330). As regards the weekdays, Rudolph refers to Taqizadeh et alii assuming that the names of the weekdays as well as the term for week (*haftā*) are of "Persian" background.

There seems to be a fairly complicated history behind the present practice and doctrine of Sunday among the Mandaeans. To throw more light on the matter it seems appropriate to study first the history of the Mandaean week and then the peculiar status of its first day.

Although a Persian term for « week » is known in late Mandaean³, an earlier Semitic term *šaba*, originally meaning

2. H. RIESENFELD, *The Gospel Tradition* (Fortress Press, Philadelphia, 1970, Chapter on "The Sabbath and the Lord's Day", p. 111).

3. This term *haftā* is not observed in the Mandaean literature but only

"seven" is well attested being part of the very names of "Sunday"⁴. Sunday in Mandaic is called *habšaba*, obviously the same as the Syriac *ḥad bešabba*, the first day of the week⁵. The term *habšaba* also means week in compound names of the weekdays (ML, p. 196, 201).

'*Urubta*⁶ occasionally also has the meaning week⁷. Rudolph regards the term *habšabā* as derived from Christian sources, the term being the same among Syrian Christians :

in modern spoken Mandaic and consequently cannot be used to prove any Persian influence in the basic Mandaean tradition. Drower-Macuch, *A Mandaean Dictionary* (= *Dict.*), ad verbum.

4. (ML p. 189 etc.) Cf. Talmudic שַׁבָּת (Schabb. 156a) denoting also week.
5. H. RIESENFELD, *op. cit.*, p. 128 sq. In this eminent study one should note that the author (p. 124) not quite accurately connects Sabbath and Sunday: When discussing the expression τῆ μίᾳ τῶν σαββάτων, he says: "When our Bible translation renders this as 'the first day of the week', this is misleading insofar as the day even in its Christian nomenclature was still attached to the Sabbath" (p. 124). Riesenfeld obviously does not observe that τὰ σαββάτα here does not mean Sabbath but week and the whole expression is merely a literal translation of the Aramaic *ḥad bešabba*. Quite correctly Riesenfeld stresses the fact that the special Christian celebration followed those of the Jewish Christian participation in the temple or synagogue worship. He further states: "Not the day, but rather the night seems to have been the oldest time for worship in the Christian church" (p. 128). It would have been helpful if the author had more emphasized the fact that the early Christians, following the most common custom of their Jewish compatriotes, (and as it seems of the Mandaeans) regarded the sunset as the beginning of the day. In New Testament times there were two traditions as regards the beginning of the day. The synoptics adhere to the ancient, Galilaean tradition of reckoning the day from sunrise to sunrise, whereas the Johannine tradition follows the Jewish main tradition prevailing since the late fifth or early fourth century B.C. reckoning from sunset to sunset (J. MORGENSTERN, *Some significant Antecedents of Christianity*, *Studia Post-Biblica* 12, Leiden, 1966, p. 8 sq.). The Johannine tradition became that of the Church. Although the Galilaean tradition had some followers in the apostolic times, it seems likely that one should rather use the Johannine tradition when discussing the transition from Sabbath to Sunday.

Riesenfeld seems not to have this fact in mind when he writes: "The circumstances were thus that the Christians celebrated their services mainly during the night following the Sabbath, but that they consciously repudiated the Jewish legal enactment which regulated the outward pattern of the Sabbath day" (p. 131). If the night following the Sabbath day did not belong to the Sabbath, there was no reason to fight Sabbath regulations.

6. *Dict.*, p. 346.

7. *Dict.*, p. 346.

Dazu muss man nun auch das philologische Argument stellen, dass *habšaba* auf das christlich-syrische *had bešabbā* zurückgeht. Die Sonntagsfeier ist also offenbar eine Entlehnung aus dem christlichem Bereich bzw. Anpassung an ihn (II p. 327; *Rel.* p. 444). Vielleicht liegt eine Anpassung an das Christentum (Name) vor, allerdings in Gestalt einer Protestumkehrung und in Anknüpfung an eine nichtchristliche Schätzung des *dies solis* (*Rel.* p. 444).

The argument is not quite convincing because the term, although common among Syrian Christians, is also used by the Jews. Oddly enough Rudolph (II, p. 327, n. 4) refers to the Talmudic term *had bešubba* (erster Wochentag) without noticing that the Mandaean term might equally well be derived from a Jewish source. There is nothing peculiarly Christian about the term. Had they used the term *kyriakē*, the Lord's Day, it would have been more significant. This term is occasionally used in the Syriac N.T., e.g. Apoc. 1.10: *yawmā demoryā*⁸.

The names of the weekdays, Monday - Thursday, simply tell the number of the day: *trin habešabba*, *telata*, *arba*, *hamša*, and this in accordance with both the Jewish and the well known Greek Christian as well as the Latin Christian and the Syrian usages. It is not possible to distinguish between a Jewish or Christian background here.

The name for Friday causes considerable difficulty. The Syriac term '*rubtā*, Aram. עֲרִיבְתָא, occasionally occurs as Mand. '*urubta* or '*urupta* meaning also week⁹. The references in Drower Macuch Dictionary are from at least partly late texts such as *Haran Gawaita* and *Asfar Malwaše*. The original and general meaning of the word is "eve"; an earlier meaning was "evening before", which later denoted the whole day before the Sabbath. This is also the common usage among Jews עֶרֶב שַׁבַּי, '*rb šabai*. It is obvious that this is an old term attesting the continuity with the Jewish and Syrian Christian and Mandaean culture¹⁰.

The word '*urubta* is, however, not the term used in the liturgies. In the probably later rubrics, but not in the texts

8. Cf. *Didask. Syr.* 58, 28; 59, 2.

9. In Aramaic the term עֲרִיבְתָא is attested already in the 5th century B.C. from the Elephantine ostraca, Coll. Clermont-Ganneau, n° 204. A. DUPONT-SOMMER, *Sabbat et Parascève à Eléphantine d'après les ostraca araméens inédits*, Paris, 1950, p. 3. The Mandaic form is closely connected with the Judeo-Palestinian עֲרִיבְתָא as well as the Syriac form '*rubta*.

10. See note 12.

(ML p. 217) we find *iuma d rahaṭia* (in HG, the same aforementioned occurs: *iuma d-rahaṭia... d-'rubta*, *Dict.* p. 346). Drower-Macuch, following Lidzbarski, suggests the translation "of streams"? The name is derived from the root *rhṭ* (hebr. *ruṣ*) run, hasten, move quickly, flow swiftly. It is hard to question the questionmark. Although the stream means so much to the Mandaean one would not expect it to be especially connected with Friday. It could hardly refer to purification rites supposedly performed in earlier times as a preparation for the supposed Mandaean Sabbath celebration¹¹. An explanation, such as the day forerunning the Sabbath, would be in keeping with the idea of Sabbath eve, but it does not seem entirely reasonable. More likely would be an attempt to regard it as a rendering of *paraskeuē* — the day of preparations, the day when one is busy, industrious (*raḥṭnā*), preparing for the Sabbath.

F. Rundgren suggests two possible solutions: 1.— Starting from Syriac *reḥeṭ*, "run, congregate" combined with Aramaic *raḥṭā*, influenced by Arabic *raḥṭ*, "a small group of people", congregation = Arab. *yawm al-gum'a* = Friday¹². 2.— Starting from *rahhāṭā*, "cursor" = praecursor, pl. abstr. *rah(h)āṭē*, "praeliminaria", = *paraskeuai*¹³.

In the first case *raḥṭa* thus would be derived from Arabic and due to late Moslem influence. The earlier term would then be *'urubta*. In the second case we would, for the first time, have a Semitic rendering of the Greek *paraskeuē*. In both cases we would have an indication of the Western origin of the Mandaean

11. An answer to our problem may be found in the explanation of the intercalary days according to Thousand and Twelve Questions (ed. Drower, p. 116, 18): For the first day belongs to the King of Kings, Father of all worlds: in it He who is great and lofty created himself. The second day is that in which the Lord of celestial Majesty (*Rabuta*) created himself. The third day is *Mara d-Rabutha's*, in which is *Manda d-Hiia...*; in it he created himself. The fourth day is *Mara d-Rabutha's*, he who is *Dmuth-Kuṣṭa*; he created himself therein. (So follows the important notice regarding the fifth day) On the fifth day, which is the day of commemorations, *running streams were distributed*, for he, *Mara d-Rabutha*, divider of running streams, created himself therein. Text of this last part, p. 20: *yuma hamsiaia d-hu yuma dukrania 'tpalag bgauḥ rahaṭia dhu mara d-rabuta palig rahaṭia bgauḥ 'ṣṭarar d-hinun...* This may be a late explanation.

12. The Mishnaic Hebrew form ערב שבת is attested from the II cent. A.D. Cf. DUPONT-SOMMER, *op. cit.*, p. 3.

13. In letter to the author 10 May 1971.

terminology, the second case an unusually strong one, as one would assume that the term *paraskeuē*, known only from Greek (Josephus, *Ant.* 16, 163; Mt 27, 62; Mk 15, 42, etc.) was coined among Greek speaking Jews. Most likely, translation into Aramaic took place in the West, but so far I have not found the equivalent Hebrew or Aramaic term. Do we in the Mandaean term have an indication of what was the Aramaic term? Whatever be the explanation of *rahaṭia* one thing is worth observing, that the Mandaean as well as the Jewish and Christian way of merely counting the number of the days breaks off with Friday, and that the Jewish term survives in Mand. 'rubta.

Saturday finally is called *iuma d-šabta/šapta*. Its background is obvious, although it is not possible to say whether it is from Jewish or Christian sources.

The word Sabbath is attested in Akkadian, is common in Hebrew and observed in Aramaic already in the 5th century B.C. The Mandaean form is close to that of Palestinian Aramaic and Syriac. The word is also known as a loanword in Greek and Latin¹⁴. Widengren observes that the Middle Iranian *šanbaḍ* is to be derived from a "Mandaic" *šanba*. Actually the word is *šabba*¹⁵. This is again an indication of the Western origin of Mandaean terminology.

So far we seem entitled to state that the Mandaean week might easily be derived either from Jewish or Christian sources, other possibilities are rather to be excluded. The ancient Roman week, beginning with Saturday, having the names of weekdays connected with the planets, a custom originating in Mesopotamia must be excluded as a possible source. The Seven, being powers of darkness, could not possibly be used to name Mandaean weekdays. The Coptic Manichaean week beginning with Saturday must also be excluded as a source.

14. Earliest Aramaic form from the Elephantine ostraca, Coll. Clermont-Ganneau n° 152, 186: **בשבת** : **בשבת** **ער יום שבת** resp. Jewish Palestinian fem. sg. abs. **שבת** (**שׁוּבַת**) emph. **שבתא** (**שׁוּבַתַּא**). G. DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinensischen Aramäisch*, p. 247. In Christian Palestinian Aramaic. *šubtā*. F. SCHULTHESS, *Grammatik des christlich-palestin. Aramäisch*, p. 54. Cf. DUPONT-SOMMER, *op. cit.*, p. 4, 5, sqq.

15. G. WIDENGREN, *The Status of the Jews in the Sassanian Empire*, in *Iranica Antiqua* I, p. 122, n. 4.

Taqizadeh¹⁶ observes that the Mandaean week, also bears some similarity to the Persian week. "The Persian names of the days of the week are made by prefixing the Persian numbers from one to five, to the word *Shanba* (Saturday), *Yekshanba* is thus Sunday, *Doshanba* is Monday and so forth". He then explains how the Mandaean names are quite similar. He continues: "Only Friday in both languages has a distinctive name, as has also Saturday with the MM" (p. 60). Taqizadeh seems not quite clear about the name for Saturday; from what he said above it should be, and is, *šanba*. Rudolph seems to accept this theory (II p. 330), although he also takes for granted that the name for Sunday, *habšaba*, is quite obviously derived from the Christian Syrian vocabulary, indicating the Christian origin of the Mandaean Sunday (I p. 109). The Persian week, however, is rather a Semitic import. The very word *šanba* = Saturday and week, is not Persian but a Semitic loanword although known already from Middle Iranian texts¹⁷.

Taqizadeh does not inform us about the Persian name for Friday which is *gom'a* obviously derived from Arabic *yawm al-gum'a*, the day of congregating, thus a term connected with Moslem practices. Even in that respect the Persian week is indebted to a foreign language. This again strengthens our opposition to attributing the Mandaean week to Persian influence. There seems to be every reason to accept the Mandaean weekdays as just preserving the ancient Jewish and Syrian-Christian names which have been accepted partly in translation, partly as loanwords by the Persians. There is nothing particularly Christian about the *Habšaba* although used by the Syrian Christians. It would have been quite different if the Mandaean name were a rendering of "the Lord's Day", rarely occurring in the Syrian N.T.

16. *An ancient Persian Practice preserved by a non-Iranian people*. BSOS, vol. 9, (1938), p. 503-619.

17. G. Widengren observes "that the word *šanbaq* or *šanbah* was known to Nöldeke only from New Persian literature but has now been found also in Middle Iranian texts. This form with the development *bb* > *nb*... would seem to hint at a Babylonian Aramaic dialect as the origin of the word in question which agrees well with such a place as Seleucia-Ktesiphon or *Māhōzā*, the capital of the Iranian empire where Iranians and Jews met daily in friendly contact" (*The Status of the Jews in the Sassanian Empire*, p. 121 sq.). Cf. *Dict.* p. 444.

II. The Position of the Mandaean Sunday

The peculiar position of the Mandaean Sunday is obvious. It is called the head of the days (*riš iuma*, ML 183,10; 186,5). Sunday is regarded the first day and thus as older than the Sabbath. Being the first day of creation, Sunday is the more venerable day (*habšaba qasiš men šapta*, Gy 288, 9 sq.); Sunday is the day of *Manda d Hiia*'s epiphany (ML p. 184 sqq.)¹⁸. Sunday is further personified, regarded as a saviour spirit (ML p. 161, 1; CP 95; ML 75 sq. = CP 113)¹⁹.

Why has Sunday become so prominent? Are we dealing with a Christian and/or Mithraic influence? Is it due to a peculiar Mandaean development, abandoning a hated Jewish custom, substituting instead Sabbath by the first day of the week as its own day? One solution can probably be discounted immediately in spite of Reitzenstein, a.o., favouring it: the Mithraic. There is generally very little direct influence from the Mithra cult, if any, in Mandaeism and here it seems most unlikely. In the Mandaean Sunday there is no connexion with Mithra or the sun at all. Sunday as the main day seems to belong to a comparatively early stratum. Schou Pedersen (*op. cit.* p. 183 sqq., 219) regards the Sunday as derived from a period when the Mandaeans supposedly formed a Christian sect. It seems, however, most unlikely that the Mandaeans were ever Christians.

The three *enyane* and *draše* belonging to the *rahmē* of Sunday, as well as most other hymns of the weekly office give the impression of being early: the mythology is simple, the mythological figures very few. The only mentionings of Sion and of Karmel in the ML are found there (ML p. 215, 203; CP 139, 153). Especially interesting is the hymn which, although belonging to the Friday office, polarizes Sabbath and Sunday: ML 209-212; CP 149. The setting is at the door of the synagogue (*bit ama*, the term also Jb 67,7; 93,8,12, and more fully: *bit ama d-jahuṭaiia*, Gy 56,7; *Dict.* p. 21, 63) where Miriai meets her mother. Is the synagogue in Mesopotamia or in Palestine? The dialogue of this *enyana* is between the mother and Miriai, her daughter, who has defected from Jewry to Mandaeism.

18. RUDOLPH I, p. 140 sq.

19. RUDOLPH I, p. 32.

One gets the impression it is a very real situation, in which *Naširutha* is an attractive force and Judaism is on the defensive. The mischievous daughter hates Judaism, the Synagogue and the phylacteries (*tutiṭtā*); she works on the Sabbath and has rejected the law, "which the seven have bound in Jerusalem". The positive new is her love for the *naširutha*, the *maškna* and the freshly picked wreaths and that on Sunday she does not work²⁰. There follow expressions of hate against the Jews, all priests, and the elders in Jerusalem.

Where and when was this hymn composed? Where and when was *Naširutha* such a strong and attractive religion that its encounter with Judaism, in spite of the bitterness indicated, was victorious?

The terminology does not give many hints as to place and date. Some peculiarities may, however, help us find an answer.

We observe that the Jews are in Mandaic regularly called, not *iahudaiia*, but *iahuṭaiia*, from the root *yḥṭ*, meaning to miscarry, to cast out the young untimely, whereas the religious term *iahaduta*, Judaism, occurs in the normal way²¹. We do not know when *bit ama* became a name for the synagogue. In contrast to the more regular *kništa* (Jb 71,13; Gy 106,2, etc.) it seems, rather, to indicate the building whereas *kništa* refers primarily to the congregation of the faithful²². The term *tuṭiṭta* belongs to a more "popular" form of Judaism, being a charm, amulet or a phylactery. The law is referred to not as the *torah*, but regularly, in accordance with Syriac, as *nimusa* (*namusa*). Cf. Gy 46,6, *misa nbiha ḡ-ruha ḡ-aitilun nimusa*, Moses, the prophet of *Ruha* who brought them the Law. In ML 211,6 *Ruha* as an evil force is substituted by the Seven.

In Miriai's answer full of hatred (ML 211,8-212,3) two more terms should be observed: *kahnia* as the regular term for a Jewish priest. It is worthwhile observing that *kahnia* and not *rabbis* are chosen as objects for her hatred. This may indicate

20. How shall we explain that Miriai was able not to work on Sunday? Within the Roman empire it would have been rather difficult for non-Jews to observe Sunday in that way. We do not know whether the early Christians even wanted to transfer Sabbath rules to the Lord's day. It might have been easier east of the border.

21. *Dict.*, p. 21. By Rudolph regarded as indicating the Jewish milieu in Mesopotamia. The date for this anti-Jewish phenomenon is unknown.

22. Cf. Hebrew בית כנישתה.

an early date. In Mandaic, *qašiša* is used for a Christian (Gy 227,2) and *kumra* for a non-Mandaean priest²³. The elders of Jerusalem are called *qašišia* (ML 211,11) a regular Jewish term. The term *kahnia* is here paralleled with Jews and it might rather indicate a time when the priests had a more prominent place in Jewish society, namely before the destruction of the temple or at the latest before the destruction of the city itself. It is even more difficult to disregard *qašišia d'tba b'urašlam*, "the elders who stay in Jerusalem", so also to imagine that Mandaeans, somewhere in Mesopotamia in close contact with Jews after the destruction of Jerusalem when all Jews were banned from the city, would have been unaware of the fact that there were neither Jews in general nor elders in Jerusalem. The expression "the law which the Seven have bound in Jerusalem" indeed makes more sense if the city really is open to Jewish "citizens" and some Jewish worship conducted. If the hymn were written in Palestine, a mistake as regards the status of Jerusalem is even more improbable.

It may be wrong to use this text as a historical document, but if what has been said is historically correct, one might suggest that this hymn was written at the latest around 135 AD, not in Jerusalem but somewhere east thereof. If so the Mandaean observance of Sunday would date back to that period. It will further affect the date of CP 162 (not in ML) which is probably by the same author²⁴. Around 135 AD the Christian transition from Sabbath to Sunday was a well established fact²⁵. Christian influence upon the Mandaeans at that time would be possible provided they were not too far East. One must ask if the interpretation of the First Day as the day of *Manda d-Hiia's* epiphany, as expressed in ML p. 183-185, nr XIV = CP 119, i.e. the first *enyana* of the Sunday hymns, has some connection with the contrasting of Sunday to Sabbath of the growing Christianity. Cf. Ignatius *Ad Magn.*, IX,1 : μηκέτι σαββατίζοντες ἀλλὰ κατὰ κυριακὴν ζῶντες.²⁶

But one has not, with Schou Pedersen²⁷ to postulate a Christian period of transition for the Mandaeans. Due to the

23. *Dict.*, p. 403.

24. See below.

25. RIESENFELD, *op. cit.*, p. 128 sqq.

26. RIESENFELD, *op. cit.*, p. 129.

27. *Op. cit.*, p. 187 sqq.; 219.

Church (and Mithracism) the transition to Sunday was in the spirit of the time. We should, however, not disregard the possibility that Nasoraeans in their early anti-Jewish temper developed in a way similar to that of the Christians. If, starting from a Jewish week, of six possible choices it is likely that the first day is chosen being the first day of creation, *riš iumia*, older obviously than the Sabbath²⁸.

III. A Mandaean Hymn (CP 162)

CP 162 is a hymn not published by Lidzbarski in ML but recurring in Lady Drower's manuscript. Together with CP 161 it belongs to the *rahmia* for the candidates of the priesthood and should be recited on Saturday evening after CP 160 (= ML p. 222). Then should follow CP 165-169 (ML p. 223-230)²⁹.

This hymn is worthy of special attention. It obviously is closely related to the Friday hymn CP 149 (= ML p. 209 sq.) where Miriai again appears, the only two instances in the whole CP where this Jewess, whoever she is supposed to be, occurs³⁰. In CP 149, there is a dialogue at the door of the synagogue between Miriai and her mother. In CP 162, there is a dialogue at the door of the *maškna*, the Mandaean cult hut, now between Miriai and the evil ones, most likely to be identified with the Jews. This seems to be indicated by the description: "All of the evil ones who saw Miriai wore the tunic." The term for tunic is *qulab*, a rare word identical with the Jewish-Aramaic *qulab* (קולבין), a tunic without or with short sleeves³¹. (Jastrow, p. 1328; CP p. 140, n. 3). Now the evil ones adjure Miriai "by the word, by truth and troth", "by the Being from whom her enlightenment proceeded, by the Being whom her eyes beheld: What is He like?"

As in CP 149, Miriai is seriously disturbed by their question. She does not try to explain or convert them. On the contrary,

28. Cf. A. ADAM, *Die Psalmen des Thomas*, BZNW 24, 1959, p. 79. Adam « tritt dafür ein, dass die Mandäer den Sonntag unabhängig vom christlichen Bereich ausgebildet haben ». RUDOLPH II, p. 331, n. 2.

29. There is some uncertainty due to variant readings of the mss (ML p. 230; CP p. 148 n. 1).

30. RUDOLPH I, p. 95 sqq.

31. From Greek χολόβιον; CP p. 140, n. 3.

she expresses her deeprooted hatred against those who do not understand her new religion :

Be blotted out, be banished from my presence,
 (Ye) dead, (Ye) wicked men,
 Who beheld not the Life
 Nor have ye seen that which mine eyes have seen,
 Nor heard that which my ears have heard.
 The Being whom mine eyes beheld —
 There is not His peer in the world (though one were)
 to lift eyeballs
 From bank to bank of the world.

Wild though she is in her hatred, she does not reach the height of animosity expressed in CP 149, where the anti-Jewish trend is obvious and expressed with unusual concreteness. And now follows her presentation of *Manda ḡ-Hiia* :

At His tread and at His footsteps
 The earthly world was alarmed.
 The dead heard Him and lived.
 The sick heard Him and were cured.
 Lepers heard Him and were healed.
 They got up, they arose, they were healed
 By the healing of *Manda ḡ-Hiia*
 Which in His goodness He bestowed upon them.

It is difficult to avoid associating this description with the Gospel narratives of Jesus Christ. There is nothing said here which could not be applied to Jesus. Put his name in the place of *Manda ḡ-Hiia* and this last part of the hymn is distinctly Christian. A Gnostic trend may be indicated by the preference of the word "hear".

The dogmatic contents of these two hymns, 149 and 162, accept a dualistic system, life and enlightenment contrast not expressed non-life, darkness. *Manda ḡ-Hiia* is the Jesus-like saviour and the *uthras* are known. In CP 149 the Highest is called Father and "the *uthras*, my brethen", refer to Miriai's fellow religionists, who are representing heavenly beings. *Manda ḡ-Hiia* is Lord (*marai*) and Helper (*aḥid*), he is loved because he helps from darkness to light. We thus have the very beginning of Mandaeen mythology, a fact — though e silentio — indicating the early date of these *drašē*.

We should also observe that in CP 162 as well as in CP 149 (ML p. 220 and CP 161) the day begins at sunset, another indication of the antiquity of this text :

At the going out of Sabbath on the eve
 At the rise of the First day of the week (= Sunday), for good,
 — The going out of the Sabbath — in the evening
 At eventide Miriai went to the door of the *maškna* ³².

Why CP 162 has been preserved among the texts connected with the ordination of a *tarmida* is uncertain. It should be recited in connexion with CP 161 on a Saturday. CP 161 has obvious connexions with the ordination ; containing an elementary "ecclesiology" and "soteriology" and mentioning the ordination of *tarmidas*, it certainly is well suited for its purpose. The only reason for adding CP 162 may be that it expresses elementary doctrine and is revered for its antiquity.

Why CP 149 should be recited on Friday remains a mystery. Further analysis of the texts and more extensive knowledge of the meaning attached to Monday—Friday may shed light on that problem.

There is every reason to believe that CP 149 and 162 have the same author. Also CP 162 displays early features. The Saviour is presented in a way similar to Christ. The indications of Western background are not as obvious as in CP 149. Also in CP 162 there is, as it seems, an anti-Jewish tendency. We thus have reason to regard both as belonging to the earliest period of Mandaean poetry. To what source the Christian influence should be attributed is uncertain. A Jewish-Christian is possible, Christian-Gnostic as well.

*

From this study we learn that the Mandaean week is derived not from Iranian sources but from Western and Semitic sources. The system of counting the weekdays coincides entirely with that of the Jews provided the word '*urubta* for Friday belongs to the early strata of Mandaean terminology. In case *rahaṭia*

32. Drower (CP p. 138, n. 1) seems to have got this wrong due to influence of present day practice. Her translation of CP 162 seems inconsistent.

belongs to the early strata it might as well point to the West. It may, however, be late and be influenced by Arabic. It is entirely impossible to distinguish between Jewish, Jewish-Christian or even Hellenistic-Christian background to the Mandaean custom. They all follow the same system. Not even the Mandaean name for Sunday has anything particularly Christian about it.

The position of the Mandaean Sunday poses another problem. Although part of the early heritage, it cannot belong to the Jewish legacy. Influence from Mithracism is not plausible. Christian influence at an early period cannot be disregarded. The strong opposition to the Jewish Sabbath which was certainly a burning issue among all Christians during the first century AD and even later can easily have influenced the Mandaeans. This is supported by some of the liturgical texts discussed. But it is impossible at this stage to state whether or not Jewish Christianity was the most influential Christian factor. Likely it was. However, we cannot exclude that another, purely Mandaean factor was at work. In their conflict with Judaism the Mandaeans opposed Sabbath. To eliminate Sabbath, a switch to the first day of the week was the best and most natural solution. The fact that the Mandaeans did not work on Sunday may support the theory that they just reversed a Jewish custom. To what extent the early Christians observed the Sabbath as a non-working day is not quite clear. At the present stage of research it seems likely that the Mandaean Sunday got its position due to both factors previously mentioned, affecting various groups of Mandaeans.

Abbreviations :

- CP = DROWER, *Canonical Prayerbook*
 Dict. = DROWER-MACUCH, *A Mandaean Dictionary*
 Gy = *Right Ginza*
 HG = *Haran Gawaita*
 ML = LIDZBARSKI, *Mandäische Liturgien*
 Jb = *Johannesbuch*
 Rudolph I, II = K. RUDOLPH, *Die Mandäer I, II.*
 Rudolph, *Rel.* = See p. 274.

CHRISTLICHES PASSA IM 2. JAHRHUNDERT UND DIE AUSBILDUNG DER CHRISTLICHEN THEOLOGIE *

von G. KRETSCHMAR
Universität München

Zu den Fragen, die heute unsere Universitäten in Unruhe versetzen, gehört die nach dem Verständnis und der Funktion von 'Wissenschaft'. Eine zwar umstrittene, dennoch sich verbreitende Meinung möchte sie als 'Theorie' bestimmen, die auf 'Praxis' zu beziehen sei, wobei diese 'Praxis' dann in der Regel in ihrer Beziehung auf die Strukturen und Funktionsweisen der Gesellschaft gesehen wird. Der nächste Schritt in derartigen Ueberlegungen ist meist, dass nun auch das Studium als Teilhabe am Wissenschaftsprozess selbst als derartige Praxis erscheint. Zur Wissenschaft als Theorie gehört dann ein doppelter Praxisbezug, einmal die Reflexion auf die Institutionen, in denen sich Forschung und Lehre vollziehen, zum anderen auf die Voraussetzungen der Wissenschaft und ihrer Institutionen in der Gesellschaft und die Folgen sowohl der Ergebnisse wie der Strukturen von Wissenschaft für die Gesellschaft. Diese Argumentationskette ist uns wohl allen im Laufe der letzten Jahre vertraut geworden, zumindest so weit wir an Universitäten lehren, aber sie scheint kaum etwas mit Patristik zu tun zu haben. Tatsächlich sind wir aber sehr dicht bei unserem Thema. Denn dieses Theorie-Praxis-Modell wird ja auch auf die Theologie als Wissenschaft angewandt und führt dann notwendig zu der Frage nach dem christlicher Theologie zuzuordnenden Praxisfeld und nach den Institutionen, in denen Theologie betrieben wird. Dies ist aber eine auch und gerade für die frühe Kirche fruchtbare Problemstellung und hier ist sie auch nicht ganz neu. Sie berührt sich

* Der folgende Beitrag ist die erweiterte Fassung eines Referates auf der «6. International Conference on Patristic Studies» am 10.9.1971 in Oxford.

zumindest mit dem formgeschichtlichen Ansatz, dass Ueberlieferungen einen 'Sitz im Leben' der sie tradierenden Gemeinschaft haben, und mit der unabweisbaren Frage nach dem Wirklichkeitsbezug theologischer Aussagen generell und in einer bestimmten Zeit.

Von Theologie habe ich bis jetzt im neuzeitlich-abendländischen Verständnis dieses Wortes gesprochen. Auch dieser Sprachgebrauch hängt sehr eng damit zusammen, dass solche Theologie an bestimmten Institutionen betrieben wird oder zumindest entwickelt wurde. Nach Theologie als Wissenschaft oder nach ihrer Stellung im Verhältnis zu anderen Wissenschaften hat man notwendigerweise bereits in der mittelalterlichen Universität gefragt. Und wenn man heute bisweilen Theologie als wissenschaftliche Bearbeitung von christlicher Ueberlieferung beschreibt, ist dies wiederum eigentlich nur im Raum einer neuzeitlichen Universität möglich. In beiden Fällen hängt die Einordnung der Theologie in das jeweilige Hochschulwesen im übrigen mit bestimmten Wertungen des Verhältnisses von Kirche und Gesellschaft zusammen; zumindest eine Anerkennung der Bedeutung von christlicher Ueberlieferung für die Gesellschaft ist auch in der zweiten Definition vorausgesetzt. Wenn ein Staat oder eine Gesellschaft jede Gegenwartsbedeutung dieser Ueberlieferung und damit die Mitverantwortung der Christenheit in der Gesellschaft bestreitet, dann wird auch christliche Theologie nicht an öffentlichen Institutionen der Forschung und Lehre oder in Verbindung mit ihnen betrieben werden können. Die kirchliche Theologie wird allerdings auch dann nicht aus der Aufgabe entlassen sein, nach der Zuordnung von Kirche und Gesellschaft und damit zugleich dem Verhältnis der Theologie zu den anderen Wissenschaften zu fragen.

1. Die Theologie der Schule

Die Vorstufen zu solcher wissenschaftlichen Theologie in der frühen Kirche hat man einleuchtend bei den Alexandrinern Klemens und Origenes gefunden¹. Wir können heute besser

1. Besonderheit und Problematik dieses 'Forschens' in der frühchristlichen Schule ist gerade von Kardinal DANÉLOU in seiner Inaugural-Adresse « Tradition et Recherche chez les Pères de l'Eglise » zu Beginn des genannten Oxforder Kongresses herausgestellt worden.

beschreiben als früher, wie sehr Fragestellungen und Methoden dieser Theologie aus der 'Schule' als einer eigenen christlichen Lebensform erwachsen². Hier wird bereits über das Verhältnis christlicher Theologie zum antiken Bildungsgut nachgedacht. Origenes schrieb bekanntlich an Gregor Thaumaturgos: « Wie die Kinder der Philosophen von der Geometrie, der Musik, der Grammatik, der Rhetorik und der Astronomie reden und sie Dienstmägde der Philosophie nennen, so wollen wir von dieser Philosophie im Verhältnis zum Christentum sprechen³. » Da dieser Brief ausschliesslich das Thema des für einen Christen angemessenen Studiums behandelt, ist 'Christentum' (χριστιανισμός) in diesem Zusammenhang gleichbedeutend mit dem, was wir Theologie nennen. Andererseits greifen Klemens und Origenes — soweit wir sehen erstmalig — auch das Wort θεολογία unbefangen für einen bestimmten Teil der im christlichen Schulbetrieb zu verhandelnden Fragen und Stoffe auf, eben die 'Lehre von Gott'⁴.

2. Vgl. dazu besonders die neueren Arbeiten zum Aufbau der Schrift 'de principiis' des Origenes, M. HARL, « Recherches sur le περί ἀρχῶν d'Origène ». In: *Studia Patristica* III (TU 78). Berlin 1961, S. 57-67; P. KÜBEL, « Zum Aufbau von Origenes 'de principiis' ». In: *VC* 25, 1971, S. 31-39.

3. C. 1, ed. H. CROUZEL in SC 148. Paris 1969, p. 188, 15 f.

4. Besonders beachtlich ist in diesem Zusammenhang KLEMENS, *strom.* I c. XXVIII, 176-179, wo der Alexandriner zunächst den Versuch unternimmt, in der 'Philosophie des Mose' vier Stoffgruppen zu unterscheiden, historische, gesetzliche, kultische und 'theologische', die dann auch eine unterschiedliche Auslegung fordern (179,3). Diese vier Stoffgruppen werden dann mit der klassischen Einteilung der Philosophie in Zusammenhang gebracht, üblicherweise Ethik, Physik und Logik, wobei Klemens anscheinend an Stelle der Logik überraschenderweise eben die Theologie nennt. Tatsächlich wird seine Trias anders entstanden sein. Im mittleren Platonismus lautete die Aufgliederung: Theoretik — Praktik — Dialektik (ALBINOS, *Eisagoge* 3, ed. C. Fr. HERMANN, p. 153), wobei die Theorie ihrerseits in Theologie, Physik, Mathematik unterteilt wurde (c. 7, p. 160). Klemens lässt also die Logik = Dialektik aus, von ihr ist dann im Anschluss 176,3 die Rede, und trennt dafür innerhalb der Theoretik Physik und Theologie. Die Lehre von Gott ist nicht mehr mit der Naturlehre zusammenzufassen, sie ist — wie er unter Verweis auf die aristotelische Schultradition sagt, — 'nach der Physik', Metaphysik. Gegen W. DEN BOER, « Hermeneutic problems in early Christian Literature » (In: *VC* 1, 1947, S. 150-167, hier S. 158 f.) geht es also bei Klemens hier nicht um einen dreifachen oder vierfachen Schriftsinn. Woher der Alexandriner die Gliederung des Alten Testaments in vier Stoffgruppen übernommen oder entwickelt hat, bedürfte einer eigenen Untersuchung. ...

Das ist Rückgriff auf den Sprachgebrauch des Mittleren Platonismus⁵; er setzt sich in der griechischen Patristik bekanntlich insofern durch, als Theologie hier später, seit dem 4. Jahrhundert, zum terminus technicus für die Trinitätslehre wird, im Unterschied zur *οἰκονομία*, der Lehre vom Heilshandeln Gottes in der Geschichte, vor allem der Christologie. Der Zusammenhang dieser christlichen Schultheologie — das Wort jetzt wieder in dem weiteren, dem abendländischen Mittelalter entstandenen Sinn genommen — mit der vor- und ausserchristlichen Schulphilosophie wird hierdurch nur noch unterstrichen⁶. Das eigentliche Ziel dieser Theologie ist die Erkenntnis, eschatologisch die Schau Gottes. Das Theorie-Praxis-Modell ist hier nicht anzuwenden; wollte man seine Terminologie dennoch aufnehmen, müsste man paradox formulieren: die Praxis, auf die diese Theologie als Theorie zugeschnitten ist, ist letztlich ein christlicher *βίος θεωρητικός*; wobei allerdings keiner dieser Lehrer einen Zweifel daran liess, dass diesem Endziel ein bestimmtes Verhalten auf Erden, insofern also eine Lebenspraxis, untrennbar zugeordnet ist, und nun gerade nicht nur in Formen einer auch den Platonikern selbstverständlichen Weltabkehr, insofern also eines asketischen Wandels, sondern gerade als liebende Zuwendung zum Nächsten; Gnosis und Agape blieben auch für die frühen Alexandriner untrennbar. Trotz dieser Zuwendung zum anderen denken sie aber in der Regel vom einzelnen aus, nicht von der Gemeinde.

Die Schule als Lebensform von Christen reicht nun allerdings hinter die Zeit der genannten Alexandriner zurück. Das 2. Jahrhundert bietet ein sehr buntes Bild, Lehrer, die später zu den rechthabigen Vätern gezählt wurden, stehen neben Gnostikern. Dies ist jetzt nicht zu entfalten. In weitem Umfang wird man aber auch hier die Analogie zum allgemeinen hellenisti-

5. Vgl. die vorige Anm. und H. DOERRIE, *Die platonische Theologie des Kelsos*. NAG, phil.-hist. Kl. 1967, S. 23-55. Zur Geschichte des Wortes Theologie: F. KAITENBUSCH, « Die Entstehung einer christlichen Theologie ». In: *ZThK* NF 11, 1930, S. 161-205, Nachdr. Libelli 69). Darmstadt 1962; W. JAEGER, *Die Theologie der frühen griechischen Denker* (1947). Stuttgart 1953, Nachdr. Darmstadt 1964, S. 9-27; A.J. FESTUGIÈRE, *Le Dieu cosmique*. Paris 1949, S. 598-605.

6. Die Verankerung dieser Schulphilosophie in der hellenistischen Bildungskonzeption hat H.-A. MARROU klassisch herausgestellt, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*. Paris 1955³; dtsh: *Geschichte der Erziehung im klassischen Altertum*. Freiburg-München 1957.

schen Schulbetrieb konstatieren können. Und darin ist dann zugleich gesagt, dass Fragestellung und Methodik dieser Theologie auf eben diese Umwelt bezogen sind. Selbst zu dem tief in der Kosmologie und Soteriologie der Gnostiker verankerten Verfahren, Theologie zu treiben, indem man Mythen bildet, gibt es zumindest ansatzweise Parallelen im nichtchristlichen hellenistischen Bereich⁷. Gerade die Konzentration auf die Frage nach der Erkenntnis Gottes und auf die Kosmologie, als notwendigem Rahmen für das durch Christus gebrachte Heil, zeigt die Beziehung zwischen der Philosophie der Griechen und der — wie Justin proklamiert — wahren Philosophie der Christen. Diese Feststellung ist in gar keiner Weise abwertend gemeint. Es war ein grosses und kühnes Unterfangen, dass diese Männer den christlichen Glauben als überbietende und damit konkurrierende, also letztlich antithetische Antwort auf die Fragen des griechischen Denkens verstanden und zu lehren unternahmen. Und wir alle sind Erben dieser Theologie. Woran mir jetzt nur liegt, ist dies, dass zwischen der 'Institution', in der diese Theologie betrieben wurde, und ihren Fragen, insofern auch ihrem Inhalt, ein klarer Zusammenhang besteht. Das Problem der Beziehung solcher Theologie zur Umwelt, der nichtchristlichen Gesellschaft, sei hier zunächst noch zurückgestellt.

Neben der Schule gab es andere Formen des Zusammenlebens von Christen, die uns in andere Traditionszusammenhänge hineinführen würden. In Palästina und Syrien gab es im 2. und 3. Jahrhundert wandernde Charismatiker; sie besuchten die in den Dörfern lebenden sesshaften Familien, die erst langsam eigene Gemeinden wurden. Das lehren die *Didache* und die pseudoklementinischen Briefe *ad virgines*⁸. Greifen wir aus diesen Charismatikergruppen als wichtigstes Beispiel den Prophetenkreis heraus. Aufgrund einer Analyse der Literatur, die derartigen Gruppen zugeordnet werden kann, von den johan-

7. Besonders aufschlussreich ist hierfür die Verwendung des homerischen Berichtes von der 'Nymphenhöhle' durch Porphyrios, dazu F. BUFFIÈRE, *Les mythes d'Homère et la Pensée Grecque*. Paris 1956; vgl. U. FRÜCHTEL, *Die kosmologischen Vorstellungen bei Philo von Alexandrien. Ein Beitrag zur Geschichte der Genesisexegese* (Arbeiten zur Literatur und Geschichte des hellenistischen Judentums 2). Leiden 1968.

8. Dies habe ich in meinem « Beitrag zur Frage nach dem Ursprung frühchristlicher Askese » herauszustellen versucht, in: *ZThK* 61, 1964, S. 27-67.

neischen Schriften des Neuen Testaments, insbesondere der Apokalypse, bis zu den ekstatischen Sprüchen der Urheber des Montanismus, wäre es dann wohl möglich, die besondere Art von 'Theologie' zu beschreiben, die hier betrieben worden ist und in diesem Kreise überliefert wurde. Es würde sich bestätigen, dass auch hier einer bestimmten Gemeinschaftsform, insofern also einer Institution, eine Weise Theologie zu treiben und damit auch bestimmte thematische Fragestellungen entsprechen.

Die Schulen gehören aufs Ganze gesehen in eine hellenistische Umwelt. Die prophetische Tradition würde uns zu der Gestalt des Christentums zurückführen, die in Syrien und Palästina entstanden ist und mit der besonderen Verankerung der Christenheit hier im jüdischen Milieu zusammenhängt.

2. Das Polykarp-Martyrium

Aber wie steht es nun mit der Gemeinde, der Ortsgemeinde, wie sie die paulinischen Briefe voraussetzen? Wir hören bis weit in die zweite Hälfte des 2. Jahrhunderts nicht allzu viel Konkretes vom Leben derartiger Gemeinden. Aus der ersten Hälfte des Jahrhunderts kennen wir nur wenige Schriften, die von Bischöfen oder anderen im Dienste einer Gemeinde stehenden Männern verfasst sind. Und diese Texte sind für unsere Frage nicht allzu ergiebig. Der Polykarpbrief — genauer die Polykarpbriefe — sind ein Beispiel bischöflicher Paraklese, insofern dem 1. Klemensbrief vergleichbar. Wir werden allerdings gleich auf Polykarp zurückkommen. Der 'Hirt des Hermas' steht der Tradition prophetischer Schriften nahe. Von Papias sind nur Fragmente erhalten, die ihn als Hüter kleinasiatischer Ueberlieferungen zeigen, aber keine Schlüsse auf seine Gemeinde zulassen.

So bleibt eigentlich nur Ignatius von Antiochien. Doch die Briefe dieses Märtyrerbischofs sind in einem geradezu ekstatischen Rausch geschrieben, das macht ihre Auswertung schwierig; doch sind sie prägend für eine Märtyrertheologie geworden, die das 'für Christus in den Tod gehen' als Gottesdienst versteht. Ihr 'Sitz im Leben' ist das Martyrium analog der Gemeindeliturgie. Ignatius, der darauf wartet, den Löwen vorgeworfen zu werden, sieht sich als Korn, das zermahlen wird, damit er 'reines Brot Christi', 'Opfer Gottes'

werde (Ign Rm 4,1). Im Polykarp-Martyrium ist dann die Hinrichtung durch wilde Tiere überboten durch den Feuertod des Bischofs. Auch in der ältesten Fassung des Briefes aus Smyrna an die Christenheit, der vom Martyrium des Polykarp berichtet, wird der Bischof sterbend zum Opfer, ja er spricht vorher gleichsam über sich selbst das Eucharistiegebet (MPol 14; Euseb h.e. IV 15,32-35) — eine wohl spätere Fassung unterstreicht diesen Zusammenhang noch, indem sie einfügt, dass der Märtyrer inmitten des Feuers stand, 'wie Brot, das gebacken wird' (MPol 15,2).

In der Unterscheidung zwischen verschiedenen Stadien der Entwicklung dieses Textes folge ich generell der Analyse, die H. Frhr. v. Campenhausen vorgelegt hat⁹. Die älteste literarisch greifbare Fassung ist also der Bericht, den Euseb in seine Kirchengeschichte aufgenommen hat.

Wir wissen, dass Polykarp mit den Philippnern über die Briefe des Ignatius korrespondiert hatte (13,1 f.); er wird auch seine Gemeinde in Smyrna ermahnt haben, sie zu lesen. So ist es nicht überraschend, dass schon er selbst oder der Verfasser des Martyriumsberichtes die ihnen dort vorgegebene Figur weiter dachten, um dies neue Sterben zu verstehen. Aber die ignatianische Ueberlieferung war nicht die einzige Grundlage, von der aus dies Schreiben das Martyrium Polykarps deutete. Die Worte, die der Autor wählte, stecken voller Anspielungen. Der 'Feuerofen' (κάμινος) mag an das Bekenntnis der drei Männer vor Nebukadnezar im Danielbuch erinnern (Dan 3 LXX); der 'Wohlgeruch' den die Christen beim Sterben Polykarps zu empfinden meinten¹⁰, an das Opfer des Gerechten in der Weisheitslehre des Siraciden (Sir 35,5 f.). In der Sapientia Salomonis wird das Leiden des Gerechten sogar ausdrücklich wie Läuterung im Schmelzofen (hier allerdings χωνευτήριον) wie Gold und als Ganzopfer bezeichnet (Sap 3,6). Wichtiger sind für uns aber andere Zusammenhänge.

Diese Darstellung des Sterbens Polykarps war das Herzstück offenbar bereits der ursprünglichen Fassung des Briefes. Der

9. «Bearbeitungen und Interpolationen des Polykarpmartyriums» (1957). Jetzt in: *Aus der Frühzeit des Christentums*. Tübingen 1963, S. 253-301.

10. Selbstverständlich handelt es sich hier um einen festen Topos der Opfersprache; vgl. etwa A. STUMPF in *ThWbzNT* II. Stuttgart 1935, S. 808-810.

Schreiber berichtet, als der greise Bischof in dem um ihn errichteten Scheiterhaufen stand, hätte man ihn — wie es anscheinend der Brauch war — annageln wollen, dies dann aber auf Bitten Polykarps hin unterlassen; statt dessen wurde er angebunden. Und eben dies, dass der Märtyrer an das Holz gefesselt, nicht genagelt war¹¹, erscheint dem Berichterstatter als ein besonders bedeutungsträchtiges Geschehen: « Er aber, die Hände am Rücken festgebunden, glich einem ausgezeichneten Widder, der aus einer grossen Herde als Brandopfer dargebracht wird, das dem allmächtigen Gott angenehm ist » (h.e. IV 15,32, ähnlich MPol 14,1).

Der 'gebundene Widder' ist kein Allerweltsbild. Aber wir kennen es aus einer Reihe von Melito-Fragmenten¹², und hier gehört dies Stichwort in die Deutung von Gen 22, der 'aqedat Jiṣḥaq, wie die Darbringung Isaaks durch seinen Vater Abraham in der rabbinischen Exegese genannt wurde. « Wie der Widder wurde er gebunden » (Frgm. IX); « statt des gerechten Isaak erschien ein Widder zur Schlachtung, damit Isaak von seinen Fesseln gelöst werde; durch seinen Tod befreite jener den Isaak » (Fragm. X), schreibt Melito. Für ihn ist dieser Widder Typos auf Christus hin wie Isaak selbst; deshalb erscheint das 'Gewächs Sabech', in dem sich die Hörner des Widders nach Gen 22,13 verfangen hatten, als Hinweis auf das Kreuzesholz (Fragm. XI). Dass der Widder 'gebunden' war, steht nicht im Genesisbericht; es ergibt sich erst im Rückschluss aus jüdischen Opfervorschriften und wohl durch die Analogie zur 'Bindung' Isaaks¹³. Im Polykarp-Martyrium spielt auch das Gebet des in den Tod gehenden Märtyrers auf diese Widder-Typologie an, nur so scheint es angemessen, dass er von seinem Sterben als einem 'fetten', (Gott) wohlgefälligen

11. Diese Beobachtung bestätigt die Analyse v. Campenhausens, dass es der ältesten Fassung noch fernlag, das Martyrium Polykarps als unmittelbare imitatio Christi darzustellen. Schon bei Melito wirken die Berichte der Evangelien kräftig ein, jedenfalls nennt er die Nagelung.

12. Ich zitiere diese Fragmente nach O. PERLER, MÉLITON DE SARDES: *Sur la Pâque* (S.C. 123). Paris 1966, p. 218-245. Eine kritische Analyse der Melito-Ueberlieferung gab P. NAUTIN, *Le Dossier d'Hippolyte et de Méliton* (Patristica I). Paris 1953, p. 43-72; 83-84.

13. Hierzu und zur 'aqedat Jiṣḥaq generell vgl. R. LE DÉAUT, *La nuit Pascale. Essai sur la signification de la Pâque juive à partir du Targoum d'Exode XII 42* (Analecta biblica 22). Rom 1963, S. 133-208. Der neueste Beitrag: N.A. DAHL « The Atonement — An Adequate Reward for the Aqedat ? » In der Festschrift für M. BLACK: *Neotestamentica et Semitica*. Edinburgh 1969, 9-15-29.

Opfer spricht. Die Fortsetzung ist dann allerdings zunächst nicht ganz leicht zu verstehen. Polykarp betet, dass er in die Zahl der Märtyrer aufgenommen werden möge, wie Gott, der nicht lügt und wahrhaftig ist, dies « vorherbereitet, vorher offenbart und erfüllt » habe (h.e. IV 15,34; MPol 14,2). Diese starken Worte können sich nicht gut auf das Nachtgesicht zurückbeziehen, aufgrund dessen Polykarp seinen Feuertod vorausgesagt hatte (h.e. IV 15,10.28; MPol 5,2; 12,13). Es legt sich nahe und wäre wahrscheinlich nicht abwegig, auch hier auf Gen 22 zu verweisen, das Gespräch zwischen Abraham und Isaak auf dem schweren Wege zum Berge Morija: « Gott wird sich ein Lamm zum Brandopfer ersehen » (V. 8). Dieser Satz lautet im palästinensischen Targum: « vor Gott ist bereitet... ». Jüdische Exegese hat auch sonst aus diesen Worten Abrahams die Präexistenz des Widders herausgelesen, der an die Stelle Isaaks trat¹⁴. Aber selbst wenn man derartige Traditionszusammenhänge beiseite lässt, ergibt schon der innerchristliche Sprachgebrauch des 2. Jahrhunderts, dass 'Vorheroffenbaren' auf Gottes Reden im Alten Testament zurückweist (Barn 3,6; 6,7; 7,1 f.; 11,1). Im Barnabasbrief zielt solche Prophetie und Erfüllung auf das Kreuz Christi. Und das gleiche sollte man für die Aussage des Polykarp-Martyriums erwarten. Der Tod Christi und des Märtyrers würden dann sehr eng aneinander rücken.

Gerade dies scheint doch auch gemeint zu sein. Denn zuvor preist der Bischof Gott, dass er ihn gewürdigt habe « unter der Schar der Märtyrer Anteil zu haben an dem Kelch deines Christus zur Auferstehung zum ewigen Leben » (h.e. IV 15,33; MPol 14,2). Eine deutliche Parallele zu dieser Aussage findet sich in der *Epistula Apostolorum*, ebenfalls einem Text aus dem 2. Jahrhundert, wie ich meine aus Syrien, andere denken an Kleinasien¹⁵. Hier fragen die Jünger den Herrn in einem

14. LE DÉAUT, p. 153 f.; bes. p. 158 und 160.

15. Schon C. SCHMIDT hatte sich in seiner Ausgabe (TU 43. Leipzig 1919) für Syrien oder Kleinasien ausgesprochen, wobei er Kleinasien stärker in den Vordergrund rückte. Ich selbst hatte für Syrien plädiert, *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie*. Tübingen 1956, S. 50 f.; neue Argumente für diese Lokalisierung gibt R. STAATS, « Die törichten Jungfrauen von Mt 25 in gnostischer und antignostischer Literatur ». In: W. ELTESTER, (Hrsg.), *Christentum und Gnosis* (BZNW 37). Berlin 1969, S. 98-115. Vorsichtig für Aegypten sprach sich zuletzt M. HORNSCHUH aus, *Studien zur Epistula Apostolorum* (PTS 5). Berlin 1965, S. 99-115.

Redestück, in dem es um das Passa geht: « Herr, ist es etwa wiederum eine Notwendigkeit, dass wir den Kelch nehmen und trinken? » Die Antwort lautet: « Ja, eine Notwendigkeit ist es nämlich bis zu dem Tage, wo ich vom Vater kommen werde mit denen, die um meinetwillen getötet sind¹⁶. » Das 'Trinken des Kelches' hat in dieser Jüngerfrage ebenso martyriologische wie sakramentale Bedeutung; das Gethsemanegebet des Herrn (Mt 26,39) und das erste Kelchwort aus dem lukanischen Bericht von der Einsetzung des Abendmahls (Lk 22,17 f.) klingen zusammen. Und Bindeglied ist in der Epistula Apostolorum das Passa als Gedächtnis des Sterbens Jesu¹⁷. Auch der 'Kelch des Christus Gottes' im Gebet Polykarps meint das Leiden nach der Ordnung des Opfers Jesu, das ihn den Beter, in den Kreis der Märtyrer einreihen wird. Und mit dem die Verheissung der Auferstehung verbunden ist — wie andererseits etwa in den Eucharistiegebeten der Didache der Dank für Unsterblichkeit und ewiges Leben mit dem Lobspruch nach dem Sättigungsmahl verbunden ist, der zumindest im jüdischen Festmahl über einem Becher Wein gesprochen wurde (Did 10,2).

In die Passatradition führt uns offenbar auch der Rückgriff auf Gen 22. Wir wissen heute, welche Bedeutung die 'aqeda Jiṣḥaq für das jüdische Verständnis dieses Festes hatte; Melito von Sardes greift Gen 22 nicht nur in den genannten Fragmenten, sondern auch in seiner Passahomilie auf¹⁸.

Vielleicht kann von hier aus nun auch ein wenig Licht auf die eigentümliche Angabe im Polykarp-Martyrium fallen, dass

16. Ich zitiere nach der dt. Uebers. der koptischen Version durch H. DUENSING (KIT 152). Bonn 1925, S. 14. Die äth. Vers. ist nicht weniger deutlich: « Herr, hast Du denn nicht das Trinken des Pascha vollendet? Liegt es uns denn ob, es wiederum zu tun? ».

17. Hierzu W. HUBER, *Passa und Ostern. Untersuchungen zur Osterfeier der alten Kirche* (BZNW 35). Berlin 1969, S. 20. Die etymologische Verbindung des Wortes Passa mit πάσχειν ist im griechisch sprechenden Gebiet um Palästina anscheinend naheliegender gewesen, sie findet sich bereits bei Philo von Alexandrien angelegt, qu. rer. div. haer. 192, darauf wies B. LOHSE in seiner Rezension der Arbeit Hubers mit Recht hin, ZKG 81, 1970, S. 385-388. Bei Melito ist diese — falsche — Etymologie des Wortes Passa zu einer der Leitlinien seiner Homilie geworden.

18. 69,499; dort wird allerdings der 'Widder' nicht genannt. Apollinaris von Hierapolis, älterer Zeitgenosse Melitos, beschreibt das Passa mit den Worten: ὁ δεθεῖς, ὁ δῆσας τὸν ἰσχυρόν, Frgm. aus dem Chronicon Paschale, zit. nach PERLER in SC 123, p. 244, 17.

der Bischof an einem 'grossen Sabbat' verhaftet und hingerichtet worden sei (h.e. IV 15,15; MPol 8,1; vgl. 21). Ob diese Notiz nun der ältesten Fassung dieses Textes angehört oder nicht, als historische Datumsangabe ist sie unbrauchbar. Aber sie scheint auch nicht der Absicht zu entstammen, das Martyrium Polykarps als imitatio Christi zu schildern. Jedenfalls ist sie kein Rückgriff auf Jh 19,31 — der einzigen Stelle innerhalb des Neuen Testaments, an der vom 'grossen Sabbat' die Rede ist —, denn gerade hier ist unmissverständlich gesagt, dass Jesus am Rüsttag und nicht am 'grossen Sabbat' gekreuzigt worden ist. Falls man den 'Sabbat' des Polykarp-Martyriums mit dem 'grossen Fest' Melitos (79, 579) und dem 'grossen Tag der ungesäuerten Brote' seines Zeitgenossen Apollinaris von Hierapolis¹⁹ identifizieren kann²⁰, wäre in unserem Schreiben gerade die synoptische und nicht die johanneische Chronologie der Kreuzigung Jesu vorausgesetzt. Ich finde auch sonst im Polykarp-Martyrium keine sicheren Spuren des johanneischen Schrifttums. Dagegen ordnet diese Zeitangabe das Sterben Polykarps deutlich der Passatradition zu²¹.

19. Siehe vorige Anm.

20. So W. HUBER, *Passa und Ostern* S. 44, bes. Anm. 61.

21. Vorsichtig sei darauf hingewiesen, dass selbst der Eselsritt ebenso zu Gen 22 wie zum Einzug Jesu in Jerusalem gehört. — Das Datum des 23. Februar für das Martyrium Polykarps — es ist allerdings nur in c. 21 angegeben, einem bei Euseb fehlenden Abschnitt, kann aber wohl durch die liturgische Ueberlieferung, die hier doch aufgegriffen wird, als authentisch gelten-schliesst aus, dass der Bischof tatsächlich an einem 15. Nisan hingerichtet wurde. Von Bischof Sagaris (von Laodikaia?) berichtet nach Euseb h.e. IV 26,4 Melito von Sardes dagegen ausdrücklich, dass er in der Passazeit den Märtyrertod erlitt und dies mit einem heftigen Streit über das Fest zusammenfiel. Die Zeitangabe Melitos 'unter Servilius Paulus', nach Rufin wohl 'Sergius Paulus', führt in die Jahre zwischen 164 und 166. Der Gegenstand des Streites scheint die Auseinandersetzung um die synoptische oder johanneische Chronologie gewesen zu sein, vgl. O. PERLER, *Ein Hymnus zur Ostervigil von Meliton? (Pap. Bodmer, XII)*. Paradosis 15. Freiburg/Schweiz 1960, S. 27-31; R. CANTALAMESSA, *L'omelia « in s. Pascha » dello pseudo-Ippolito di Roma*. Milano 1967, S. 67-81.

Melito kennt und verwendet zwar die johanneischen Schriften, hält sich aber an die synoptische Chronologie. Das Polykarp-Martyrium scheint mir noch in die Zeit vor dem Ausbruch dieses Streites zu gehören. Der 'grosse Sabbat' könnte sehr früh, eben im Verlauf des Streites von Laodicea zugewachsen sein. Falls man mit Marrou, dem von Campenhansen folgt, ca. 166/69 als Todesjahr Polykarps annimmt, müsste diese Angabe erst recht aus der damaligen Konfliktsituation verstanden werden. Die Passa-Tradition ist auch unabhängig von der Datierung fest im

Versuchen wir zusammenzufassen: Polykarp wurde wohl in den ersten Regierungsjahren Marc Aurels zum Feuertod verurteilt, als zwölfter nachdem elf andere Christen aus Smyrna und Philadelphia in den vorangehenden Tagen in der gleichen Arena in Smyrna wilden Tieren vorgeworfen worden waren. Der Bericht der Gemeinde über dies Sterben greift verschiedene Deutekategorien auf, das Leiden des Gerechten, das Martyrium als Eucharistie in Weiterführung der entsprechenden Aussagen des Ignatius, vor allem rückt er den Tod des Bischofs in das Licht von Ueberlieferungen, die mit der Passafeier der Christen Kleinasiens zusammengehören; er greift Gen 22 und die Rede vom 'Kelch des Christus' auf. Und weil diese Passafeier im Unterschied zur jüdischen ihre besondere Prägung durch die Beziehung auf Kreuz und Auferstehung Jesu erfuhr, wird damit deutlich, dass das Martyrium dieser zwölf Männer, insbesondere das Sterben des Bischofs von Smyrna²², ein 'Mit-leiden' mit Christus war. So hatte Polykarp selbst in jüngeren Jahren den Philippern Tod und Vollendung der apostolischen Zeugen bis Ignatius gedeutet, als Mit-leiden mit dem Herrn (συμπάσχειν) weil sie ihn geliebt hatten, 'der für uns starb und um unseretwillen auf Gottes Geheiss auferstand' (PolPhil 9,2).

3. Die Gemeinde als Ort der Passaüberlieferung

Wenn dies richtig gesehen ist, dann ist bereits dieser frühe Text ein Hinweis darauf, welche Bedeutung die Passaüberlie-

Text des Briefes verankert. Zu den Datierungsproblemen vgl. vor allem H. GRÉGOIRE, der den bis dahin allgemein anerkannten Ansatz 155/56 bestritt und statt dessen das Jahr 177 vorschlug, «La véritable date du Martyre de S. Polycarpe» (Av. la collab. de P. ORGELS). In: *AnBoll* 69, 1958, p. 1-38; dagegen u.a. H.-I. MARROU, «La Date du Martyre de S. Polycarpe». In: *AnBoll* 71, 1953, S. 5-20. Zuletzt hierzu T.D. BARNES, «A Note on Polycarp», in *JThSt* NS 18, 1967, S. 433-437; ders., «Pre-Decian Acta Martyrum», in *JThSt* 19, 1968, S. 509-514. Das letzte Wort in dieser diffizilen Frage scheint mir noch nicht gesprochen zu sein.

22. *κρίδος ἐπίσημος* aus der grossen Herde (MPol XIV 1) ist wohl vom Anfang des Briefes her zu verstehen: Polykarp 'besiegelte' durch sein Martyrium die Verfolgung und beendete sie. Dieser Sprachgebrauch von 'Siegel' war besonders im syrischen Raum verbreitet. Die 'grosse-Herde' meint dann im Polykarp-Martyrium die Schar der Märtyrer; dafür, dass er ihr zugehört wird, preist der Sterbende ja auch Gott in seinem Gebet MPol 14,2 = e.h. IV 15,33. Nun bezeichnet Melito 71,514 Christus als 'aus der Herde genommen'; dahinter dürfte Ex. 12,3-5. 21 stehen. Anscheinend haben wir es also auch hier mit einem festen Vorstellungskreis im Bereich der Passa-Ueberlieferung zu tun.

ferung für die Christenheit der Asia im 2. Jahrhundert hatte. Wir wissen durch Irenäus, dass Polykarp wohl nicht lange vor seinem Tod in Rom gegenüber Anicet bei einem ersten Aufflakern des 'Osterstreites' an der kleinasiatischen Tradition festgehalten hatte. Aber dass die damalige Diskussion bestimmende, für uns nicht eindeutige Wort $\tau\eta\rho\epsilon\iota\nu$ weist zunächst allein auf liturgische Observanz (h.e. V 24,16). Auch die knappen Angaben über einen Streit unter den Asiaten selbst über die synoptische oder johanneische Chronologie der Kreuzigung Jesu in denselben Jahren ist in ihrer Bedeutung für uns nicht leicht zu bewerten. Das Polykarpmartyrium lässt dagegen etwas von der theologischen Relevanz dieser Ueberlieferungen erkennen ebenso wie die kleinasiatischen Passahomilien des 2. Jahrhunderts.

Aber für uns wichtiger ist zunächst eine andere Beobachtung: Absender dieses Briefes ist die 'Kirche Gottes in Smyrna', sie schreibt an die « Kirche Gottes in Philomelium und alle Gemeinden der von Ort zu Ort verbreiteten heiligen katholischen Kirche²³ ». Hier haben wir es nun sicher mit einer Christenheit zu tun, die in Ortsgemeinden lebt. Eben hier hat das christliche Passa seinen Ort. Gewiss können auch Schulen ihre Feste haben. Aber Passa begeht das in Familienverbände gegliederte Gottesvolk²⁴. Melito zitiert ausdrücklich diese Vorschrift aus Ex 12,8. 12 (13,83) und schliesst entsprechend seine Predigt mit einem Aufruf an die 'Familien der Heiden' (94, 711) oder 'Familien der Menschen' (103, 787). Auch was wir von der Liturgie des christlichen Passa erkennen können, knüpft übrigens primär an die häusliche Feier an, weniger an den synagogalen Gottesdienst^{24a}.

23. Das $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\ \tau\acute{o}\pi\omicron\nu$ entspricht der Aussage im Bischofsweihegebet Hippolyts, dass die Apostel die Kirche $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \tau\acute{o}\pi\omicron\nu\ \acute{\alpha}\gamma\iota\alpha\sigma\mu\alpha\tau\acute{o}\varsigma\ \sigma\upsilon$ gegründet hätten, wofür mit der lat. Uebers. zu lesen ist: $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \tau\acute{o}\pi\omicron\nu\ \acute{\alpha}\gamma\iota\alpha\sigma\mu\acute{\alpha}\ \sigma\upsilon$, 'von Ort zu Ort als Dein Heiligtum', so auch B. BOTTE, *La Tradition Apostolique de s. Hippolyte* (LQF 39). Münster 1963, S. 9 n 6.

24. Einen interessanten Beleg hierfür finde ich auch in der jüdisch-agnostischen Adamsapokalypse; beim dritten Vorübergehen des Phoster, das dem Auszug aus Aegypten entspricht, heisst es: « Und kommen wird die Herrlichkeit und sein in heiligen Häusern, die sie sich erwählt hat », p. 77 (71), 9 f. ed. und Uebers. A. BÖHLIG.

24a. Trotz aller neueren Arbeiten zum jüdischen Passa wissen wir überhaupt wenig von gottesdienstlichen Verlauf des Festes ausserhalb Jerusalems, in der Diaspora und überhaupt nach der Zerstörung des Tempels. Die Passahaggada, die Ex 12 aufnimmt, hatte ihren ursprüng-

Welche Bedeutung in der Asia die Familie als Ueberlieferungs-träger hatte, zeigt gerade das Schreiben des Bischofs Polykrates von Ephesus an Victor von Rom im Osterstreit eine Generation nach dem Tode Polykarps. Denn der Sprecher der kleinasiatischen, am quartadecimanischen Brauch festhaltenden Gemeinden beruft sich nun ausdrücklich nicht nur auf die apostolischen Zeugen der Frühzeit, auf Märtyrer-Bischöfe und prophetische Lehrer, sondern auch auf die Tradition seiner Vorfahren und seiner Verwandtschaft. Auch diese Vorfahren und Verwandte waren Bischöfe (h.e. V 24,6). Man wird hierfür sicher berücksichtigen müssen, dass vor der Errichtung eigener Kirchenbauten Pfarrhaus und Gemeindeversammlungsraum identisch waren, was Tendenzen zu einer Erblichkeit kirchlicher Aemter fördern mochte. Wichtiger ist aber wohl, dass wir diese ganze Kirchenstruktur bis auf die Pastoralbriefe zurückführen können. Bereits dort wird die Kirche als 'familia Dei' gezeich-

lichen Ort sicher im Familienkreis, nicht in der Synagoge; dort las man nach der Mischna Meg III,7 die Parasche Lev 22,26 f. Falls die Taufcharakteristie in der Kirchenordnung Hippolyts tatsächlich als 'christliches Ostermahl' zu verstehen ist, wie Gy 1959 einleuchtend vermutet hat, wäre das Gegenstück auch hier das Mahl im Kreise der jüdischen Familie, wo die besonderen Speisen dieses Abends gedeutet werden, wie es noch Hippolyt vom Bischof fordert, vgl. P.-M. Gy, «Die Segnung von Milch und Honig in der Osternacht». In: *Paschatis Sollemnia für J.A. Jungmann*, hrsg. von B. FISCHER und J. WAGNER. Freiburg 1959, S. 206-212, dazu auch meine Bemerkungen in «Geschichte des Taufgottesdienstes in der alten Kirche». In: *Leiturgia* V. Kassel 1970, S. 109-114. Dass das christliche Passa die häusliche jüdische Feier als Gegenüber hatte, geht auch aus der Darstellung von W. HUBER, *Passa und Ostern* S. 3-11 deutlich hervor. Wenn es in der Didaskalia, bzw. deren Vorstufe, der quartadecimanischen Diataxis, heisst: «Ihr müsst also fasten, wenn jenes Volk das Passa feiert, und eifrig sein, um euer Wachen zu erfüllen mitten im (Fest) ihrer Ungesäuerten» (c. 21, Uebers. FLEMMING S. 114; CONNOLLY S. 192), dann werden ausdrücklich die zeitgenössische jüdische und christliche Feier einander gegenübergestellt.

Ich kann daraus nur schliessen, dass die Frage der johanneischen oder synoptischen oder einer anderen (Didaskalia 21!) Chronologie der Passion Jesu für das quartadecimanische Passa von Haus aus irrelevant war; anders B. LOHSE, der sie 1953 als Zeugen der synoptischen Chronologie verstand (*Das Passafest der Quartadecimaner*. Gütersloh 1953, S. 136 f.) und W. HUBER, der sie auf die johanneischen festlegen will (*op. cit.* S. 21 f.). Das Fest ist für die Christen wie für die Juden eben in Ex 12 eingesetzt, zielt aber für die Christen auf Kreuz und Auferstehung Jesu. Fragen der chronologischen Entsprechung gewinnen erst in der zweiten Hälfte des 2. Jahrhunderts Gewicht, im Zusammenhang der Entstehung des Kanons, und jetzt werden sie strittig.

net, wobei der Autor — ähnlich wie es schon in der Nathan-Weissagung (2. Sam 7,11-16) geschieht — die Doppelbedeutung von בית - οίκος auswertet und vorgegebene Sätze, in denen die Kirche als Tempel Gottes beschrieben war, nun zu Aussagen über die Familie als Modell und wohl auch Grundbaustein der Gemeinde umformt (z.B. 1. Tim 3,12 f. gegenüber 3,14 f.). Eben deshalb kann vom Bischof wie vom Diakon auch als Voraussetzung für das Wirken im kirchlichen Amt die Bewährung als Hausvater gefordert werden (1. Tim 3,4 f.). Die Haustafel wird zur Kirchenordnung (Tit 2,1-10). Gerade Polykarp hat diese eigentümliche Verschmelzung von Familien- und Gemeindeethik in seinem Philipperbrief weitergeführt (4,2-6,1). Diese Ekklesiologie nimmt — was hier nicht näher zu entfalten ist — das Erbe jüdischer Familienethik auf, in Antithese zu den asketischen Forderungen wandernder Charismatiker. Davon, dass bereits die Pastoralbriefe ein christliches Passafest voraussetzen oder Passatraditionen aufnehmen, ist nirgends etwas zu erkennen. Aber Ekklesiologie und Kirchenstruktur der Pastoralbriefe konnten sich leicht mit einem ursprünglich gerade an der Familie orientierten Gottesdienst wie der Passafeier verbinden.

Die Schriften des 2. Jahrhunderts, die uns Einblick in das frühchristliche Passa geben, vor allem die erhaltenen Homilien, sind sicher das Werk von einzelnen; bei Melito und dem unbekanntem Verfasser der unter dem Namen des Chrysostomos erhaltenen und eine Zeit lang Hippolyt zugeschriebenen Predigt muss man von eigenständiger theologischer Leistung sprechen. Aber diese Entwürfe knüpfen offenbar an fest in diesen Gemeinden verankerte Ueberlieferung an. Und gerade das Polykarp-Martyrium zeigt, wenn ich es richtig ausgewertet habe, dass dies ebenfalls nicht nur für den Termin des Passa gilt, von dem auch Polykrates allein schrieb, weil er umstritten war, sondern den spirituellen Inhalt der Feier einschliesst.

Die Weitergabe dieser frühchristlichen Passaüberlieferungen möchte ich nicht gern als Katechese bezeichnen, sondern dieses Wort der grundlegenden Einführung in den christlichen Glauben und in christliches Leben vorbehalten. Auch derartige Unterweisung vor allem vor der Taufe werden wir als eigenständigen Ansatzpunkt für die Ausformung von Theologie ansehen können; das ist schon in der bisherigen Forschung immer wieder aufgezeigt worden. Derartige Katechese gab es allerdings nicht nur in der Gemeinde, sondern auch in der

'Schule'. Seit der Ausbildung des Katechumenates im letzten Drittel des 2. Jahrhunderts wird diese Grundunterweisung auch innerhalb der Gemeinden institutionalisiert. Und da Einführung in das Leben der Christenheit immer Einführung in ihrem Gottesdienst einschliesst, wäre es sicher unverständig, Katechese und Passaüberlieferung gänzlich auseinander zu reissen. Aber zunächst muss man beides doch unterscheiden, weil Formen und Inhalte der Weitergabe nicht identisch sind. Die schon einmal herangezogene Epistula Apostolorum weist zwar nicht die gleiche Kirchenstruktur auf wie der Polykarpbrief und das Polykarp-Martyrium²⁵, aber sie nennt auch ein Ueberlieferungsstück, das meines Erachtens der Katechese zuzuordnen ist: Die fünf Brote der wunderbaren Speisung (Mt 14,16 par) « sind ein Bild unseres Glaubens betreffs des grossen Christentums und das heisst an den Vater, den Herrscher der ganzen Welt, und an Jesus Christus, unseren Heiland, und an den Heiligen Geist, den Parakleten, und an die heilige Kirche und an die Vergebung der Sünden²⁶ ». Von diesen fünf 'Hauptstücken' des Glaubens führt eine Linie zu den späteren Symbolen etwa in Rom und Alexandrien²⁷. Die mit dem christlichen Passa verbundenen Ueberlieferungen zählen nicht Lehrpunkte auf, sondern kreisen um das geschichtliche Erlösungshandeln Gottes. In Zentrum stehen Kreuz und Auferstehung Jesu als überbietende Erfüllung des Heilshandelns Gottes im Alten Testament, insbesondere in der Nacht des Auszuges aus Aegypten, und damit die Ablösung des alten durch das neue Gottesvolk. Diese Erlösung ist erfüllte Verheissung, insofern Gegenwart, und weist doch über sich hinaus auf die eschatologische Vollendung in der für die Passazeit erhofften Parusie Christi²⁸.

25. Wir stehen mit dieser Schrift stärker im Bereich der charismatischen Wanderlehrer Palästinas und Syriens. Aber auch sie feiern Passa, offenbar mit den sesshaften christlichen Familien. Es spricht manches dafür, dass gerade derartige charismatische Gruppen die christliche Passafeier aus dem syrisch-palästinensischen Raum nach Kleinasien gebracht haben.

26. 5 (16), S. 7 ed. H. DUENSING.

27. Selbstverständlich ist diese Aufzählung von fünf 'Hauptstücken' nur eine Wurzel dieser Symbole.

28. In der Passahomilie Melitos ist die Parusiehoffnung kaum erwähnt. Das gleiche gilt für die Homilie 'in sanctam pascham'. Für W. Huber ist dies ein wichtiges Argument für seine überraschende These, dass Melito kein Quartadecimaner gewesen sei. Dagegen B. LOHSE in ZKG, 81, 1970, S. 387 f. Auch ich bin nicht überzeugt worden. Das Thema christliches

Damit ist diese Passaüberlieferung zum Wurzelboden einer heilsgeschichtlichen Theologie sowie bestimmter christologischer Entwürfe und Formeln geworden. Hierauf zielt das Thema 'christliches Passa im 2. Jahrhundert und die Ausformung der christlichen Theologie'.

4. Das theologische Verständnis des Passafestes

Eigentlich wäre es jetzt erforderlich, einen Ueberblick über die bisherige Forschung zur frühchristlichen Passa- und Osterfeier zu geben, die seit der Publikation der Passahomilie des Melito von Sardes aus den Chester-Beatty-Papyri durch C. Bonner 1940 einen solchen Aufschwung genommen hat. Aber dies ist hier nicht möglich. Wie weit wir noch immer von einer Lösung strittiger Einzelfragen entfernt sind, könnte ein Vergleich zwischen den etwa gleichzeitig erschienenen schönen und weiterführenden Arbeiten von Raniero Cantalamessa (1967) und Wolfgang Huber (1969) zeigen^{28a}. Die für unser Thema wichtigsten Texte sind aber immerhin bereits genannt worden. Ob sie jeweils für das quartadecimanische Passa oder für das grosskirchliche Osterfest zu buchen sind, muss nach den hier differierenden Darstellungen von Cantalamessa und Huber als umstritten gelten. Aber gerade daraus ergibt sich wohl, dass wir noch kein überzeugendes Kriterium haben, um beides nicht nur durch den Termin, sondern auch vom Festinhalt her unterscheiden zu können. Mit dem Uebergang zum Osterfest am Sonntag nach dem jüdischen Passadatum mag die Auferstehung Christi gegenüber der Parusieerwartung und gegenüber dem Kreuz stärker akzentuiert worden sein. Aber im ganzen kann die Beschreibung, die Odo Casel 1938 von « Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier » gegeben hat, getrost auch auf das christliche Passa übertragen werden. Es war — wie schon gesagt — das Fest der Erlösung, im Gedenken an die Vergan-

Passa und Echatologie bedarf nach der Arbeit Hubers einer neuen Untersuchung. Hierbei wird die Problematik des kleinasiatischen Chiliasmus aufzunehmen sein, vielleicht auch die liturgische Stellung der Homilie im Rahmen der Passafeier.

28a. Meine eigene Stellung zu einzelnen Thesen der in Anm. 20 und 21 bereits genannten Arbeiten versuche ich gelegentlich in den Anmerkungen dieses Beitrages zu begründen.

genheit und in der Gewissheit der Zukunft^{28b}. Das dies christliche Passa der Quartadecimaner vor allem Kleinasien Uebernahme jüdischen Brauches sei, haben im Osterstreit schon ihre Gegner behauptet. Dass ihre Ueberlieferung tatsächlich bis auf die Urgemeinde zurückreicht, hat 1953 Bernhard Lohse gezeigt und diese These hat sich nicht nur generell durchgesetzt, sie scheint mir durch die neueren Untersuchungen zur jüdischen Passatheologie glänzend bestätigt zu sein²⁹. Allerdings sollte man bei der Frage nach dem Ursprung des christlichen Passa den Blick nicht nur auf Jerusalem richten, sondern auf die palästinensische Christenheit allgemein; die Kontaktzone zwischen Judentum und sich verselbständigender Kirche war breiter, als es die Apostelgeschichte des Lukas und die Kirchengeschichte Eusebs darstellen.

Doch fragen wir nun nicht weiter nach dem Ursprung des christlichen Passa und seiner Verbindung mit frühen Gemeindestrukturen, sondern versuchen wir umgekehrt die Verwurzelung der Theologie der Heilsgeschichte und des von mir vor allem ins Auge gefassten christologischen Entwurfes in dieser Passatradition zu erheben. Hierfür wollen wir bei Irenäus einsetzen.

Das Wort 'Heilsgeschichte' wird heute in einem sehr verschiedenen Sinn gebraucht. Wenn man darunter versteht, dass Gott in der Geschichte am Menschen gehandelt hat und handelt und so durch Geschichtsdaten das Heil des Menschen wirkt, dann beschreibt man eine Ueberzeugung, die Altes und Neues Testament, Juden und Christen verbindet. Wenn man nach dem Ursprung einer umfassenden und geschlossenen Konzeption der Weltgeschichte sucht, die als Geschichte Gottes mit der Menschheit begriffen wird, muss man wohl auf die jüdische Apokalyptik zurückgehen. Die Ausbildung eines eigenen christlichen Geschichtsbildes, in dem die Schöpfung, der Weg Israels, das Geschick Jesu und die Zeit der Kirche bis zur Parusie

28b. O. CASEL, « Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier ». In: *JbLW* 14, 1938, S. 1-78.

29. Es handelt sich um seine bereits in Anm. 24a genannte Dissertation; bei den neueren Untersuchungen denke ich etwa an die Arbeiten von A. STROBEL, z.B. « Die Passa-Erwartung als urchristliches Problem in Lc 17, 21 f ». In: *ZNW* 49, 1958, S. 157-196; *Untersuchungen zum eschatologischen Verzögerungsproblem auf Grund der spätjüdisch-urchristlichen Geschichte von Habakuk 2,2 f.* (Suppl. NovTest 2). Leiden 1961 und R. LE DÉAUT (vgl. Anm. 13).

zusammen gesehen werden, hat dagegen eine eigene Geschichte, die Hans Frhr. v. Campenhausen jüngst gezeigt hat³⁰.

Als seinen eigentlichen Schöpfer bezeichnet er eben Irenäus. « Es » — nämlich das christliche Geschichtsbild bei Irenäus — « hat schon auf Testullian und Hippolyt eingewirkt und bleibt für die weitere Entwicklung der 'Heilsgeschichte' überhaupt bestimmend » (S. 207). Doch auch hier hat Irenäus nicht einfach frei gestaltet; er bleibt wie im ganzen seiner Theologie Schüler der Schrift, vor allem des Neuen Testaments, für dessen kanonische Geltung er ja unser erster Zeuge ist, und Erbe seiner Väter³¹. Von Campenhausen schreibt: « Irenäus kennt Melito und ist namentlich Justin sehr verpflichtet. Aber entscheidend für sein Denken ist der grosszügige Rückgriff auf wesentliche Elemente der paulinischen und johanneischen Theologie » (S. 206).

Und zumindest an einer Stelle steht Irenäus Justin auch näher als Melito. Für beide war das alte Gesetz, zumindest das Zeremonialgesetz, durch Christus abgetan. Aber Justin bemüht sich — gegenüber Hellenisten und wohl auch Markioniten —, Berechtigung und Gültigkeit dieses Gesetzes unter den Juden vor Christus zu begründen und zu verteidigen. Gerade so ergibt sich bei Justin die « Gliederung der heilsgeschichtlichen Vergangenheit, die damit erst wirklich zur Geschichte wird » (S. 205). Melito dagegen stellt in seiner Passahomilie die Ablösung des alttestamentlichen Gesetzes durch Christus in Antithese zur Synagoge so in den Mittelpunkt, dass wir nirgends auf eine Reflexion über das geschichtliche Recht Israels und seines Gesetzes in der Vergangenheit stossen. Der neue λόγος, Christus, hat den alttestamentlichen τύπος entbehrlich gemacht, weil eben der Charakter als prophetischer Hinweis auf das Künftige und Wahre von Anfang an sein einziger Sinngrund war, wie Jean Daniélou so schön und überzeugend gezeigt hat³². Melito dürfte sich in der Tiefe der theologischen Reflexion,

30. « Die Entstehung der Heilsgeschichte. Der Aufbau des christlichen Geschichtsbildes in der Theologie des ersten und zweiten Jahrhunderts ». In: *Saeculum* 21, 1970, S. 189-212.

31. Zu Irenäus als Schrifttheologen vgl. zuletzt wieder H. Frhr. v. CAMPENHAUSEN, *Die Entstehung der christlichen Bibel* (BHT 39). Tübingen 1968; zum Verhältnis des Irenäus zu seinen Vätern: M. WIDMANN, « Irenäus und seine theologischen Väter. » In: *ZThK* 54, 1957, S. 156-173.

32. « Figure et événement chez Mélicon de Sardes ». In: *Neotestamentica et Patristica. Freundesgabe O. Cullmann* (Supp Nov Test 6). Leiden 1962, S. 282-292.

aber kaum in dieser Tendenz von der kleinasiatischen Passa-tradition allgemein unterschieden haben. Die Homilie 'in sanctam pascham', deren Datierung umstritten ist, lässt allerdings auch eine andere Akzentuierung erkennen, wenn sie das Gesetz einerseits als « rätselhaftes Bild der künftigen Wahrheit » (τῆς μελλούσης ἀληθείας τὸ αἶνιγμα), andererseits als « Bote Christi, Vorläufer Jesu » und deshalb als « notwendige Schule » (ἀναγκαῖον γυμνάσιον) bezeichnet (9,1-6).

Gerade der Vergleich dieser beiden Texte, zwischen denen keine erkennbare literarische Abhängigkeit besteht, zeigt aber deutlich, wie gerade die Thematik des christlichen Passa zur Besinnung auf das Verhältnis zwischen dem Alten und dem Neuen Bund, zwischen Israel und der Kirche zwang. Ein derartiger Vergleich ist möglich, selbst wenn die eben herangezogene Predigt jünger sein sollte als Melito — wofür einiges spricht —; denn sie kommt noch aus dem Brauch der christlichen Passa-feier in einem Mass, wie es im 4. Jahrhundert schwer begreiflich wäre³³. Dies Passafest ist eingesetzt und dem Volke Gottes

33. Die Datierung derartiger Homilien stösst auf sehr grosse methodische Schwierigkeiten. P. NAUTIN schrieb nicht mit Unrecht: « On a surtout l'impression que l'homilétique pascale s'était constitué un trésor de lieux communs, formules frappantes et thèmes faciles à développer, sur lesquels les homélistes de second ordre pouvaient broder à leur fantaisie », *Le dossier d'Hippolyte et de Méliton* (Patristica I). Paris 1953, S. 153. Gerade die Ueberlieferungsgeschichte der Passahomilie Melitos bestätigt diese Feststellung. Man hat offenbar derartige Predigten weiter benutzt und dabei modifiziert; vgl. auch W. SCHNEEMELCHER, « Der Sermo 'De anima et corpore'. Ein Werk Alexanders von Alexandrien? » In: *Festschr. für Günther Dehn*. Neukirchen 1957, S. 119-143. Bei der Passahomilie des Melito gibt uns das hohe Alter der handschriftlichen Ueberlieferung zureichende Gewissheit für die Authentizität im ganzen; das Auseinandergehen dieser handschriftlichen Ueberlieferung mahnt andererseits zur Vorsicht in Bezug auf ein Urteil über die älteste Gestalt der Predigt, vgl. dazu auch S.G. HALL, « The Melito Papyri ». In: *JThSt* NS 19, 1968, S. 476-508. Bei einem anonym überlieferten Text wie der Homilie 'in sanctam pascham', für deren Datierung nur innere Kriterien zur Verfügung stehen, liegen die Dinge entsprechend schwieriger. es ist deshalb durchaus zu verstehen, dass H.-D. ALTENDORF in einer Besprechung des Buches von R. Cantalamessa in *ThLZ* 95, 1970, Sp. 215 f. Diese Predigt wieder in die Mitte des 4. Jahrhunderts setzen möchte. Allerdings muss Altendorf dann von bewussten Archaismen sprechen.

Ist aber im 4. Jahrhundert wirklich noch eine Osterpredigt denkbar, die nicht vom Neuen Testament ausgeht, sondern Auslegung von Ex. 12 ist? Die Art, in der der Homilet vom Kreuz und der Kreuzigung spricht, ist tatsächlich schwer im 2. Jahrhundert unterzubringen. Aber es ist für

geboten beim Auszug aus Aegypten. Deshalb wird Ex 12 für die Christen der im Gottesdienst zu verlesende und auszulegende Text. Diese Einsetzung des Passa und damit die Rettung des Gottesvolkes in der Auszugsnacht zielt jedoch nun für die Christen auf das wahre Heilsgeschehen, auf das Passa des Sterbens und Auferstehens Jesu. Typologie war hier nicht nur ein exegetisches Verfahren, um bestimmte Texte zu begreifen, sondern das Fundament der ganzen Festfeier.

Hippolyt in Rom bezieht einmal die drei Wallfahrtsfeste des Alten Testaments alle auf Christus. Für Passa greift er ausdrücklich zitierend 1. Kor 5,7 auf, wie der Autor der Homilie 'in sanctam pascham' (39) und umschreibend Melito (z.B. 65,465); das Fest weist auf den Tod des Gotteslammes, also das Kreuz³⁴. Pfingsten verweist auf die himmlische Herrschaft des Auferstandenen, seine Himmelfahrt, in der er 'den Menschen', das heisst seine Menschheit, Gott als 'Gabe' darbrachte. Da Hippolyt offenkundig auf Ex 23,14,17 zurückgreift, kann der dritte von ihm genannte *καρὸς* nur das Laubhüttenfest sein. Hippolyts Auslegung hierzu ist allerdings nicht erhalten. Der Kleinasiat Methodius von Olympos hat es auf das 1000-jährige Reich bezogen, in dem Christus mit den Seinen auf einer erneuerten Erde herrschen wird (conv. 9,5). Wieder war es Jean Daniélou, der auf die Bedeutung dieses Textes im Zusammenhang des kleinasiatischen Chiliasmus hingewiesen hat³⁵. Nun hat Hippolyt den Segensspruch des Mose über Asser (Dt 33,24 f.) so gedeutet, dass er in ihm nacheinander den Hinweis auf das Kreuz Christi (« Er wird seinen Fuss in Oel baden »), die Erhöhung (« es ist keiner wider Gottes Geliebten, der in

mich leichter vorstellbar, dass ein alter Text später an diesen Stellen ausgeweitet und modifiziert wurde, als dass man einem Gottesdienst des 4. Jahrhunderts ein liturgisches Stück zugemutet hätte, das künstlich mit der Patina des 2. Jahrhunderts konstruiert wurde. Deshalb möchte ich im ganzen doch der Lokalisierung und Datierung Cantalamessas zustimmen, ohne etwa den Anfang des 3. Jahrhunderts ausschliessen zu wollen. Natürlich bedürfte diese Stellungnahme einer ausführlicheren Begründung, als ich sie hier geben kann.

34. Es handelt sich um das Fragment aus dem *Eranistes*, Buch II des THEODORET, ed. P. NAUTIN, *Patristica I*, S. 23.

35. *Théologie du Judéo-Christianisme*. Tournai 1958, S. 346; vgl. dens. *Bible et Liturgie*. Paris 1958²; dt. *Liturgie und Bibel. Die Symbolik der Sakramente bei den Kirchenvätern*. München 1963, S. 336-350. Dass Gott dann, wenn Himmel und Erde neu geworden sind, sein Zelt unter den Menschen, unter seinem Volk aufschlagen wird, findet sich schon Apc 21,3.

den Himmeln thront als dein Helfer », etwas abweichend von LXX) und die Herrschaft mit Christus in der verwandelten Schöpfung (« Er wird Israel zelten lassen... auf der Erde Jakobs, auf Korn und Wein... ») findet³⁶. Die in der Deutung der drei Festzeiten angesprochenen Themen finden wir hier also wieder. Wie weit für Hippolyt diese jüdischen Feste etwas mit christlichem Gottesdienst im Jahreslauf zu tun haben, ist den angeführten Texten nicht zu entnehmen³⁷. In den Passahomilien aber ist jedenfalls die bei Hippolyt in der Pfingsttypologie verankerte Erhöhungsaussage mit einbezogen; sie gehört offenbar zu den Inhalten des christlichen Passafestes — der Ausblick auf die eschatologische Vollendung fehlt dagegen bekanntlich sowohl bei Melito wie in der Predigt 'in sanctam pascham'; hier liegt eine eigene Problematik vor, die jetzt nicht zu erörtern ist³⁸.

Das Wochenfest, griechisch Pfingsten, war das Fest der Darbringung der Erstlingsgabe (*ἀπαρχή*) der Weizenernte (Ex 23,15 f.)³⁹. Die nach dieser Typologie nun Gott dargebrachte Gabe ist der Mensch. Die Himmelfahrt als Thema des christlichen Passa ist für Melito nicht nur die Erhöhung Christi (100, 765 f.; 70, 510), sondern schliesst ebenfalls mit ein, dass 'der Mensch' zum Himmel 'gehoben' (103, 798; vgl. 71,521), oder 'geraubt' (47, 330; 102, 784 f.) wird. Dasselbe gilt für die Homilie in sanctam pascham (61 f.). Die Stichworte 'Gabe', 'Darbringung', 'Erstlingsfrucht' finden sich allerdings in keiner der beiden Homilien, sie sind aber sonst in der frühen Ostertheologie so fest verankert und werden auch bereits von Irenäus

36. HIPPOLYTE DE ROME, *Sur les Bénédictiones d'Isaac et de Jacob et de Moïse*, éd. M. BRIÈRE, L. MARIÈS, B.-Ch. MERCIER (PO XXVII 1/2). Paris 1954, S. 191-199.

37. Nautin wollte das genannte Fragm. der nicht erhaltenen Schrift Hippolyts über das Passa zuschreiben. Dann stünde auch diese Typologie — was ich in der Tat für wahrscheinlich halte — in der liturgischen Tradition des christlichen Passa- bzw. Osterfestes. Denn natürlich war Hippolyt selbst Anhänger der römischen Datierung.

38. Vgl. Anm. 28b.

39. H.-J. KRAUS, *Gottesdienst in Israel*. 2. Aufl. München 1962, S. 72-78; E. KUTSCH, Art. « Feste und Feiern II » in: *RGG³ II* (1958), Sp. 912; J. DANÉLOU, *Bibel und Liturgie*. S. 322-335. Von einer Erstlingsgabe — hier im Zusammenhang der Gerstenernte — verbunden mit dem Opfer eines fehllosen Lammes ist in Ex 23,9 f. auch für das sich an Passa anschließende Massot-Fest die Rede. Vgl. dazu das von PERLER in SC 123, p. 202 f., zusammengestellte Material.

aufgegriffen, dass ich doch mit einem hohen Alter der Auslegung im Rahmen der Passaüberlieferung rechne, dass der Auferstandene in seiner Auffahrt Gott 'den Menschen' als Erstlingsgabe darbrachte⁴⁰. In den gleichen Zusammenhang gehört die eigentümliche Formulierung dass 'der Mensch' in den Himmel 'geraubt' wurde⁴¹.

Doch wie dem auch sei, die genannten Aussagen der Homileten betonen, dass es in der Erlösung durch Tod und Auferstehung Christi um 'den Menschen' geht, nicht nur um die Rettung des alten Israel wie im jüdischen Passa. Dies ist kein Randproblem, sondern eines der zentralen Themen des christlichen Passa. Und die Antwort auf die damit implizit gestellte Frage finden beide Homileten im Rückgriff auf Paulus: « wie durch *einen* Menschen der Tod gekommen ist, so kommt auch durch *einen* Menschen die Auferstehung der Toten » (1. Kor 15,21 f.; vgl. Rm 5,18). Dies Wort wird nicht ausdrücklich zitiert, aber die paulinische Adam-Christus-Typologie ist für das theologische Verständnis des Passafestes nach diesen Predigern grundlegend. Denn um die Sünde und den Tod zu überwinden kam Christus, 'das Geheimnis des Passa', auf die Erde zum Sterben am Kreuz, das zur Auferstehung führte und damit den von Anfang gemeinten Sinn des Passa erfüllte (Melito 65,464-66,472; vgl. in s. pascham 45,1 f.; 36). Diese Aussage gibt für sich gewiss noch nicht den Aufriss eines Geschichtsbildes wieder. Aber in Verbindung mit der durch den Rückbezug auf Ex 12 unvermeidlichen Auseinandersetzung mit der Synagoge um den Sinn des Heilshandelns Gottes in der vergangenen Geschichte Israels legte diese Theologie des christlichen Passa doch die Elemente bereit, aus denen Irenäus seine heilsgeschichtliche Konzeption aufbauen konnte. Und auch für diese Passatheologie gilt bereits, was v. Campenhausen mit Recht für

40. Vgl. das von O. PERLER S. 202 f. zusammengestellte Material.

41. Im Hintergrund steht wahrscheinlich Ps 68 (LXX 67), 19: « Du bist aufgefahren in die Höhe, Du hast das Gefängnis gefangen geführt, Du hast Gaben empfangen ἐν ἀνθρώποις ». Die rabbinische Auslegung bezog dieses Psalmwort auf Mose, wobei die 'Gaben' dann das Gesetz sind, das Mose den Menschen gegeben oder für sie empfangen hat. Diese Auslegung vom Ps 68,19 ist bereits in Eph 4,8 auf Christus bezogen worden; vgl. dazu meine Untersuchung « Himmelfahrt und Pfingsten ». In: ZKG 65, 1954/55, S. 216. Für Melito hat der auffahrende Christus nicht Gaben für den Menschen empfangen, sondern den Menschen als Gabe gefangen geführt.

Irenäus konstatiert hat, « der grossartige Rückgriff auf wesentliche Elemente der paulinischen und johanneischen Theologie » (S. 206). Es wäre reizvoll zu verfolgen, wie dies alles bei Irenäus aufgenommen und modifiziert worden ist und wie diese Struktur noch etwa bei Athanasius nachwirkt. Aber ich möchte mich sofort der mit diesem Entwurf eng verbundenen Christologie zuwenden.

5. Die Christologie der Passatradition

Als Einstieg sei eine Feststellung in der Hippolyt zugeschriebenen Schrift gegen Artemon, dem 'Kleinen Labyrinth', gewählt⁴². Gegen die — angebliche — Meinung dieses Artemon, Christus sei nur Mensch gewesen, verweist der Autor auf Justin, Miltiades, Tatian, Klemens, in deren Büchern überall die Gottheit Christi gelehrt sei. Dann heisst es weiter: « Wer kennt nicht die Schriften des Irenäus, Melito und der übrigen, welche verkünden, dass Christus Gott und Mensch ist? » (Euseb, h.e. V 28,4 f.). In der Tat, dies ist eine genaue Beschreibung der Christologie Melitos. Dass er von den zwei *ὄσται* des Christus gesprochen hat, meinten wir seit langem zu wissen. (Frgm. VI)⁴³. Aber erst die Passahomilie deckt den eigentlichen Skopus dieser Formel bei Melito auf: « Als Mensch wurde Er begraben, als Gott erstand Er von den Toten, Er, der von Natur Gott und Mensch war » (8,56 f.). Diese in der Einleitung der Predigt häufige Gegenüberstellung von Mensch-Gott hat einen unverkennbaren rhetorischen Aspekt (4,27 f.; 5,35 f.; 7,51 f.; 9,66 f.). Aber inhaltlich ist sie mit dem Herzstück dieser Passatheologie verknüpft:

Er bekleidete sich mit jenem (dem Menschen) durch den Schoss der Jungfrau hindurch und trat als Mensch in Erscheinung, nahm auf sich das Leiden durch den Leib, der leiden konnte, und zerstörte das Leiden des Fleisches. Durch das Pneuma, das nicht leiden konnte, tötete er den Menschen tötenden Tod (66,468 f.).

Der hochrhetorische Stil ist auch hier unverkennbar. Statt der Formel Mensch-Gott verwendet Melito nun die Gegenüber-

42. P. NAUTIN, *op. cit.* S. 115 ff. hat diese Zuschreibung bestritten. Die Frage ist für uns hier ohne Belang.

43. Die Authentizität zumindest dieser Aussage in Frgm. VI hat NAUTIN, *op. cit.* S. 84 bestritten; F.G. HALL möchte das ganze Fragment Melito absprechen (noch nicht publizierter Vortrag auf der Oxforder Pastristiker-Konferenz September 1971.); vgl. aber Anm. 60.

stellung Fleisch - Pneuma. Man wird fragen können, was eigentlich mit dieser Aussage gemeint sei, dass der gekreuzigte Christus den Tod getötet hat. Erst Athanasius wird hierauf eine deutliche Antwort geben. Aber das Gefüge der Aussage Melitos ist doch klar: um des Menschen willen wurde Er, das Subjekt des Erlösungshandelns, Christus, Mensch — oder nahm er Fleisch an — um sterben zu können; als Gott oder Pneuma ist er auferstanden und hat — damit führe ich den Gedankengang über das Zitat hinaus und schliesse die Erhöhungsaussage mit ein — dem Menschen durch sein Menschsein beim Aufstieg den Himmel erschlossen ⁴⁴.

Diese Reihe von Aussagen über die 'zwei Naturen' berühren sich eng mit einem in ähnlicher Antithetik hymnenartig geformten Stück aus dem Brief des Ignatius an die Epheser:

Einer ist Arzt, aus Fleisch zugleich und aus Geist, gezeugt und ungezeugt, im Fleische erschienener Gott, im Tode wahrhaftiges Leben, aus Maria sowohl wie aus Gott, zuerst leidensfähig und dann leidensunfähig, Jesus Christus, unser Herr (7,2).

Aber der Akzent ist doch nicht der gleiche. Ignatius legt alles Gewicht auf die doppelte Geburt, aus Gott und aus Maria (vgl. 18,2 f., ähnlich wie später das stadtrömische Symbol, das Romanum; die Passatradition dagegen auf Kreuz und Auferstehung. Und es ist wohl kein Zufall, dass sich gerade die entscheidende Aussage vom 'Töten des Todes' hier bei Ignatius nicht findet; dort, wo sie dann doch auftaucht (Eph 19,4), ist allein von der Inkarnation die Rede. Um so bemerkenswerter ist, dass Irenäus gerade die an Kreuz und Auferstehung orientierten, in der Passatradition verankerten Aussagen über das Gottsein und das Menschsein des Herrn aufgenommen hat (adv. haer. III 19,2; vgl. II 20,3; epid. 37-39), besser: dass auch für ihn die Inkarnation und das Kreuz zusammengehören — und wieder liesse sich diese Linie bis zu Athanasius ausziehen ⁴⁵.

Damit stossen wir aber auf die Vorgeschichte und den Rahmen der reziproken Inkarnationsaussage in der Art des Wortes

44. Die Homilie 'in sanctam pascham' bringt derselben Gedankengang sowohl in den Formeln Pneuma — Leib, wie Gott — Mensch (47; 55 f.; vgl. 45).

45. Ich habe dies in einem für den ökumenischen Dialog mit Theologen des Patriarchats Moskau vorbereiteten Beitrag über «Kreuz und Auferstehung in der Sicht von Athanasius und Luther» versucht.

« Gott wurde Mensch, damit wir vergöttlicht würden » (Athanasius, de inc. 54,3; vgl. Irenäus III 19,1; IV 38,4; V praef.; V 36,3). Sie hatten anscheinend ihren ursprünglichen 'Sitz im Leben' in der Passatradition. Die Homilie 'in sanctam pascham' enthält die Akklamation:

O göttliches Passa, du wanderst von den Himmeln bis auf die Erde und steigst von der Erde wieder auf zum Himmel... Durch dich wurden die Pforten des Himmels geöffnet und Gott erscheint als Mensch und der Mensch steigt zu Gott empor, durch dich wurden die Pforten zur Hölle zerbrochen und die ehernen Schlösser zerstört... (62,1 f.).

Die Geschichte der 'reziproken Inkarnationsformeln' reicht bis Paulus zurück (2 Kor 8,9; Gal 4,5 f.). Die Passatradition hat ihre Bindung an das Kreuz Christi festgehalten. Asiatische Rhetorik konnte die Formeln zuspitzen und damit die Antithetik, ja Paradoxie des Heilshandelns Gottes im Kreuz Christi und in seiner Auferstehung scharf herausstellen und sie zugleich auf das Gegenüber und Miteinander von Gott und Mensch zurückführen. Natürlich bedürfen solche verdichteten Formeln nun neuer Interpretation. Doch noch das zitierte Wort des Athanasius lässt sich als Chiffre verstehen, die das ganze Heilswerk der Erlösung meint, in dessen Mitte auch jetzt Kreuz und Auferstehung des Herrn stehen. Wir könnten von hier aus Linien ausziehen zur *θειωσις* - Lehre der griechischen Väter, zum 'Sacrum Commercium' in der lateinischen Liturgie⁴⁶, zur Rechtfertigungslehre der lutherischen Reformation⁴⁷. Schon diese Aufzählung mag darauf hinweisen, dass die Tradition des christlichen Passa im 2. Jahrhundert Bedeutung für die Ausbildung christlicher Theologie nicht nur in einem abgelegenen Winkel der frühen Kirche hatte.

6. Die valentinianische Schule und die kleinasiatische Passatheologie

Doch sind wir mit unserem Durchgang durch das 2. Jahrhundert noch nicht am Ende. Denn eine überraschende Beobachtung scheint die bisher vorgetragenen Thesen zu widerlegen. Der älteste uns bis jetzt bekannte Beleg für die Veran-

46. M. HERZ, *Sacrum Commercium. Eine begriffsgeschichtliche Studie zur Theologie der römischen Liturgiesprache* (MThSt II 15). München 1958.

47. Vgl. Anm. 45.

kerung der Zwei-Naturen-Lehre in Kreuz und Auferstehung Christi findet sich nämlich nicht in einer kleinasiatischen Passahomilie sondern in einem gnostischen Traktat, dem valentinianischen Brief an Rheginus über die Auferstehung :

Der Sohn Gottes aber, Rheginus, war Menschensohn und er umfasste sie beide, da er das menschliche und das göttliche Wesen hatte, damit er besiege einerseits den Tod dadurch, dass er Sohn Gottes war, andererseits durch den Sohn des Menschen die Rückkehr (*ἀποκατάστασις*) stattfinde in das Pleroma⁴⁸.

Dies Stichwort Menschensohn hat einen bestimmten Platz im valentinianischen Mythos⁴⁹; in dem zitierten Text deckt sich die Gegenüberstellung von Menschensohn und Gottessohn aber anscheinend mit der Zuordnung von Mensch und Gott bei Melito. Ein dem Rheginus-Brief entsprechender Sprachgebrauch findet sich übrigens auch bei Ignatius (Eph. 20,2) und Irenäus (z.B. epid. 36). Der zitierte Satz ist nun in dem gnostischen Lehrbrief keine isolierte Einzelaussage, sondern bildet den Ausgangspunkt der ganzen folgenden Argumentation, die ihrerseits aber auch auf Paulus zurückgreift. Der Autor beruft sich sogar ausdrücklich auf ihn :

Der Erlöser verschlang den Tod... und er gab uns den Weg unserer Unsterblichkeit. Dann aber, wie der Apostel sagte, litten wir mit ihm und wir erstanden auf mit ihm und wir gingen in den Himmel mit ihm⁵⁰.

Diese Sätze sind kein direktes Zitat, fassen aber eine Reihe von paulinischen Formulierungen so zusammen, dass sie eben die Heilsaussagen enthalten, die auch für die Soteriologie des christlichen Passafestes kennzeichnend sind.

Nun ist der Rheginus-Brief nicht sicher zu datieren. Die Herausgeber hielten Valentin selbst für seinen Verfasser, auch ich sehe dies als die beste Hypothese an. Aber es fragt sich, ob man diesen valentinianischen Lehrbrief überhaupt isolieren kann. B. Lohse hat kürzlich auf bemerkenswerte Beziehungen zwischen Ptolemäus, dem Autor des Briefes an Flora, und

48. *De Resurrectione (Epistula ad Rheginum) Cod. Jung F. XXII^r - F. XXV^v* (p. 43-50), ed. M. MALININE - H.-Ch. PUECH - G. QUIPEL - W. TILL, adiu. R. McL. WILSON - J. ZANDEE, Zürich-Stuttgart 1963. Der zitierte Text findet sich f. XXII^v, p. 44, 21-33; ich übernehme die dt. Uebers. von W. TILL (S. 51).

49. Vgl. hierzu das in dem Kommentar der benutzten Ausgabe, S. 23, zusammengetragene Material.

50. f. XXXIII (r), p. 45, 15 f. 23-28 (S. 52).

Melito hingewiesen; Th. Halton stellte Parallelaussagen zwischen Melito und Theodot, dem Haupt der orientalische Schule der Valentinianer, zusammen. R. Cantalamessa verglich Theodot mit Melito und der Homilie in sanctam pascham⁵¹. Diese verschiedenen Beobachtungen bestätigen auf jeden Fall, dass die Grenze zwischen gnostischer und nicht-gnostischer Theologie im 2. Jahrhundert nicht leicht zu bestimmen ist; zugleich scheint dadurch auch die Grenze zwischen 'Schule' und 'Gemeinde' unscharf zu werden. Melito war schon nach Ausweis des Stiles seiner Passahomilie ein gebildeter Mann; er ist auch als Apologet literarisch tätig geworden, stand also auch der 'Schule' nahe. Doch Recht und Notwendigkeit der Unterscheidung christlicher Lebensformen werden durch solche Ueberschneidungen nicht aufgehoben. Immerhin tauchen die gleichen Probleme offenbar in verschiedenen Gruppen auf und konnten von verschiedenen Männern auch mit ähnlichen Denkmitteln angepackt werden. Dass Gott sich in 'Zeichen' 'Bildern', 'Typen' offenbart, war ein fundamentaler Zugang für Christen aller Art zum Alten Testament, wobei sehr unterschiedliche hermeneutische Ueberlieferungen wie palästinensische Typologie, apokalyptische Symbolik und hellenistische Allegorese aufgenommen worden sind⁵².

In Rom können wir um die Mitte des 2. Jahrhunderts geradezu beobachten, wie verschiedene christliche Schulen, Markion — der doch gar kein Schulhaupt sein wollte —, der Valentinianer Ptolemäus und Justin unter Verwendung der genannten Denktraditionen um das rechte Verständnis des Gesetzes miteinander ringen⁵³. Gnostiker leiteten diese Offenbarung in Bil-

51. B. LOHSE, « Meliton von Sardes und der Brief des Ptolemäus an Flora ». In: *Der Ruf Jesu und die Antwort der Gemeinde, Festschr. J. Jeremias*. Göttingen 1970, S. 179-188; Th. HALTON « Valentinian Echos in Melito, Peri Pascha? » In: *JThSt* NS 20, 1969, S. 535-538; das Referat von R. CANTALAMESSA, « Les Homélie Pascales de Méliton de Sardes et du Ps.-Hippolyte et les Extraits de Théodote », gehalten auf der Oxford Patristiker-Konferenz, September 1971, ist noch nicht veröffentlicht.

52. Hierzu L. GOPPELT, *Typos* (1939). Nachdr. Darmstadt 1969; J. DANIELOU, *Sacramentum Futuri* (Et. de Théol. Hist.) Paris 1950; I. CHRISTIANSEN, *Die Technik der allegorischen Auslegungswissenschaft bei Philon von Alexandrien* (Beitr. z. Gesch. d. Bibl. Hermeneutik 7). Tübingen 1969.

53. Das hat vor allem H. LANGERBECK herausgearbeitet, « Zur Auseinandersetzung von Theologie und Gemeindeglauben in der römischen Gemeinde in den Jahren 153-165 » (1956). In: *Aufs. zur Gnosis*, aus dem Nachlass hrsg. von H. DÖRRIES (AAG III 69). Göttingen 1967, S. 167-179.

dern und Typen aus dem unaufhebbaren Unterschied zwischen göttlicher Wahrheit und der aus einem Abfall erwachsenen Weltwirklichkeit ab. Für Melito weisen die Typen nicht auf eine der Zeit entnommene, stets gültige Wahrheit, sondern auf Künftiges, auf Christus. Gegen Markioniten und Gnostiker werden Justin und dann Irenäus die zwar zeitbedingte, aber dennoch gültige Wahrheit auch des vergangenen Bildes und Zeichens behaupten. Der Autor der Homilie 'in sanctam pascham' geht noch einen Schritt weiter: er will die in der Schrift des Alten Testaments verborgenen Mysterien verstehen, ohne die Wahrheit des Geschriebenen aufzuheben (6,1) — das entspricht Irenäus; aber auch die Enthüllung der Typen, Symbole, Mysterien durch Christus stellt sich ihm als ein der Auslegung bedürftiges, geheimnisvolles Geflecht von Geschehnissen und Worten dar, es sind die « Geheimnisse der Wahrheit » (7) — und damit nähert er sich wieder der Antwort der Gnostiker⁵⁴.

Wir sind auf diesen Fragenkomplex schon einmal im Zusammenhang des Themas der Heilsgeschichte gestossen. Hier soll nur deutlich werden, wie die gleiche Problematik in unterschiedlichen Zusammenhängen auftreten konnte und bei gleichen Bildungsvoraussetzungen deshalb ähnliche Gedankengänge und vergleichbare Lösungen entwickelt werden mochten, ohne dass es notwendig wäre, jeweils direkte Abhängigkeit zu postulieren⁵⁵. Aber dies betrifft nur die Analogien zwischen Ptolemäus und Melito. Ein Vergleich zwischen dem Reginusbrief, Theodot und Melito müsste zunächst die innervalentinianischen Beziehungen untersuchen; das kann hier nur ansatzweise geschehen. Theodot schreibt:

Und wenn er sagt: 'der Menschensohn muss verworfen, verspottet, gekreuzigt werden', dann scheint er von einem anderen zu sprechen, offenbar von dem, der leidensfähig (ἐμπαθής) ist. Ferner sagt er: 'Ich werde euch am dritten Tage nach Galiläa vorangehen'. Denn er geht allem voran. Und er deutete in einem Rätselwort an, dass er die unsichtbar gerettete Seele zur Auferstehung bringen (ἀνιστάναι) und dorthin zurückführen (ἀποκαθιστάναι) wird, wohin er jetzt vorangeht (Exc. 61,4-5).

Weiter heisst es dann: Er starb aber, als das Pneuma sich von ihm trennte, das im Jordan auf ihn gekommen war; nicht dass es nun für

54. Diese Sicht entspricht etwa dem, was W. HUBER, *Passa und Ostern* S. 92 f. 'dreistufige' Typologie genannt hat, ohne dass in dieser Homilie eine Abhängigkeit von Origenes erkennbar würde.

55. So auch B. LOHSE, S. 187.

sich existiere, sondern es wurde zurückgezogen, damit der Tod wirken könne. Denn wie starb der Leib, wenn das Leben in ihm anwesend war? Denn sonst (müsste man annehmen, dass) der Tod über den Soter selbst Macht gewonnen hätte, was unsinnig wäre. Durch List wurde der Tod ausmanövriert. Denn als der Leib starb und der Tod so mächtig geworden war, sandte der Soter den Strahl seiner Macht zurück, der auf ihn — [im Jordan] — gekommen war und vernichtete den Tod und brachte den toten Leib zur Auferstehung, wobei er das 'Leiden' von ihm abtat (Exc. 61,6 f.)⁵⁶.

Auch hier geht es um Kreuz und Auferstehung Christi; Theodot sieht in diesem Geschehen das Vorbild für die Rettung des Psychischen, nicht des Pneumatischen (61,8). Aber die Einordnung der Aussagen in sein theologisches System ist jetzt nicht unser Thema. Wenn ich recht sehe, lassen sich nun in dem zitierten Abschnitt enge Berührungen mit dem Rheginus-Brief beobachten; es fallen die Stichworte 'Menschensohn', 'Apokatastasis' (ins Pleroma); der Tod wird im Zusammenspiel von zwei Naturen des Erlösers überwunden, hier dem Pneuma und dem von einem Leibe umkleideten psychischen Menschensohn. Selbst das Wort 'Strahl' findet sich bereits im Rheginus-Brief:

Wir werden emporgezogen von ihm wie die Strahlen durch die Sonne, ohne dass wir gehalten werden von irgendetwas (oder: jemandem). Das ist die geistige (πνευματική) Auferstehung, verschlingend die seelische (ψυχική) und ebenso die fleischliche (σαρκική)⁵⁷.

56. Καὶ δταν λέγῃ "Δεῖ τὸν Υἱὸν τοῦ Ἀνθρώπου ἀποδοκιμασθῆναι, ὀβρισηθῆναι, σταυρωθῆναι", ὡς περὶ ἄλλου φαίνεται λέγων, δηλονότι τοῦ ἔμπαθοῦς.

Καὶ "Προάξω ὑμᾶς", λέγει, "τῇ τρίτῃ τῶν ἡμερῶν εἰς τὴν Γαλιλαίαν". αὐτὸς γὰρ προάγει πάντα καὶ τὴν ἀφανῶς σφωζομένην ψυχὴν ἀναστήσειν ἠνίσσετο, καὶ ἀποκαταστήσειν οὐ νῦν προάγει.

Ἀπέθανεν δὲ ἀποστάντος τοῦ καταβάντος ἐπ' αὐτῷ ἐπὶ τῷ Ἰορδάνῃ Πνεύματος, οὐκ ἰδίᾳ γενομένου, ἀλλὰ συσταλέντος, ἵνα καὶ ἐνεργήσῃ ὁ θάνατος: ἐπεὶ πῶς, τῆς Ζωῆς παρουσίας ἐν αὐτῷ, ἀπέθανεν τὸ σῶμα; Οὕτω γὰρ ἂν καὶ αὐτοῦ τοῦ Σωτῆρος ὁ θάνατος ἐκράτησεν ἂν, ὅπερ ἄτοπον. Δόλω δὲ ὁ θάνατος κατεστρατηγήθη: ἀποθανόντος γὰρ τοῦ σώματος καὶ κρατήσαντος αὐτὸ τοῦ θανάτου, ἀναστειλάς τὴν ἐπελθοῦσαν ἀκτίνα τῆς δυνάμεως, ὁ Σωτὴρ ἀπώλεσε μὲν τὸν θάνατον, τὸ δὲ θνητὸν σῶμα, ἀποβαλ(ὼν) πάθη, ἀνέστησεν (Ed. F. SAGNARD, SC 23, Paris 1948, S. 180 f.).

57. F. XXIII (r), p. 45, 36-39 (S. 52). Die unterschiedliche Verwendung des Stichwortes 'Strahl' hängt anscheinend mit dem Unterschied zwischen pneumatischer und psychischer Auferstehung zusammen; die Pneumatiker sind selbst Strahlen, das Psychische bedarf der Rettung durch den Strahl des Pneuma. Der Kommentar S. 28 f. verweist auf die spätantike

Dieser Tatbestand ist wohl so zu erklären, dass Theodot seine Deutung der Passion Jesu in Kenntnis des Rheginus-Briefes niedergeschrieben hat und dies andere, ältere, für ihn gewichtige oder gar autoritative Dokument dabei zugleich im Sinne seines fortgeschrittenen Systems auslegte. Der Gegensatz nichtleidensfähig - leidensfähig (*ἀπαθής - ἐμπαθής* oder *παθητός*) spielt auch sonst bei Theodot und in den ihm vorliegenden gnostischen Texten eine Rolle⁵⁸, wobei Leidensfähigkeit jetzt die Verstrickung in die Leidenschaften der Materie mit einschliesst. Irenäus überliefert in diesem Zusammenhang tatsächlich den Ausdruck 'zwei Wesenheiten' (*δύο οὐσιαι*) als valentinianisch (adv. haer. I 4,5); allerdings wird dabei deutlich, dass es inzwischen eigentlich um drei Naturen geht, die pneumatische (sie ist *ἀπαθής*), die in Leidenschaft als Sehnsucht nach dem Pneumatischen verstrickte psychische (*ἐμπαθής*) und eben die Leidenschaft der Materie (*πάθη* schlechthin). Aber dies ist ebenfalls Weiterführung eines älteren Ansatzes, diesmal in der italischen Schule des Ptolemäus⁵⁹. Es bleibt aber in aller Verwandlung, ja Perversion, eine gnostische Ausgestaltung des Themas der Passion.

Auch Theodot kennt also das Theologumenon vom Zusammenwirken von Pneuma = Gottheit) und Leib (= Menschheit)

Sonnentheologie, merkwürdigerweise aber nicht auf Exc. 61,7, wohl weil die Herausgeber — m.E. mit Recht — diesen Text der Nachgeschichte des Rheginus-Briefes zurechnen.

58. Exc. 44,2-45,2; vgl. Irenäus I 4,5; dass der Bericht des Irenäus in I 1-8, der anscheinend das ptolomäische System wiedergibt, teilweise bis in den Wortlaut hinein mit Abschnitten aus den durch Klemens von Alexandria aufgezeichneten Exc. ex. Theodoto übereinstimmt, ist bekannt; G. QUISPÉL schloss daraus auf einen beiden Valentinschülern bereits schriftlich vorliegenden gemeinsamen Text, der dann auf den Meister selbst zurückgehen müsste, «The original doctrine of Valentine». In: VC 1, 1947, S. 43-73. Exc. 23,2 wird Paulus 'Apostel der Auferstehung' genannt — für die Psychiker; denn ihnen predigt er den Soter *γεννητόν καὶ παθητόν* (auch hier sind Inkarnation und Kreuz verknüpft!); pneumatisch und für die Pneumatiker predigt er ihn als 'aus dem Heiligen Geist und der Jungfrau', die beide inzwischen zu gnostischen Aeonen geworden sind. Aber eben diese Unterscheidung kann noch als ein seltsamer Hinweis auf den Unterschied zwischen der Passatradition und der Katechese gewertet werden. Die Gemeinden, unter denen diese Passatradition lebendig war, sind für den gnostischen Lehrer Theodot eben Psychiker.

59. Vgl. hierzu jetzt die noch ungedruckte Diss. von P. KÜBEL, *Schuld und Schicksal bei Origenes, Gnostikern und Platonikern*. München 1971, bes. S. 46 ff.

des Christus in der Ueberwindung des Todes am Kreuz. Diese doppelte Wesenheit Christi führt er nun aber nicht auf die doppelte Geburt aus Gott und aus Maria zurück wie Ignatius, sondern auf die Taufe Jesu im Jordan. Gerade hierzu gibt es eine überraschende Parallele in einem der Melito zugeschriebenen Fragmente. Der Autor dieses Textes (Frgm. VI) erkennt die (verborgene) Gottheit Christi an den Wundertaten in den drei Jahren nach der Taufe, seine Menschheit an den dreissig Jahren vor der Taufe. Melito selbst ist kein Adoptianer, auch das Fragment sagt, Christus sei 'wahrer Gott von Ewigkeit' (*θεὸς ἀληθῆς προαιώνιος ὑπάρχων*). Offenbar nimmt der Autor, in dem ich trotz der erhobenen Einwendungen Melito sehen möchte⁶⁰, hier vorsichtig eine ältere Ueberlieferung auf, die auch bei Theodot vorausgesetzt ist und gut zu der adoptianischen Christologie passt, die offenbar gerade in Kleinasien noch um 200 viele Anhänger hatte⁶¹. Die an Kreuz und Auferstehung Christi orientierte 'Zwei-Naturen-Lehre' war also in der Tat ein eigenes Traditionsstück gegenüber der Inkarnationschristologie und der ihr zugehörenden Formel von der doppelten Geburt.

Aber zurück zu den Valentinianern. Die Uebereinstimmung mit der von uns untersuchten Passa Traditionen ist innerhalb der Entwicklung der valentinianischen Schule, wie sich gezeigt hat, nirgends so ausgeprägt wie im Rheginus-Brief⁶². Und unsere Uebersicht hat die Vermutung nicht widerlegt, sondern eher bestätigt, dass dieser Text in die Frühzeit, nicht an das Ende der Geschichte des Valentinianismus gehört. Nun wird niemand Valentin für den Stammvater einer für die christliche Theologie so wichtigen Lehre halten. Das Ineinander von Gottsein und Menschsein des Christus in Kreuz und Auferstehung scheint mir aber auch kein unter Christen überall und selbstverständlich verbreitetes Theologumenon zu sein, sondern gerade aus der

60. Vgl. Anm. 43.

61. Zu den kleinasiatischen Adoptianern in Rom um 200 vgl. zuletzt etwa A. ADAM, *Lehrbuch der Dogmengeschichte I: Die Zeit der alten Kirche*. Gütersloh 1965, S. 168-171.

62. Was nicht ausschliesst, dass auch Theodot eigene Kontakte zur Ueberlieferung der Gemeinden hatte, die das Passafest begingen. Das Verhältnis dieser Aussagen zu Valentin Frgm 4 (Clem. Strom. IV,89,1-3) bedürfte einer gesonderten Untersuchung. Hier ist das im Rheginusbrief von Christus gesagte auf die Pneumatiker generell bezogen.

Passatradition erwachsen und in sie eingebunden. Wenn das zugestanden ist, bleibt nur der Schluss, dass Valentin der älteste uns bekannte Zeuge dieser Tradition ist. Im Reginus-Brief greift er bewusst Sätze auf, die er im christlichen Gemeindeglauben verankert weiss, um an sie seine theologische Tiefenschau anzuknüpfen.

Der frühe valentinianische Mythos nimmt auch andere, uns als spezifisch kleinasiatisch geltende Ueberlieferungen auf. Dass die 'Weisheit', die Sophia, Chiffre für die Welt ist und damit jetzt « Mutter, die wenn sie gebiert, zum Tode führt » (Exc. 80-1), entstammt der jüdischen Weisheitslehre wohl Alexandriens, wenn auch in gnostischer Umwertung. Dass diese selbe Sophia auch die eschatologische Braut des Erlösers wird und damit Symbol der Kirche (Exc. 64; 34,2; vgl. Irenäus I 8,4), weist doch auf eine Bildersprache, wie wir sie am Ende der Johannesoffenbarung finden, wo das neue Jerusalem als Braut geschmückt im Himmel bereit steht (22,2,9) und zugleich als Kirche auf Erden auf die kommende Erlösung wartet (22,17). Die Bedeutung des 'Brautgemaches' in der sakramentalen Symbolsprache der Valentinianer ist bekannt⁶³. Kenntnis der Johannesapokalypse als Buch ist hier kaum zu erweisen, wohl aber des Milieus und der Terminologie des frühchristlichen Chiliasmus. Wir sahen schon, die Passahomiletiker haben das Thema des dritten Festes Hippolyts und damit die eschatologische Zukunft nicht behandelt. Aber die Valentinianer haben es gekannt und umgeprägt. Ihre Zukunftsgewissheit hatte keinen Raum mehr für eine Hoffnung für die Erde. Doch auch die Grosskirche ist schliesslich diesen Weg gegangen.

Es bleibt ein biographisches Problem. Wir wissen nichts von Beziehungen Valentins zu Kleinasien. Wir wissen allerdings auch nicht allzuviel über die Verbreitung der hier untersuchten christlichen Passatradition in der Frühzeit. Wenn ein Echo frühchristlicher, palästinensisch-syrischer Prophetie nach Rom gelangen konnte, was der 'Hirt des Hermas' belegt, mag Ähnliches auch für die Passa-Ueberlieferung möglich gewesen sein. Valentin kann durchaus noch den Besuch Polykarps in Rom erlebt haben. Und wir werden damit zu rechnen haben,

63. Vgl. dazu etwa meine *Geschichte des Taufgottesdienstes in der alten Kirche*, S. 31 ff.

dass es in der Reichshauptstadt damals kleinasiatische Christen in eigenen Gemeindeverbänden gab, die das Passafest begingen⁶⁴.

Dabei handelt es sich nun allerdings nicht allein und nicht einmal primär um das christliche Passa als Festbrauch, wie wir es sicher ausser in Kleinasien in Syrien und möglicherweise selbst in Aegypten ansetzen können, sondern um eine bestimmte Theologie dieses Festes, wie sie nur dort entfaltet werden konnte, wo man Paulus als Apostel kannte und anerkannte. Das trifft gewiss auf manche gnostische Schulen zu. Aber das Passafest war doch gerade auf Gemeinden bezogen. Und damit werden wir nun doch wieder auf Kleinasien verwiesen. Nur hier trafen nach unserer Kenntnis seit dem letzten Drittel des ersten Jahrhunderts paulinische Gemeinden und die charismatisch-prophetischen wie die gottesdienstlichen und Ordnungs- Ueberlieferungen des judenchristlichen palästinensisch-syrischen Raumes zusammen und sind hier miteinander verschmolzen, nach mancherlei Kämpfen, die ihre Spuren in den späten Schriften des Neuen Testaments hinterlassen haben⁶⁵. Dies macht die Sonderstellung Kleinasiens in der Kirchengeschichte des 2. Jahrhunderts aus. Aus dieser dreifachen Wurzel erwuchs auch die Tradition des christlichen Passa, von der wir gesprochen haben.

Gerade der Weg der Passatheologie erlaubt es uns, einige der Stufen dieses Verschmelzungsprozesses zu verfolgen. Die Pastoralbriefe zeigen uns paulinische Gemeinden, in denen die Familienethik Palästinas zur Grundlage der Kirchenordnung geworden war. Anscheinend gerade in der Auseinandersetzung mit charismatisch-prophetischen und asketischen Bewegungen, deren Heimat ebenfalls Palästina gewesen sein dürfte⁶⁶. Polykarp's Philipperbrief lehrt uns, wie tief dieser Bischof und

64. Auch der spätere Osterstreit entzündete sich ja vor allem an den Auseinandersetzungen innerhalb Roms zwischen dem Quartadecimaner Blastus und Bischof Victor, vgl. zuletzt HUBER, *Passa und Ostern* S. 14 f.

65. Hier wäre vor allem auf die Pastoralbriefe und den 3. Johannesbrief zu verweisen.

66. Die in den Pastoralbriefen bekämpften Gegner wird man sich nach der Art der Apostel der apokryphen Apostelakten vorzustellen haben. Ein Vergleich zwischen der Johannesoffenbarung und den Pastoralbriefen würde aber auch zeigen, wie gross noch immer der Abstand zwischen der johanneischen Prophetie und diesen paulinischen Gemeinden war.

seine Gemeinde in der skizzierten Tradition verankert waren⁶⁷. Das Polykarpmartyrium informiert uns, dass inzwischen die Passatradition, die als Festbrauch ebenfalls aus Palästina und Syrien kam, tief in diesen Gemeinden Wurzel geschlagen hatte. Es ist wohl doch kein Zufall, dass sich die Kleinasiaten auch später für das Datum des Passa und damit seine Feier nicht auf Paulus, sondern auf Johannes berufen haben (z.B. Irenäus nach Euseb h.e. V 24,16). Bei Markion war für das Passafest naturgemäss kein Platz; es sieht so aus, als hätte er zumindest Elemente der Passaüberlieferung gekannt — und abgelehnt⁶⁸. In der Erinnerung des Irenäus war Polykarp noch ein Schüler des Apostels Johannes. Tatsächlich haben die johanneischen Schriften aber in den bis jetzt genannten Texten kaum Spuren hinterlassen⁶⁹. Aber in den späteren Fassungen des Polykarpmartyriums und in der Passa-Homilie des Melito hat sich dies Bild verschoben. Melito wird übrigens von Polykrates in seinem Brief an Victor von Rom nicht als Bischof, sondern als 'Eunuch', also doch wohl als Asket bezeichnet, von dem es weiter heisst, dass er 'stets im Heiligen Geiste wandelte' (h.e. V 24,5). Damit rückt dieser Mann in die Nähe prophetischer

67. Vgl. hierzu H. Frhr. v. CAMPENHAUSEN, « Polykarp von Smyrna und die Pastoralbriefe » (1951). In: *Aus der Frühzeit des Christentums*. Tübingen 1963, S. 197-252. Ich würde zwar die Pastoralbriefe mindestens ein Menschenalter früher ansetzen, eben in die Zeit der Johannesapokalypse. Aber von Campenhausens Nachweis, wie eng Polykarp in der paulinischen Tradition stand, bleibt davon unberührt.

68. Man muss die Frage stellen, ob die Theologie, die ich hier als 'Passatradition' beschrieben habe, nicht erst gegen Markion entwickelt worden ist. Ohne dies hier genauer untersuchen zu können, sei doch so viel gesagt: Wenn Markion in Luk 22,15 das Wort 'Passa' nicht auf das jüdische (und christliche) Fest, sondern die Eucharistie bezieht, EPIPH. haer. 42.11,15, dann ist es möglich, allerdings nicht notwendig, hierin auch eine Polemik gegen das christliche Passa zu sehen. Aber seine Deutung der Hadespredigt des Gekreuzigten ist doch nur als scharfe Polemik gegen ein Theologumenon zu verstehen, das — anders als 1 Petr 3,19! — Christus als das Heil auch für die Väter des Alten Testaments aussagen wollte. Diese Spitze der descensus-Lehre würde aber gerade in den Rahmen einer sehr alten christlichen Passatheologie hineinpassen. Ueber das Alter der oben entwickelten christologischen Konzeption ist damit noch nichts gesagt; auch hier wäre aber ein Vergleich mit Markion wohl ergiebig. Im ganzen rechne ich damit, dass die theologische Ueberlieferung, die ich hier als 'Passatradition' bezeichne, vormarkionitisch ist.

69. Polykarp zitiert Phil 7,1 die Verse 1 Jh 4,2 f.: ihm war also die johanneische Tradition nicht unbekannt. Um so bemerkenswerter ist, in wie geringem Umfang er sie aufnimmt.

Charismatiker. Trotz des Montanismus und gegen seine Ansprüche ist nun offenbar auch das prophetische Element in diese Gemeinden und ihre Passa-Theologie aufgenommen. In letzten Drittel des 2. Jahrhunderts sammelten sich die verschiedenen zersplitterten christlichen Gruppen um den Kanon des Neuen Testaments wieder als die Katholische Kirche⁷⁰. Und zusammen mit dieser Rezeption des Neuen Testaments setzt sich eine der verschiedenen, bis jetzt miteinander rivalisierenden Formen des gemeinschaftlichen Lebens in der Christenheit durch und wird von nun an, wenn auch nicht zur normativen, so doch zur normalen Struktur der Kirche, Die Gemeinde, die paulinische Ortsgemeinde, die nun einen Bischof und einen Klerus hat und in die Propheten und im Laufe der Zeit auch Lehrer samt ihrer Schulen integriert worden sind. Die Geschichte der Passa-Ueberlieferung erlaubt uns einen Blick auf den Zusammenhang zwischen der Rezeption des Neuen Testaments und dem Sieg dieser Kirchenstruktur.



Fragen wir abschliessend nun noch, wie sich dies Passafest als 'Institution', als Brauch, der Fragen aufwarf und damit Anlass gab, Theologie zu entwickeln und diese Traditionen zu bewahren, zur Lebenspraxis der Christen in den Gemeinden verhielt, die dieses Fest Jahr um Jahr begingen. Kirche lebt hier nicht in der Welt als ein Kreis von Wissenden, die in ihrer Heilsgewissheit die anderen längst abgeschrieben und hinter sich gelassen haben. Sie lebt auch nicht als eine Schar von Charismatikern, als prophetische Dienstgruppe, die das Geheimnis der Zukunft kennt und deshalb nun durch Zeichen, Handlungen oder Prophetenspruch die Welt belehrt. Sondern sie lebt als Gottes Volk inmitten der Welt, in der Gewissheit der geschehenen Erlösung und von daher des kommenden Heiles für die ganze Welt. Diese Gewissheit wächst aus dem Sieg des Gekreuzigten und bindet an die Geschichte, auch an die eigene Geschichte, weil es die Geschichte Gottes mit seinem

70. Vgl. hierzu noch einmal H. Frhr. v. CAMPENHAUSEN, *Die Entstehung der christlichen Bibel* (BHT 39). Tübingen 1968, und jetzt den von E. KÄSEMANN hrsg. Sammelband *Das Neue Testament als Kanon*. Göttingen 1970, sowie I. FRANK, *Der Sinn der Kanonbildung* (Freiburger Theologische Studien 90). Freiburg-Basel-Wien 1971.

Volk ist. Die Grenze zwischen diesem Volk, dem wahren Israel, und den Völkern der Welt ist nicht aufgehoben ; sie zeigt sich immer neu im Gottesdienst, gerade des Passafestes. Aber diese Grenze ist nicht starr ; denn alle Völker sind eingeladen, den Sieg des Gekreuzigten, in dem Gott seinen Schöpfungsplan zum Ziele geführt hat, mitzufeiern und so selbst zum Gottesvolk zu werden. Der Praxisbezug der frühchristlichen Passatheologie ist, wie uns schon der Brief der Gemeinde von Smyrna lehrte, die Bereitschaft das Leiden des Christen vom Sterben Christi her zu übernehmen ; er ist das Gotteslob auf Grund der Ueberwindung des Todes und die Einladung an die Völkerwelt ; dies mag man dem Schluss der Passa-Homilie des Melito entnehmen. Dem lässt sich die Tradition der 'Schule' und der 'Prophetie' durchaus zuordnen, gewiss nicht ohne Spannungen, aber es war möglich und ist möglich. Es kann auch sein, dass wir heute noch mehr von der Diakonie in der Welt, für die Welt hören und sagen möchten. Aber dies würde sicher falsch gesagt und würde zu einer falschen Praxis führen, wenn es nicht dieser Diakonie Gottes, dem Kreuz und der Auferstehung Christi, zugeordnet wird und damit der die Kirche tragenden und sie sammelnden Wahrheit, die den Mittelpunkt eben jener alten christlichen Passa-Tradition bildete.

revue d'histoire de la spiritualité

Sommaire du numéro 190 (avril-juin 1972)

La Fonction du Miracle dans la Spiritualité chrétienne

Etudes historiques :

- J. DOIGNON, Un récit de miracle dans les *Carmina* de Paulin de Nole.
- B. VOGLER, La Réforme et le concept de miracle au XVI^{me} siècle.
- W. FRIJHOFF, La fonction du miracle dans une minorité catholique : les Provinces-Unies au XVII^{me} siècle.
- R. SAUZET, Miracle et Contre-Réforme en Bas-Languedoc sous Louis XIV.
- J.-M. MAYEUR, Mgr Dupanloup et Louis Veillot devant les « prophéties contemporaines » en 1874.
- C. SAVART, Cent ans après : les apparitions mariales en France au XIX^{me} siècle : un ensemble ?

*

Pierre GRELOT, *L'historien devant la Résurrection du Christ.*

15, rue Monsieur, Paris VII^e

C.C.P. La Source 33.091.10

Le numéro : 11 F.

SOMMAIRE

JUDÉO-CHRISTIANISME

III. Recherche des traces

P. PRIGENT	Une trace de liturgie judéo-chrétienne dans le chapitre XXI de l'Apocalypse de Jean	165
B. REICKE	Die jüdische Apokalyptik und die johanneische Tiervision	173
A. JAUBERT	Echo du livre de la Sagesse en Barnabé 7,9	193
A. GUILLAUMONT ...	Monachisme et Ethique judéo-chrétienne	199
A. ORBE	Ecclesia, sal terrae, según san Ireneo	219
A.F.J. KLIJN	Jerome's quotations from a Nazoraean interpretation of Isaiah	241

IV. Rapports avec le Gnosticisme

McL. WILSON	Jewish Christianity and Gnosticism	261
E. SEGELBERG	The Mandaean Week and the Problem of Jewish Christian and Mandaean Relationship	273
G. KRETSCHMAR	Christliches Passa im 2. Jahrhundert und die Ausbildung der christlichen Theologie	287